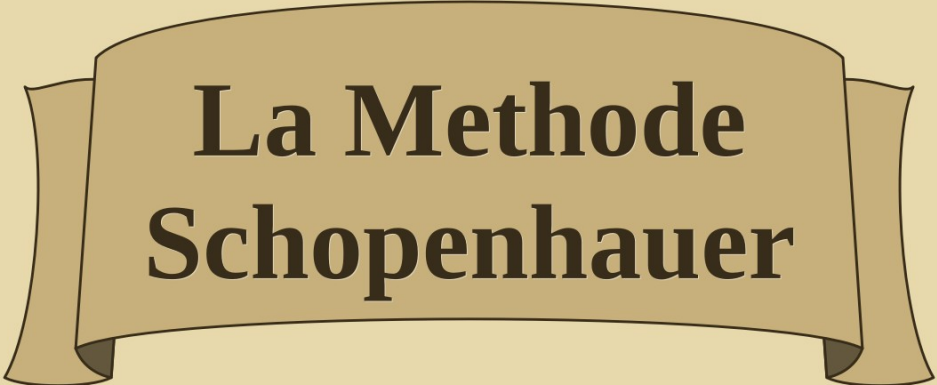




La Methode Schopenhauer

Yalom, Irvin D.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Irvin
D. Yalom

La méthode
Schopenhauer



« Si Freud avait décidé
d'écrire un thriller
psychologique... »

The Los Angeles Times

Professeur à Stanford, Irvin D. Yalom est psychiatre à Palo Alto (Californie). Il est né à Washington en 1931 de parents russes. Docteur en médecine depuis 1956, il a mené de front une double carrière de psychiatre et d'animateur de thérapies de groupe. Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages, romans et essais, dont *Le Bourreau de l'amour* (Galaade, 2005), qui fut sur la liste des best-sellers du *New York Times* en 1989, *Mensonges sur le divan* (Galaade, 2006 ; Points, 2007), *Et Nietzsche a pleuré* (Galaade, 2007), *La Malédiction du chat hongrois* (Galaade, 2008), *Psychothérapie existentielle* (Galaade, 2008) et *Le Jardin d'épicure* (Galaade, 2009).

Du même auteur

Mensonges sur le divan

Galaade, 2006

et « Points », n° P1775

Le Bourreau de l'amour

Histoires de psychothérapie

Galaade, 2007

Et Nietzsche a pleuré

Galaade, 2007

et « Le Livre de poche », n° 31760

La Malédiction du chat hongrois

Contes de psychothérapie

Galaade, 2008

Thérapie existentielle

essai

Galaade, 2008

Le jardin d'Épicure

Regarder le soleil en face

Galaade, 2009

En plein cœur de la nuit

récit

Galaade, 2010

Irvin D. Yalom

LA MÉTHODE SCHOPENHAUER

ROMAN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clément Baude*

Galaade Éditions

La première édition de ce livre a paru aux éditions Galaade en 2005
sous le titre *Apprendre à mourir. La méthode Schopenhauer*.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
The Schopenhauer Cure
ÉDITEUR ORIGINAL
HarperCollins, 2005

ISBN original : 0-06-621441-6
© 2005, Irvin D. Yalom
ISBN 978-2-7578-0385-1
(ISBN 2-35176-000-X, 1^{re} publication)

© Galaade éditions, 2005, pour la traduction française

*À mon groupe de vieux camarades
qui m'honorent de leur amitié,
partagent avec moi les inéluctables
pertes et coups durs de la vie, et continuent
de me faire profiter de leur sagesse
et de leur amour pour la vie de l'esprit :
Robert Berger, Murray Bilmes,
Martel Bryant, Dagfinn Føllesdahl,
Joseph Frank, Van Harvey, Julius Kaplan,
Herbert Kotz, Morton Liebermann,
Walter Sokel, Saul Spiro et Larry Zaroff.*

1

À chaque gorgée d'air que nous rejetons, c'est la mort qui allait nous pénétrer, et que nous chassons... Enfin il faudra qu'elle triomphe ; car il suffit d'être né pour lui échoir en partage ; et si un moment elle joue avec sa proie, c'est en attendant de la dévorer. Nous n'en conservons pas moins notre vie, y prenant intérêt, la soignant, autant qu'elle peut durer ; quand on souffle une bulle de savon, on y met tout le temps et les soins nécessaires ; pourtant elle crèvera, on le sait bien.

Les sermons sur la vie et sur la mort, Julius les connaissait aussi bien que n'importe qui. Il était d'accord avec les stoïciens, pour qui « dès notre naissance, nous commençons à mourir », et avec Épicure, qui disait : « La mort n'est rien pour nous, car quand nous sommes, la mort n'est pas là et, quand la mort est là, nous ne sommes plus. » En tant que médecin et psychiatre, il avait susurré ces mêmes paroles de consolation aux oreilles des mourants.

Bien que convaincu que ces sombres réflexions fussent utiles à ses patients, jamais il n'avait envisagé qu'elles pussent le concerner lui. Et ce, jusqu'à ce moment terrible, quatre semaines plus tôt, qui fit basculer sa vie.

Ce moment était survenu après le *check-up* de routine auquel il se soumettait tous les ans. Son médecin interniste, Herb Katz, vieil ami et ancien condisciple de la faculté de médecine, venait juste de terminer sa consultation. Comme d'habitude, il demanda à Julius de se rhabiller et de passer dans son bureau pour faire le point.

Herb s'assit à son bureau et éplucha le dossier de Julius. « Dans l'ensemble, tu m'as l'air plutôt en bonne forme pour un sale bonhomme de soixante-cinq ans. Ta prostate commence un peu à enfler, mais pas plus que la mienne. Tes composants sanguins, ton cholestérol et tes taux de lipides se comportent bien. Les médicaments et le régime font leur travail. Voici l'ordonnance pour le Lipitor qui, ajouté au jogging, a suffisamment fait baisser ton cholestérol. Tu peux donc relâcher un peu la pression et manger un œuf de temps à autre – tu sais que tous les dimanches j'en prends deux au petit déjeuner. Et voilà l'ordonnance pour le Synthroid. J'augmente légèrement la dose car ta glande thyroïde est peu à peu en train de fermer boutique : les bonnes cellules thyroïdiennes meurent et sont remplacées par de la matière fibrotique. Tout cela est parfaitement bénin, comme tu le sais. Ça nous arrive à tous et, moi-même, je prends des médicaments pour

la thyroïde.

« Eh oui, Julius, aucun de nous n'échappe au fatidique vieillissement. Non seulement ta thyroïde, mais le cartilage de ton genou s'épuise, les follicules de tes cheveux sont en train de mourir et tes disques lombaires supérieurs ne sont plus ce qu'ils étaient. Qui plus est, manifestement, la qualité de ta peau se détériore : tes cellules épithéliales sont clairement en bout de course. Regarde toutes ces kératoses séniles sur tes joues, ces grosses lésions brunes. » Il tendit un miroir à Julius pour qu'il puisse se rendre compte. « Depuis la dernière fois que je t'ai vu, il doit y en avoir une douzaine en plus. Combien de temps passes-tu au soleil ? Est-ce que tu portes un chapeau à larges bords comme je te l'ai conseillé ? J'aimerais que tu voies un dermatologue pour ces taches. Je te recommande d'aller voir Bob King, il travaille dans l'immeuble juste à côté. Voilà son numéro. Tu le connais ? »

Julius acquiesça.

« Il pourra te brûler les taches disgracieuses avec une simple goutte de nitrogène. C'est lui qui m'en a enlevé quelques-unes, le mois dernier. Rien de bien méchant, l'affaire de cinq ou dix minutes. Beaucoup d'internistes le font eux-mêmes, maintenant. Par ailleurs, tu as une tache dans le dos sur laquelle j'aimerais tout de même qu'il jette un œil : tu ne peux pas la voir, elle est située juste en dessous de la partie latérale de ton omoplate droite. Elle m'a l'air différente des autres, irrégulièrement pigmentée, avec des contours pas très bien dessinés. Ce n'est probablement rien du tout, mais je préférerais tout de même qu'il vérifie. D'accord, cher ami ? »

Ce n'est probablement rien du tout, mais je préférerais tout de même qu'il vérifie. Dans la voix de Herb, Julius perçut un ton faussement et exagérément serein. Car franchement, dite par un toubib à un autre toubib, la phrase « pigmentée différemment et avec des contours pas très bien dessinés » avait de quoi inquiéter. Cela voulait dire un possible mélanome. Et aujourd'hui, rétrospectivement, Julius voyait dans cette phrase, dans cet instant précis, le moment où sa vie insouciance s'achevait et où la mort, jusqu'ici ennemi invisible, surgissait dans toute son effroyable réalité. Oui, la mort s'était bel et bien installée, elle ne le quitta plus une seule seconde et toutes les horreurs qui allaient suivre n'étaient que des post-scriptum prévisibles.

Des années auparavant, Bob King avait été, comme d'ailleurs un grand nombre de médecins de San Francisco, le patient de Julius, lequel avait régné sur la communauté psychiatrique pendant trente ans. Comme professeur de psychiatrie à l'université de Californie, il avait enseigné à des générations d'étudiants, puis avait été nommé, cinq ans plus tôt, président de l'Association américaine de psychiatrie.

Sa réputation ? Celle d'être le médecin des médecins, celui qui ne

leur racontait pas d'histoires. Un psychothérapeute de dernier ressort, un magicien plein de sagesse et prêt à tout pour aider ses patients. Et c'est justement pour cette raison que, dix ans auparavant, Bob King l'avait consulté au sujet de sa longue addiction au Vicodin (le médicament par excellence du médecin toxicomane, tant il lui est facile de s'en procurer). À l'époque, King était dans une très mauvaise passe. Ses besoins en Vicodin avaient sérieusement augmenté, son mariage prenait l'eau, son travail en pâtissait et il en était au point de devoir se droguer tous les soirs pour pouvoir trouver le sommeil.

Bob avait voulu entamer une thérapie, mais les portes s'étaient refermées devant lui. Tous les psychothérapeutes qu'il consulta exigèrent de lui qu'il intègre un programme de guérison pour médecins malades, chose que Bob refusa parce qu'il répugnait à compromettre sa vie privée en participant à des thérapies de groupe avec d'autres médecins toxicomanes. Mais sur ce point les psychothérapeutes ne transigeaient pas : s'ils venaient à traiter un médecin toxicomane sans passer par le programme de guérison officiel, ils couraient en effet le risque de se faire sanctionner par l'Ordre des médecins, voire d'être traînés en justice (si par exemple le patient commettait une erreur de jugement au cours d'une opération clinique).

Avant de devoir abandonner son cabinet et prendre un congé pour se faire soigner incognito dans une autre ville, en dernier recours il fit appel à Julius, qui accepta et qui lui fit confiance pour qu'il arrête de lui-même le Vicodin. Bien que la thérapie fût douloureuse, comme c'est toujours le cas avec les drogués, Julius traita Bob pendant trois ans sans recourir au moindre programme de guérison. C'était là un de ces petits secrets que tout psychiatre garde pour lui, un succès thérapeutique qui, évidemment, ne pouvait en aucun cas faire l'objet d'un débat ou d'une publication.

Après avoir quitté le cabinet de son interniste, Julius s'installa dans sa voiture qui semblait bouger toute seule tant son cœur battait la chamade. Prenant une grande bouffée d'air pour calmer l'angoisse qui montait en lui, puis une autre, et une autre encore, il alluma son téléphone portable et, les mains tremblantes, appela Bob King pour prendre rendez-vous au plus vite.

« Je n'aime pas ça », trancha Bob le lendemain matin en étudiant le dos de Julius à l'aide d'une grande loupe ronde. « Tenez, je veux que vous puissiez voir vous-même, on peut y arriver avec deux miroirs. »

Bob l'installa près de la glace murale et plaça un grand miroir près du nævus. Julius observait le dermatologue dans le miroir : blond, rougeaud, portant d'épaisses lunettes sur un nez aussi long qu'imposant. Il se souvint de Bob lui racontant comment, tout gamin, les autres enfants le houspillaient aux cris de « nez de concombre ». Il

n'avait pas beaucoup changé en dix ans. Toujours cet air tourmenté qu'il avait lorsque, patient de Julius, il arrivait systématiquement avec quelques minutes de retard, soufflant et haletant. Lorsque Bob déboulait dans son bureau, Julius pensait souvent au refrain du Lapin Blanc dans *Alice au pays des merveilles* : « Je suis en retard, en retard pour un rendez-vous très important. » Bob avait pris du poids, mais il était toujours aussi petit. Bref, il avait exactement une tête de dermatologue. Franchement, est-ce que vous avez déjà vu un dermatologue de grande taille ? Puis Julius jeta un coup d'œil vers ses yeux : aïe ! ils paraissaient inquiets, leurs pupilles étaient dilatées...

« Voilà la bête. » Julius observa dans le miroir ce que Bob lui indiquait à l'aide d'un crayon à gomme. « Ce nævus tout plat qui se trouve sous l'épaule, juste au-dessous de votre omoplate. Vous le voyez ? »

Julius fit oui de la tête.

Tenant une petite règle sur l'objet, Bob poursuivit. « La trace mesure à peine un centimètre. Vous vous souvenez certainement de cette bonne vieille règle des ABCD que vous avez apprise lors de vos cours de dermatologie... »

Julius l'arrêta net. « Écoutez, je ne me rappelle pas un traître mot de mes cours de dermatologie. Parlez-moi comme à quelqu'un qui n'y connaîtrait rien.

— D'accord. ABCD. A pour “asymétrie”. Regardez là. » Il déplaça le crayon vers différentes parties de la lésion. « Elle n'est pas parfaitement ronde, comme toutes les autres sur votre dos – par exemple celle-ci, ou encore celle-là. » Il indiqua deux petits grains de beauté tout proches.

Julius tenta de juguler son angoisse en respirant fort.

« B pour “bords”. Maintenant, regardez ici. Je sais que ce n'est pas facile à distinguer. » Bob montra de nouveau la lésion sous l'omoplate. « Voyez, dans cette zone supérieure, comme le bord est bien dessiné. En revanche, dans la partie médiane, tout cela est indistinct et se confond avec la peau qui l'entoure. Ensuite, C pour “coloration”. Là, de ce côté, vous voyez bien que c'est légèrement marron. Si je regarde à la loupe, je vois une pointe de rouge, un peu de noir, peut-être même un peu de gris. Enfin, D pour “diamètre”.

Comme je vous le disais, environ sept huitièmes de centimètre. C'est déjà gros, mais on peut difficilement le dater, c'est-à-dire savoir à quelle vitesse il grandit. Herb Katz affirme que cette lésion n'était pas là lors du dernier examen, l'année dernière. Pour finir, il ne fait aucun doute, à la loupe, que le centre en est ulcéreux. »

Reposant le miroir, il dit : « Remettez votre chemise, Julius. » Une fois que ce dernier eut fini de se reboutonner, King s'assit sur le petit tabouret de sa salle de consultation.

« Vous connaissez la littérature sur le sujet, Julius. Les risques sont réels.

— Écoutez, Bob, répliqua Julius, je sais que notre relation antérieure vous complique la tâche mais, je vous en supplie, ne me demandez pas de faire le boulot à votre place. Partez du principe que je ne connais rien sur la question et mettez-vous bien dans la tête qu'en ce moment mon état d'esprit est en train de passer, à la vitesse grand V, de la terreur à la panique. Je veux que vous preniez les choses en main, que vous soyez totalement honnête avec moi et que vous vous occupiez de moi. Exactement comme je l'ai fait pour vous. Pour terminer, Bob, regardez-moi dans les yeux, bon Dieu ! Quand vous fuyez mon regard comme ça, vous me foutez vraiment la trouille.

— Très bien, je vous demande pardon. » Il le fixa droit dans les yeux. « Vous vous êtes sacrément bien occupé de moi. Je vous rendrai la monnaie de votre pièce. » Puis il s'éclaircit la gorge. « Bon. Mon impression clinique profonde est qu'il s'agit là d'un mélanome. »

Voyant que Julius avait tiqué, il ajouta : « Mais, même si c'est le cas, le diagnostic en tant que tel ne veut pas dire grand chose. La plupart des mélanomes, je dis bien *la plupart*, sont facilement traités, même si certains d'entre eux sont un petit peu plus coriaces. Il faudra encore attendre ce que va nous dire le pathologiste : est-on bien certain qu'il s'agisse d'un mélanome ? Si oui, à quel stade se trouve-t-il ? S'est-il étendu à d'autres zones ? Première chose à faire, donc, une biopsie, et en apporter un échantillon au pathologiste.

« Dès qu'on en aura terminé avec ça, j'appellerai un chirurgien pour qu'il enlève la lésion. Et je resterai à ses côtés tout au long de l'opération. Ensuite, le pathologiste examinera un morceau congelé et, si le résultat est négatif, alors bravo, on n'en parle plus. S'il est positif, s'il s'agit bien d'un mélanome, alors on retire le nodule qui paraît le plus inquiétant et, s'il le faut, on pratique une résection de plusieurs nodules. Pas besoin d'hospitalisation, toute l'opération se fera au centre de chirurgie. Je suis quasiment certain qu'aucune greffe de peau ne sera nécessaire et, au pire, vous ne perdrez qu'une seule journée de travail. Cela dit, pendant quelques jours, vous ressentirez une petite douleur sur la partie opérée. Tant que nous n'aurons pas les résultats de la biopsie, je ne peux rien vous dire de plus. Comme vous me l'avez demandé, je m'occuperai de vous. Faites-moi confiance là-dessus : des cas comme le vôtre, j'en ai vu des centaines. D'accord ? Mon assistante vous appellera tout à l'heure pour vous donner tous les détails sur la date, le lieu et les instructions préopératoires. Ça marche ? »

Julius fit oui de la tête. Les deux hommes se levèrent en même temps.

« Je suis désolé, poursuivit Bob, j'aimerais pouvoir vous épargner

tout cela mais je ne peux pas. » Il lui tendit un dossier renfermant des documents à lire. « Je sais bien que vous n'en voudrez peut-être pas, mais je le donne toujours aux patients qui se retrouvent dans votre situation. Ça dépend des gens : certains sont rassurés par plus d'informations, d'autres préfèrent ne pas savoir et balancent le tout à la poubelle en sortant de mon cabinet. J'espère pouvoir vous dire des choses plus agréables après l'opération. »

Mais, de choses plus agréables, jamais il n'y en aurait plus : les nouvelles les plus récentes étaient d'ores et déjà plus inquiétantes. Trois jours après la biopsie, les deux hommes se revirent. « Voulez-vous lire ça ? » demanda Bob en présentant le rapport final du pathologiste. Voyant Julius secouer la tête, Bob relut le document et se lança. « Alors allons-y. Je vous le dis tout net : ce n'est pas bon. Pour aller vite, c'est bel et bien un mélanome et il a plusieurs... euh... caractéristiques notables : il est profond de plus de quatre millimètres et on y a décelé cinq nodules positifs.

— C'est-à-dire ? Je vous en prie, Bob, n'y allez pas par quatre chemins. “Notables”, “quatre millimètres”, “ulcéreux”, “cinq nodules” ? Ne perdons pas de temps et parlez-moi comme si j'étais totalement profane en la matière.

— C'est-à-dire de mauvaises nouvelles. C'est un mélanome assez gros, qui s'est étendu aux nœuds. Le vrai risque, c'est qu'il s'étende encore plus, mais nous n'en saurons rien avant le scanner densitométrique qui est prévu pour demain 8 heures. »

Deux jours plus tard, les deux hommes reprirent leur discussion. Bob annonça que le scanner densitométrique était négatif : pas de signe d'une propagation aux autres parties du corps. C'était la première bonne nouvelle.

« Mais malgré tout, Julius, on se retrouve quand même avec un mélanome dangereux.

— Dangereux comment ? » La voix de Julius flancha. « Qu'en est-il exactement ? Quelles sont mes chances de survie ?

— Vous savez comme moi qu'on ne peut répondre à cette question qu'avec des statistiques. Car chaque individu fonctionne différemment. Mais pour un mélanome ulcéreux, profond de quatre millimètres, avec cinq nodules, les tableaux statistiques donnent moins de vingt-cinq pour cent de chances pour une survie de cinq ans. »

Pendant un long moment, Julius resta assis, la tête baissée, le cœur palpitant, les larmes aux yeux. « Poursuivez. Vous êtes franc avec moi. J'ai besoin de savoir ce que je vais pouvoir dire à mes patients. Qu'est-ce que je vais devenir ? Que va-t-il se passer ?

— Il m'est impossible de répondre précisément, parce que rien ne se passera tant que le mélanome n'aura pas réapparu à un autre endroit du corps. Quand cela se produira, surtout s'il y a des

métastases, alors les choses peuvent aller vite, peut-être des semaines ou des mois. Quant à vos patients, difficile à dire, mais il me paraît raisonnable de penser que vous avez encore au moins une année de bonne santé devant vous. »

Julius acquiesça lentement, tête baissée.

« Où se trouve votre famille, Julius ? Ne serait-il pas préférable que quelqu'un vienne auprès de vous ?

— Vous êtes au courant, je crois, que ma femme est morte il y a dix ans. Mon fils est sur la côte Est et ma fille habite à Santa Barbara. Je ne leur ai encore rien dit, ne voyant pas l'intérêt de les inquiéter pour rien. De toute manière, je préfère en général panser mes plaies tout seul. Mais je suis sûr que ma fille me rejoindra sur-le-champ.

— Julius, je suis vraiment désolé de devoir vous annoncer tout cela. Permettez-moi de conclure par une bonne nouvelle. Il y a des tas de recherches très poussées en ce moment, peut-être une douzaine de laboratoires très actifs, ici et à l'étranger. Pour des raisons encore inconnues, le nombre de cas de mélanomes a augmenté presque du simple au double ces dix dernières années et c'est devenu un gros enjeu pour la recherche. Il est donc possible que des avancées se produisent très vite. »

Julius passa toute la semaine suivante dans l'hébétude la plus totale. Sa fille Evelyn, professeur de lettres classiques, annula ses cours pour le rejoindre immédiatement et passer quelques jours auprès de lui. Il discuta longuement avec elle, avec son fils également, sa sœur et son frère, ses amis proches. Il lui arrivait souvent de se réveiller à 3 heures du matin, en larmes, terrorisé, suffoqué. Il annula les séances avec ses patients et sa thérapie de groupe pour les deux semaines suivantes. Des heures durant, il se demanda quoi – et comment – leur dire.

Pourtant, son miroir lui disait qu'il n'avait pas le visage d'un homme ayant atteint sa dernière heure. Ses quatre kilomètres de jogging quotidien lui avaient maintenu un corps jeune, sec, nerveux, sans un poil de graisse. Autour de ses yeux et de sa bouche, quelques rides mais peu nombreuses. Son père était bien mort sans la moindre ride. Ses yeux étaient verts, ce qui avait toujours été pour lui un motif de fierté. Des yeux denses, sincères. Des yeux qui inspiraient confiance, des yeux qui pouvaient soutenir n'importe quel regard. Des yeux jeunes, aussi. Ceux du garçon de seize ans qu'il avait été. Le mourant et l'adolescent de seize ans se regardaient, maintenant, à des années de distance.

Il examina ses lèvres. Des lèvres pleines, amicales, des lèvres qui, même en cette période de désespoir, esquissaient un sourire chaleureux. Son crâne était intégralement couvert d'une tignasse de

cheveux noirs et bouclés qui ne grisonnaient qu'aux tempes. Quand il était adolescent, dans le Bronx, le vieux coiffeur antisémite aux cheveux blancs et à la face rougeaude qui tenait boutique au bas de la rue – entre la confiserie Meyer et la boucherie Morris – maudissait toujours ses cheveux drus en les malmenant avec son peigne en acier et en les coupant avec ses ciseaux à effiler. Aujourd'hui, tous étaient morts, Meyer, Morris, le coiffeur. Et le petit Julius de seize ans était le prochain sur la liste.

Une après-midi, afin de bien comprendre ce qui lui arrivait, il décida de lire, à la bibliothèque de la faculté de médecine, toute la littérature sur les mélanomes. Mais cela ne changea rien. Au contraire, cela rendit les choses plus atroces encore. Cernant la nature proprement terrifiante du mal qui le rongear, il commença à se figurer le mélanome comme une créature vorace qui plantait ses griffes noirâtres au plus profond de sa peau. Comme il lui était étrange de réaliser combien, soudain, il n'était plus la forme de vie suprême ! Car il n'était désormais plus qu'un hôte. Il était de la nourriture, un simple aliment livré en pâture à un organisme plus costaud dont les cellules gloutonnes se divisaient à une vitesse fulgurante, un organisme qui écrasait et annexait en un éclair les protoplasmes voisins, et qui, maintenant, sans aucun doute, équipait des grappes de cellules pour qu'elles écument son sang et partent coloniser de lointains organes, peut-être les douces et friables terres nourricières de son foie, ou encore les plaines verdoyantes et spongieuses de ses poumons.

Julius abandonna ses lectures. Plus d'une semaine avait passé. Il était temps d'en finir avec les élucubrations. Le moment était venu de faire face à la réalité. « Assieds-toi, Julius, se dit-il. Assieds-toi et médite sur ta mort. » Il ferma les yeux.

Ainsi, la Mort, pensa-t-il, est-elle enfin apparue sur scène. Mais quelle entrée banale ! Le rideau brusquement ouvert par un dermatologue grassouillet, affublé d'un nez de concombre, tenant une loupe à la main, accoutré d'une blouse blanche de médecin avec son nom cousu en lettres bleu marine au-dessus de la poche de devant.

Et la scène finale ? Vouée, selon toute vraisemblance, à être tout aussi banale. Le costume en serait sa chemise de nuit toute fripée des New York Yankees, portant des rayures et le numéro 5 de DiMaggio au dos. Le décor ? Ce même lit *queen-size* dans lequel il avait dormi pendant trente ans, ces habits froissés posés sur la chaise à côté du lit et, sur sa table de chevet, la pile de romans jamais lus qui ignoraient que leur heure ne viendrait jamais. Bref, un *finale* aussi pleurnichard que décevant. À coup sûr, estima Julius, la glorieuse aventure de sa vie méritait quelque chose de plus... de plus... de plus quoi, d'ailleurs ?

Il lui revint en mémoire une scène dont il avait été le témoin quelques mois plus tôt, au cours de vacances passées à Hawaï. Lors d'une promenade, il était tombé par hasard sur un grand monastère bouddhiste. Il avait aperçu une jeune femme en train de marcher dans un labyrinthe circulaire, construit en petites pierres de lave. Une fois le centre du labyrinthe atteint, la femme s'était arrêtée et tenue immobile, plongée qu'elle était dans une longue méditation en station debout. Lorsqu'il était confronté à ce genre de rituel religieux, Julius avait généralement une réaction bien peu charitable, située quelque part entre le mépris et le dégoût.

Mais, maintenant qu'il repensait à cette femme en méditation, il éprouvait un sentiment plus amène : un torrent de compassion pour elle et pour ses frères humains, victimes de ce curieux dévoiement de l'évolution qui leur accorde la conscience de soi mais sans l'équipement psychologique adéquat pour apaiser la douleur du caractère éphémère de l'existence. Ainsi avons-nous construit sans relâche, à travers les années, les siècles et les millénaires, des abris de fortune pour nous protéger de notre propre finitude. Abandonnerons-nous jamais, l'un de nous abandonnera-t-il jamais cette quête d'une puissance supérieure avec laquelle fusionner et exister pour toujours, cette quête de manuels d'instruction donnés par Dieu, de quelque signe qui révélerait l'existence d'un plus vaste dessein, ce besoin de rituel et de cérémonie ?

Et pourtant, en voyant son nom inscrit sur l'agenda de la Mort, Julius se demanda si une petite cérémonie était, après tout, une si mauvaise chose. Mais il chassa violemment l'idée de son esprit, comme si elle lui avait brûlé les doigts, tant elle était en contradiction profonde avec son éternelle aversion pour les rituels. Il avait toujours méprisé les instruments grâce auxquels les religions arrachaient aux fidèles leur raison et leur liberté : habits de cérémonie, encens, livres sacrés, chants grégoriens hypnotiques, rouleaux de prière, tapis de prière, voiles et calottes, mitres et crosses d'évêques, hosties et vins sacrés, derniers sacrements, têtes qui se balancent et corps qui s'agitent au son de chants antiques. Il n'y voyait que l'attrail de la plus puissante et ancienne escroquerie de tous les temps, une escroquerie qui conférait leur légitimité aux puissants et qui comblait l'amour des foules pour la soumission.

Mais, avec la Mort se tenant maintenant à ses côtés, Julius remarqua que sa véhémence avait perdu de son mordant. Peut-être n'était-ce que le rituel imposé qu'il détestait, en réalité. Peut-être était-il possible de trouver un mot plus juste pour désigner une simple petite cérémonie personnelle et créative. Il avait été touché par les descriptions que les journaux avaient faites des pompiers new-yorkais le 11 Septembre, s'arrêtant, se levant et ôtant leurs casques pour

honorer les morts dès qu'un nouveau chargement de restes était exhumé des décombres. Rien de mal à honorer les morts... Non, d'ailleurs, pas exactement les morts, mais plutôt la vie de ceux qui étaient morts. Ou bien s'agissait-il encore d'autre chose que simplement d'honorer et de sanctifier ? Le geste et le rituel des pompiers n'étaient-ils pas aussi les signes d'une certaine affinité ? La reconnaissance de leur lien, de leur sentiment d'être en communion avec chaque victime ?

Julius eut justement l'occasion de ressentir lui-même ce lien, quelques jours après cette satanée discussion avec son dermatologue, lorsqu'il assista à une réunion de son groupe de discussion avec ses confrères psychothérapeutes. Quand il leur annonça l'existence de son mélanome, ceux-ci en restèrent bouche bée. Après l'avoir encouragé à épancher sa douleur, chaque membre du groupe fit part de sa stupeur et de sa tristesse. Ni Julius ni les autres ne purent trouver d'autres mots. À deux ou trois reprises, quelqu'un commença à parler, avant d'abandonner tout de suite, comme si le groupe était convenu, sans même se le dire, que les mots étaient superflus. Pendant les vingt dernières minutes, tout le monde resta assis, en silence. Dans les groupes, ces silences prolongés se révèlent presque toujours gênants. Mais ce silence-là était différent, presque apaisant. Julius eut du mal à admettre que ce silence relevait, même pour lui, du « sacré ». Plus tard, il réalisa que, ce jour-là, les membres du groupe ne s'étaient pas seulement contentés d'exprimer leur chagrin. Eux aussi avaient ôté leurs chapeaux. Ils s'étaient mis au garde-à-vous, ils avaient communiqué et ils avaient honoré sa vie.

Et peut-être, pensa Julius, était-ce là une manière d'honorer leurs propres vies. Car qu'avons-nous d'autre au monde sinon cet intervalle, béni et miraculeux, de vie et de conscience de soi ? S'il ne fallait honorer et bénir qu'une seule chose, ce devrait être simplement celle-là : le cadeau inestimable de la pure existence. Vivre dans le désespoir parce que la vie a une fin, parce qu'elle ne propose pas de but élevé ou de projet grandiose, voilà qui est faire preuve d'une ingratitude grossière. Se fabriquer un créateur omniscient et consacrer sa vie à d'interminables gémissements n'a aucun sens. Qui plus est, c'est un gâchis : pourquoi dilapider tant d'amour pour une chimère, quand on sait comme l'amour est chose rare sur cette Terre ? Mieux vaut faire comme Spinoza et Einstein : baisser gentiment la tête, tirer son chapeau aux élégants mystères et lois de la Nature et s'occuper de bien mener sa vie.

Ces réflexions n'étaient pas une découverte pour Julius. Il avait toujours connu cette finitude, ce caractère éphémère de la conscience. Mais il y a connaître et *connaître*, et la présence de la mort dans le tableau le rapprochait soudain de la vraie connaissance. Non pas qu'il

fût devenu plus sage. Simplement, la suppression des distractions – l’ambition, la passion sexuelle, l’argent, le prestige, les éloges, la popularité – laissait le champ libre à une vision plus pure. Ce détachement, n’était-ce pas le message transmis par Bouddha ? Peut-être, mais Julius lui préférait la voie des Grecs : être modéré en tout. Car on perd trop du spectacle de la vie à ne pas tomber la veste et se joindre à la fête. Pourquoi se ruer vers la porte de sortie avant même la fermeture de l’établissement ?

Quelques jours plus tard, alors qu’il se sentait déjà plus serein et moins sujet à des accès de panique, ses pensées se tournèrent vers l’avenir. « Une bonne année, lui avait dit Bob King, je n’y mettrais pas ma main au feu, mais il ne serait pas absurde d’espérer au moins une année de bonne santé. » Mais à quoi consacrer tout ce temps ? Il résolut d’abord de ne pas rendre cette bonne année mauvaise en se plaignant, justement, qu’elle ne durerait qu’un an.

Une nuit qu’il ne trouvait pas le sommeil et qu’il cherchait à tout prix un réconfort, Julius parcourut fiévreusement sa bibliothèque. Aucun des ouvrages écrits par ses pairs ne lui parut répondre, ne fût-ce que de loin, à ses attentes. Rien qui pût lui indiquer comment mener sa vie ou tout simplement donner un sens aux derniers jours qu’il lui restait à vivre. Alors son œil tomba sur une édition toute cornée d’*Ainsi parlait Zarathoustra*, de Nietzsche. Ce livre, Julius le connaissait bien pour l’avoir étudié à fond, des dizaines d’années plus tôt, alors qu’il écrivait un article sur l’influence, aussi déterminante que méconnue, de Nietzsche sur Freud. Pour lui, *Zarathoustra* était un très grand livre qui, plus que tout autre, apprenait le culte et la célébration de la vie. Oui, elle était peut-être là, la clé qu’il cherchait. Trop tourmenté pour reprendre le texte dès le début, il feuilleta les pages au hasard et se concentra sur les quelques passages qu’il avait soulignés à l’époque.

« Et qu’au lieu de dire : “Cela fut”, on dise : “C’est ce que j’ai voulu” – voilà ce que j’appellerais la rédemption. »

Julius comprit les paroles de Nietzsche comme une injonction à choisir sa propre vie, à la vivre plutôt que d’être vécu par elle. Autrement dit, il lui fallait aimer son destin. Il y avait surtout cette question maintes fois posée par Zarathoustra : serions-nous prêts à recommencer, encore et pour toujours, la vie que nous avons vécue ? Curieux exercice intellectuel. Et pourtant, plus il y songeait, plus il y trouvait de réponses : le message de Nietzsche était de vivre notre vie de telle sorte que nous accepterions de la recommencer éternellement.

Il continua de feuilleter les pages, puis s’arrêta sur deux passages très distinctement soulignés de rose fluorescent : « Consommez votre vie » et « Mourez au bon moment ».

Ces mots firent leur effet. Vivez votre vie à fond, et alors, mais seulement alors, mourez. Ne laissez aucune vie non vécue derrière vous. Julius comparait souvent les propos de Nietzsche à un test de Rorschach : ils offraient tellement de prises possibles que c'était l'état d'esprit du lecteur qui déterminait ce qu'il en retiendrait. Or, aujourd'hui, il les lisait à travers un tout autre prisme. La présence de la mort le conviait à une lecture nouvelle, plus éclairée : page après page, se faisait jour une pertinence panthéiste dont il n'avait, jusqu'ici, pas fait grand cas. Quand bien même il exaltait une splendide solitude, quand bien même il exigeait l'isolement pour pouvoir accoucher de grandes idées, Zarathoustra n'en restait pas moins tendu vers l'amour et l'élévation des autres hommes, les aidant à se parfaire et à se transcender, et partageant avec eux sa sagesse. « Partager sa sagesse », cela fit mouche.

Après avoir reposé le *Zarathoustra* à sa place, Julius s'assit dans l'obscurité et, tout en contemplant les lumières des voitures qui franchissaient le pont du Golden Gate, médita les paroles de Nietzsche. Au bout de quelques minutes, Julius eut une révélation : il sut parfaitement ce qu'il devait faire et à quoi consacrer sa dernière année. Il vivrait exactement comme il avait vécu l'année précédente, et comme l'année d'avant, et encore celle d'avant. Son travail de psychothérapeute lui plaisait énormément. Il adorait entrer en relation avec les autres et les aider à faire naître quelque chose en eux. Son travail était peut-être une façon de sublimer le lien qui s'était brisé avec sa femme. Pourquoi pas ? Il avait peut-être besoin des éloges, de l'épanouissement et de la gratitude de ceux qu'il aidait. Sans doute. Pour autant, et même s'il entrait dans son travail des motifs peu glorieux, il lui était profondément reconnaissant. Que Dieu le bénisse !

Passant alors aux armoires de rangement qui occupaient un mur entier, Julius ouvrit un tiroir rempli de dossiers et de comptes rendus de séances avec des patients qu'il avait vus jadis. Il regarda les noms. Chaque dossier était un monument érigé en l'honneur d'un bouleversant drame humain qui, un jour, s'était dénoué dans cette même pièce. Au fur et à mesure qu'il se promenait parmi les dossiers, la plupart des visages lui revenaient immédiatement en mémoire. D'autres s'étaient évanouis, mais quelques paragraphes suffisaient à les faire resurgir du passé. Rares étaient ceux qui avaient totalement disparu de son souvenir, leurs visages et leurs histoires perdus à jamais.

Comme la plupart des psychothérapeutes, Julius avait du mal à se détacher des attaques incessantes dont il était la proie sur le terrain de la thérapie. Elles venaient de plusieurs directions : l'industrie pharmaceutique et les compagnies d'assurance privées, qui finançaient des recherches superficielles à seule fin de prouver l'efficacité des

médicaments et des thérapies courtes, les médias, qui ne se lassaient jamais de ridiculiser les psychothérapeutes, les comportementalistes, les coachs d'entreprise, les hordes de guérisseurs et de cultes *new âge* qui se disputaient les âmes et les cœurs des plus fragiles. Enfin, bien sûr, les doutes au sein même de la profession : les progrès extraordinaires qu'enregistrait la neurobiologie moléculaire et qui, à une vitesse exponentielle, amenaient les plus endurcis des psychothérapeutes à se poser des questions sur la pertinence de leur travail.

Julius n'était pas vacciné contre ces attaques et il lui arrivait souvent d'entretenir des doutes sur les vertus de sa thérapie. Mais il parvenait toujours à les dissiper et à se rassurer. Évidemment qu'il était un guérisseur efficace. Évidemment qu'il offrait à la plupart de ses patients, peut-être même à tous, quelque chose de précieux.

Pourtant, l'aiguillon du doute continuait de le tarauder : « As-tu vraiment, sincèrement, aidé tes patients ? Peut-être tout ton talent aura-t-il consisté à choisir des patients qui, n'importe comment, auraient guéri tout seuls. – *Non ! c'est faux ! N'ai-je pas toujours été l'homme des grands défis ?* – Ah oui ? Mais tu as quand même tes limites ! Quand, pour la dernière fois, les as-tu vraiment repoussées et as-tu entamé une psychothérapie avec un vrai cas extrême ? Avec un schizophrène en très mauvais état, ou bien un maniacodépressif complet ? »

Poursuivant sa flânerie parmi les vieux dossiers, Julius fut surpris de voir la quantité de renseignements post-thérapeutiques dont il disposait grâce à quelques visites de suivi ou de « mise au point », à une rencontre fortuite avec tel patient ou aux messages que d'anciens patients lui faisaient transmettre par des personnes à qui ils l'avaient recommandé. Avait-il cependant influé durablement sur le cours de leur vie ? Peut-être que ses résultats n'étaient que provisoires, peut-être que beaucoup de ses patients guéris avaient fait des rechutes sans le lui dire, par pure charité chrétienne à son égard.

Il recensa ses échecs aussi. Tous ces gens, s'était-il longtemps dit, qui n'étaient pas prêts à saisir la main salvatrice qu'il leur tendait. « Deux secondes, Julius, calme-toi, pensa-t-il, comment sais-tu que ces cas ont été de vrais échecs, des échecs *définitifs* ? Tu ne les as jamais revus ! Or, tu sais très bien qu'il existe des tas de gens qui mettent du temps à s'épanouir. »

Alors son œil tomba sur l'épais dossier de Philip Slate. « Tu voulais de l'échec, se dit-il, alors là tu le tiens, *en personne*. » Un de ces bons vieux échecs de toute première catégorie. Philip Slate. Plus de vingt ans avaient passé mais le souvenir qu'il gardait de Philip Slate était encore net. Ses cheveux châtain clair peignés en arrière, son nez fin et gracieux, ses pommettes hautes qui lui conféraient une vraie noblesse,

et ces yeux verts, tranchants, qui lui rappelaient les mers chaudes du Sud. Julius se souvenait que tout, dans ses séances avec Philip, lui avait été odieux. Tout sauf une chose : son visage.

Philip Slate était tellement détaché de lui-même que jamais il ne songea à se poser de questions, préférant glisser à la surface des choses et épancher toute son énergie vitale dans la fornication. Grâce à sa belle gueule, la demande ne tarissait jamais. En épluchant le dossier de Philip, Julius secoua la tête. Trois ans de séances, trois ans de conversations, de soutien, de soins, d'interprétations, tout cela sans le moindre début d'un commencement de progrès. Incroyable ! Décidément, il n'était peut-être pas le thérapeute qu'il croyait être.

« Doucement, l'ami, se dit-il, pas de conclusions hâtives. » Pourquoi Philip aurait-il persisté pendant trois ans s'il n'en avait rien tiré du tout ? Pourquoi aurait-t-il continué à dépenser son fric pour rien ? Et Dieu sait à quel point il détestait dépenser son fric... Peut-être ces séances l'avaient-elles bel et bien transformé, finalement ? Peut-être était-il en effet lent à la détente, l'un de ces patients qui ont besoin de temps pour digérer la nourriture donnée par le psychothérapeute, emmagasinant une partie de ce qu'il leur donne pour le rapporter chez eux et le ronger comme un os, en catimini ? Julius avait connu des patients tellement orgueilleux qu'ils lui cachaient tout de leurs progrès, uniquement pour ne pas lui donner le plaisir (et le prestige) de les avoir sortis de là.

Maintenant que Philip lui était revenu en tête, Julius ne pouvait plus s'en débarrasser. Il s'était fait son trou et avait pris racine. Exactement comme le mélanome.

Son échec avec Philip devint le vivant symbole de tous ses échecs thérapeutiques. Mais son cas avait quelque chose de particulier. D'où lui venait une telle force d'attraction ? Julius ouvrit le dossier et relut son tout premier commentaire, rédigé vingt-cinq ans plus tôt.

PHILIP SLATE – le 11 décembre 1980.

Chimiste de 26 ans, Blanc, célibataire, travaillant pour DuPont – il développe de nouveaux pesticides –, extrêmement beau, mal habillé mais dégageant quelque chose de royal, guindé, se tient raide comme un piquet, n'exprime aucune émotion, sérieux, absence totale d'humour, ne rit et ne sourit jamais, uniquement intéressé par l'argent, absolument pas sociable. Envoyé par son médecin interniste, le Dr Wood.

PRINCIPAL PROBLÈME : « Mes pulsions sexuelles me font agir à l'encontre de ma volonté. »

Pourquoi maintenant ? Il y a une semaine, la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Épisode qu'il me décrit comme s'il récitait un texte :

« Je suis arrivé à Chicago par avion, pour un rendez-vous professionnel, je suis descendu de l'avion, je me suis dirigé vers le premier téléphone venu et j'ai parcouru ma liste de femmes vivant à Chicago pour avoir un rapport sexuel dans la soirée. Pas de chance ! Elles étaient toutes prises. Pas étonnant, d'ailleurs, car nous étions un vendredi soir. Ce voyage à Chicago était prévu

depuis longtemps. J'aurais donc pu les appeler quelques jours ou quelques semaines plus tôt. Ensuite, après avoir composé le dernier numéro de ma liste, j'ai raccroché et me suis dit : "Dieu merci, je vais pouvoir lire tranquillement et passer une bonne nuit de sommeil", ce qui était, en fait, mon vœu le plus cher. »

Le patient affirme que cette phrase, ce paradoxe – « ce qui était en fait mon vœu le plus cher » –, l'ont hanté toute la semaine suivante et qu'ils ont été le vrai déclencheur pour entamer une psychothérapie. « C'est là-dessus que je veux travailler pendant la thérapie, dit-il, docteur Hertzfeld, dites-moi : si c'est bien cela que je veux – lire tranquillement et passer une bonne nuit de sommeil –, pourquoi est-ce que je n'y arrive pas ? Pourquoi est-ce que je ne le fais pas ? »

Petit à petit, d'autres aspects de son travail avec Philip Slate lui revenaient à l'esprit. Car Philip l'avait intrigué, intellectuellement parlant. À l'époque de leur première rencontre, Julius travaillait à un article sur la psychothérapie et la volonté. Or, la question posée par Philip – « pourquoi ne puis-je pas faire ce que je veux vraiment faire ? » – constituait une excellente attaque pour le papier. Surtout, il se rappela l'extraordinaire constance de Philip : au bout de trois ans, il semblait absolument inchangé, inébranlable, et toujours autant mû par ses pulsions sexuelles.

Qu'était-il devenu ? Pas un mot de lui depuis qu'il avait brusquement abandonné la psychothérapie, il y avait de cela vingt-deux ans. Julius se demanda de nouveau si, sans le savoir, il avait été d'un quelconque secours pour Philip. Soudain, il lui fallut en avoir le cœur net. Une question de vie ou de mort. Il prit son téléphone et appela les renseignements.

2

L'extase dans la copulation. Voilà ! Voilà l'essence véritable, le cœur de toute chose, le but et l'objet de toute existence.

« Allô, pourrais-je parler à Philip Slate ?

— Oui, c'est lui-même.

— Docteur Hertzfeld à l'appareil. Julius Hertzfeld.

— Julius Hertzfeld ?

— Une voix surgie du passé...

— D'un très lointain passé... du pléistocène. Julius Hertzfeld. Incroyable. Cela fait quoi ? au moins vingt ans. Et que me vaut cet honneur ?

— Eh bien, Philip, je vous appelle à propos de votre facture. Je crois, en effet, que vous aviez oublié de régler la totalité de notre dernière séance.

— Quoi ? Notre dernière séance ? Mais je suis pourtant certain...

— Je plaisante, Philip. Pardonnez-moi... On ne se refait pas. Toujours aussi drôle et facétieux, le vieux Julius. Mais parlons sérieusement. Voilà en deux mots la raison de mon appel. Il se trouve qu'en ce moment j'ai quelques problèmes de santé et que je songe de plus en plus à prendre ma retraite. En réfléchissant à tout cela, j'ai été pris d'un irrépressible besoin de revoir certains de mes anciens patients, histoire de voir ce qu'ils étaient devenus et de satisfaire ma propre curiosité. Mais, si vous le voulez bien, je vous expliquerai tout ça plus tard. En attendant, voici la question que je veux vous poser : seriez-vous d'accord pour que l'on se rencontre ? Discuter pendant une petite heure ? Que l'on reparle de nos séances et que vous me racontiez ce que vous êtes devenu ? Toutes ces choses-là m'intéressent et me seront fort utiles. Et qui sait ? peut-être utiles aussi pour vous.

— Hmm... Une petite heure... Naturellement, pourquoi pas ? J'imagine que c'est gratuit ?

— À moins que vous n'insistiez pour me payer, Philip. Non, tout ce que je vous demande, c'est un peu de votre temps. Que diriez-vous d'un rendez-vous à la fin de la semaine ? Disons... vendredi après-midi ?

— Vendredi ? Parfait. Cela me convient. Je vous appellerai à 13 heures pour vous fixer un horaire. Je ne vous demanderai pas d'argent

pour mes services mais, cette fois-ci, voyons-nous à mon bureau – Union Street, n°431. Tout près de Franklin Street. Vous trouverez le numéro de mon bureau sur le panneau qui se trouve à l'entrée de l'immeuble, au nom de docteur Slate. Car moi aussi je suis psychothérapeute maintenant. »

En raccrochant, Julius fut pris d'un frisson. Il fit pivoter son fauteuil et releva la tête pour pouvoir apercevoir le pont du Golden Gate. Après la discussion qu'il venait d'avoir, il avait besoin de voir quelque chose de beau. Et de sentir quelque chose de chaud dans ses mains. Il remplit alors sa pipe en écume de mer de tabac Balkan Sobranie, fit craquer une allumette et aspira.

« Ah, ce goût, pensa-t-il, le goût terreux du latakîé, cette piquante odeur de miel unique au monde. » Difficile d'imaginer qu'il ait pu s'en passer toutes ces années. Il se mit à rêvasser et repensa au jour où il avait arrêté de fumer. Ce devait être juste après une visite chez son dentiste et voisin, le vieux Dr Denboer, mort il y a maintenant vingt ans de cela. Vingt ans. Comment était-ce possible ? Julius revoyait encore très bien son long visage de Hollandais, avec ses lunettes cerclées d'or. Ce bon vieux Dr Denboer, sous terre depuis vingt ans. Et lui, Julius, toujours sur terre. Pour le moment.

Ce jour-là, le Dr Denboer avait légèrement secoué la tête : « Cette pustule sur le palais m'inquiète. Il va falloir faire une biopsie. » Bien que cette biopsie se fût révélée négative, elle n'en fit pas moins son petit effet sur Julius : une semaine auparavant, il était allé à l'enterrement d'Al, son vieux partenaire de tennis, gros fumeur, qui venait de mourir d'un cancer des poumons. Ajoutez à cela qu'il était, à cette époque, en pleine lecture de *Freud, vivre et mourir*, par Max Schur, le médecin de Freud – un récit minutieux de la manière dont le cancer de Freud, dû aux cigares, lui dévora peu à peu le palais, la mâchoire et, enfin, la vie. Schur lui avait promis de l'aider à mourir au moment venu et, lorsque Freud finit par lui avouer que la douleur était tellement pénible que cela ne valait même plus la peine de continuer, Schur se montra homme de parole et lui injecta une dose fatale de morphine. Voilà : ça, c'était un médecin. Je vous le demande, où peut-on rencontrer un Dr Schur de nos jours ?

Plus de vingt ans sans tabac, mais aussi sans œuf, sans fromage et sans graisse animale. Bonne santé et abstinence heureuse. Jusqu'à ce foutu examen médical. Dorénavant, tout était permis : les cigarettes, les glaces, les côtes de porc, les œufs, le fromage... absolument tout. Quelle importance ces choses-là avaient-elles désormais ? D'ailleurs, plus rien au monde n'avait la moindre importance. Dans un an, Julius Hertzfeld reposerait six pieds sous terre, ses molécules seraient dispersées aux quatre coins du monde en attendant leur nouvelle

affectation. Et tôt ou tard, dans cinq millions d'années, le système solaire tout entier ne serait plus qu'un amas de ruines.

Sentant le désespoir peu à peu le gagner, Julius voulut se changer les idées en repensant à sa conversation avec Philip Slate. Philip, psychothérapeute ? Mais comment était-ce Dieu possible ? Il se souvenait de lui comme d'un être froid, insensible, égocentrique. Au vu de cette conversation, il n'avait pas vraiment changé. Julius tira une bouffée de sa pipe et secoua la tête, encore tout ébaubi, en ouvrant le dossier de Philip. Il reprit le compte rendu de leur première séance.

MALADIE ACTUELLE – Obsédé sexuel depuis l'âge de treize ans. Masturbation compulsive pendant toute l'adolescence, jusqu'à aujourd'hui (parfois quatre ou cinq fois par jour). En permanence obsédé par le sexe, se masturbe pour se calmer. Très grande partie de sa vie consacrée au sexe. Il me dit : « Tout ce temps que j'ai perdu à courir les femmes... Pendant ce temps, j'aurais pu décrocher des doctorats en philosophie, en mandarin et en astrophysique. »

RELATIONS : Un solitaire. Vit avec son chien dans un petit appartement. Pas d'amis. Aucun. Ni de contacts avec des connaissances du passé, du lycée ou de l'université. Extraordinairement isolé. N'a jamais eu de longue histoire avec une femme – évite soigneusement les relations durables –, préfère les aventures d'un soir, reste parfois avec une femme pendant un mois, et c'est en général elle qui rompt, soit qu'elle attende plus de lui, soit qu'elle en ait marre d'être manipulée ou de le voir fréquenter d'autres femmes. En quête de chair fraîche – recherche la poursuite sexuelle – mais jamais rassasié. Il lui arrive parfois, en voyage, de séduire une femme, de lui faire l'amour, de la jeter et de quitter sa chambre d'hôtel une heure plus tard pour repartir en chasse. Recense toutes ses aventures dans un carnet. Au cours des douze derniers mois, a fait l'amour avec quatre-vingt-dix femmes différentes. Raconte cela froidement, ni honteux ni fier. Angoissé s'il se retrouve seul pour une soirée. Généralement, le sexe agit sur lui comme du Valium. Une fois qu'il a fait l'amour, il se sent apaisé pour le reste de la soirée et peut lire tranquillement. Pas d'activités ou de fantasmes homosexuels.

SA SOIRÉE IDÉALE : Sorti de bonne heure, met le grappin sur une femme dans un bar, la saute (de préférence avant le dîner), la jette aussitôt (si possible avant de devoir l'inviter à dîner, mais se retrouve généralement à devoir la nourrir malgré tout). Important pour lui d'avoir le plus de temps libre possible, le soir, pour pouvoir lire avant de se coucher. Pas de télévision, pas de cinéma, pas de vie sociale, pas de sport. Seules récréations, la lecture et la musique classique. Lecteur boulimique d'auteurs classiques, d'histoire et de philosophie. Pas de fiction, rien de contemporain. Voulait m'entretenir de Zénon et d'Aristarque, ses lectures du moment.

PARCOURS : A grandi dans le Connecticut, fils unique, classe moyenne supérieure. Père banquier d'investissement, suicidé quand Philip avait treize ans. Il ne sait rien des circonstances et des raisons entourant le suicide de son père, pense vaguement que les sarcasmes permanents de la mère n'ont pas aidé. Amnésie complète sur son enfance. Se rappelle très peu ses premières années et absolument rien de l'enterrement de son père. Mère remariée quand il avait vingt-quatre ans. À l'école, un solitaire, fanatiquement plongé dans ses études, n'a jamais eu d'amis proches et, depuis qu'il est entré à Yale à dix-sept

ans, s'est coupé de sa famille. Contact téléphonique avec la mère une ou deux fois par an. N'a jamais rencontré son beau-père.

TRAVAIL : Brillant chimiste. Développe de nouveaux pesticides à base d'hormones pour DuPont. Un travail purement alimentaire, aucune passion pour le domaine.

Depuis quelques temps, s'ennuie de plus en plus dans son travail. Se tient au courant des recherches dans son domaine, mais jamais en dehors de son temps de travail. Salaire élevé, avec en plus de bonnes stock-options. Un thésauriseur, qui aime gérer ses investissements et faire des tas de graphiques sur son patrimoine financier et qui passe toutes ses pauses-déjeuner seul, à étudier les pronostics boursiers.

PREMIERE IMPRESSION : Schizoïde, obsédé sexuel compulsif, très distant – a refusé de me regarder, pas une fois ses yeux n'ont croisé les miens –, rien de personnel entre nous, rien à raconter sur les relations inter-personnelles. À ma question très directe sur l'impression que je lui faisais, a répondu par un regard stupéfait, comme si je lui parlais en catalan ou en swahili. Il avait l'air à cran, il m'a mis mal à l'aise. Absolument aucun humour. Pas une once. Très intelligent, s'exprime avec clarté, mais avare de ses paroles. Ce qui me complique sérieusement la tâche. Obstinément angoissé par le coût de la thérapie (alors qu'il en a largement les moyens). M'a demandé une ristourne, que j'ai refusée. Semblait furieux que j'aie commencé avec quelques minutes de retard et n'a pas hésité à me demander si nous les rattraperions en fin de séance, histoire de rentabiliser le prix. M'a demandé deux fois avec combien de temps d'avance il fallait me prévenir pour annuler une séance sans être obligé de la payer.

En refermant le dossier, Julius pensa : « Aujourd'hui, vingt-cinq ans après, Philip est psychothérapeute. Existe-t-il au monde quelqu'un de moins qualifié que lui pour faire ce métier ? Il a l'air d'être exactement le même qu'avant : toujours aucun sens de l'humour, toujours aussi obsédé par l'argent (je n'aurais peut-être pas dû lui faire ma blague sur la facture). Un psychothérapeute sans humour ? Et tellement froid... Et puis cette lourde insistance pour que nous nous rencontrions à *son* bureau. » De nouveau, Julius fut pris d'un frisson.

3

La vie est une chose malaisée, j'ai pris la résolution de consacrer la mienne à y réfléchir.

Union Street était ensoleillée et d'humeur joyeuse. Un bruit continu de vaisselle, se mêlant au brouhaha des conversations animées du déjeuner, émanait des terrasses bondées de chez *Prego*, *Beetlenut*, *Exotic Pizza* ou *Perry's*. Attachés à des parcmètres, des ballons aigue-marine et rouge magenta faisaient de la publicité pour un vide-grenier du week-end. Mais, tandis qu'il marchait doucement vers le bureau de Philip, c'est à peine si Julius jeta un coup d'œil aux gens qui mangeaient ou aux étalages remplis de vêtements d'été dégriffés. Pas plus qu'il ne s'attarda devant les devantures de ses magasins favoris : *Monta*, le magasin de meubles anciens japonais, la boutique tibétaine, ou encore *Trésors d'Asie* et sa statue d'une superbe guerrière en terre cuite bariolée datant du XIII^e siècle, devant laquelle il passait rarement sans la contempler pendant quelques instants.

La mort non plus n'occupait pas ses pensées. Les mystères entourant Philip Slate lui permettaient de chasser toutes ces idées noires. D'abord, le mystère de la mémoire : comment avait-il pu convoquer l'image de Philip avec une clarté aussi troublante ? Où donc le visage, le nom et l'histoire de Philip s'étaient-ils tapis pendant toutes ces années ? Il avait du mal à croire, en effet, que le souvenir de son expérience avec Philip se fût neurochimiquement niché quelque part dans le cortex de son cerveau. Plus vraisemblablement, il avait dû se fixer dans un « réseau Philip », un réseau complexe, composé de neurones interconnectés, lesquels, une fois stimulés par les bons neurotransmetteurs, s'étaient réveillés et avaient projeté dans son cortex visuel une image de Philip sur un écran fantôme. L'idée qu'il puisse abriter dans son cerveau un microscopique robot projectionniste le fit frémir.

Mais il y avait un mystère encore plus intrigant : pourquoi avait-il choisi de revoir Philip ? Parmi tous ses anciens patients, pourquoi avait-il exhumé Philip des tréfonds de sa mémoire ? Était-ce seulement parce que sa psychothérapie avait si lamentablement échoué ? Non, il devait sans doute y avoir une autre explication. Après tout, les patients qu'il n'avait pas pu aider étaient légion. Mais la plupart de

leurs visages et de leurs noms avaient disparu sans laisser de trace, peut-être parce que beaucoup d'entre eux avaient rapidement abandonné la thérapie. Philip était un échec particulier, en ce sens qu'il avait poursuivi ses séances. Et Dieu sait combien de temps ! Au cours de ces trois frustrantes années, il n'avait pas raté la moindre séance. Jamais en retard, ne serait-ce que d'une minute. Bien trop radin pour gaspiller une seule seconde facturée. Et puis un beau jour, sans prévenir, à la fin d'une séance, il avait annoncé, simplement mais irrévocablement, que ce serait la dernière.

Même après que Philip eut arrêté, Julius le considérait toujours comme guérissable. Il faut dire qu'à cette époque il commettait encore l'erreur de croire que tout le monde pouvait être guéri. Pourquoi diable avait-il échoué ? Philip souhaitait sincèrement régler ses problèmes. Il était stimulant, vif et loin d'être bête. Mais profondément antipathique. Julius acceptait rarement de s'occuper d'un patient qu'il n'aimait pas, mais il savait pertinemment que rien de personnel n'entrait dans l'antipathie que lui inspirait Philip : n'importe qui l'aurait détesté, il n'y avait qu'à voir la totale absence d'ami dans sa vie.

Tout en n'aimant pas Philip, Julius adorait l'énigme intellectuelle que ce dernier lui posait. Son principal problème (« Pourquoi ne puis-je pas faire ce que je veux vraiment faire ? ») offrait un superbe exemple de paralysie de la volonté. Si la psychothérapie n'avait visiblement pas beaucoup aidé Philip, en revanche elle avait énormément aidé Julius dans son travail d'écriture : beaucoup des idées qui avaient émergé des séances s'étaient ainsi retrouvées dans son fameux article sur « Le Psychothérapeute et la volonté » ou dans son livre *Souhaiter, vouloir, agir*. L'idée lui traversa alors l'esprit que, peut-être, il avait exploité Philip. Or il pourrait maintenant, grâce à son sens aiguisé de la connexité, se racheter et accomplir ce qu'il n'avait pas pu faire auparavant.

Le 431 Union Street était un modeste immeuble d'angle en stuc, à deux étages. Dans le vestibule, Julius aperçut sur le panneau le nom de Philip : *Philip Slate Ph.D. Conseil en philosophie*. Conseil en philosophie ? Mais qu'est-ce que c'était que cette blague ? Et pourquoi pas, persifla-t-il, des coiffeurs proposant des thérapies capillaires ou des épiciers faisant du conseil légumier ? Il monta les marches et appuya sur la sonnette.

Un bruit se fit entendre en même temps que la porte s'ouvrit, et Julius pénétra dans une toute petite salle d'attente dont les murs étaient totalement nus et qui n'avait pour unique meuble qu'un petit sofa en vinyle noir peu engageant. Philip se tenait à l'entrée de son bureau, quelques mètres plus loin. Sans s'approcher, sans la moindre poignée de main, il invita Julius à entrer.

Julius confronta l'allure de Philip au souvenir qu'il en avait gardé. À peu près la même chose. Pas de grands changements en vingt-cinq ans, sauf quelques petites rides autour des yeux et un cou légèrement plus flasque. Mais les cheveux châtain clair étaient toujours bien peignés en arrière et les yeux verts toujours intenses, toujours fuyants. Julius se rappela à quel point leurs regards s'étaient peu croisés pendant toutes ces années passées ensemble. Philip lui faisait penser à ces élèves extrêmement doués qui assistaient aux cours sans prendre la moindre note, tandis que les autres se hâtaient de griffonner sur leurs cahiers tout ce qui pourrait éventuellement ressortir à un examen.

En entrant dans le bureau de Philip, Julius envisagea un instant de faire un bon mot sur son ameublement spartiate : un vieux bureau usé et encombré d'objets, deux chaises dépareillées et manifestement peu confortables, un mur ayant pour seul motif décoratif un diplôme. Mais il se ravisa, s'assit sur la chaise que Philip lui indiquait, joua le jeu et attendit ses instructions.

« Eh bien, ça fait un bail... Un fameux bail. » Philip parla d'un ton solennel et professionnel. Il ne manifesta aucun signe de nervosité à prendre la discussion en main, donc à inverser les rôles avec son ancien psychothérapeute.

« Vingt-deux ans. Je viens de regarder mes dossiers.

— Et pourquoi maintenant, docteur Hertzfeld ?

— On en a déjà terminé avec les politesses d'usage ? » *Non, non !* Julius se ressaisit. *Arrête !* Il venait de se rappeler que Philip n'avait aucun sens de l'humour.

Ce dernier semblait imperturbable. « Technique d'entretien basique, docteur Hertzfeld. Vous connaissez la musique. D'abord définir le cadre général. On a déjà le décor, la durée – je vous offre une séance de soixante minutes, et non pas, soit dit en passant, la traditionnelle heure de cinquante minutes des psys – et le tarif, ou plutôt le non-tarif. Donc, prochaine étape, on passe aux objectifs et aux intentions. J'essaie de vous rendre service, docteur Hertzfeld, et de rendre cette séance aussi efficace que possible pour vous.

— Très bien, Philip. J'apprécie le geste. Votre "pourquoi maintenant ?" est toujours une bonne question à poser et je la pose tout le temps. Ça permet de centrer le débat. De passer tout de suite à l'essentiel. Comme je vous l'ai dit au téléphone, quelques soucis de santé, de vrais soucis de santé, m'ont poussé à me pencher sur le passé, à considérer certaines choses, à évaluer mon travail avec les patients. C'est peut-être l'âge, une envie de faire le point. J'imagine que lorsque vous aurez soixante-cinq ans, vous comprendrez ce que je veux dire.

— Sur cette envie de faire le point, je ne peux que vous croire sur parole. La raison pour laquelle vous souhaitez me revoir – moi ou

d'autres clients – m'est encore un peu floue et je vous avoue que je ne suis pas très partisan de la chose. Mes clients me paient, en échange de quoi je leur propose mon expertise. Fin de la discussion. Quand nous nous séparons, eux ont le sentiment d'en avoir eu pour leur argent et moi d'avoir fait mon boulot. Je ne peux pas m'imaginer une seule seconde vouloir les revoir plus tard. Cela étant dit, je suis à votre disposition. Par où commençons-nous ? »

En règle générale, Julius n'était pas du genre à se retenir pendant les entretiens. C'était l'une de ses forces, les gens savaient qu'il était franc du collier. Mais ce jour-là, il s'obligea à la retenue. Il était sidéré par la brusquerie de Philip, mais il n'était pas là pour lui donner des conseils. Ce qu'il voulait, c'était que Philip lui donne, en toute franchise, sa version de leur travail ensemble : moins Julius en disait sur son état d'esprit, mieux c'était. Si jamais Philip percevait à jour son désespoir, sa quête de sens et son souhait d'avoir joué un rôle déterminant dans la vie de Philip, alors il pourrait, par pure charité, lui dire ce qu'il voulait entendre. Ou bien, par son sens aigu de la contradiction, faire exactement le contraire.

« Bien, laissez-moi d'abord vous remercier de vous être plié à mon caprice et d'avoir bien voulu me rencontrer. Voilà ce que je veux : tout d'abord, votre vision de notre travail ensemble – en quoi il vous a aidé ou non. Ensuite, et ce n'est pas une mince affaire, j'aimerais beaucoup que vous me fassiez un résumé complet de votre vie depuis notre dernière séance. J'ai toujours aimé connaître la fin des histoires. » S'il était surpris par cette demande, en tout cas, Philip n'en montra rien. Il s'assit pendant quelques instants, silencieux, les yeux fermés, joignant les dix doigts de ses mains. D'un ton soigneusement mesuré, il commença. « L'histoire n'est pas encore terminée. Pour tout vous dire, ma vie a connu un tel changement ces dernières années que j'ai le sentiment que les choses ne font que commencer. Mais je m'en tiendrai strictement à la chronologie, en commençant par ma psychothérapie. Grosso modo, je dois bien admettre que ma psychothérapie avec vous aura été un échec complet. Un long et coûteux échec. Je crois que j'ai fait mon boulot de patient. Autant que je m'en souviennne, j'étais très coopératif, j'ai travaillé dur, je suis venu régulièrement, j'ai payé mes séances, je me suis souvenu de mes rêves et j'ai suivi tous les chemins que vous m'indiquiez. Vous en conviendrez, n'est-ce pas ?

— Que vous ayez été un patient coopératif ? Absolument. Je dirais même plus : je me souviens de vous comme d'un patient dévoué. »

Regardant de nouveau vers le plafond, Philip hocha la tête et poursuivit : « Si mes souvenirs sont exacts, je vous ai vu pendant trois bonnes années, la plupart du temps à raison de deux fois par semaine. Cela fait beaucoup d'heures. Au moins deux cents. Et à peu près vingt

mille dollars. »

Julius faillit faire un bond. Dès qu'un patient émettait ce genre de remarque, son réflexe était de lui répondre : « Une goutte d'eau dans l'océan », puis de lui montrer que les problèmes évoqués au cours d'une psychothérapie ont occupé tant d'années de sa vie qu'il ne fallait pas s'attendre à ce qu'ils se règlent en trois minutes. Souvent, il se fendait d'une petite remarque personnelle : à savoir que sa première psychothérapie, une analyse faite au cours de son apprentissage, s'était faite à raison de cinq séances par semaine sur trois ans, soit plus de sept cents heures. Mais Philip n'était plus son patient et le but de sa visite n'était pas de le convaincre de quoi que ce soit. Il était là pour écouter. Motus et bouche cousue.

Philip poursuivit. « Quand j'ai commencé avec vous, j'étais au nadir de mon existence. Au fond du trou serait une expression plus juste. Comme chimiste, je travaillais sur de nouveaux procédés pour tuer des insectes, mais ma carrière m'ennuyait, ma vie m'ennuyait, tout m'ennuyait, sauf lire de la philosophie et méditer sur les grandes énigmes de l'Histoire. Cela étant dit, la raison pour laquelle je suis venu vous voir avait trait à mon comportement sexuel. Vous vous en souvenez, naturellement ? »

Julius acquiesça.

« Je ne contrôlais plus rien. Je ne songeais qu'à une chose : faire l'amour. J'étais totalement obsédé. Insatiable. Quand j'y repense, quand je repense à la vie que je menais alors, j'en ai des frissons dans le dos. J'essayais de séduire le maximum de femmes. Après le coït, je connaissais un bref répit, mais très vite mon désir reprenait le dessus. »

Julius se retint de sourire en l'entendant prononcer le mot « coït », se rappelant le curieux paradoxe d'un Philip vautré dans le stupre mais refusant de prononcer le moindre mot cru.

« Il n'y avait que pendant ce court laps de temps, immédiatement après le coït, reprit Philip, que j'étais capable de vivre pleinement et en harmonie. C'est-à-dire entrer en rapport avec les grands esprits du passé.

— En effet, je me souviens de vous avec votre Aristarque et votre Zénon.

— Oui, eux, et tant d'autres depuis. Mais les répit, ces moments où la pulsion disparaissait, étaient toujours trop brefs. Maintenant je m'en suis libéré. Maintenant je séjourne dans des sphères toujours plus hautes. Mais permettez-moi de poursuivre l'histoire de ma thérapie avec vous. C'était bien votre premier souhait ? »

Julius s'inclina.

« Je me rappelle avoir été très attaché à notre thérapie. Elle était devenue une nouvelle pulsion. Mais malheureusement elle ne

remplaça pas la pulsion sexuelle, se contentant plutôt de coexister avec elle. Je me rappelle avoir anticipé toutes les séances avec hâte mais les terminer à chaque fois dans la déception. Difficile de se remémorer tout ce que nous avons fait. Je crois que nous nous sommes efforcés de comprendre ma pulsion à partir de mon histoire personnelle. De la déchiffrer. Oui, nous avons toujours essayé de la déchiffrer. Et pourtant toutes les solutions me paraissaient suspectes. Aucune hypothèse n'était bien fondée ou argumentée et, pire encore, aucune n'avait le moindre impact sur ma pulsion.

« Car c'était bel et bien une pulsion. Je le savais pertinemment. Comme je savais pertinemment qu'il fallait que je m'arrête sur-le-champ. Cela m'a pris du temps mais, finalement, j'ai réalisé que vous ne saviez pas comment m'aider et j'ai perdu confiance en notre travail en commun. Je me souviens que vous avez consacré énormément de temps à explorer mes relations avec les autres, mais surtout avec vous. Et cela, je ne l'ai jamais compris. À l'époque, je ne le comprenais déjà pas. Avec le temps, il me devenait de plus en plus douloureux de vous voir, douloureux de toujours explorer notre relation comme si elle était profonde ou durable, ou autre, en tout cas, que ce qu'elle était vraiment : l'achat d'un service. » Philip s'arrêta là et regarda Julius, les paumes face au ciel, comme pour lui dire : « Vous vouliez la vérité ? Eh bien la voilà. »

Julius était, quant à lui, sidéré. La voix d'un autre répondit à sa place : « C'est la vérité, d'accord. Merci, Philip. Maintenant, le reste de l'histoire. Que vous est-il arrivé depuis ? »

Philip joignit ses paumes, posa le menton sur le bout des doigts, contempla le plafond pour rassembler ses idées et poursuivit. « Voyons voir. Je commencerai par le travail. Mes talents dans le domaine des agents hormonaux bloquant la reproduction des insectes ont rendu de grands services à mon entreprise et mon salaire n'en fut que multiplié. Mais la chimie me barrait de plus en plus. Or, le jour de mes trente ans, l'un des comptes que mon père avait ouverts arriva à échéance et me fut confié. Cela signifiait la liberté : j'avais désormais de quoi vivre pendant plusieurs années sans travailler. J'ai donc résilié tous mes abonnements aux revues de chimie, j'ai quitté le marché du travail et je me suis penché sur ce que je voulais vraiment faire : la recherche de la sagesse.

« J'étais toujours malheureux, toujours anxieux et toujours obsédé par le sexe. J'ai essayé d'autres thérapies mais aucune ne m'a aidé, pas plus que la vôtre. Un psychothérapeute qui avait été l'étudiant de Jung me dit que j'avais besoin d'autre chose que d'une psychothérapie. À ses yeux, la meilleure façon de s'en sortir pour un drogué comme moi était d'opérer une conversion spirituelle. Sa suggestion m'a entraîné vers la pensée religieuse, notamment les

philosophies et pratiques venues d'Extrême-Orient, qui me semblaient être les seules à avoir un sens. Tous les autres systèmes religieux étaient incapables d'explorer les grandes questions philosophiques, se contentant d'utiliser Dieu comme un simple moyen d'éviter les analyses philosophiques profondes. J'ai même passé quelques semaines dans des centres de méditation. Ça n'était pas inintéressant, ça n'a pas fait cesser mon obsession, mais au moins j'avais le sentiment que quelque chose d'intéressant se passait. Simplement, je n'étais pas encore prêt.

« En attendant, et à l'exception d'un intermède de chasteté forcée dans l'ashram – mais même là, j'ai réussi à trouver quelques soupapes –, je poursuivais toujours ma traque sexuelle. Comme par le passé, je faisais beaucoup l'amour, avec des dizaines, des centaines de femmes. Parfois deux par jour, n'importe où, n'importe quand, exactement comme à l'époque où je vous fréquentais. Une fois, rarement deux, avec une femme, et je passais à autre chose. Plus rien d'excitant après cela. Vous connaissez la vieille formule : "Faire l'amour avec une femme pour la première fois, ça n'arrive qu'une fois." » Philip détacha son menton de ses doigts et se tourna vers Julius.

« Cette dernière phrase était censée être une plaisanterie, docteur Hertzfeld. Je me rappelle que vous m'aviez fait remarquer que, pas une fois au cours de toutes ces séances, je ne vous avais fait la moindre blague. »

Julius, qui n'était plus du tout d'humeur badine, força un sourire, bien qu'il eût reconnu dans le bon mot de Philip une plaisanterie qu'il lui avait lui-même déjà faite. Julius se figura Philip comme un automate, avec une grande clé qui dépassait de sa tête. Il était temps de le remonter encore une fois. « Et que s'est-il passé alors ? »

Fixant le plafond, Philip reprit son récit. « Alors, un jour, j'ai pris une décision capitale. Puisque aucun psychothérapeute ne m'avait aidé – et pardon, docteur Hertzfeld, mais je vous compte dans le lot...

— Je finis par bien m'en rendre compte », l'interrompit Julius, pour vite ajouter : « Pas la peine de vous excuser. Vous ne faites que répondre honnêtement à mes questions.

— Pardon, je ne voulais pas insister là-dessus. Je continue. Puisque, disais-je, la psychothérapie n'offrait pas de solution à mon problème, j'ai décidé de me guérir moi-même par la bibliothérapie, c'est-à-dire assimiler les idées des plus grands penseurs de tous les temps. J'ai donc entrepris de lire méthodiquement tout le corpus philosophique, depuis les présocratiques grecs jusqu'à Popper, Rawls et Quine. Au bout d'un an, ma pulsion était toujours là, mais j'en étais arrivé à prendre d'importantes décisions, à savoir que j'étais sur la bonne voie et qu'avec la philosophie je me sentais chez moi. C'était là un progrès

majeur. Je me rappelle nos discussions sur le fait, justement, que je ne me sentais chez moi nulle part au monde. »

Julius acquiesça. « Oui, je m'en souviens aussi.

— Je décidai que, puisque j'allais passer des années à lire de la philosophie, alors autant en faire mon métier. Mon magot n'allait pas durer éternellement. J'ai donc intégré le Ph.D. de philosophie à l'université de Columbia. J'ai eu de bonnes notes, j'ai écrit un bon mémoire et, cinq ans plus tard, j'étais docteur en philosophie. Je me suis alors lancé dans la carrière enseignante jusqu'à ce que, il y a deux ans de cela, je m'intéresse à la philosophie appliquée ou, comme je préfère le dire, la "philosophie clinique". Et voilà où j'en suis aujourd'hui.

— Vous n'avez pas fini de me raconter comment vous vous êtes soigné.

— Eh bien, à Columbia, à mi-parcours de mes lectures, j'ai noué contact avec un thérapeute, le thérapeute parfait, qui m'a donné ce que nul autre n'avait été capable de me donner.

— À New York, n'est-ce pas ? Quel était son nom ? À Columbia ? À quel institut appartenait-il ?

— Il s'appelait Arthur...» Philip s'arrêta et observa Julius en esquissant un sourire.

« Arthur ?

— Oui, Arthur Schopenhauer, mon thérapeute.

— Schopenhauer ? Vous vous foutez de moi, Philip.

— Je n'ai jamais été plus sérieux.

— Je connais mal Schopenhauer, si ce n'est les clichés sur son pessimisme noir. Et c'est la première fois que j'entends son nom associé à une psychothérapie. Comment vous a-t-il aidé ? Quel...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, docteur Hertzfeld, mais j'attends un client et je déteste toujours autant être en retard. En cela, je n'ai pas changé. Mais donnez-moi votre carte. Une prochaine fois, je vous parlerai plus longuement de lui. Il était le thérapeute dont j'avais précisément besoin. Croyez-moi, je n'exagère pas quand je vous dis que je dois la vie au génie d'Arthur Schopenhauer. »

4

Le talent, c'est le tireur qui atteint un but que les autres ne peuvent toucher ; le génie, c'est celui qui atteint un but que les autres ne peuvent même pas voir.

1787 – LE GÉNIE : DÉBUTS ORAGEUX ET FAUX DÉPART

Débuts orageux

Le génie mesurait à peine dix centimètres lorsque les vents se déchaînèrent. En septembre 1787, le liquide amniotique qui l'enveloppait s'agita, le ballotta dans tous les sens et menaça de rompre le fragile lien qui le rattachait aux rivages de l'utérus. Les eaux pouaient la colère et l'effroi, et il fut enveloppé par les amertumes de la nostalgie et du désespoir. Adieu, paisible et suave balancement des beaux jours... N'ayant nulle part où se tourner, nul espoir de consolation, ses petites synapses neurales s'enflammèrent dans tous les sens.

Ce qui s'apprend jeune s'apprend mieux. Arthur Schopenhauer n'oublia jamais ses premières leçons.

Faux départ (ou Comment Arthur Schopenhauer faillit devenir anglais)

Arthurr. Arthurr, Arthurr. Heinrich Floris Schopenhauer gratta chaque syllabe avec sa langue. Arthur. Un beau nom, un excellent nom pour le futur patron de la grande maison de commerce Schopenhauer.

C'était en 1787. Sa jeune épouse, Johanna, était enceinte de deux mois lorsque Heinrich Schopenhauer prit une grande décision : si c'était un fils, il l'appellerait Arthur. Car pour un homme respectable comme Heinrich rien ne devait prendre le pas sur le devoir. De la même façon que ses aïeux lui avaient transmis la direction de la grande maison de commerce Schopenhauer, lui-même la transmettrait à son fils. Les temps étaient durs, mais Heinrich était sûr que son fils encore embryonnaire préparerait bien l'entrée de l'entreprise dans le XIX^e siècle. Et Arthur était le nom idéal pour la circonstance. C'était

un nom qui s'écrivait de la même manière dans toutes les grandes langues européennes, un nom qui pourrait se faufiler avec grâce à travers toutes les frontières. Mais surtout, chose la plus importante, c'était un nom anglais !

Pendant des siècles, les ancêtres de Heinrich avaient mené leur affaire avec application et succès. Une fois, son grand-père avait reçu la Grande Catherine de Russie et, pour lui assurer le plus grand confort, il avait demandé qu'on versât de l'eau-de-vie sur le plancher des appartements des invités et qu'on la fit flamber, simplement pour que les chambres conservent leur sécheresse et leur bonne odeur. Autre illustre visiteur, Frédéric, le roi de Prusse, qui passa des heures à essayer de convaincre le père de Heinrich de déménager l'entreprise de Dantzig vers la Prusse. En vain. Puis la direction de la grande maison de commerce était passée à Heinrich, qui était persuadé qu'un Schopenhauer répondant au doux prénom d'Arthur ne pourrait que mener la barque vers un avenir radieux.

La maison de commerce Schopenhauer, spécialisée dans les céréales, le bois et le café, était depuis très longtemps l'une des plus grosses entreprises de Dantzig, cette vénérable ville hanséatique qui avait longtemps dominé le commerce de la Baltique. Pourtant, des jours sombres guettaient la grande ville libre. Avec la Prusse qui menaçait à l'ouest, la Russie qui en faisait de même à l'est et une Pologne affaiblie qui ne pouvait plus garantir la souveraineté de Dantzig, Heinrich Schopenhauer comprit que pour sa bonne ville, les beaux jours de la liberté et de la stabilité commerciale touchaient à leur fin. L'Europe tout entière était secouée par des tempêtes politiques et financières. Sauf l'Angleterre. L'Angleterre était un roc. L'Angleterre était l'avenir. L'entreprise et la famille Schopenhauer trouveraient donc refuge en Angleterre. Plus qu'un simple refuge, d'ailleurs : l'affaire prospérerait si son futur dirigeant naissait citoyen anglais et portait un nom anglais. Herr Arthurrr Schopenhauer... Non : *Mister* Arthurrr Schopenhauer. Un sujet de Sa Majesté dirigeant l'entreprise, voilà la clé du succès.

Aussi, ne prêtant aucune attention aux protestations de sa jeune femme enceinte qui aurait souhaité être avec sa mère au moment d'accoucher de son premier enfant, Heinrich s'embarqua-t-il pour le long voyage vers l'Angleterre. La jeune Johanna en était encore toute pantoise mais elle dut toutefois se plier à l'inflexible volonté de son cher époux. Une fois arrivée à Londres, Johanna retrouva malgré tout son esprit pétillant et son charme captiva rapidement la société londonienne. Dans son journal de voyage, elle écrivit que ses chers nouveaux amis anglais lui offrirent soutien et confiance, et qu'elle fut bien vite l'objet d'une grande attention.

Trop d'attention et trop d'amour, visiblement, aux yeux de l'austère

Heinrich, dont la jalousie inquiète se métamorphosa très vite en panique complète. Incapable de se rassurer, persuadé que la tension qui martelait sa poitrine allait le briser en deux, il devait absolument faire quelque chose. Alors, en une superbe volte-face, il quitta brusquement Londres, avec sous le bras sa femme furieuse et désormais enceinte de presque six mois, pour retourner à Dantzig, tout cela au cours de ce qui fut l'un des hivers les plus rudes du siècle. Des années plus tard, Johanna expliquera en ces termes ce qu'elle avait ressenti lorsqu'elle fut arrachée à la vie londonienne : « Personne ne m'a aidée, j'ai dû surmonter seule mon chagrin. Pour venir à bout de sa propre anxiété, mon mari me traîne à travers la moitié de l'Europe. »

Voilà dans quelles circonstances tumultueuses se déroula la gestation du génie : un mariage sans amour, une mère à la fois effrayée et furieuse, un père anxieux et jaloux, et deux pénibles voyages à travers une Europe hivernale.

5

Une vie heureuse est impossible. Le mieux qu'un homme puisse atteindre est une vie héroïque.

En quittant le bureau de Philip, Julius se sentait comme assommé. Il s'accrocha à la rampe de l'escalier, descendit les marches d'un pas mal assuré et tituba vers la lumière du jour. Il se retrouva devant l'immeuble de Philip et se demanda s'il fallait aller à gauche ou à droite. La perspective d'une après-midi libre de toute obligation engendra dans son esprit plus de trouble que de plaisir. Car Julius avait toujours été quelqu'un de très organisé. Quand il ne voyait pas ses patients, d'autres activités ou projets importants – l'écriture, l'enseignement, la recherche, le tennis – absorbaient toute son attention. Or, ce jour-là, plus rien n'avait d'importance. Il en vint même à se dire que rien n'avait *jamaïs* eu d'importance, que son esprit avait arbitrairement donné à certains projets de l'importance, pour ensuite effacer sournoisement les traces de celle-ci. Ce jour-là, il perça la ruse de toute une vie. Ce jour-là, il n'avait rien d'important à faire. Alors il se promena dans Union Street, sans but.

Vers la fin du quartier d'affaires, juste après Fillmore Street, une vieille femme s'approcha de lui en poussant bruyamment un déambulateur. « Mon Dieu, quelle vision ! » pensa Julius. Il détourna tout d'abord son visage, puis le redirigea vers elle pour dresser un état des lieux. Ses habits – plusieurs couches de chandails couverts d'un épais pardessus – détonaient complètement en cette belle journée ensoleillée. Ses joues de petit écureuil s'agitaient en permanence, à l'évidence pour maintenir son dentier en place. Mais le pire était cette énorme excroissance de chair qui tapissait l'une de ses narines : un poireau rose et translucide, gros comme un raisin, hérissé de plusieurs longs poils.

« Une vieille folle », pensa Julius, avant de rectifier tout de suite : « Elle ne doit pas être beaucoup plus vieille que moi. En fait, je serai bientôt comme elle. Le poireau, le déambulateur, le fauteuil roulant. » Tandis qu'elle se rapprochait toujours plus de lui, Julius l'entendit marmonner : « Voyons voir ce qu'il y a dans les magasins là-bas. Qu'est-ce ça peut bien être ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir y trouver ?

— Madame, je n'en sais rien, je fais juste une petite promenade, cria Julius en guise de réponse.

— C'est pas à vous que je parlais.

— Je ne vois pourtant personne d'autre ici.

— Ça veut toujours pas dire que je vous parle.

— À qui, alors ? » Posant sa main au-dessus des yeux, Julius fit semblant de scruter la rue déserte.

« De quoi je me mêle ? Pauvre zonard à la con... » grommela-t-elle en passant devant lui avec son déambulateur qui faisait un boucan métallique.

Pendant quelques instants, Julius demeura littéralement pétrifié. Il regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'avait assisté à la scène. « Nom de Dieu ! se dit-il, je débloque complètement, mais qu'est-ce que je fous, bordel ? Heureusement que je n'ai pas de patient cet après-midi. En tout cas, une chose est sûre : passer du temps avec Philip Slate n'est pas bon du tout pour ma santé. »

Alléché par le parfum entêtant qui émanait du café Starbucks, Julius décréta qu'une heure passée en compagnie de Philip méritait bien un double expresso en récompense. Il s'assit près d'une fenêtre et regarda le spectacle. Pas de cheveux gris en vue, ni dedans ni dehors. Du haut de ses soixante-cinq ans, il était la personne la plus âgée des alentours, le plus vieux parmi les vieux et, qui plus est, celui dont le corps vieillissait le plus vite à cause de ce mélanome qui poursuivait sa conquête silencieuse.

Deux jolies petites caissières folâtraient avec quelques-uns des clients. Jamais ce genre de filles ne l'avaient regardé, encore moins dragué, quand il était plus jeune, ou n'avaient même croisé son regard lorsqu'il était plus vieux. Il fallait se résigner : son heure ne viendrait jamais, ces filles nubiles, avec leurs gros seins et leurs visages de Blanche-Neige, ne se tourneraient jamais vers lui pour lui dire, avec un sourire mutin : « Eh bien, ça fait un bail que je ne vous ai pas vu dans le coin. Comment ça va ? » Cela ne se produirait jamais. La vie était décidément linéaire et irréversible.

Assez. Assez de complaisance avec soi-même. Aux geignards, il savait quoi dire : débrouillez-vous pour regarder un peu autour de vous, allez au-delà de vos limites. Oui, c'était ça la solution. Trouver la méthode pour transformer toute cette merde en or. Pourquoi pas écrire là-dessus ? Peut-être sous forme de journal intime ou de blog, ensuite faire quelque chose de plus visible, Dieu sait quoi d'ailleurs, peut-être un article pour la *Revue de l'Association américaine de psychiatrie* sur « Le psychiatre face à la mort. » Ou bien encore un truc commercial pour le *Sunday Times Magazine*. Il en était tout à fait capable. Et pourquoi pas un livre ? Du genre : *Autobiographie d'un décès*. Pas mal ! Parfois, quand on trouve un titre explosif, ensuite le

texte coule tout seul. Julius commanda un expresso, sortit un stylo et déplia un sac en papier qu'il avait trouvé par terre. Pendant qu'il commençait à griffonner, ses lèvres esquissèrent un petit sourire : il songeait au modeste point de départ de son chef-d'œuvre.

Vendredi 2 novembre 1990. JDM (Jour de la Découverte de la Mort) + 16.

Pas de doute : retrouver Philip Slate était une mauvaise idée. Mauvaise idée de croire que je pourrais en tirer quelque chose. Mauvaise idée de le rencontrer. Plus jamais ça. Philip, psychothérapeute ? Incroyable. Un psychothérapeute sans empathie, sans sensibilité, sans attention pour les autres. Au téléphone, je lui avais dit que j'avais des problèmes de santé et que ces problèmes expliquaient en partie pourquoi je voulais le rencontrer. Pas la moindre question sur mon état actuel. Pas même une poignée de main. Glacial. Inhumain. Se tenait à trois mètres de moi. Pendant trois ans, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ce type. Je lui ai tout donné, ce que j'avais de meilleur. Connard ingrat.

Oh oui, je sais bien ce qu'il répondrait. J'entends déjà sa voix précise et blanche : « Nous avons fait tous les deux une transaction commerciale : je vous ai donné de l'argent, en échange de quoi vous m'avez fait profiter de vos services d'expertise. J'ai payé rubis sur l'ongle chacune de vos heures de consultation. La transaction est terminée. Nous sommes quittes. Je ne vous dois plus rien. »

Puis il ajouterait : « Pour couronner le tout, docteur Hertzfeld, vous avez gagné plus que moi dans cette affaire. Vous avez reçu tous vos honoraires, alors que moi je n'ai rien reçu de valable en contrepartie. »

Le pire, c'est qu'il aurait raison. Il ne me doit rien. Je la ramène tout le temps sur le fait que la psychothérapie est un service. Un service rendu avec amour. Je n'ai aucun droit sur ce type. Pourquoi attendre quoi que ce soit de lui ? Et, n'importe comment, quoique je cherche, ce n'est pas lui qui pourra le donner.

« Ce n'est pas lui qui pourra le donner. » Combien de fois ai-je dit cela, à combien de mes patients ? À propos d'un mari, d'une femme ou d'un père. Et pourtant, je ne peux pas laisser Philip s'échapper. Ce type inflexible, insensible et incapable de donner. Devrais-je écrire une ode sur tout ce que doivent les patients à leurs psychothérapeutes ?

Et pourquoi tout cela est-il si important ? Pourquoi, parmi tous mes patients, choisir de le contacter, lui ? Je ne sais toujours pas. J'ai trouvé un indice dans mes dossiers : le sentiment que j'avais en face de moi un jeune fantôme de moi-même. Peut-être y a-t-il plus qu'une simple trace de Philip en moi, ce moi qui, de dix à quarante ans, était travaillé par les hormones ? Je croyais comprendre ce par quoi il passait, je croyais disposer d'une piste intérieure pour le guérir. Est-ce pour cela que j'ai tout essayé ? Que je lui ai consacré plus d'attention et d'énergie qu'à tous mes autres patients réunis ? Dans toute carrière de psychothérapeute, il y a toujours une personne qui absorbe une part démesurée de l'énergie et de l'attention du thérapeute, et Philip aura été cette personne pendant trois années.

En rentrant chez lui ce soir-là, Julius retrouva une maison froide et sombre. Son fils, Larry, avait passé le week-end auprès de lui, mais il était reparti dans la matinée pour Baltimore, où il effectuait des recherches en neurobiologie à l'université Johns Hopkins. Julius était presque soulagé du départ de son fils. Son regard inquiet et ses efforts attentionnés mais maladroits pour reconforter son père l'avaient plus angoissé que rassuré. Il décrocha le téléphone pour appeler Marty, un de ses confrères du groupe d'entraide, mais il se sentait trop abattu. Il

raccrocha le combiné et préféra se mettre devant l'ordinateur pour y taper les notes qu'il avait gribouillées sur le sac en papier, chez Starbucks. Il fut accueilli par un « Vous avez un e-mail » : ô surprise, c'était un message de Philip. Il le lut avec empressement :

À la fin de notre conversation, tout à l'heure, vous m'avez posé des questions sur Schopenhauer et demandé en quoi sa philosophie m'avait aidé. Vous m'avez aussi laissé entendre que vous aimeriez en savoir plus sur lui. Justement, je vais donner une leçon au Coastal College lundi prochain, à 19 heures (Toyon Hall, 340 Fulton Street). J'ai pensé que cela pourrait vous intéresser. Je dirige en ce moment un cours général sur la philosophie européenne et, lundi, je donnerai un bref aperçu de Schopenhauer (je dois couvrir deux mille ans de philosophie en douze semaines). Peut-être pourrions-nous bavarder un peu après la conférence. Philip Slate.

Sans la moindre hésitation, Julius renvoya un e-mail à Philip :

Merci. Je serai là.

Il ouvrit son agenda, puis nota pour le lundi suivant : Toyon Hall, 340 Fulton Street, 19 heures.

Tous les lundis, Julius animait une thérapie de groupe entre 16 h 30 et 18 heures. Plus tôt dans la journée, il s'était demandé s'il fallait annoncer sa maladie au groupe. Bien qu'il eût décidé de ne pas en parler à ses patients individuels avant d'avoir retrouvé son équilibre, le groupe posait un problème différent : les participants concentrant souvent leur attention sur lui, le risque était bien plus grand que l'un d'entre eux remarque un changement d'humeur chez lui et fasse ensuite des commentaires.

Pourtant, ses inquiétudes étaient infondées. Les membres du groupe avaient accepté de bon cœur son excuse grippale pour les deux dernières séances annulées, puis s'étaient mis tout de suite à rattraper le temps perdu en se racontant, les uns aux autres, comment s'étaient passées ces deux semaines. Petit pédiatre rondet et ayant l'air éternellement préoccupé, comme s'il était pressé de passer au patient suivant, Stuart semblait nerveux et il demanda au groupe un peu de son temps. C'était une chose tout à fait exceptionnelle. Depuis qu'il était arrivé dans le groupe un an auparavant, rarement Stuart avait demandé de l'aide. Il y était d'abord entré à son corps défendant : sa femme lui avait signifié par e-mail que, s'il ne commençait pas une psychothérapie et ne faisait pas très rapidement des progrès significatifs, alors elle le quitterait, ajoutant qu'elle procédait de la sorte parce qu'il était plus attentif à une communication électronique qu'à n'importe quel discours prononcé devant lui. Dans la semaine qui avait précédé, sa femme avait placé la barre plus haut en faisant chambre à part, et le plus clair de la réunion consista donc à aider Stuart à analyser ses sentiments quant au déménagement de sa femme.

Julius adorait ce groupe. Il était souvent soufflé par le courage de ses membres, qui faisaient régulièrement des avancées et prenaient de gros risques. Ce jour-là, la séance le confirma dans cette idée. Tout le monde loua Stuart pour sa volonté de montrer combien il était vulnérable et le temps passa très vite. À la fin de la réunion, Julius se sentait déjà beaucoup mieux. Il était tellement pris par la dramaturgie de la réunion qu'il en oublia, une heure et demie durant, son propre désespoir. D'ailleurs, cela n'avait rien d'étonnant : tous les thérapeutes de groupe connaissent bien les immenses vertus curatives que possèdent ces groupes de travail. Il était souvent arrivé à Julius de commencer une réunion inquiet pour la quitter dans un bien meilleur état, alors même qu'il n'avait bien évidemment pas abordé explicitement ses problèmes personnels.

Il eut tout juste le temps de manger un rapide frichti chez *We Be Sushi*, situé à quelques pas de son bureau. C'était un habitué du lieu. À peine s'installa-t-il que Mark, le chef, l'accueillit en poussant de grands cris. Quand il était tout seul, il préférait toujours s'installer au comptoir. Comme tous ses patients, il n'aimait pas beaucoup manger seul à une table de restaurant.

Julius commanda son menu habituel : un sushi de légumes californien, de l'anguille grillée et un assortiment de makis végétariens. Il avait beau adorer les sushis, il évitait soigneusement le poisson cru, par crainte des parasites. Toutes ces histoires sur ces maraudeurs venus de l'extérieur, quelle blague, quand il y pensait ! Quelle ironie, tout de même, de se dire que l'agression venait en fait de l'intérieur... Au diable les précautions ! Julius décida de commander des sushis de thon au chef, lequel en demeura bouche bée. Puis il dégusta son plat, avant de filer en direction Toyon Hall, vers son premier rendez-vous avec Arthur Schopenhauer.

6

Ainsi se forme, dès nos années d'enfance, le fondement solide de notre manière, superficielle ou profonde, d'envisager le monde ; elle se développe et se complète par la suite, mais ne change plus dans ses points principaux.

MAMAN ET PAPA SCHOPENHAUER – ZU HAUSE

Quel genre d'homme Heinrich Schopenhauer était-il ? Dur, sévère, inhibé, opiniâtre, fier. On raconte qu'en 1783, soit cinq ans avant la naissance d'Arthur, Dantzig étouffant sous le joug des Prussiens, nourriture et fourrages étaient devenues choses rares. Les Schopenhauer furent contraints d'accepter de loger un général ennemi dans leur maison de campagne. En récompense, cet officier prussien proposa d'accorder à Heinrich le privilège du fourrage pour ses chevaux. La réponse de Heinrich ? « Mon écurie est encore suffisamment pourvue, Monsieur et, quand mes provisions seront consommées, je ferai abattre mes chevaux. »

Et Johanna, la mère d'Arthur ? Romantique, charmante, rêveuse, vive, coquette. Quoique le mariage de Heinrich et Johanna en 1787 fût considéré par le tout-Dantzig comme un événement magnifique, il s'avéra être un tragique malentendu. Les Trosiener, la famille de Johanna, venaient d'un milieu modeste et avaient toujours regardé les imposants Schopenhauer avec une grande admiration. Du coup, lorsque Heinrich, âgé de trente-huit ans, courtisa Johanna et ses dix-sept ans, les Trosiener exultèrent, et leur fille accepta sans protester le choix de ses parents.

Johanna considéra-t-elle son mariage comme une erreur ? Il n'est qu'à voir ce qu'elle écrira, des années plus tard, pour prévenir les jeunes filles confrontées à une décision matrimoniale : « L'éclat, le rang et le titre exercent une puissance par trop séductrice sur un cœur de jeune fille gâtée et candide, ils ont entraîné l'inexpérimentée à contracter des liens conjugaux comme il s'en noue aujourd'hui encore beaucoup ; une bévue qu'elles ont dû expier durement leur vie entière. »

« Une bévue qu'elles ont dû expier durement leur vie entière » – paroles fortes que celles prononcées par la mère d'Arthur. Elle confia

dans ses journaux qu'elle avait connu, avant que Heinrich ne la courtisât, un premier amour que le destin lui avait arraché, et c'est donc fort résignée qu'elle accepta la main de Heinrich Schopenhauer. Ce mariage de raison, typique du XVIII^e siècle, avait été arrangé par sa famille pour des raisons qui tenaient au patrimoine et au statut social. Y entraient-il de l'amour ? Entre Heinrich et Johanna Schopenhauer, pas le moins du monde. Jamais. Plus tard, dans ses mémoires, elle écrira : « Je simulais aussi peu une passion brûlante que lui-même ne l'attendait de moi. » Tout comme il n'y avait pas d'amour non plus pour les autres personnes de leur foyer : ni pour le jeune Arthur Schopenhauer ni pour sa petite sœur Adèle, plus jeune de neuf ans.

L'amour entre deux parents fait naître l'amour pour leurs enfants. On entend parfois des histoires sur des parents dont l'amour qui les unit consume tout le reste, ne laissant que des miettes à leurs enfants. Mais ce modèle économique de l'amour, un modèle à somme nulle, n'a pas grand sens. En revanche, le contraire semble vrai : plus on aime, plus on traite les enfants et les autres personnes avec amour.

Cette enfance dénuée d'amour, telle qu'aura été celle d'Arthur, eut des effets notables sur son développement ultérieur. Les enfants privés de l'amour maternel ne parviennent pas à entretenir la confiance minimale requise pour s'aimer eux-mêmes, pour croire que les autres vont les aimer ou, tout simplement, pour aimer la vie. Une fois devenus adultes, ils se coupent du monde, se referment sur eux-mêmes et vivent souvent dans un rapport conflictuel avec les autres. Tel était le paysage psychologique qui allait, en fin de compte, façonner la vision du monde d'Arthur.

Si l'on observe la vie dans ses moindres détails, Dieu qu'elle paraît ridicule. Elle est comme une goutte d'eau que l'on regarde dans un microscope, une petite goutte qui grouille de protozoaires. On ne peut que s'esclaffer en les voyant s'affairer avec tant d'empressement et se pousser les uns les autres. Qu'elle ait lieu dans cette goutte ou dans le bref temps de la vie humaine, cette activité effrénée est du plus haut comique.

À 18 h 55, Julius débourra les cendres de sa pipe en écume de mer et pénétra dans l'auditorium de Toyon Hall. Il s'assit au quatrième rang, sur le côté, et commença à étudier les lieux : depuis l'estrade, qui se situait au même niveau que l'entrée, s'élevaient vingt rangées de sièges. La plupart des deux cents sièges étaient vides, une trentaine d'entre eux cassés et entourés de rubans en plastique jaune. Deux clochards et leur collection de journaux s'étaient installés sur les fauteuils du dernier rang. Environ trente autres sièges étaient occupés par des étudiants hirsutes, assis de manière totalement clairsemée au hasard de l'auditorium, à l'exception des trois premiers rangs qui restaient libres.

« C'est exactement comme dans les thérapies de groupe », pensa Julius. Personne ne veut s'asseoir à côté du chef. Même lors de la dernière séance du groupe, qui avait eu lieu quelques heures plus tôt, les sièges situés à sa gauche ou à sa droite avaient été laissés aux éventuels retardataires. Il avait plaisanté sur le fait qu'être assis à côté de lui semblait devoir être la sanction suprême du retard. Julius songea alors à tout ce folklore déployé par les thérapies de groupe quant à la disposition des places : la personne la plus dépendante s'assied à la droite du chef, tandis que l'élément le plus paranoïaque s'installe en face de lui. Néanmoins, sa propre expérience lui avait appris que la seule règle vraiment intangible était le peu d'entrain à s'asseoir à côté du chef.

La misère et le délabrement de Toyon Hall étaient représentatifs de tout le campus du California Coastal College, qui avait d'abord été une école de commerce du soir, puis s'était développé pour devenir pendant quelque temps une université pour étudiants du premier cycle et qui maintenant traversait visiblement une période de profonde inertie. Sur son chemin pour se rendre à la conférence, marchant dans des quartiers peu fréquentables, Julius avait eu du mal à faire la différence entre les étudiants hirsutes et les clochards du quartier.

Dans un tel décor, quel professeur pouvait bien échapper à la déprime ? Julius commençait à comprendre pourquoi Philip voulait changer de carrière et se diriger vers le travail clinique.

Il consulta sa montre. Il était 19 heures précises. À l'heure dite, Philip fit son entrée dans l'auditorium, vêtu de l'uniforme du parfait professeur : un pantalon en toile kaki, une chemise à carreaux et une veste en velours côtelé marron clair avec ses inévitables coudes en cuir. Après avoir sorti ses notes d'une serviette et sans un regard pour son public, il commença :

« Aperçu de la philosophie occidentale, leçon numéro 18 : Arthur Schopenhauer. Ce soir, je procéderai différemment et traquerai ma proie d'une manière plus indirecte. Si mon propos vous semble décousu, je vous demande la plus grande indulgence. Je vous promets de revenir très rapidement au vif du sujet. Commençons tout d'abord par nous pencher sur les grands débuts dans l'Histoire. »

Philip sonda son public du regard, en quête de signes approuvateurs. Mais, ne les trouvant pas, il courba son index vers l'un des étudiants assis tout près de lui et lui indiqua le tableau. Il épela et définît trois mots : *d-é-c-o-u-s-u*, *i-n-d-u-l-g-e-n-c-e* et *d-é-b-u-t*, que l'étudiant recopia consciencieusement au tableau. Alors qu'il se redirigeait vers son siège, Philip montra du doigt le premier rang, l'enjoignant de s'y asseoir.

« Passons donc aux grands débuts. Faites-moi confiance, la raison pour laquelle je commence par là vous apparaîtra, au bout d'un certain temps, évidente. Imaginez maintenant Mozart, à neuf ans, en train de sidérer la cour de Vienne en jouant du clavecin à la perfection. Ou bien, si Mozart ne touche pas chez vous une corde sensible (il esquaissa là un très léger sourire), imaginez quelque chose qui vous est plus familier, par exemple les Beatles à dix-neuf ans, en train de jouer leurs morceaux devant un public de Liverpool.

« Comme autres débuts étonnants, vous avez celui, extraordinaire, de Johann Fichte (il invita l'étudiant à écrire *F-i-c-h-t-e* au tableau). Est-ce que l'un d'entre vous se rappelle que j'ai évoqué son nom lors de ma dernière leçon, celle qui portait sur les grands philosophes idéalistes allemands après Kant, entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle : Hegel, Schelling et Fichte ? Des trois, Fichte est celui qui connut le début de carrière le plus remarquable, puisqu'il commença sa vie comme simple gardeur d'oies à Rammenau, un petit village allemand dont le seul motif de gloire était, chaque dimanche, le sermon enflammé du pasteur.

« Eh bien, l'un de ces fameux dimanches justement, un riche aristocrate arriva au village trop tard pour entendre le sermon. Il se tenait devant l'église, manifestement déçu, lorsqu'un vieux villageois l'approcha. Le vieil homme lui dit de ne pas se décourager car un

gardeur d'oies, le jeune Johann, pouvait lui réciter le sermon. Alors, le vieillard s'en alla chercher Johann, qui, en effet, répéta mot pour mot le sermon. Le baron fut tellement impressionné par la mémoire éblouissante du jeune gardeur d'oies qu'il lui finança ses études et le fit entrer à Pforta, un pensionnat réputé qu'ont fréquenté de nombreux penseurs allemands éminents, y compris le sujet de notre prochaine conférence, j'ai nommé Friedrich Nietzsche.

« Johann excella à l'école, puis à l'université. Mais, sans ressources à la mort de son protecteur, il trouva un emploi de tuteur dans une famille allemande, pour y enseigner à un jeune homme la philosophie de Kant, philosophie qu'il n'avait pas encore lue lui-même. Il allait bien vite être transporté par l'œuvre du divin Kant...»

Soudain, Philip releva le nez de ses notes pour observer son public. Ne voyant pas la moindre lueur de considération dans le regard des étudiants, il s'écria :

« Oh, y a quelqu'un ? Kant, Emmanuel Kant, Kant, Kant, ça vous dit quelque chose ? (Il fit signe au scribe d'écrire *K-a-n-t* au tableau.) Nous lui avons consacré deux heures, la semaine dernière. Kant, le plus grand de tous les philosophes, avec Platon. Je vous promets que Kant tombera à l'examen final. Aaahhh... tout à coup, ça devient plus intéressant ! Maintenant je vois un peu plus de vie, du mouvement, un œil ou deux qui s'ouvrent, un stylo qui entre en contact avec du papier.

« Où en étais-je donc ? Ah oui, le gardeur d'oies. Par la suite, Fichte se vit confier un poste de précepteur à Varsovie. Il se rendit donc là-bas, sans un sou, pour apprendre qu'on lui refusait finalement ce travail. Comme il n'était qu'à quelques centaines de kilomètres de Königsberg, la patrie de Kant, il décida de s'y rendre à pied pour y rencontrer le maître en personne. Deux mois plus tard, il arriva à Königsberg et, non sans audace, frappa à la porte de Kant, qui refusa de le recevoir. Kant était en effet un homme d'habitudes, peu disposé à recevoir des inconnus. La semaine dernière, je vous ai décrit la régularité de son emploi du temps : tellement ponctuel que les gens de la ville réglaient leurs montres sur sa promenade quotidienne.

« Fichte pensa qu'on lui avait fermé la porte au nez parce qu'il n'avait pas de lettre de recommandation. Il décida donc d'en rédiger une lui-même, pour obtenir d'être reçu par Kant. C'est ainsi que, dans un formidable élan d'énergie créatrice, il rédigea son premier manuscrit, le célèbre *Critique de toute révélation*, où il appliquait les théories de Kant sur l'éthique et le devoir à l'interprétation religieuse. Kant fut tellement impressionné par ce travail que, non seulement il accepta de rencontrer Fichte, mais en plus il l'encouragea à le publier.

« Par un curieux hasard, sans doute une astuce commerciale de l'éditeur, la *Critique* fut publiée anonymement. Le texte était tellement

brillant que les critiques, comme les lecteurs, y virent une nouvelle œuvre de Kant lui-même. Finalement, ce dernier dut reconnaître publiquement que l'auteur de cet excellent ouvrage n'était pas lui mais bien un jeune homme très talentueux du nom de Fichte. L'éloge de Kant assura l'avenir philosophique de Fichte et, un an et demi plus tard, il se voyait offrir une chaire à l'université d'Iéna.

« Voilà... » Philip releva le nez de ses notes, le visage illuminé, puis fendit l'air en un curieux geste d'emportement. « Voilà ce que j'appelle un début ! » Personne ne leva les yeux ou ne sembla avoir compris la soudaine et maladroite manifestation d'enthousiasme de Philip. S'il se sentit découragé par l'atonie de son public, en tout cas, il n'en montra rien et, imperturbable, poursuivit :

« Je vous demanderai maintenant de bien vouloir songer à une chose plus proche de vous : les débuts d'un athlète. Comment oublier les débuts de Chris Evert, de Tracy Austin⁽¹⁾ ou de Michael Chang, qui ont tous gagné des tournois du Grand Chelem à quinze ou seize ans ? Ou bien ces jeunes prodiges des échecs que furent Bobby Fischer et Paul Morphy ? Songez encore à José Raoul Copablanca⁽²⁾, qui remporta le championnat d'échecs de Cuba à l'âge de onze ans.

« Pour finir, j'aimerais me pencher sur un début littéraire, le plus brillant début littéraire de tous les temps : un jeune homme de vingt-cinq ans qui embrasa la scène littéraire avec un roman magnifique... »

À ce moment-là, Philip s'arrêta pour ménager le suspense. Le visage resplendissant d'assurance, il leva les yeux. Il était très sûr de son coup, cela se voyait. Et Julius regardait, incrédule. Mais à quoi Philip s'attendait-il ? À voir les étudiants, assis sur le bord de leurs sièges, tremblant de curiosité, murmurer : « Mais qui peut donc bien être ce prodige de la littérature ? »

Calé dans son fauteuil du cinquième rang, Julius scruta l'assistance : partout, des yeux brillants, des étudiants enfoncés dans leurs sièges, faisant des gribouillis, plongés dans leurs journaux ou remplissant des mots croisés. À sa gauche, l'un d'entre eux s'était allongé sur deux fauteuils. À droite, au bout de sa rangée, un couple d'étudiants s'échangeait un long baiser. Devant lui, deux garçons se donnèrent du coude et lorgnèrent derrière eux, vers le fond de la salle. Malgré sa curiosité, Julius ne se retourna pas pour suivre leur regard – ils devaient sans doute admirer la jupe d'une fille – et concentra de nouveau toute son attention sur Philip.

« Et qui était ce prodige ? (Philip parlait d'un ton monocorde.) Son nom était Thomas Mann. Quand il avait votre âge, oui, votre âge, il commença à écrire un chef-d'œuvre, un immense roman, *Les Buddenbrook*, publié alors qu'il n'avait que vingt-six ans. Thomas Mann, comme vous le savez sans doute, du moins j'ose l'espérer, allait devenir l'une des plus grandes figures littéraires du XX^e siècle et

recevoir le Prix Nobel de littérature. (Philip épela *M-a-n-n* et *B-u-d-d-e-n-b-r-o-o-k* à l'attention de son scribe.) *Les Buddenbrook*, paru en 1901, retrace l'histoire d'une famille issue de la bourgeoisie allemande, sur quatre générations, à travers toutes les vicissitudes de la vie.

« Vous me direz : quel rapport avec la philosophie et avec le sujet qui nous intéresse aujourd'hui ? Comme je vous l'avais dit, je me suis un peu égaré, mais seulement pour mieux revenir au cœur du sujet. »

Julius entendit à ce moment-là une rumeur dans l'auditorium, suivie par des bruits de pas. Les deux petits mateurs qui se trouvaient juste devant lui rassemblèrent bruyamment leurs affaires et quittèrent la salle. Le couple d'étudiants enlacés au bout de la rangée avait disparu et même l'étudiant préposé au tableau s'était envolé dans la nature.

Philip reprit :

« Pour moi, les plus belles pages des *Buddenbrook* se trouvent à la fin du roman, quand le protagoniste, le *pater familias*, le vieux Thomas Buddenbrook, sent sa mort venir. On reste encore stupéfait par la manière dont un écrivain de vingt-cinq ans aborde avec autant de perspicacité et de sensibilité des questions qui ont trait à la mort. (Un léger sourire se dessina sur les lèvres de Philip au moment où il brandit le livre écorné.)

Je recommande ces quelques pages à toute personne ayant l'intention de mourir. »

Julius entendit des allumettes craquer. Deux étudiants allumaient une cigarette en quittant l'auditorium.

« Lorsque la mort vient le réclamer, Thomas Buddenbrook est absolument sidéré, accablé de désespoir. Aucun de ses systèmes de croyances ne le reconforte : ni ses convictions religieuses qui, depuis longtemps, ne parvenaient plus à satisfaire ses besoins métaphysiques, ni son scepticisme mondain ou son penchant matérialiste et darwinien. Pour citer Mann, tout "se réduisait à rien sous le regard pénétrant de la mort proche et se révélait impuissant à lui procurer même une heure de paix". » Philip regarda la salle. « Ce qui se passe par la suite est de la plus haute importance et c'est là que je retrouve le sujet de notre conférence de ce soir.

« Au beau milieu de son désespoir, Thomas Buddenbrook tombe par hasard, dans sa bibliothèque, sur un livre de philosophie bon marché et mal broché, acheté des années plus tôt chez un bouquiniste. Il commence à le lire et le voilà immédiatement apaisé. Il est émerveillé de voir, comme le dit Mann, "un cerveau puissant et dominateur s'emparer de la vie, de cette vie si forte, si cruelle et si railleuse".

« La limpidité extraordinaire de ce texte philosophique captive le

vieil homme agonisant, qui passe des heures entières sans en détourner les yeux. Enfin, il en arrive au chapitre intitulé “De la mort et de son rapport avec l’indestructibilité de notre être en soi”. Envoûté par les mots, notre homme les dévore comme si sa vie en dépendait. Lorsqu’il en a terminé, Thomas Buddenbrook est un homme transformé, un homme qui a trouvé le réconfort et la paix qui lui faisaient tant défaut.

« Qu’avait donc découvert cet homme à l’agonie ? (Soudain, Philip prit une voix d’oracle.) Écoutez-moi bien maintenant, Julius Hertzfeld, car tout ceci pourra vous être utile lors de la dernière épreuve de la vie...» Choqué que l’on s’adresse directement à lui au cours d’une leçon publique, Julius bondit sur son siège. Nerveusement, il regarda autour de lui et vit, à son grand étonnement, que l’auditorium était vide : tout le monde, y compris les deux clochards, était parti.

Mais Philip, resté de marbre face à ce public fantôme, reprit avec le plus grand calme :

« Je vais vous lire un extrait des *Buddenbrook*. (Il ouvrit un livre de poche très abîmé.) Vous devrez lire le roman, notamment le chapitre neuf, avec la plus grande attention. Vous verrez, il sera d’une valeur inestimable pour vous – bien plus instructif que d’essayer de trouver du sens parmi les vieux souvenirs de vos patients.

J’espérais me survivre dans mon fils : dans une personnalité plus inquiète encore, plus débile, plus falote que la mienne. Folie puérile, égarement. Qu’ai-je besoin d’un fils ? Où serai-je après ma mort ? Mais c’est d’une clarté si éblouissante, d’une simplicité si lumineuse ! Je survivrai en tous ceux qui ont jamais dit, qui disent ou diront je, mais surtout en ceux qui le diront avec plus de plénitude, de vigueur et de joie. [...] Ai-je jamais haï la vie, cette vie pure, cruelle et forte ? Folie et malentendu ! Je n’ai haï que moi-même, de ne pas savoir la supporter. Mais je vous aime, je vous aime tous, vous, les heureux, et bientôt je cesserai d’être exclu de votre communion par une étroite prison, bientôt ce qui vous aime en moi, mon amour pour vous, sera libéré et ira vivre près de vous, en vous, en vous tous. »

Philip ferma le livre et reprit ses notes.

« Qui était donc l’auteur de ce volume qui transforma tant Thomas Buddenbrook ? Mann ne révèle pas son nom dans le roman mais, quarante ans plus tard, il écrivit un superbe essai où il indiquait qu’Arthur Schopenhauer était cet auteur, avant de décrire quelle fut sa joie, à l’âge de trente-trois ans, de lire Schopenhauer pour la première fois. Il n’était pas seulement transporté par le style de Schopenhauer, qu’il décrit comme étant “d’une clarté, d’une transparence, d’une cohérence si parfaites, son expression stylistique d’une force, d’une élégance, d’une précision, d’un esprit passionné, d’une pureté classique et d’une rigueur grandiose et sévère, comme il n’en fut jamais donné auparavant à la philosophie allemande”, mais également

par l'essence même de la pensée schopenhauérienne, qu'il dit "émotionnelle, pleine de tensions, agitée de violents contrastes : l'instinct et l'esprit, la passion et la rédemption". Mann décréta sur-le-champ que la découverte de Schopenhauer était une expérience bien trop précieuse pour ne pas la partager. Il l'intégra aussitôt dans sa propre œuvre en l'offrant à son héros malade.

« Non seulement Thomas Mann, mais également d'autres grands esprits ont reconnu leur dette envers Arthur Schopenhauer. Tolstoï l'appelait "le plus génial de tous les hommes", Richard Wagner disait de lui qu'il était "un vrai présent du ciel". Nietzsche confia que sa vie n'avait plus été la même du jour où il acheta un vieux volume usé de Schopenhauer chez un bouquiniste de Leipzig et où, je le cite, "je laissai ce génie à la fois énergique et maussade agir sur mon esprit". Schopenhauer bouleversa à jamais le paysage intellectuel de l'Occident et, sans lui, les Freud, Nietzsche, Hardy, Wittgenstein, Beckett, Ibsen et autres Conrad eussent été bien différents, bien pâles. »

Philip tira de sa poche une petite montre, l'examina quelques instants, puis il dit très solennellement :

« Ainsi s'achève mon introduction à la pensée de Schopenhauer. Cette pensée est tellement vaste, tellement profonde qu'il est impossible de la résumer en quelques phrases. C'est pourquoi j'ai voulu exciter votre curiosité, en espérant que vous lirez attentivement les quelque soixante pages du chapitre que je vous ai indiqué. Je préfère consacrer les vingt minutes qui nous restent aux questions du public et au débat. Y a-t-il des questions dans le public, docteur Hertzfeld ? »

Dérouté par le ton de Philip, Julius fit de nouveau le tour de l'auditorium vide et dit doucement : « Philip, je me demande si vous vous rendez compte que votre public est parti.

— Quel public ? Eux ? Ces soi-disant étudiants ? » D'un petit geste méprisant du poignet, Philip signifia clairement que ces gens étaient indignes de son attention et que ni leur arrivée ni leur départ ne changeaient quoi que ce soit pour lui. « Docteur Hertzfeld, vous êtes aujourd'hui mon public. Cette leçon, je l'ai faite pour vous, et vous seul », poursuivit-il, visiblement pas gêné le moins du monde de parler avec quelqu'un qui était placé à dix mètres de lui, le tout dans un auditorium caveau et désert.

« Très bien, je vous crois. Et pourquoi suis-je votre public aujourd'hui ?

— Réfléchissez un tout petit peu, docteur Hertzfeld...

— Appelez-moi Julius. Si je vous appelle Philip, et j'imagine que cela vous convient, alors je crois normal que vous m'appeliez Julius. Attendez, j'ai déjà vu cette scène quelque part... Je me rappelle très

bien, comme si c'était hier, vous avoir dit il y a très longtemps : "Appelez-moi Julius, s'il vous plaît. On se connaît bien, tous les deux."

— Je ne suis pas un grand partisan du prénom avec mes clients. Je suis leur consultant professionnel, pas leur ami. Mais c'est comme vous voudrez, Julius. Alors je recommence. Vous m'avez demandé pourquoi je ne me suis adressé qu'à vous seul. Je vous répondrai que je ne fais que répondre à votre appel à l'aide. Pensez-y, Julius, vous êtes venu me voir pour discuter avec moi et votre requête englobait d'autres requêtes.

— Ah oui ?

— Bien sûr. Laissez-moi m'expliquer. D'abord, il y avait dans votre voix une urgence : notre rencontre était à vos yeux particulièrement importante. Manifestement, votre requête n'était pas motivée par une simple curiosité à mon égard. Non, vous vouliez autre chose. Vous m'avez dit que vous étiez en mauvaise santé. Or, venant d'un homme de soixante-cinq ans, cela veut dire que vous êtes confronté à la mort. Par conséquent, je ne pouvais qu'être convaincu que vous aviez peur et que vous cherchiez une forme de réconfort. La leçon d'aujourd'hui est donc ma réponse à votre requête.

— Une réponse un peu oblique, Philip.

— Pas plus oblique que votre requête, Julius.

— Bravo, dans le mille ! Mais je vous rappelle tout de même que vous n'avez jamais été contre l'obliquité.

— Et je me sens même bien avec, aujourd'hui. Vous m'avez demandé de l'aide, je vous ai répondu en vous présentant celui qui, de tous les hommes, peut vous être du plus grand secours.

— Vous aviez donc l'intention de me consoler en me décrivant comment Schopenhauer a pu réconforter le vieux Buddenbrook de Mann ?

— Exactement. Et encore, ce que je vous ai donné n'est qu'un avant-goût, un échantillon, de ce qui suivra. En vous enseignant Schopenhauer, je peux beaucoup vous apporter. J'aimerais vous faire une proposition.

— Une proposition ? Philip, vous m'emmenez de surprise en surprise. Vous m'intéressez de plus en plus.

— J'ai terminé ma formation professionnelle en conseil et je remplis toutes les conditions exigées pour être officiellement habilité à faire ce métier, sauf que j'ai encore besoin de deux cents heures de tutorat professionnel. Je pourrais continuer à exercer comme philosophe clinique – ce secteur-là, l'État ne s'en occupe pas –, mais une telle habilitation me donnerait quantité d'avantages, notamment la possibilité de me payer une assurance contre d'éventuelles négligences de ma part et celle de pouvoir me vendre de manière un peu plus efficace. Contrairement à Schopenhauer, je ne dispose ni d'un

soutien financier indépendant ni d'un quelconque soutien académique solide. Vous avez pu constater de vos propres yeux le désintérêt pour la philosophie dont témoignent les ploucs qui sont inscrits dans cette université dégueulasse.

— Philip, pourquoi sommes-nous obligés de hurler ? La leçon est terminée, que je sache. Est-ce que cela vous embêterait de prendre un siège et de continuer notre conversation de manière un peu moins formelle ?

— Bien sûr. » Philip rassembla ses notes, les fourra dans sa serviette et prit place sur un siège du premier rang. Ils étaient déjà plus proches l'un de l'autre, mais quatre rangées les séparaient encore et Philip devait tourner péniblement son cou pour voir Julius.

« Alors, est-ce que je me trompe en disant que vous me proposez un échange en bonne et due forme : je vous supervise et vous m'enseignes Schopenhauer ? » Julius parlait maintenant à voix basse.

« C'est exactement cela ! » Philip tourna la tête, mais pas suffisamment pour que leurs yeux se croisent.

« Et avez-vous réfléchi à tous les petits détails de cette affaire ?

— J'y ai beaucoup réfléchi. Pour être honnête, docteur Hertzfeld...

— Julius.

— Oui, oui, Julius... Ce que j'allais vous dire, c'est que cela faisait déjà plusieurs semaines que je songeais à vous appeler pour ce petit arrangement, mais sans jamais passer à l'acte, avant tout pour des raisons financières. La coïncidence incroyable de votre coup de fil m'a donc beaucoup surpris. Quant aux détails, je suggère que nous nous voyions chaque semaine et que nous partagions la séance en deux : première partie, vous me donnez votre avis d'expert sur mes patients. Seconde partie, je vous guide sur les terres de Schopenhauer. »

Julius ferma les yeux et réfléchit activement.

Après deux ou trois minutes d'attente, Philip revint à la charge : « Qu'est-ce que vous dites de ma proposition ? Même si je sais pertinemment qu'aucun étudiant ne va venir, je dois être présent à mon bureau après la leçon. Il faut donc que je retourne vers les bâtiments de l'administration.

— Écoutez, Philip, votre proposition est pour le moins originale. Laissez-moi encore un peu de temps pour y réfléchir et revoyons-nous dans le courant de la semaine. Je suis libre les mercredis après-midi. 16 heures, cela vous convient ? »

Philip acquiesça. « Le mercredi, je termine à 15 heures. On se voit à mon bureau ?

— Non, Philip. Dans mon bureau. C'est chez moi, 249 Pacific Avenue, pas très loin de mon ancien bureau. Voici, prenez ma carte. »

Après sa leçon, la proposition de Philip pour un échange entre mon tutorat et son cours particulier m'a beaucoup surpris. C'est fou comme ion revient vite dans le champ de force d'une autre personne ! Exactement comme les souvenirs liés à un état particulier, dans ces rêves où un paysage étrangement familier vous rappelle que vous avez déjà visité le même endroit dans d'autres rêves. Même chose avec la marijuana : une ou deux bouffées et vous vous retrouvez soudain dans un lieu familier, avec des pensées familières qui n'existent que sous l'emprise de la marijuana.

Et il se passe la même chose avec Philip. Quelques instants en sa compagnie et, très vite, mes souvenirs les plus anciens avec lui, ainsi qu'un état d'esprit particulièrement lié à lui, me reviennent comme un flash. Quelle arrogance chez lui, quel mépris... quelle indifférence aux autres ! Et pourtant quelque chose, quelque chose de fort – je me demande bien quoi – m'attire vers lui. Son intelligence ? Sa hauteur et son étrangeté, mêlées à une extraordinaire naïveté ? En vingt-deux ans, il n'a absolument pas changé. Non, ce n'est pas vrai, d'ailleurs. Il s'est libéré de ses pulsions sexuelles, il n'est plus condamné à renifler dans tous les coins, à la recherche de la première chatte qui passe. Il vit, bien plus qu'auparavant, dans ces hautes sphères dont il avait toujours rêvé. Mais son esprit manipulateur est toujours là, comme le nez au milieu de la figure, et il ne comprend même pas à quel point cela saute aux yeux : je devrais immédiatement accepter son offre, lui donner deux cents heures de mon temps en échange de ses cours sur Schopenhauer, et il a le cran de me présenter la chose comme si c'était moi qui le lui demandais, qui le voulais et qui en avais besoin. Bien sûr, Schopenhauer m'intéresse. Mais passer deux cents heures avec Philip pour en savoir plus sur Schopenhauer ne fait pas exactement partie de mes grandes priorités. Et si l'extrait qu'il m'a lu sur ce Buddenbrook en train de mourir est le meilleur exemple de ce que Schopenhauer peut m'offrir, alors ça me laisse plutôt froid. Rejoindre l'unité universelle sans la moindre trace de moi, de mes souvenirs et de ma conscience unique, voilà une idée qui n'est pas du plus grand réconfort. Non, ça ne m'est même d'aucun réconfort.

Et qu'est-ce qui pousse Philip vers moi ? C'est encore une autre question. Sa réflexion, l'autre jour, sur les vingt mille dollars qu'il a engloutis dans sa psychothérapie... Peut-être cherche-t-il encore une sorte de retour sur investissement.

Superviser Philip ? En faire un psychothérapeute habilité, un psychothérapeute « casher » ? Dilemme cornélien. Est-ce que j'ai envie de le parrainer ? Est-ce que j'ai envie de lui donner ma bénédiction, alors même que je suis persuadé qu'un être rempli de haine (et Philip en est bien un) ne peut faire avancer personne ?

La religion a tout pour elle : révélation, prophéties, appui des gouvernements, le premier rang partout [...] et, ce qui vaut mieux que tout cela, le privilège inappréciable de pouvoir inculquer ses doctrines aux enfants dès l'âge le plus tendre, et d'en faire pour ainsi dire, dans leurs cerveaux, des idées innées.

JOURS BÉNIS DE LA PRIME ENFANCE

Dans son journal, Johanna nota qu'après la naissance d'Arthur en février 1788, elle aimait, comme toutes les jeunes mamans, jouer avec sa « nouvelle poupée. » Mais les nouvelles poupées deviennent très vite de vieilles poupées : au bout de quelques mois, elle se lassa de son jouet et sombra dans l'ennui et la solitude de Dantzig. Elle fut peu à peu envahie par quelque chose de nouveau : le vague sentiment qu'elle n'était pas faite pour la maternité, qu'elle méritait autre chose. Particulièrement éprouvants pour elle étaient les étés passés dans la maison de campagne des Schopenhauer. Bien que Heinrich la rejoignît tous les week-ends, accompagné d'un pasteur protestant, le reste du temps Johanna était seule avec Arthur et les domestiques. Féroce ment jaloux, Heinrich interdisait à son épouse de fréquenter les voisins ou de quitter la maison pour quelque raison que ce fût.

Arthur était âgé de cinq ans lorsque sa famille entra dans de grandes turbulences. La Prusse, en effet, annexa Dantzig. Juste avant que les troupes prussiennes – commandées par ce même général que Heinrich avait offensé quelques années plus tôt – n'investissent la ville, la famille Schopenhauer au grand complet s'enfuit vers Hambourg. Là, en 1797, dans cette ville étrange, Johanna accoucha de son deuxième enfant, Adèle, et se sentit encore plus prise au piège, encore plus désespérée.

Heinrich, Johanna, Arthur, Adèle. Un père, une mère, un fils et une fille : quatre personnes vivant ensemble, mais quatre personnes sans aucun lien entre elles.

Aux yeux de Heinrich, Arthur était une chrysalide amenée à se transformer en futur dirigeant de la maison de commerce Schopenhauer. Heinrich perpétuait la tradition paternelle de la famille : il s'occupa des affaires et délaissa son fils, comptant passer à l'action et assumer son devoir paternel une fois qu'Arthur deviendrait

un homme.

Quel avenir Heinrich ménageait-il à sa femme ? Elle était le cocon, le berceau de la famille Schopenhauer. Dangereusement vitale, elle devait être contenue, protégée et réprimée.

Mais Johanna ? Comment se sentait-elle ? Piégée ! Son mari et pourvoyeur, Heinrich, était son erreur fatale, son triste geôlier, le sinistre personnage qui la vidait de son énergie. Et son fils Arthur ? Ne faisait-il pas partie intégrante du piège, du verrou qu'on avait posé sur son cercueil ? Femme de talent, Johanna était prise d'un désir d'expression et d'épanouissement toujours plus féroce, et Arthur serait une récompense bien triste et inappropriée pour son propre renoncement.

La petite fille ? Peu choyée par Heinrich, Adèle s'était vu confier un rôle mineur dans le spectacle familial, vouée à passer sa vie entière comme copiste de Johanna.

Ainsi chacun des Schopenhauer emprunta-t-il une voie différente.

Le père Schopenhauer, plein d'angoisse et de désespoir, alla au-devant de la mort seize ans après la naissance d'Arthur en grimpant sur la plus haute fenêtre de l'entrepôt Schopenhauer et en plongeant dans les eaux glacées du canal de Hambourg.

La mère Schopenhauer, libérée de son piège matrimonial par le plongeon de Heinrich, quitta la poussière de Hambourg et partit à la vitesse de l'éclair pour Weimar, où elle fonda très vite l'un des plus brillants salons littéraires d'Allemagne. Elle y devint l'intime de Goethe et d'autres éblouissants hommes de lettres, commit une dizaine de romans sirupeux à succès portant souvent sur des femmes contraintes à des mariages forcés, qui, attendant toujours le grand amour, refusaient d'avoir des enfants.

Et le jeune Arthur ? Arthur Schopenhauer allait devenir l'un des hommes les plus sages de tous les temps. Et aussi l'un des hommes les plus désespérants, les plus hostiles à la vie, un homme qui écrirait, à l'âge de cinquante-cinq ans :

« Aux yeux de celui qui sait ce qui se passera réellement, les enfants sont d'innocents condamnés, non pas à la mort, mais à la vie, et qui pourtant ne connaissent pas encore le contenu de leur sentence. – Chacun n'en désire pas moins pour soi un âge avancé, c'est-à-dire un état que l'on pourrait exprimer ainsi : "Aujourd'hui est mauvais et chaque jour sera plus mauvais – jusqu'à ce que le pire arrive." »

9

Des sphères brillantes en nombre infini, dans l'espace illimité, une douzaine environ de sphères plus petites et éclairées, qui se meuvent autour de chacune d'elles, chaudes à l'intérieur, mais froides et solidifiées à la surface, des êtres vivants et intelligents sortis de l'espèce de moisissure qui les enduit – voilà [...] le monde.

Jamais Julius n'aurait pu se payer aujourd'hui une maison aussi grande et belle que celle qu'il possédait à Pacific Heights. Il faisait partie de ces millionnaires chanceux de San Francisco qui avaient eu la bonne idée d'acheter une maison, n'importe quelle maison, trente ans plus tôt. Cet achat avait été rendu possible, à l'époque, par les trente mille dollars que sa femme Miriam avait reçus en héritage. Depuis, et contrairement à tous les autres investissements que Julius et Miriam avaient faits, la valeur de la maison avait monté en flèche. Après la mort de sa femme, Julius avait songé à vendre la maison, devenue beaucoup trop grande pour un homme seul, mais il préféra plutôt y installer son bureau, au rez-de-chaussée.

De la rue, quatre marches menaient à un palier qu'ornait une fontaine en carrelage bleu. À gauche, quelques marches menaient au bureau de Julius, tandis qu'à droite se trouvait l'escalier, plus long, conduisant à sa maison. Philip arriva pile à l'heure. Julius le reçut à la porte, l'accompagna dans son bureau et lui indiqua un siège en cuir marron.

« Thé ? café ? »

Philip, en s'asseyant, ne regarda pas autour de lui et, ignorant la question de Julius, annonça la couleur : « J'attends votre décision quant au tutorat.

— Ah, toujours la même chose : droit au but. Je dois dire que j'ai un peu de mal à prendre ma décision. Je me pose un tas de questions. Il y a quelque chose dans votre proposition, comme une contradiction profonde, qui m'intrigue au plus haut point.

— Vous voulez sans doute savoir pourquoi je m'adresse à vous pour ce tutorat alors que vous m'avez tellement déçu comme psychothérapeute ?

— Exactement. Vous m'avez affirmé en des termes on ne peut plus clairs que votre thérapie aura été pour vous un échec cuisant, trois années parties en fumée et beaucoup d'argent perdu.

— Il n'y a pas vraiment de contradiction, répondit Philip du tac au

tac. On peut tout à fait être un psychothérapeute et un tuteur compétents et échouer avec tel ou tel patient. Les études montrent que, quel que soit le thérapeute, les psychothérapies échouent une fois sur trois. Par ailleurs, il est évident que j'ai ma part de responsabilité dans cet échec, par mon obstination, par ma rigidité. Votre seule erreur aura été d'avoir choisi une mauvaise thérapie pour moi et d'avoir ensuite persisté beaucoup trop longtemps sur cette voie. Néanmoins, je ne mésestime pas vos efforts pour m'aider, voire l'intérêt que vous avez porté à mon cas.

— Ça me paraît bien, Philip. Ça me paraît logique. Il n'empêche : demander à un psychothérapeute de vous superviser alors même que sa thérapie ne vous a rien apporté... À votre place, je ne le ferais pas, je trouverais quelqu'un d'autre. J'ai comme l'impression qu'il y a autre chose derrière tout cela, quelque chose que vous me cachez.

— Je crois qu'une petite rectification s'impose. Il ne serait pas tout à fait exact de dire que je n'ai rien obtenu de vous. Vous m'avez dit deux choses qui m'ont beaucoup marqué et ont peut-être joué un rôle actif dans ma guérison. »

L'espace d'un instant, Julius enragea d'avoir à demander des détails. Philip pensait-il vraiment qu'il ne serait pas intéressé ? Se pouvait-il qu'il fût à ce point à côté de la plaque ? Finalement, il céda : « Et quelles sont ces deux choses ?

— Eh bien, la première n'a l'air de rien, mais elle m'a beaucoup frappé. J'étais en train de vous décrire une de mes soirées typiques – vous savez bien : attraper une fille quelque part, l'emmener au restaurant, lui jouer la grande scène de la séduction dans ma chambre, toujours la même routine, toujours la même musique d'ambiance. Je me rappelle vous avoir demandé votre avis là-dessus et si vous trouviez tout cela parfaitement dégueulasse ou immoral.

— Je ne me souviens plus de ma réponse.

— Vous m'aviez dit que vous ne trouviez cela ni dégueulasse ni immoral mais tout simplement très ennuyeux. Eh bien, cela m'a fait un choc de penser que ma vie était ennuyeuse et répétitive.

— Ah, intéressant. Donc, c'était là la première chose. Et la seconde ?

— Nous étions en train de discuter des épitaphes sur les tombes. Je ne sais plus pourquoi, mais je crois que vous m'aviez demandé quelle épitaphe j'aurais choisie pour moi...

— C'est fort possible. Je pose généralement cette question quand j'ai l'impression d'être dans une impasse, que j'ai besoin d'une sorte d'électrochoc. Donc... ?

— Alors vous m'aviez suggéré de faire graver sur ma tombe cette phrase : "Il aimait baiser". Puis vous aviez ajouté que ce pourrait être une bonne épitaphe pour mon chien également. Que je pourrais

utiliser la même plaque pour moi et pour mon chien.

— Je n'y allais pas de main morte, dites-moi. J'étais vraiment si brutal que ça ?

— Le problème n'est pas de savoir si c'était brutal ou non, mais plutôt si c'était efficace et durablement marquant. Bien plus tard, peut-être dix ans après, j'en ai tiré grand profit.

— Ah, les fameuses interventions *a posteriori* ! J'ai toujours eu l'intuition qu'elles étaient bien plus importantes qu'on ne le pense généralement. J'ai toujours voulu étudier ce phénomène. Mais revenons à nos moutons. Dites-moi : pourquoi, lorsque nous nous sommes vus la dernière fois, ne pas avoir mentionné tout cela ? Pourquoi ne pas avoir reconnu que j'ai pu, dans une certaine mesure, même infime, vous être utile ?

— Julius, je ne suis pas certain de bien voir le rapport avec la question qui nous intéresse aujourd'hui, à savoir : est-ce que vous souhaitez, oui ou non, être mon tuteur en psychothérapie ? Et m'autoriser, en échange, à être votre conseiller pour les questions schopenhauériennes ?

— Le fait même que vous ne voyiez pas le rapport rend tout cela encore plus pertinent, justement. Écoutez Philip, je ne vais pas faire dans la grande diplomatie. Soyons clairs : je ne suis pas sûr que vous ayez l'équipement de base pour être psychothérapeute, par conséquent j'ai quelques doutes sur l'utilité d'un tel tutorat.

— Pas "l'équipement de base", dites-vous ? Pouvez-vous préciser ? dit Philip sans montrer le moindre signe d'embarras.

— Bien, procédons autrement. J'ai toujours considéré la psychothérapie comme une vocation plus qu'un métier, une manière de vivre pour ceux qui se soucient des autres. Et ce souci des autres, je ne le trouve pas beaucoup en vous. Le bon psychothérapeute veut alléger la souffrance, voir les gens s'épanouir. Mais chez vous tout n'est que mépris pour autrui. Regardez la manière dont vous avez jeté et insulté vos étudiants... Un psychothérapeute a besoin de se lier à ses patients, tandis que vous vous foutez pas mal de ce que ressentent les autres. Prenez nous deux, par exemple. Vous me dites que, sur la base du coup de fil que je vous ai passé, vous en avez déduit que j'étais très malade. Et pourtant, pas une seule fois vous ne m'avez glissé un mot de consolation ou de compassion.

— Cela vous aurait fait plaisir que je marmonne deux ou trois phrases de compassion totalement creuses ? Je vous ai donné plus encore, beaucoup plus, puisque j'ai construit et prononcé toute une leçon uniquement pour vous.

— J'entends bien. Mais tout cela était tellement tordu, Philip. J'ai eu l'impression d'être pris en main, pas d'être écouté. J'aurais préféré, mille fois préféré, si vous aviez été direct, si vous m'aviez envoyé un

message de cœur à cœur. Rien de bien extraordinaire, peut-être une simple question sur mon état de santé, sur mon état d'esprit, que sais-je ? Bon sang ! Vous auriez pu tout simplement me dire : "Désolé d'apprendre que vous êtes en train de mourir." Était-ce donc si difficile à dire ?

— Si j'étais malade, ce n'est pas le genre de choses que je voudrais entendre. J'aimerais qu'on me donne des outils, des idées, les conseils que Schopenhauer donne pour mieux affronter la mort, et c'est cela que je vous ai donné.

— Même maintenant, Philip, vous ne prenez toujours pas la peine de vérifier si votre affirmation selon laquelle je suis atteint d'une maladie grave est vraie.

— Est-ce que je me trompe ?

— Recommencez, Philip. Dites-le, ça ne vous brûlera pas la langue.

— Vous m'avez dit que vous aviez de sérieux problèmes de santé. Pouvez-vous m'en dire plus ?

— C'est déjà mieux. Un commentaire ouvert est toujours la meilleure solution, de loin. » Julius s'arrêta de parler pour rassembler ses idées et évaluer la quantité d'informations qu'il devait livrer à son interlocuteur. « Eh bien, j'ai appris très récemment que j'étais atteint d'une forme de cancer de la peau qu'on appelle mélanome malin et qui met sérieusement mes jours en danger. Même si les médecins m'assurent que je vais rester en bonne santé pendant encore une année.

— Je suis encore plus convaincu que la vision de Schopenhauer, telle que je l'ai exposée lors de ma conférence, pourrait vous être utile. Je me souviens de vous lors de notre psychothérapie me disant que la vie était "un état temporaire avec une solution permanente". C'est du pur Schopenhauer.

— Philip, c'était un mot d'esprit, une blague.

— Vous savez comme moi, n'est-ce pas, ce que votre propre gourou, Sigmund Freud, disait des mots d'esprit. Mais je maintiens mon propos : la sagesse de Schopenhauer recèle beaucoup de choses qui vous seront très utiles.

— Je ne suis pas votre tuteur, Philip. Ça reste encore à voir. Mais je vais vous donner mon premier cours de psychothérapie, un cours gratuit : *ce ne sont pas les idées, ni la vision, ni encore les instruments, qui importent le plus en psychothérapie*. Si vous faites un bilan avec vos patients à la fin de la thérapie, de quoi se souviennent-ils ? *Jamais* des idées, *toujours* de la relation. Ils se souviennent rarement d'une grande idée que leur a soumise le psychothérapeute, mais en général ils se rappellent avec émotion la relation personnelle qu'ils ont eue avec lui. Et je suis prêt à parier que c'est également vrai pour vous. Comment cela se fait-il que vous vous soyez souvenu si bien de moi et que vous

avez accordé une telle valeur à ce qui s'est passé entre nous au point de vous adresser à moi, tant d'années après, pour votre tutorat ? Ce n'est pas à cause de ces deux commentaires que j'ai faits, aussi provocateurs soient-ils. Non, je crois que c'est parce que vous avez ressenti un lien avec moi. Je vous soupçonne d'avoir une profonde affection pour moi, et c'est justement parce que notre relation, aussi difficile fût-elle, avait un sens, qu'aujourd'hui vous revenez vers moi, dans l'espoir d'une certaine forme de réconfort.

— Vous avez faux sur tous les tableaux, docteur Hertzfeld...

— C'est ça, bien sûr... Tellement faux que la simple mention d'un réconfort vous fait revenir au grand galop vers les titres honorifiques.

— Vous avez faux sur tous les tableaux, *Julius*. Tout d'abord, je voudrais vous prévenir contre une erreur : celle de croire que votre vision du réel est la vraie – la *res naturalis* – et que votre mission est de l'imposer aux autres. Vous recherchez les relations, vous les chérissez mais vous partez du principe – erroné – que moi, comme quiconque, je dois en faire de même et que, si je pense autrement, c'est que j'ai réprimé mon désir d'établir une relation.

« Il me semble, poursuivit-il, qu'une approche philosophique est préférable, et de loin, pour quelqu'un comme moi. À vrai dire, nous sommes fondamentalement différents, vous et moi. Je n'ai jamais tiré le moindre plaisir de la compagnie des humains. Leurs bavardages, leurs exigences, leurs petites querelles minables, leurs vies absurdes, tout cela entrave et nuit à ma communion avec les grands esprits de ce monde qui ont quelque chose d'intéressant à me dire.

— Dans ce cas, pourquoi vouloir être psychothérapeute ? Pourquoi ne pas rester avec les grands esprits de ce monde ? Pourquoi se casser la tête à venir en aide à ces mêmes vies absurdes ?

— Si, comme Schopenhauer, j'avais eu la chance de recevoir un héritage qui me sustente, je puis vous garantir que je ne serais pas ici aujourd'hui. Il s'agit uniquement d'une question économique. Mes études ont fait fondre mon compte en banque, mon traitement de professeur est ridicule, l'université est au bord de la faillite et je ne pense pas être réembauché. Je n'ai besoin de voir que quelques patients par semaine pour couvrir mes dépenses. Je vis frugalement et je ne souhaite rien gagner, sinon la liberté de poursuivre ce qui m'importe le plus au monde : lire, penser, méditer, écouter de la musique, jouer aux échecs et courir avec Rugby, mon chien.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question : pourquoi venir me trouver alors que vous savez pertinemment que je travaille d'une manière qui n'est pas vraiment celle que vous prôneriez ? Vous n'avez pas répondu non plus à mon hypothèse selon laquelle un je-ne-sais-quoi dans nos anciens rapports vous pousse vers moi.

— Je ne vous ai pas répondu parce que c'est totalement hors sujet.

Mais puisque vous semblez y attacher une grande importance, je tâcherai de réfléchir à votre hypothèse. N'en concluez pas pour autant que je nie l'existence de besoins interpersonnels élémentaires. Schopenhauer lui-même affirmait que les bipèdes – c'est le terme qu'il emploie – ont besoin de se serrer les uns contre les autres auprès du feu pour se réchauffer, précisant toutefois qu'à trop se serrer, on risque de se brûler. C'est pour cela qu'il aimait tant les porcs-épics : tout en se blottissant les uns contre les autres, ils utilisent leurs épines pour garder leurs distances. Il chérissait sa propre distance à l'égard des autres, et son bonheur ne dépendait en rien du monde extérieur. Et il n'était pas le seul dans son cas : d'autres grands hommes, Montaigne par exemple, partageaient ce point de vue.

« Moi aussi je crains les bipèdes, poursuivit-il, et je suis d'accord avec son constat que l'homme heureux est celui qui parvient à éviter la plupart de ses congénères. Et puis comment ne pas admettre que les bipèdes ont fait de cette Terre un enfer ? Écoutez plutôt Schopenhauer : *Homo homini lupus*, "L'homme est un loup pour l'homme". Je suis convaincu qu'il a inspiré le *Huis clos* de Sartre.

— Tout cela est bel et bon, Philip, mais vous ne faites que confirmer mes craintes : vous n'êtes peut-être pas équipé pour exercer le métier de psychothérapeute. Votre point de vue ne laisse aucune place à l'amitié.

— Dès que j'avance vers quelqu'un, je perds de moi-même. Dans ma vie d'homme adulte, je n'ai jamais eu le moindre ami et je ne cherche pas non plus à en rencontrer. Vous vous souvenez, sans doute, que j'ai été un enfant solitaire, affublé d'une mère qui ne s'intéressait pas à moi et d'un père malheureux qui finit par se donner la mort. Pour être très honnête, je n'ai jamais rencontré personne qui eût quelque chose d'intéressant à m'offrir. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir cherché. Chaque fois que j'ai voulu nouer une amitié, j'ai éprouvé la même chose que Schopenhauer, qui ne rencontrait que des pauvres types minables, des êtres intellectuellement limités, méchants et mal intentionnés. Je parle là d'êtres en vie, pas des grands penseurs de l'Histoire.

— Et moi, Philip ? Vous êtes pourtant venu à ma rencontre.

— C'était une relation professionnelle. Je vous parle de rencontres sociales.

— Tout cela se voit dans votre attitude. Avec ce mépris et cette absence de sociabilité qu'il engendre, comment diable pouvez-vous établir avec les autres un rapport thérapeutique ?

— Sur ce point, nous sommes d'accord. C'est vrai, je dois faire un effort sur ma sociabilité. Un peu de bienveillance et de chaleur, disait Schopenhauer, permettent de manipuler les gens, de la même manière, qu'il faut d'abord chauffer la cire pour pouvoir ensuite la

modeler. »

Julius se leva en secouant la tête. Il se versa une tasse de café et arpena la pièce. « Le modelage de la cire n'est pas simplement une mauvaise métaphore – c'est sans doute la pire métaphore de la psychothérapie que j'aie jamais entendue – non, en fait, c'est *vraiment* la pire. Au moins, on ne peut pas dire que vous reteniez vos coups et que, soit dit en passant, vous me rendiez votre ami et thérapeute Schopenhauer particulièrement sympathique. »

Julius se rassit et sirota son café. « Je ne vous repropose pas de café, car je sais que vous n'attendez absolument rien sinon ma réponse à votre curieuse question sur le tutorat. Vous m'avez l'air très concentré là-dessus, Philip. Alors je vais me montrer grand seigneur et passer directement à l'essentiel. Voilà ce que j'ai décidé à propos de ce tutorat...»

Philip, qui pendant toute la discussion avait fui son regard, fixa Julius dans les yeux pour la première fois.

« Vous êtes une fine lame, Philip. Vous connaissez beaucoup de choses. Peut-être un jour trouverez-vous le moyen de mettre ces connaissances au service de la psychothérapie. Peut-être finirez-vous même par faire de véritables contributions. Je l'espère. *Mais vous n'êtes pas prêt pour exercer le métier de psychothérapeute.* Et vous ne l'êtes pas non plus pour le tutorat. Vos rapports avec les autres, votre sensibilité, votre conscience : sur tout cela, il vous faudra travailler. Énormément travailler. Pourtant, j'ai envie de vous aider. J'ai échoué une première fois, alors maintenant je me donne une deuxième chance. Êtes-vous capable de me considérer comme votre allié, Philip ?

— Avant de vous répondre, formulez d'abord votre proposition, que j'imagine imminente.

— Mais bon sang ! Bon, très bien, voilà : moi, Julius Hertzfeld, accepte d'être le tuteur de Philip Slate si, *et seulement si*, il passe tout d'abord six mois comme patient dans ma thérapie de groupe. »

Pour la première fois, Philip eut l'air étonné. Il ne s'attendait pas du tout à une telle réponse de la part de Julius. « Vous n'êtes pas sérieux ?

— Je crois que j'ai rarement été aussi sérieux.

— Je vous explique qu'après avoir pataugé des années dans la fange, j'ai enfin réussi à me construire une vie. Que je veux gagner ma vie comme psychothérapeute et que, pour ce faire, j'ai besoin d'un tuteur – juste un tuteur, rien d'autre. Au lieu de ça, vous m'offrez quelque chose dont je ne veux pas et que je ne peux pas me payer.

— Je vous le répète : vous n'êtes pas prêt pour le tutorat, pas prêt pour être psychothérapeute. Mais je suis persuadé qu'une thérapie de groupe peut être une première réponse à vos lacunes. Voilà mes conditions. D'abord une thérapie de groupe et ensuite, seulement

ensuite, je vous superviserai.

— Vos tarifs pour la thérapie de groupe ?

— Pas très élevés : soixante-dix dollars pour une séance d'une heure et demie. Incidemment, vous les payez même si vous ratez la séance.

— Combien de patients dans le groupe ?

— J'essaie d'en avoir à peu près sept.

— Sept fois soixante-dix dollars, ça fait quatre cent quatre-vingt-dix dollars. Pour une heure et demie. Intéressante opération commerciale. Et quel est l'intérêt d'une thérapie de groupe – du moins telle que vous la pratiquez ?

— L'intérêt ? De quoi parlons-nous depuis tout à l'heure ? Écoutez, Philip, je serai très franc avec vous : comment voulez-vous devenir psychothérapeute si vous ne savez même pas ce qui se passe, bordel de merde, entre vous et les autres ?

— Non, non, ça, je l'ai compris. Je reformule ma question. Je n'ai jamais appris comment marchait une thérapie de groupe, et je vous demande juste des précisions sur son fonctionnement. En quoi me sera-t-il profitable d'écouter les autres décrire leurs vies et leurs problèmes ? La simple idée d'une telle litanie de misères me dégoûte, bien que, comme le souligne Schopenhauer, apprendre que les autres souffrent plus que vous soit toujours une source de joie.

— Ah, vous voulez une orientation. C'est une demande légitime, et je me fais un devoir d'indiquer à chaque nouvel entrant dans quelle direction la thérapie de groupe va s'embarquer. Tous les psychothérapeutes devraient le faire. Permettez-moi de vous faire mon petit *laïus*. Tout d'abord, mon approche est strictement interpersonnelle. Je pars du principe que chaque membre est dans le groupe parce qu'il a des difficultés à établir des relations solides...

— Mais ce n'est pas vrai, je n'ai ni envie ni besoin...

— Je sais, je sais. Laissez-moi poursuivre, Philip. J'ai seulement dit que je parlais du principe que ces difficultés interpersonnelles existent, que vous soyez d'accord ou non. Quant à mon rôle au sein du groupe, rien de plus simple : il est d'aider chaque membre à comprendre, autant que possible, comment il (ou elle) est lié à chacune des autres personnes du groupe, y compris le psychothérapeute. Je reste toujours fixé sur le *ici-et-maintenant*. C'est un concept que vous devrez absolument intégrer en tant que thérapeute, Philip. Autrement dit, le groupe travaille de manière anhistorique : on se concentre sur le *maintenant* – nul besoin d'enquêter en profondeur sur le passé de chaque membre –, sur ce qui se passe dans le groupe, et sur le *ici* : on oublie ce que les autres membres estiment avoir raté dans d'autres relations, car je pars de l'idée qu'ils auront au sein du groupe le même comportement que celui qui leur a posé problème dans la vie de tous

les jours. Je crois, enfin, qu'ils appliqueront à leurs relations extérieures ce qu'ils auront appris de leurs relations au sein du groupe. Ai-je été assez clair ? Si vous le souhaitez, je peux vous donner des documents là-dessus.

— C'est très clair. Quelles sont les règles de base du groupe ?

— D'abord, la confidentialité : vous ne parlez des autres membres à personne. Ensuite, efforcez-vous de vous livrer et d'être honnête quant à ce que vous percevez des autres membres et à ce que vous pensez d'eux. Enfin, tout doit se passer au sein du groupe : si des membres se rencontrent à l'extérieur, alors ils doivent le rapporter aux autres et en discuter avec eux.

— C'est la seule condition pour que vous acceptiez de me superviser ?

— Absolument. Vous voulez que je vous forme ? Eh bien, voilà mon seul préalable. »

Philip resta assis, en silence, les yeux fermés et le front posé sur ses mains jointes. Puis il ouvrit les yeux et dit : « J'accepte votre marché seulement si vous comptabilisez les séances de thérapie de groupe comme des heures de tutorat.

— C'est compliqué, Philip. Est-ce que vous vous rendez compte du dilemme moral que cela me pose ?

— Et le dilemme moral que me pose votre marché ? Prêter attention à mes relations avec les autres alors que je ne souhaite voir personne représenter quoi que ce soit pour moi ? Du reste, n'avez-vous pas laissé entendre que l'amélioration de mon rapport aux autres fera de moi un meilleur psychothérapeute ? »

Julius se leva, emporta sa tasse à café dans la cuisine pour la nettoyer, secoua la tête, se demanda dans quelle situation il s'était fourré, regagna son siège, soupira longuement et dit : « Très bien, je suis d'accord pour compter les heures de thérapie de groupe comme des heures de tutorat.

— Une dernière chose. Nous n'avons pas encore évoqué l'une des clauses de notre pacte : l'enseignement que je dois vous dispenser sur Schopenhauer.

— Quoi qu'il arrive, il nous faudra attendre, Philip. Je vais vous donner un autre tuyau sur la psychothérapie : évitez les doubles relations avec vos patients – elles ne feront qu'interférer avec la thérapie. J'entends par là toutes sortes de relations auxiliaires : relations d'amour, relations d'affaires, voire relations entre élève et professeur. Par conséquent je préférerais vraiment, et je le dis pour votre bien, que notre relation demeure claire et nette. Je suggère donc que nous commençons par le groupe, puis que nous passions au tutorat et qu'enfin, autant que faire se peut – je ne vous promets rien –, nous terminions par l'instruction philosophique. Bien qu'à

l'heure actuelle je n'aie pas une envie folle d'étudier Schopenhauer.

— Cela ne nous empêche pas de fixer dès maintenant un tarif pour mes futures consultations philosophiques avec vous.

— Ce n'est pas pour tout de suite, Philip, et à ce sujet, rien n'est encore certain.

— Oui, mais j'aimerais tout de même fixer le tarif.

— Vous m'étonnerez toujours, Philip. Vous vous faites du souci pour des choses... ! Alors que pour d'autres, rien du tout !

— Peu importe. Quel est votre prix ?

— J'ai toujours eu pour politique d'appliquer aux personnes que je supervise le même tarif qu'à mes patients individuels, avec une petite ristourne pour les étudiants qui débutent.

— Marché conclu, dit Philip en hochant la tête.

— Deux secondes, Philip, je veux juste m'assurer que vous m'avez bien compris : l'idée de recevoir des cours sur Schopenhauer n'a pas grande importance pour moi. Quand nous en avons parlé la première fois, je me suis seulement contenté d'exprimer quelque intérêt pour la manière dont Schopenhauer vous avait tellement été utile. Mais vous êtes tout de suite parti en flèche en imaginant que nous avions signé un accord contractuel.

— J'espère pouvoir vous intéresser un petit peu plus à son œuvre, qui est très précieuse pour le domaine qui nous intéresse ici. À beaucoup d'égards, il a anticipé Freud, qui l'a pillé comme un sagouin sans jamais le reconnaître.

— Je garderai l'esprit ouvert. Mais je vous le répète, ce que vous m'avez dit de Schopenhauer ne me donne pas très envie d'approfondir la question.

— Y compris ce que j'ai dit, pendant la leçon, sur sa conception de la mort ?

— Surtout ça, justement ! L'idée que notre être profond rejoindra finalement une vague force vitale, universelle et impalpable, tout cela ne m'apporte pas le moindre réconfort. Si la conscience ne survit pas, quelle consolation puis-je tirer de ce genre de choses ? De plus, savoir que les molécules de mon corps seront dispersées dans l'espace et qu'en fin de compte mon ADN se retrouvera dans une autre forme vivante, tout cela ne m'amuse que très moyennement.

— J'aimerais que nous lisions ensemble ses essais sur la mort et l'indestructibilité de l'être. Vous verrez, je suis sûr que...

— Pas maintenant, Philip. Pour l'instant, mourir m'intéresse moins que de vivre le reste de ma vie aussi pleinement que possible. Tel est mon état d'esprit présent.

— Mais la mort est toujours là. Elle est l'horizon de toutes ces angoisses. Socrate est très clair là-dessus : "Pour apprendre à bien vivre, il faut d'abord apprendre à bien mourir." Ou encore Sénèque :

“Nul autre n’apprécie le vrai goût de la vie que l’homme disposé et prêt à la quitter.”

— Oui, oui, je connais tous ces sermons et peut-être qu’en théorie ils sont vrais. Figurez-vous que je n’ai absolument rien contre l’introduction de la sagesse philosophique dans la psychothérapie. Je suis preneur. Et je sais aussi que Schopenhauer vous a été utile à bien des égards. Mais pas à tous les coups. Il est possible que vous ayez besoin d’un travail de rattrapage. Et c’est là que le groupe intervient. Je compte donc sur vous, lundi prochain, 16 h 30, ici même. »

C'est justement parce que la fatale activité du système génital sommeille encore, alors que celle du cerveau est déjà tout éveillée, que l'enfance est le temps de l'innocence et du bonheur, le paradis de la vie, l'Eden perdu, vers lequel, durant tout le reste de notre vie, nous tournons les yeux avec regret.

LES PLUS BELLES ANNÉES DE LA VIE D'ARTHUR

Lorsque Arthur eut neuf ans, son père décréta qu'il était temps de prendre en main l'éducation de son fils. Son premier geste fut de l'envoyer pendant deux ans au Havre, dans la famille de l'un de ses partenaires commerciaux, un certain Grégoire de Blésimaire. Là, Arthur devait apprendre le français, les bonnes manières en société et, comme le disait Heinrich, « connaître le grand livre du monde. »

Chassé de son foyer et séparé de ses parents à l'âge de neuf ans ? Combien d'enfants ont-ils perçu un tel exil comme une tragédie existentielle ? Pourtant, bien plus tard, Arthur décrira ces deux années comme « de loin la meilleure partie » de son enfance.

Au Havre, une chose importante se produisit : pour la première fois de sa vie, peut-être, Arthur se sentit nourri et goûta les plaisirs de la vie. Aussi chérira-t-il longtemps la mémoire de la chaleureuse famille Blésimaire, en qui il avait trouvé quelque chose s'approchant de l'amour parental. Les lettres qu'il écrivait à ses parents étaient tellement élogieuses pour cette famille d'accueil que sa mère se sentit tenue de lui rappeler les vertus et la générosité de son père. « Ton père te permet d'acheter la flûte en ivoire pour un louis d'or, j'espère que tu te rends compte combien il est bon pour toi. »

Lors de ce séjour havrais, un autre événement marquant eut lieu : Arthur rencontra un ami, l'un des seuls qu'il eût jamais. Anthime, le fils Blésimaire, avait en effet le même âge qu'Arthur. Les deux gamins se lièrent d'amitié au Havre et s'échangèrent quelques lettres après le retour d'Arthur à Hambourg.

Ils se revirent des années plus tard, devenus des hommes de vingt ans, et, à plusieurs occasions, partirent tous les deux en quête d'aventures galantes. Puis leurs chemins et leurs intérêts divergèrent. Anthime devint un homme d'affaires. Il disparut de la vie d'Arthur

jusqu'à ce que, trente ans plus tard, Arthur lui écrivît pour lui demander quelques conseils financiers. Lorsque Anthime lui proposa, en guise de réponse, de gérer son portefeuille contre une modique rémunération, Arthur mit abruptement fin à leur correspondance. C'est qu'à cette époque, il soupçonnait tout le monde et ne faisait confiance à personne. Il mit de côté la lettre d'Anthime, non sans avoir noté, au dos de l'enveloppe, un cynique aphorisme de Gracian (un philosophe espagnol que son père admirait beaucoup) : « Entrer sous le voile de l'intérêt d'autrui, pour rencontrer après le sien. »

Arthur et Anthime se croisèrent une dernière fois dix ans plus tard. Une rencontre un peu glaciale, les deux hommes n'ayant plus grand chose à se dire. Arthur décrivit son vieil ami comme « un insupportable vieillard » et nota dans son journal que le « sentiment éprouvé par deux amis qui se rencontrent après des années d'absence est celui d'une immense déception face à la vie tout entière. »

Un autre incident émailla le séjour havrais d'Arthur : il rencontra la mort. Un de ses amis d'enfance à Hambourg, Gottfried Jànisch, mourut pendant le séjour d'Arthur au Havre. Bien que ce dernier se montrât impassible, disant qu'il n'avait jamais repensé un seul instant à Gottfried, il semble qu'il n'oublia jamais vraiment son camarade de jeux, ni le choc que provoqua chez lui cette première rencontre avec la mort. Trente ans plus tard, il raconta dans son journal l'un de ses rêves : « J'arrivais dans un pays inconnu de moi, dans un champ se trouvait un groupe d'hommes parmi lesquels un homme svelte et grand, adulte, qui m'a été présenté, je ne sais comment, comme étant Gottfried Janisch. Ce dernier me souhaitait la bienvenue. » Arthur n'eut pas grand mal à décrypter ce rêve. À cette époque, en effet, il vivait à Berlin, au beau milieu d'une épidémie de choléra. Cette image rêvée de retrouvailles avec Gottfried ne pouvait signifier qu'une seule chose : le signal que la mort approchait. Par conséquent, Arthur décida de la fuir en quittant Berlin sur-le-champ. Il se dirigea vers Francfort – ville où il allait passer les trente dernières années de sa vie – notamment parce qu'il la tenait pour une ville protégée du choléra.

La plus grande des sagessees consiste à faire de l'instant présent le but ultime de la vie, car c'est la seule réalité – tout le reste n'est que pensée. Mais l'on pourrait très bien y voir aussi notre plus grande folie, car ce qui n'existe que le temps d'un instant avant de s'évanouir comme un rêve ne vaut jamais la peine qu'on s'y attarde.

LA PREMIÈRE SÉANCE DE PHILIP

Philip arriva avec un quart d'heure d'avance à sa première séance de thérapie de groupe, vêtu des mêmes habits que lors de ses deux précédentes rencontres avec Julius : chemise à carreaux toute délavée et fripée, pantalon en toile et veste en velours. Épaté par la manière dont Philip se montrait invariablement indifférent à son habillement, au mobilier de son bureau, à ses auditoires étudiants et, visiblement, à toutes les personnes avec qui il entraînait en contact, Julius s'interrogea une fois de plus sur l'opportunité d'intégrer Philip au groupe. Avait-il fait montre d'une bonne conscience professionnelle, ou bien était-ce sa *chutzpah* qui montrait, une fois de plus, le vilain petit bout de son nez ?

Chutzpah : culot plein d'insolence et effronté. *Chutzpah* : la meilleure définition en est donnée par la fameuse histoire du petit garçon qui tue ses parents et qui demande la clémence du tribunal parce qu'il est orphelin. Souvent, Julius se laissait gagner par la *chutzpah* quand il réfléchissait à sa vision du monde. Peut-être même que depuis le début il était imprégné de cette *chutzpah*. Mais la première fois qu'il y adhéra sciemment, ce fut un automne, celui de sa quinzième année, lorsque sa famille déménagea du Bronx pour s'installer à Washington, D.C. Son père, qui venait juste de subir un revers financier, installa la famille dans un de ces petits pavillons construits sur le même modèle, sur Farragut Street, au nord-ouest de Washington. La nature des difficultés financières de son père était insaisissable, mais Julius était persuadé qu'elles étaient liées au champ de courses d'Aqueduct et à *She's All That*, un cheval que son père possédait conjointement avec Vic Vicello, l'un de ses compagnons de poker. Vic était un personnage mystérieux, qui portait une pochette rose sur une veste de sport jaune et qui faisait bien attention de ne jamais entrer dans leur maison si la mère de Julius se trouvait dans les

parages.

Son père finit par décrocher un nouveau travail. Il tenait un magasin de spiritueux appartenant à l'un de ses cousins, lequel cousin fut terrassé, à l'âge de quarante-cinq ans, par une crise cardiaque – cet ennemi surgit des ténèbres qui avait estropié ou tué une génération entière de ces Juifs ashkénazes cinquantenaires nourris à la crème épaisse et à la poitrine de bœuf roulée dans la graisse. Son père haïssait son nouveau travail mais il permettait à sa famille d'être solvable : non seulement il payait bien mais ses horaires chargés tenaient papa éloigné de Laurel et de Pimlico, les champs de course locaux.

Le jour même de sa rentrée au collège Roosevelt, en septembre 1953, Julius prit une grande décision : il recommencerait tout de zéro. Personne ne le connaissait à Washington, c'était un esprit libre que son passé n'encombrait pas. Car les trois années qu'il venait de passer au collège public *P.S.1126*, dans le Bronx, il n'avait vraiment pas de quoi en être fier. Estimant que jouer de l'argent était nettement plus intéressant que n'importe quelle activité scolaire, il avait passé toutes ses après-midis au bowling, à organiser des défis où il misait sur lui ou sur son partenaire, Marty Geller, l'homme à la main gauche magique. Il avait aussi mis sur pied tout un système de paris, offrant dix contre un à quiconque choisissait trois joueurs de base-ball qui réussiraient six coups, et ce pour n'importe quelle partie. Peu importe sur qui les pigeons misaient : Mantle, Kaline, Aaron, Vernon ou Stan *The Man* Musial 1, ils ne gagnaient que très rarement – dans le meilleur des cas, une fois sur vingt ou trente. Julius tramait avec des branleurs qui partageaient sa vision du monde. Il se vantait d'être un vrai voyou, histoire d'intimider les petits malins qui auraient songé à l'arnaquer. Il jouait les cancren en classe pour avoir l'air *cool* et séchait de nombreuses après-midis pour voir Mantle patrouiller le champ central du Yankee Stadium.

Tout changea le jour où lui et ses parents furent convoqués dans le bureau du proviseur. Celui-ci leur montra son carnet de paris, qu'il avait cherché désespérément depuis deux jours. Bien qu'il fût frappé d'une punition – plus de sorties le soir pendant les deux derniers mois de l'année scolaire, plus de bowling, plus de visites au Yankee Stadium, plus de sport après l'école, plus d'argent de poche –, Julius voyait bien que son père ne mettait pas beaucoup d'ardeur à l'appliquer, absolument fasciné qu'il était par les détails de cette arnaque aux trois joueurs et aux six coups que son fils avait élaborée. Néanmoins, Julius avait toujours admiré son proviseur et le fait de dégringoler dans son estime fut un tel coup de semonce pour lui qu'il voulut absolument se racheter. Mais c'était trop peu et trop tard : le mieux que Julius pût faire, c'était encore de décrocher des notes juste

au-dessus de la moyenne. Impossible de lier de nouvelles amitiés : il était coincé dans son ancien rôle et personne ne pouvait décemment se lier au nouveau garçon qu'il avait décidé de devenir.

L'une des conséquences de cet épisode fut que le nouveau Julius développa une remarquable sensibilité au phénomène du « rôle-qui-emprisonne » : combien de fois avait-il vu, dans les thérapies de groupe, un patient changer radicalement tout en continuant d'être perçu par les autres membres comme l'ancienne personne qu'il était. Cela arrive aussi dans les familles. Beaucoup de ses patients en voie de guérison avaient un mal fou à voir leurs parents : ils devaient faire attention à ne pas être happés de nouveau par leur ancien rôle familial et devaient dépenser une énergie folle à convaincre leurs parents, leurs proches, qu'ils avaient bel et bien changé.

C'est avec le déménagement de sa famille que Julius entama sa grande expérience de réinvention. En ce premier jour de rentrée scolaire à Washington, l'une de ces délicieuses journées de septembre, en plein été de la Saint-Martin, Julius, faisant craquer sous ses pas les feuilles d'acacia mortes, franchit allègrement la porte du collègue Roosevelt, en quête de la meilleure stratégie pour se faire une nouvelle peau. Ayant remarqué, collées à l'entrée de l'auditorium, les affiches vantant les mérites de chaque candidat à la délégation de classe, Julius eut une idée de génie : avant même de savoir où se trouvait sa salle de classe, il inscrivit son nom sur la liste des candidats.

La campagne électorale était une épreuve de longue haleine, de très longue haleine, avec des cotes encore plus fortes que si l'on pariait que ce nullard de Clark Griffith et ses Washington Senators pouvaient remonter de la dernière place du classement. Il ne connaissait absolument rien du collègue Roosevelt et n'y avait encore rencontré personne. Est-ce que l'ancien Julius, celui du Bronx, aurait posé sa candidature ? Certainement pas. Mais tout était là, justement, et, pour cette raison précise, le nouveau Julius franchit le pas. Qu'est-ce qu'il lui en coûtait, de toute façon ? Son nom serait connu et tout le monde verrait en Julius Hertzfeld une force, un leader en puissance, un type avec lequel il fallait compter. Qui plus est, il adorait l'action.

Bien sûr, ses opposants allaient le dénigrer comme étant une mauvaise blague, un cloporte, un inconnu qui ne connaissait rien à rien. Anticipant de telles attaques, Julius affûta ses armes et rédigea tout un laïus sur la capacité qu'un nouveau venu avait de voir des failles invisibles aux yeux de ceux qui étaient dans le bain depuis longtemps. Il avait une vraie gouaille, aiguisée par les longues heures passées au bowling à amadouer et embobiner les pigeons pour qu'ils acceptent de jouer. Le nouveau Julius n'avait rien à perdre. Non sans courage, il alpaguait des grappes d'élèves en leur disant : « Salut, je

m'appelle Julius, je suis le petit nouveau et je compte sur vous pour m'élire délégué de classe. J'y connais que dalle en matière de politique scolaire mais, vous savez, parfois c'est mieux d'avoir un nouveau regard sur les choses. En plus, je suis totalement indépendant, je n'appartiens à aucun clan, et pour cause : je ne connais personne. »

Non seulement Julius s'amusa, mais en plus il faillit remporter l'élection d'un cheveu. Avec une équipe de football américain qui avait perdu dix-huit matchs d'affilée et une équipe de basket à peu près aussi pathétique, le collège Roosevelt était, à l'époque, totalement démoralisé. Les deux autres candidats étaient vulnérables : la brillante Catherine Shumann, fille du minuscule et sinistre révérend qui disait la prière tous les matins avant les cours, était aussi coincée qu'impopulaire. Quant à Richard Heishman, le beau milieu de terrain de l'équipe de football, dont les cheveux étaient aussi rouges que son cou, il avait d'innombrables ennemis. Julius surfa donc sur la vague d'un solide vote contestataire. Qui plus est, et à sa grande surprise, il se gagna immédiatement les cœurs de la quasi-totalité des élèves juifs, soit environ trente pour cent de l'établissement, qui avaient, jusqu'ici, toujours maintenu un profil bas et apolitique. Ils l'adoraient, de cet amour que le petit youpin timide, hésitant et qui-ne-veut-pas-faire-de-vagues de la ligne Mason-Dixon(3) voue au Juif new-yorkais insolent et grande gueule.

Cette élection fut un tournant dans la vie de Julius. Il avait été tellement récompensé de son culot qu'il décida de reconstruire toute son identité sur la base d'une *chutzpah* pure et dure. Les trois associations juives du collège se battirent pour lui. On disait de lui qu'il avait non seulement des tripes, mais aussi cet insaisissable Graal de l'adolescence qu'on appelle « personnalité. » Très vite, il se retrouva entouré d'autres adolescents lors des pauses-déjeuners à la cantine et on le repéra souvent, après les cours, en train de marcher main dans la main avec la belle Miriam Kaye, rédactrice en chef du journal de l'école et la seule élève assez douée pour rivaliser avec Catherine Schumann sur le terrain des discours d'adieux, à la fin de l'année scolaire. Julius et Miriam furent bientôt inséparables. Ce fut elle qui l'initia à l'art et à la sensibilité esthétique. Lui, en revanche, ne lui fit jamais partager les joies du bowling ou du base-ball.

Oui, la *chutzpah* l'avait mené très loin. Il la cultivait, il en tirait une grande fierté, au point que, bien plus tard, quand on le décrivait comme un excentrique, un franc-tireur, le psychothérapeute qui avait le cran de s'occuper des cas dont les autres ne voulaient plus, il rayonnait de bonheur. Mais la *chutzpah* avait aussi sa face obscure : la volonté de puissance. Plus d'une fois, Julius s'était fourvoyé en essayant de faire plus que ce dont il était capable, en demandant à ses patients de progresser plus vite qu'ils ne le pouvaient, en leur

imposant, enfin, un processus thérapeutique très long et, au bout du compte, insatisfaisant.

Était-ce donc la compassion, ou bien la simple ténacité clinique, qui poussèrent Julius à croire qu'il pouvait encore sauver Philip ? Ou était-ce, une fois de plus, cette énorme *chutzpah* ? Franchement, il n'en savait rien. En accompagnant Philip vers la salle où avait lieu la thérapie de groupe, Julius prit soin de bien observer son patient réticent. Avec ses cheveux châtain clair raides et peignés en arrière, sans la moindre raie, sa peau bien tendue sur des pommettes hautes, ses yeux méfiants, son pas lourd, Philip avait l'air d'un condamné à mort qu'on mène à l'échafaud.

Julius fut alors gagné par une vague de compassion. De sa voix la plus douce et la plus apaisante, il voulut rassurer Philip. « Vous savez, Philip, ces groupes de psychothérapie ont beau être infiniment complexes, ils possèdent néanmoins tous une caractéristique qu'on est absolument sûr de retrouver à chaque fois. »

Si Julius s'attendait à une question, fort naturelle au demeurant, sur cette « caractéristique qu'on est absolument sûr de retrouver à chaque fois », il n'exprima pourtant aucune déception face au silence de Philip. Au contraire : il continua de parler comme si Philip avait montré quelque signe de curiosité. « Et cette caractéristique, c'est que la première séance d'une thérapie de groupe est toujours moins pénible et plus sympathique que le nouveau membre ne l'imagine.

— Mais je ne suis pas mal à l'aise, Julius.

— Alors contentez-vous de noter ce que je viens de dire dans un coin de votre tête, au cas où, un jour, vous vous sentiriez mal à l'aise. »

Philip s'arrêta dans l'entrée, devant la porte du bureau où il s'étaient vus quelques jours plus tôt. Julius, touchant son coude, le guida vers la porte suivante, qui s'ouvrait sur une pièce dont trois des murs étaient occupés par des bibliothèques montant jusqu'au plafond. Sur le quatrième mur, trois fenêtres de bois donnaient sur un jardin japonais qui possédait plusieurs pins nains à cinq aiguilles, deux amas de petits galets et un petit étang de deux mètres où évoluaient des cyprins dorés. Le mobilier de la pièce était simple et fonctionnel, composé d'une petite table proche de la porte et de neuf confortables fauteuils Rattan. Sept d'entre eux disposés en cercle, deux autres rangés dans les coins.

« Voilà. C'est à la fois ma bibliothèque et la salle du groupe. En attendant que les autres arrivent, laissez-moi vous dire les règles de fonctionnement élémentaires de l'endroit. Le lundi, j'ouvre la porte d'entrée environ dix minutes avant le début de la séance et les membres n'ont qu'à entrer dans la pièce comme des grands. Quand j'arrive à quatre heures et demie, nous commençons assez vite et nous

terminons à six heures. Pour rendre le paiement et la comptabilité plus simples, tout le monde paie à la fin de chaque séance. Il suffit de laisser votre chèque sur la table qui se trouve près de la porte. Des questions ? »

Philip fit non de la tête et inspecta la pièce du regard. Il respirait ostensiblement. Il marcha directement vers les bibliothèques, colla son nez tout près des rangées de livres reliés en cuir et respira de nouveau pour exprimer son plaisir. Il resta debout et commença à passer systématiquement en revue tous les titres.

En l'espace de quelques minutes, cinq membres firent leur entrée. Chacun observa le dos de Philip avant de prendre un siège. Malgré ce remue-ménage, pas une seule fois Philip ne tourna la tête ou n'interrompit son inspection de la bibliothèque.

Après avoir dirigé des groupes pendant trente-cinq ans, Julius avait vu beaucoup de personnes intégrer l'un d'entre eux en cours de route. Le schéma était toujours le même : le nouveau membre arrive avec une certaine appréhension et se montre très déférent à l'égard des autres membres, lesquels accueillent bien le néophyte et se présentent eux-mêmes. Parfois, un groupe qui s'est formé récemment, croyant à tort que les résultats sont directement proportionnels au degré d'attention que chacun reçoit du psychothérapeute, peut s'offusquer de l'arrivée de nouveaux membres. En revanche, les groupes établis accueillent bien ces derniers, estimant que du sang frais renforce, plutôt qu'il n'affaiblit, l'efficacité de la thérapie.

Il arrive que les nouveaux venus interviennent directement dans la discussion. Mais de manière générale, ils restent silencieux lors de leur première séance, cherchant à saisir les règles de fonctionnement et attendant que quelqu'un leur demande de participer. Mais un nouveau membre indifférent au point d'ignorer le reste du groupe et de lui tourner le dos ? Julius n'avait encore jamais vu cela, même dans les groupes de patients psychotiques d'un asile.

Julius se dit alors qu'il avait certainement commis une grosse erreur en invitant Philip dans le groupe.

Devoir annoncer son cancer aux membres lui suffisait déjà largement pour la journée. Il trouva pesant d'avoir également à se soucier de Philip.

Qu'est-ce qui lui prenait ? Etait-il possible qu'il fût tout simplement terrassé par l'appréhension ou par la timidité ? C'était peu vraisemblable. « Non, il est sans doute vexé parce que j'ai insisté pour qu'il intègre mon groupe et, avec son style passif-agressif, il nous signifie, au groupe et à moi, qu'on peut aller se faire foutre. Bordel ! Si seulement je pouvais le pendre haut et court et le laisser planté là. Ne bouge pas, Julius. Qu'il marche ou qu'il crève... Quel spectacle ça va être de s'asseoir et d'assister tranquillement à l'attaque sanglante que

le groupe ne manquera pas de lancer...»

Julius se souvenait rarement des blagues qu'on lui racontait mais, à cet instant précis, il lui en revint une en mémoire, qu'il avait entendue des années plus tôt. Un jour, un fils dit à sa mère : « Aujourd'hui, maman, je ne veux pas aller à l'école. »

— Et pourquoi donc ? demande la mère.

— Pour deux raisons : je déteste les élèves et ils me détestent. »

La mère répond alors : « Il y a deux raisons qui font que tu dois aller à l'école : la première, c'est que tu as quarante-cinq ans, et la seconde, c'est que tu es le proviseur. »

Oui, il avait bel et bien grandi. Et il était le psychothérapeute du groupe. C'était à lui d'intégrer les nouveaux membres, de les protéger des autres, comme d'eux-mêmes. Et, bien qu'il n'eût presque jamais ouvert une séance lui-même, préférant laisser les membres mener d'emblée la discussion, aujourd'hui il n'avait pas le choix.

« Il est 16 heures 30. Nous allons donc commencer. Je vous en prie, Philip, prenez un fauteuil. » Philip se retourna mais n'avança pas vers le moindre siège.

« Est-ce qu'il est sourd ? se demanda Julius. Un handicapé social ? » Julius dut lui indiquer pesamment des yeux l'un des fauteuils vides pour que Philip se décide enfin à s'asseoir.

S'adressant à Philip : « Voici notre groupe. L'un des membres, Pam, ne sera pas là ce soir car elle est partie en voyage deux mois. » Puis, se tournant vers le groupe : « Il y a quelques séances de cela, je vous avais dit que je vous présenterais peut-être un nouveau membre. J'ai rencontré Philip la semaine dernière ; il commence aujourd'hui. »

« Évidemment, qu'il commence aujourd'hui, pensa-t-il. Complètement débile, comme commentaire. Allez, ça suffit, j'arrête de te tenir la main, mon vieux. Marche ou crève. »

À cet instant précis, Stuart, déboulant de la clinique pédiatrique de l'hôpital et portant encore sa blouse blanche de médecin, fit irruption dans la pièce et s'écroula sur son siège en bredouillant une excuse pour son retard. Puis tous les membres se tournèrent vers Philip. Quatre d'entre eux se présentèrent et lui souhaitèrent la bienvenue : « Je m'appelle Rebecca, Tony, Bonnie, Stuart. Bonjour. Heureux de t'accueillir parmi nous. Bienvenue. Très content de te voir. Nous avons besoin de sang nouveau... je veux dire d'un nouveau souffle. »

Le dernier participant, un bel homme au crâne précocement chauve et cerné par quelques cheveux brun clair, sur un corps massif de footballeur américain qui se serait un peu avachi, dit d'une voix étonnamment douce : « Salut, je m'appelle Gill et j'espère, Philip, que tu ne vas pas penser que je t'ignore, mais aujourd'hui, j'ai absolument, terriblement besoin que le groupe me consacre un peu de temps. Je n'ai jamais eu autant besoin du groupe qu'aujourd'hui. »

Aucune réponse de Philip.

« D'accord, Philip ? » répéta Gill.

Surpris, Philip écarquilla les yeux et acquiesça.

Alors, Gill se tourna vers ces visages familiers et se lança : « Il s'est passé un tas de choses et tout a pris un tour tragique ce matin, après une séance avec le psy de ma femme. Je vous avais déjà raconté, il y a quelques semaines, qu'il a donné à Rose un livre sur les enfants qui ont été abusés sexuellement. Depuis ce jour-là, elle est persuadée d'avoir été abusée dans son enfance. C'est comme une fixe idée. Comment vous appelez ça, déjà ? Une idée fixée ? » Gill se tourna vers Julius.

« Une *idée fixe* », intervint immédiatement Philip, avec un accent français impeccable.

« Voilà, merci », répondit Gill avant de lancer un petit regard à Philip et d'ajouter *in petto* : « Ouahouh, tu es rapide à la détente. » Puis il revint à son récit : « Donc, Rose est convaincue que son père a abusé d'elle lorsqu'elle était plus jeune. Elle n'en démord pas. Est-ce qu'elle se souvient d'un événement sexuel en particulier ? Non. Des témoins ? Non. Mais son psy pense que sa déprime, sa peur de la sexualité, ses moments d'inattention ou ses émotions incontrôlables, notamment ses colères contre les hommes, s'expliquent par le fait qu'elle a été abusée. Voilà ce que dit ce putain de livre. Et ce type ne jure que par ce bouquin. Donc, pendant des mois, comme je vous l'ai rappelé *ad nauseam*, nous n'avons pas parlé de grand chose d'autre. Notre vie ne tourne plus qu'autour de la psychothérapie de ma femme. Pas la moindre place pour autre chose. Pas d'autre sujet de discussion. Notre vie sexuelle est enterrée. Rien. Zéro. Même pas la peine d'y songer. Or, il y a environ deux semaines, elle m'a demandé d'appeler son père – elle refuse de lui parler – et de l'inviter à participer à la séance chez son psy à elle. Elle voulait que je participe également. Pour la "protéger", dit-elle.

« J'ai donc appelé son père, qui a accepté sur-le-champ. Hier, il est donc arrivé de Portland en bus et il est venu ce matin à la séance avec sa vieille valise. Il devait repartir directement à la station de bus juste après. La séance a été un désastre. Un massacre absolu. Rose s'est déchaînée contre lui, sans arrêt. Sans limite, sans répit, sans remercier une seule fois son vieux père d'avoir fait des centaines de kilomètres pour elle, pour cette pauvre séance de quatre-vingt-dix minutes. L'accusant de tous les crimes, y compris d'avoir invité ses voisins, ses copains de poker, ses collègues pompiers – c'était son métier, à l'époque – pour la violer quand elle était gamine.

— Et comment a réagi le père ? » demanda Rebecca, une grande femme mince de quarante ans, exceptionnellement belle, qui s'était penchée en avant pour écouter attentivement Gill.

« Il s'est comporté comme un homme. C'est un gentil vieux monsieur, d'environ soixante-dix ans, doux et aimable. C'était la première fois que je le voyais. Il était étonnant. Dieu ! Que j'aurais aimé avoir un père comme lui. Il était assis là, à tout encaisser, et il a dit à Rose que si elle avait tant de colère en elle, alors il valait sans doute mieux qu'elle l'exprime. Il n'a pu que nier poliment toutes ses accusations délirantes et suggérer, à juste titre je crois, que ce qui la met dans une telle colère est le fait qu'il ait plaqué sa famille quand elle avait douze ans. Que sa colère était fertilisée – c'est un fermier – par la mère, qui l'avait toujours dressée contre lui, et ce dès l'enfance. Puis il lui a dit qu'il avait dû partir à l'époque, que la vie complètement folle avec sa mère l'avait totalement déprimé et que, s'il était resté, il en serait mort. Je connais la mère de Rose... Laissez-moi vous dire qu'il n'a pas tort. Vraiment pas.

« Alors, à la fin de la séance, il a demandé à ce qu'on le reconduise à la station de bus. Mais avant que je puisse répondre quoi que ce soit, Rose m'a dit qu'elle ne se sentirait pas en sécurité avec lui dans la voiture.

“J'ai compris”, a-t-il dit, et il est parti en traînant sa valise.

« Dix minutes plus tard, Rose et moi étions en voiture dans Market Street, lorsque je le vois : un vieux monsieur tout voûté et chenu tirant sa valise. Il commençait à pleuvoir, alors je me suis dit : “Ce n'est pas possible.” Je me suis énervé et j'ai dit à Rose : “Il vient ici pour toi, pour ta séance chez le psy, il fait tout le trajet de Portland, il pleut à verse... alors, que tu le veuilles ou non, je l'emmène à la station de bus.” Je me suis rangé sur le bas-côté et je lui ai proposé de monter. Rose me foudroyait du regard. “S'il monte, je descends”, dit-elle. Je lui réponds : “Eh bien, vas-y.” Je lui indique le café Starbucks en face et je lui dis de m'y attendre avant que je revienne la récupérer un peu plus tard. Elle sort brusquement et s'en va. Tout cela s'est passé il y a environ cinq heures. Je ne l'ai pas retrouvée au Starbucks, je suis allé dans le parc du Golden Gâte et, depuis, je traîne dans la rue. J'ai l'intention de ne plus jamais rentrer à la maison. »

Ce disant, Gill se laissa retomber sur son siège, épuisé.

Les membres – Tony, Rebecca, Bonnie et Stuart – approuvèrent tous en chœur : « Bravo, Gill », « Il était temps, Gill », « Génial, tu l'as fait », « Ouahouh, bien joué. » Tony renchérit : « Tu ne peux pas savoir comme je suis content que tu te sois débarrassée de cette connasse.

— Si tu as besoin d'un lit », dit Bonnie, passant nerveusement la main dans ses cheveux bruns frisés et ses grosses lunettes fumées similaires à celles que portent les alpinistes, « j'ai une chambre d'amis. Ne t'inquiète pas, tu seras en toute sécurité, ajouta-t-elle en riant. Je suis trop vieille pour toi et ma fille habite à la maison. »

Julius n'était pas content de cette pression que le groupe imposait.

Il avait vu trop de personnes abandonner des thérapies de groupe simplement parce qu'elles avaient honte de décevoir les autres membres. Pour la première fois, il intervint :

« Vous avez suscité beaucoup de réactions, Gill. Comment le ressentez-vous ? »

— Très bien. C'est très gentil. Simplement, je... je ne veux décevoir personne. Tout cela est si rapide. C'était seulement ce matin... Je suis tout tremblant et je suis perdu... Je ne sais pas ce que je vais faire.

— Vous voulez dire que vous ne voulez pas remplacer la pression de votre femme par celle du groupe.

— Oui, sans doute. Oui, je vois bien ce que vous voulez dire. C'est vrai. Mais tout est tellement mélangé. J'ai envie d'être encouragé, j'en ai vraiment, vraiment besoin... Je vous en sais gré... J'ai besoin d'être conseillé... Je suis peut-être à un tournant de ma vie. Mais j'ai entendu tout le monde sauf vous, Julius. Et bien sûr notre nouveau membre. Philip, c'est bien cela ? »

Philip acquiesça.

« Philip, je sais bien que vous ne connaissez rien de ma situation, mais vous, Julius, vous la connaissez. » Gill se retourna pour faire face à Julius. « Alors ? Que pensez-vous que je doive faire ? »

Julius tiqua involontairement, en espérant que personne ne l'avait remarqué. Comme la plupart des psychothérapeutes, il détestait cette question parce qu'elle ne laissait aucune échappatoire. Il l'avait vue venir.

« Gill, ma réponse ne va pas vous plaire mais je vous la donne quand même. Ce n'est pas à moi de vous dire ce qu'il faut faire. C'est votre travail, votre décision, pas les miens. L'une des raisons de votre présence ici, c'est d'apprendre à avoir confiance en vos propres jugements. Une autre raison, c'est que tout ce que je sais de Rose et de votre couple me vient de vous. Et vous ne pouvez pas éviter de me donner des renseignements biaisés. Ce que je peux faire, en revanche, c'est vous aider à voir en quoi vous contribuez vous-même à cette fâcheuse situation. Nous ne pouvons ni comprendre ni changer Rose. Ce qui compte ici, c'est vous, vos sentiments, votre comportement, parce que c'est cela que vous pouvez changer. »

Le groupe entier demeura silencieux. Julius avait vu juste : Gill n'aimait pas cette réponse. Les autres membres non plus, d'ailleurs.

Rebecca, qui avait détaché deux de ses barrettes, puis secoué ses longs cheveux noirs avant de les attacher de nouveau, rompit le silence en se tournant vers Philip. « Tu es nouveau ici et tu ne connais pas le contexte que nous autres connaissons. Mais parfois, de la bouche des enfants... »

Philip ne dit rien. Il était difficile de déterminer s'il avait même entendu Rebecca.

« Oui, tu une idée là-dessus, Philip ? » demanda Tony avec une douceur qui ne lui était pas coutumière. Tony était un homme à la peau mate, avec de grosses cicatrices d'acné sur les joues, un mince et gracile corps d'athlète que mettaient bien en valeur un tee-shirt noir des San Francisco Giants et un jean moulant.

« J'aurai une observation à faire et un conseil à donner », répondit Philip, les mains jointes, la tête penchée en arrière et les yeux rivés au plafond. « Nietzsche a écrit un jour que la grande différence entre un homme et une vache, c'est que celle-ci sait comment exister, comment vivre sans *angst* – c'est-à-dire la peur – dans l'instant présent, sans le fardeau du passé, inconsciente des horreurs que lui réserve l'avenir. Mais nous, pauvres humains, nous sommes tellement hantés par le passé et par l'avenir que nous ne pouvons que vivoter dans l'instant présent. Savez-vous pourquoi nous courons toujours après les jours heureux de notre enfance ? À cela, Nietzsche répond : parce que ces jours-là étaient insouciant, des jours sans soucis, avant que nous soyons plombés par des souvenirs lourds et douloureux, par les débris du passé. Permettez-moi de faire une petite parenthèse. Je me réfère ici à un essai de Nietzsche mais sa pensée n'était pas nouvelle : là comme ailleurs, il n'a fait que piller Schopenhauer. »

Il fit une pause. Un silence assourdissant émanait du groupe. Julius se tortillait sur sa chaise, en train de se dire : « Oh, merde... il fallait vraiment que je sois complètement con pour amener ce type ici. Jamais je n'ai vu un patient arriver dans un groupe d'une manière aussi bizarre et bordélique. »

Ce fut au tour de Bonnie de briser le silence. Fixant Philip carrément dans les yeux : « C'est fascinant. J'ai conscience, en effet, de toujours regretter mon enfance, mais je n'avais jamais regardé les choses sous cet angle, à savoir que l'enfance est libre et heureuse parce qu'on n'y est pas écrasé par le passé. Merci, je m'en souviendrai.

— Moi aussi. C'est intéressant, dit Gill. Mais tu as également parlé, à l'instant, d'un conseil que tu voulais me donner.

— Oui, le voilà. » Philip parlait doucement, avec mesure, mais ne regardait toujours personne. « Ta femme fait partie de ces gens particulièrement incapables de vivre le moment présent, justement parce qu'elle croule sous le poids du passé. C'est un navire en perdition. Elle s'enfonce lentement. Le conseil que je te donnerais, c'est donc de sauter par-dessus bord et de commencer à nager. Quand elle atteindra le fond, elle se réveillera brutalement. Alors je te conseille de t'enfuir à la nage le plus loin et le plus vite possible. »

Silence. Le groupe était comme abasourdi.

« Au moins, on ne peut pas t'accuser de retenir tes coups, rétorqua Gill. Je t'ai posé une question, tu m'as donné une réponse. J'apprécie. Beaucoup. Bienvenue dans le groupe. Si tu as d'autres commentaires à

faire, je veux les entendre.

— Eh bien, dit Philip, admirant toujours le plafond, dans ce cas, permets-moi d'ajouter une dernière chose. Kierkegaard décrivait certains individus comme étant plongés dans un "double désespoir", c'est-à-dire désespérés mais se mentant tellement à eux-mêmes qu'ils ne voient même pas qu'ils le sont. Et je crois que tu es peut-être dans cette situation. Je m'explique : une grande partie de ma propre souffrance provient du fait que je suis mû par mes désirs. Et dès que j'assouvis un de ces désirs, j'en tire une satisfaction, qui se transforme vite en ennui, jusqu'à ce qu'un autre désir fasse son apparition. Schopenhauer voyait dans ce processus la condition universelle de l'homme : désir, satisfaction momentanée, ennui, nouveau désir.

« Mais revenons à ton cas. J'ignore si tu as déjà exploré, chez toi, ce cycle des désirs sans fin. Peut-être es-tu tellement préoccupé par les désirs de ta femme que tu n'as même pas eu le loisir de connaître tes propres désirs ? N'est-ce pas pour cette raison que les personnes ici présentes t'ont applaudi aujourd'hui ? N'était-ce pas parce que tu as enfin refusé d'être défini par ses seuls désirs à elle ? En d'autres termes, je me demande dans quelle mesure ton travail sur toi-même n'a pas été retardé, ou dévoyé, par une attention excessive portée aux désirs de ta femme. »

Gill écoutait Philip bouche bée, les yeux rivés sur lui. « C'est profond. Je sais qu'il y a dans ce que tu dis quelque chose de profond et d'important – dans cette idée du double désespoir –, pourtant je ne pense pas avoir tout compris. »

Tous les regards étaient maintenant braqués sur Philip, qui n'avait de cesse de regarder le plafond. « Philip », dit Rebecca, qui avait fini de remettre ses barrettes en place, « est-ce que tu n'es pas en train de nous dire que le travail personnel de Gill ne commencera pas tant qu'il ne se sera pas libéré de sa femme ? »

— Ou alors, embraya Tony, que son engagement auprès d'elle l'empêche de réaliser à quel point il est vraiment dans la merde ? Je sais que c'est le cas avec moi et mon rapport avec le boulot : j'ai réalisé la semaine dernière que j'ai tellement honte d'être menuisier, honte d'être un prolo, honte de ne pas gagner beaucoup d'argent et honte du regard hautain des gens sur moi, que je ne pense jamais aux vrais problèmes à régler. »

Alors que chacun des participants intervenait dans la discussion et buvait chaque parole de Philip, Julius regardait le spectacle avec stupeur. Il se sentit monter des envies de compétition mais les réprima en se persuadant que les objectifs du groupe étaient bien servis. « Du calme, Julius, se dit-il, le groupe a besoin de toi. Ils ne vont pas te lâcher pour Philip. Ce qui est en train de se produire est merveilleux : ils intègrent le nouvel entrant et chacun se fixe un programme de

travail pour l'avenir. »

Il avait prévu de parler de son état de santé aujourd'hui. En un sens, il n'avait plus le choix puisqu'il avait déjà parlé de son mélanome à Philip. Et pour ne pas donner l'impression qu'il avait une relation privilégiée avec lui, il se devait de partager l'information avec le groupe tout entier. Pourtant, il avait été pris de court. D'abord par le cas urgent de Gill, ensuite par la fascination complète qu'exerçait Philip sur le groupe. Il regarda l'heure : plus que dix minutes avant la fin. Pas assez pour leur annoncer une telle chose. Julius résolut d'entamer, quoi qu'il arrive, la prochaine séance en annonçant la mauvaise nouvelle. Il demeura silencieux et attendit que le temps passe.

12

Les rois laissèrent leur couronne et leur sceptre, les héros leurs armes [...] Mais parmi eux, il y a les grands esprits qui ne tiraient pas gloire des choses extérieures mais d'eux-mêmes. Ceux-ci, dis-je, ont pu préserver leur grandeur.

Arthur Schopenhauer à l'âge de seize ans,
dans l'abbaye de Westminster.

1799 – ARTHUR DÉCOUVRE LE CHOIX... ET AUTRES HORREURS DE CE MONDE

Lorsque, âgé de onze ans, Arthur revint du Havre, son père l'envoya dans une école privée dont le but affiché était de former de futurs marchands. Il y apprit donc ce que les bons marchands de l'époque se devaient de savoir : calculer en différentes monnaies, rédiger une correspondance commerciale dans toutes les grandes langues européennes, connaître les voies de transport, les grands nœuds commerciaux, les rendements de la terre et bien d'autres sujets fascinants encore. Sauf qu'Arthur n'était pas fasciné : ces choses-là ne l'intéressaient pas. Il ne noua aucune amitié à l'école et redoutait chaque jour un peu plus le projet que son père lui avait concocté : sept années d'apprentissage auprès d'un grand homme d'affaires de la région.

Que voulait-il, au juste ? Certainement pas une vie de marchand. Cette seule idée ne lui inspirait que mépris. Il brûlait de mener une vie de lettré. Bien que ses condisciples fussent nombreux à détester l'idée d'un long apprentissage, le refus opposé par Arthur était beaucoup plus profondément enraciné. Malgré les fortes remontrances de ses parents – dans une lettre, sa mère lui ordonna de mettre « un instant de côté tous ces auteurs [...] tu as maintenant quinze ans, et tu as déjà lu et étudié les plus grands auteurs allemands, français et aussi, en partie, anglais » –, il passait tout son temps libre à étudier la littérature et la philosophie.

Heinrich, le père d'Arthur, s'inquiétait des penchants de son fils. Le directeur de l'école l'avait en effet informé que son fils se passionnait pour la philosophie, qu'il était exceptionnellement doué pour les

humanités et qu'il ferait bien d'aller dans un *gymnasium*(4) pour y préparer l'université. Peut-être qu'en son for intérieur Heinrich reconnut la justesse du conseil que lui donnait le directeur. La manière dont Arthur dévorait goulûment et absorbait tous les ouvrages de philosophie, d'histoire et de littérature qui se trouvaient dans la vaste bibliothèque des Schopenhauer ne laissait, en effet, aucun doute sur ses capacités.

Qu'allait donc faire Heinrich ? Car étaient enjeu non seulement sa succession, mais aussi l'avenir de toute l'entreprise, ainsi que son devoir moral, à l'égard de tous ses ancêtres, de maintenir la lignée des Schopenhauer. En outre, la perspective d'un Schopenhauer mâle vivant d'un maigre revenu de lettré le faisait frémir.

Dans un premier temps, Heinrich pensa verser à son fils une rente annuelle à vie, par l'intermédiaire de son église. Mais le coût en était exorbitant. Les affaires n'étaient pas bonnes et Heinrich avait également pour obligation de subvenir aux besoins de sa femme et de sa fille.

Puis une solution quelque peu diabolique se dessina progressivement dans son esprit. Longtemps, il avait résisté aux demandes répétées de Johanna d'entreprendre un grand tour d'Europe. Les temps étaient durs, le climat politique international tellement instable que la sécurité des villes hanséatiques s'en trouvait menacée et qu'il lui fallait prêter à ses affaires une attention de tous les instants. Par lassitude, mais aussi par envie de se débarrasser du poids que les responsabilités commerciales faisaient reposer sur ses épaules, sa résistance face aux demandes de Johanna commença à fléchir. Lentement, se forma dans son esprit un plan qui ferait d'une pierre deux coups : sa femme serait enchantée et le dilemme posé par l'avenir d'Arthur serait tranché.

Il s'agissait de proposer à son fils une alternative. « Il te faut choisir, lui dit-il. Soit tu accompagnes pendant un an tes parents dans ce grand tour d'Europe, soit tu poursuis une carrière de lettré. Soit tu me fais le serment que, le jour de notre retour de voyage, tu commences ton apprentissage en affaires. Soit tu renonces à ce voyage, tu restes à Hambourg et tu t'inscris immédiatement dans une école classique qui te préparera à la vie académique. »

Imaginez un garçon de quinze ans confronté à une telle décision, une de celles qui changent le cours de toute une vie. Peut-être le toujours pédant Heinrich lui donnait-il une leçon de vie. Peut-être apprenait-il à son fils que toute alternative exclut toujours quelque chose, que chaque « oui » appelle nécessairement un « non. » (En effet, Arthur écrira, bien des années plus tard : « Celui qui voudrait être tout ne pourra rien être du tout. »)

Ou bien alors, Heinrich donnait-il à Arthur un avant-goût du

renoncement ? Si Arthur ne pouvait renoncer au plaisir du voyage, comment pourrait-il en effet imaginer renoncer aux plaisirs terrestres et mener une besogneuse vie de lettré ?

Mais peut-être sommes-nous trop indulgents avec Heinrich. Son offre était probablement sournoise, car il savait bien qu'Arthur ne refuserait pas, ne pourrait pas refuser le voyage. Aucun garçon de quinze ans ne pouvait refuser cela en 1803. À l'époque, un tel voyage était quelque chose d'incalculable, le genre de choses qui n'arrivent qu'une fois dans une vie, l'apanage de quelques *happyfew*. Avant l'apparition de la photographie, les contrées lointaines n'étaient connues que par des croquis, des peintures et des journaux de voyage (un genre dans lequel, soit dit en passant, Johanna allait briller plus tard).

Arthur eut-il le sentiment de vendre son âme au diable ? Fut-il tourmenté par cette décision ? L'histoire ne le dit pas. On sait seulement qu'en 1803, à quinze ans, il partit avec son père, sa mère et un domestique pour un voyage de quinze mois à travers toute l'Europe occidentale et la Grande-Bretagne. Adèle, sa petite sœur âgée de six ans, fut confiée à un parent vivant à Hambourg.

Arthur consigna de nombreuses impressions dans son journal de voyage, écrit, comme ses parents le souhaitaient, dans la langue du pays visité. Ses dons linguistiques étaient absolument prodigieux : à quinze ans, il parlait couramment l'allemand, le français et l'anglais, et se débrouillait en italien et en espagnol. À la fin de sa vie, il maîtrisait une dizaine de langues modernes et anciennes, et avait pour habitude, comme l'ont remarqué ceux qui ont pu visiter sa bibliothèque-mémorial, d'écrire ses commentaires en marge dans la langue de chaque texte.

Les journaux de voyage d'Arthur offrent déjà un petit aperçu des intérêts et des traits de caractère qui commençaient à lui donner une véritable personnalité structurée. De ces journaux se détache très nettement une véritable fascination pour l'horreur humaine. Il brosse avec force détails des tableaux aussi saisissants que les mendiants mourant de faim en Westphalie, les masses de gens fuyant dans la panique la guerre qui approche (Napoléon s'apprêtait alors à lancer ses campagnes), les brigands, voleurs à la tire, foules enivrées de Londres, les bandes de maraudeurs à Poitiers, la guillotine exposée au public à Paris, les six mille galériens de Toulon, à jamais condamnés, tels des bêtes de foire, à être enchaînés entre eux dans des carcasses de navires trop vermoulues pour pouvoir reprendre la mer. Il décrit également le fort de Marseille, celui qui avait abrité le Masque de Fer, et le musée de la Peste Noire où, avant d'être envoyées, les lettres qui venaient des navires en quarantaine devaient préalablement être trempées dans des cuves de vinaigre chauffé. Enfin, à Lyon, il fut

frappé par le spectacle de ces gens marchant sans sourciller aux endroits mêmes où leurs pères et leurs frères avaient été tués pendant la Révolution française.

Dans un pensionnat de Wimbledon, qui avait eu jadis l'amiral Nelson pour élève, Arthur perfectionna son anglais, assista à des exécutions publiques et à des flagellations de marins, visita des hôpitaux et des hospices, et se promena tout seul dans les immenses et grouillants taudis de Londres.

Quand il était jeune homme, le Bouddha vivait dans le palais de son père, d'où le reste de l'humanité lui avait été soigneusement caché. Ce n'est qu'à l'occasion de sa première sortie du palais paternel qu'il vit les trois horreurs fondamentales de la vie : un homme malade, un vieillard décrépit et un cadavre. Sa découverte du caractère tragique et terrible de l'existence amena Bouddha à renoncer au monde et à trouver un remède à la souffrance universelle.

De la même manière, le fait d'avoir vu très tôt la souffrance humaine influença profondément la vie et l'œuvre d'Arthur Schopenhauer. La similitude entre son expérience et celle du Bouddha ne lui échappa d'ailleurs pas. Plus tard, en effet, évoquant ce voyage, il écrivit : « À dix-sept ans, sans formation universitaire, je fus saisi par la détresse de la vie, comme le fut Bouddha dans sa jeunesse lorsqu'il découvrit l'existence de la maladie, de la vieillesse, de la souffrance et de la mort. »

Arthur ne connut jamais de période mystique. Il n'était pas croyant mais, dans sa jeunesse, il avait eu envie de croire, par une volonté d'échapper à l'horreur d'une existence totalement anonyme. Eût-il cru en l'existence de Dieu, pourtant, que sa croyance eût été douloureusement éprouvée par la découverte, à l'adolescence, des horreurs de la civilisation européenne. À dix-huit ans, il écrivait : « Ce monde est-il la création d'un Dieu ? Non, plutôt celle d'un diable. »

13

Lorsque, à la fin de leur vie, la plupart des hommes se retournent sur leur existence, ils se rendent compte qu'ils l'ont vécue dans un entre-deux. Ils sont surpris de voir que cette chose qu'ils ont laissé passer sans la regarder ni la goûter était, tout simplement, leur vie. Ainsi l'homme, ayant été dupé par l'espoir, danse-t-il dans les bras de la mort.

*Le problème avec les chatons,
C'est qu'ils deviennent des chats.
Le problème avec les chatons,
C'est qu'ils deviennent des chats.*

Secouant la tête pour en chasser ce pénible refrain, Julius s'assit dans son lit et ouvrit les yeux. Nous étions une semaine plus tard, il était 6 heures du matin. C'était le jour de la thérapie de groupe et ces étranges paroles d'Ogden Nash⁽⁵⁾ qui lui trottaient dans la tête avaient constitué la musique de fond d'une énième nuit de mauvais sommeil.

Bien que tout le monde s'accorde pour dire que la vie est une série de pertes successives, peu d'entre nous savent que l'une des pires qui nous attendent est celle d'une bonne nuit de sommeil. Julius ne connaissait que trop cette vérité. Chez lui, une nuit normale se réduisait à un petit somme très léger qui ne parvenait quasiment jamais à entrer dans le monde béni et chargé d'ondes delta du sommeil profond. Ses nuits étaient entrecoupées de tant de réveils qu'il en appréhendait très souvent de se coucher. Comme la plupart des insomniaques, il se réveillait le matin en croyant avoir dormi beaucoup moins d'heures qu'en réalité, ou alors qu'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Souvent, la seule façon qu'il avait de s'assurer d'avoir bel et bien dormi était de passer soigneusement en revue ses visions nocturnes, se rendant ainsi compte qu'il n'aurait jamais pu ruminer aussi longtemps des choses aussi bizarres et irrationnelles dans un état de veille.

Pourtant, ce matin-là, il était tout à fait incapable de dire combien d'heures il avait dormi. Le refrain des chatons qui deviennent chats avait très certainement surgi du monde des rêves, mais ses autres visions nocturnes se perdaient toutes dans un *no man's land* privé aussi bien de cette clarté ou cohérence qui sont celles de la conscience pleinement exercée que des curieux caprices que connaissent les pensées oniriques.

Assis dans son lit, Julius repensa au refrain, les yeux fermés,

suisant en cela les instructions qu'il donnait à ses patients pour se remémorer fantasmes, images hypnotiques et autres rêves nocturnes. Le petit poème évoquait ceux qui aiment les chatons sans vouloir qu'ils se transforment en chats adultes. Quel était donc le rapport avec sa propre vie ? Il aimait autant les chatons que les chats, avait adoré les deux vieux chats du magasin de son père, adoré aussi leurs petits et les petits de leurs petits. Il ne comprenait donc pas pourquoi le refrain s'était logé dans son cerveau d'une manière aussi fatigante.

Mais en y repensant bien, ces lignes étaient peut-être comme un écho sinistre à la manière dont, toute sa vie durant, il avait cru au mauvais mythe : en l'occurrence, que tout, chez Julius Hertzfeld, sa fortune, sa stature, sa gloire, connaissait un mouvement ascendant et que la vie serait toujours plus belle le lendemain. Il se rendait maintenant compte que c'était plutôt l'inverse, que le refrain disait vrai, que l'âge d'or venait en premier : ses innocents débuts chatonnesques, ses badinages, les parties de cache-cache ou d'épervier, les châteaux-forts construits avec les caisses d'alcool vides dans le magasin de son père... Toutes ces choses, exemptes de la moindre culpabilité, du moindre calcul, de la moindre connaissance ou de la moindre obligation, avaient bel et bien constitué les plus belles années de sa vie. Plus le temps passait, plus sa flamme perdait de son intensité et plus son existence devenait inexorablement sinistre. Mais le pire était encore à venir. Il se rappela les propos que Philip avait tenus sur l'enfance, lors de la dernière séance. Plus aucun doute n'était possible : Nietzsche et Schopenhauer avaient tout compris.

Julius pencha la tête avec une certaine tristesse. Oui, il n'avait jamais vraiment goûté le moment présent ni saisi l'instant au vol, il ne s'était jamais dit : « Ça y est, c'est le moment, aujourd'hui même, c'est cela que je veux ! Les beaux jours sont là, devant moi. Alors laissez-moi en profiter et m'installer ici, pour toute la vie. » Au contraire, il avait toujours pensé que la substantifique moelle était encore à découvrir, il avait toujours chéri l'avenir – quand il serait plus vieux, plus malin, plus gros, plus riche. Puis était survenu le tremblement de terre, le grand bouleversement, la perte de la foi en l'avenir, perte soudaine, cataclysmique. C'était le début de la douloureuse nostalgie pour le bon vieux temps.

Quand ce chambardement s'était-il produit ? À quel moment la nostalgie avait-elle remplacé la promesse des lendemains qui chantent ? Certainement pas au lycée, où tout était à ses yeux un prélude (et un obstacle) à la grande récompense : l'entrée à l'université. Pas non plus à la fac de médecine où, les premières années, il ne rêvait que d'en finir avec les cours et de faire son stage en hôpital, avec la blouse et le stéthoscope qui dépasse de la poche ou posé négligemment autour du cou, comme un foulard de caoutchouc

et d'acier. Pas pendant ses stages de deuxième et troisième années de médecine, qui le virent enfin travailler dans un hôpital, aspirant à plus de responsabilités : être important, prendre des décisions cruciales, sauver des vies, porter des blouses bleues et conduire à toute berzingue un patient sur un brancard dans un couloir, jusqu'à la salle d'opération, pour s'y adonner aux joies de la chirurgie traumatique en urgence. Pas, enfin, lorsqu'il devint chef de clinique psychiatrique, jetant un œil derrière le rideau du chamanisme, s'étonnant des limites et des incertitudes du métier qu'il s'était choisi.

Indéniablement, son refus chronique de ne pas profiter de l'instant présent avait nui à son mariage. Bien qu'il eût aimé Miriam dès l'instant où il avait posé les yeux sur elle, au lycée, il avait aussi vu en elle un obstacle à toutes les autres femmes dont il se sentait le droit de profiter aussi. Il n'avait jamais véritablement accepté l'idée que la quête de son âme sœur pût s'achever, ou que sa liberté d'assouvir ses désirs pût être muselée un seul instant. Quand il commença son internat, il découvrit que les chambres du personnel étaient adjacentes au dortoir de l'école d'infirmerie, qui pullulait de jeunes infirmières nubiles en adoration perpétuelle devant les médecins. C'était une véritable confiserie, et il ne se priva pas d'en goûter tous les bonbons.

Le grand bouleversement ne se serait donc produit qu'après la mort de Miriam. Pendant les dix années qui suivirent l'accident de voiture qui l'avait arrachée à lui, Julius la chérit plus encore que lorsqu'elle était en vie. Parfois, il lui arrivait de crever de désespoir quand il voyait comment son bonheur sans nuage auprès de Miriam, les seuls instants vraiment idylliques de sa vie, étaient venus et repartis sans qu'il ait pu en profiter pleinement. Même aujourd'hui, dix ans plus tard, il ne pouvait prononcer son nom sans reprendre son souffle après chaque syllabe. Il savait pertinemment qu'aucune autre femme ne compterait vraiment pour lui désormais. Certaines avaient momentanément dissipé sa solitude mais il s'était vite rendu compte – elles aussi d'ailleurs – qu'elles ne remplaceraient jamais Miriam. Plus récemment, cette solitude avait été quelque peu atténuée par l'existence d'un grand cercle d'amis – dont beaucoup appartenaient à son groupe d'entraide psychiatrique – ainsi que par ses deux enfants. Ces dernières années, il avait ainsi passé toutes ses vacances en famille avec ses deux enfants et ses cinq petits-enfants.

Mais toutes ces pensées et réminiscences n'avaient été, finalement, que des flashes dans la nuit. Car le grand sujet de sa réflexion nocturne fut le discours qu'il adresserait au groupe dans l'après-midi.

Il avait déjà révélé l'existence de son cancer à de nombreux amis et à ses patients individuels mais, curieusement, son « coming out » auprès du groupe le préoccupait profondément – ce qu'il pensait être lié à la relation amoureuse qu'il entretenait avec ce groupe. Pendant

vingt-cinq ans, chaque séance collective avait toujours été pour lui un motif d'excitation. Le groupe n'était pas simplement un rassemblement d'individus : il avait une existence propre, une personnalité bien trempée. Bien qu'aucun des membres originels (sauf lui, bien sûr) ne fût encore dans le groupe, ce dernier n'en possédait pas moins une personnalité stable et permanente, une culture profonde (dans le jargon, un ensemble unique de « normes » – de règles non écrites) qui semblait indestructible. Aucun des membres ne pouvait citer ces normes, mais tous étaient capables de dire si tel ou tel comportement était approprié ou non.

Le groupe exigeait de lui plus d'énergie qu'aucune autre de ses activités quotidiennes et Julius avait vraiment tout fait pour qu'il tienne debout. Tel un providentiel bateau de sauvetage, il avait transporté une horde d'êtres tourmentés vers des rivages plus sûrs et plus heureux. Combien ? Étant donné que le voyage durait en moyenne deux ou trois ans, Julius dénombrait au moins une centaine de passagers. De temps à autre, des souvenirs d'anciens patients revenaient le caresser, des fragments d'un échange, l'image brumeuse de tel visage ou de tel incident. C'était triste à dire, mais ces miettes de souvenirs étaient tout ce qu'il restait d'une époque riche et trépidante, tout ce qu'il restait d'épisodes débordants de vie, de sens et d'émotion.

Plusieurs années auparavant, Julius avait essayé, pour la première fois, de filmer le groupe pour pouvoir, lors des séances ultérieures, revenir sur certains échanges qui s'étaient avérés problématiques. Le format dépassé de ces vieilles cassettes n'était plus compatible avec les équipements vidéo actuels. Mais il s'était souvent dit qu'il retrouverait ces cassettes dans sa cave pour les convertir en un nouveau format et faire revivre ainsi tous ces anciens patients. Pourtant il ne le fit jamais, n'osant pas se confronter au caractère illusoire de la vie – une vie stockée dans de simples cassettes – et à la rapidité avec laquelle l'instant présent et tous les instants à venir se perdent dans le néant de minuscules vaguelettes électromagnétiques.

Un groupe a besoin de temps pour trouver stabilité et confiance. Souvent, un nouveau groupe va rejeter les membres qui ne parviennent pas, soit par manque de motivation, soit par incapacité, à entrer dans le système (c'est-à-dire interagir avec les autres membres, puis analyser cette interaction). On peut alors assister à des semaines entières de conflit difficile, chacun manœuvrant pour gagner en pouvoir, en importance et en influence. Mais au bout du compte, plus la confiance s'installe, plus le milieu favorable à la guérison se consolide. Scott, l'un de ses collègues, avait un jour comparé la thérapie de groupe à un pont que l'on construit au cours d'une bataille : on déplore beaucoup de blessés (les gens exclus, en

l'occurrence) au début du processus mais, une fois le pont dressé, il transporte beaucoup de monde – les membres originels qui sont restés et tous ceux qui ont rejoint le groupe en cours de route – vers un abri plus sûr.

Julius avait écrit des articles scientifiques sur les différents canaux par lesquels les thérapies de groupe aidaient les patients, mais il avait toujours du mal à trouver les mots pour en décrire l'élément véritablement central : le milieu favorable à la guérison du groupe. Dans l'un de ses articles, il l'avait comparé à ces traitements dermatologiques des lésions sévères de la peau où l'on immerge le patient dans des bains d'avoine.

Pour qui dirige un groupe, l'un des plus grands bénéfices annexes – qui n'est jamais mentionné dans la littérature professionnelle – est qu'une thérapie de groupe efficace guérit souvent aussi bien le psychothérapeute que ses patients. Bien qu'il se fût souvent senti apaisé après une séance, Julius ne savait pas, au juste, grâce à quel mécanisme. Était-ce simplement parce qu'il s'oubliait pendant une heure et demie ? Ou bien à cause de l'acte thérapeutique même, qui est un acte altruiste ? Ou alors du plaisir tiré de son savoir-faire, fier qu'il était de ses capacités et du regard que les autres portaient sur lui ? À cause de tout cela à la fois ? Au bout du compte, Julius avait perdu l'espoir de trouver une réponse précise et avait accepté l'opinion populaire : s'il se sentait mieux après une séance, c'était tout simplement parce qu'il s'était plongé dans les eaux bienfaisantes du groupe.

Annoncer au groupe l'existence de son mélanome lui semblait être un geste important. Pour lui, partager cela avec sa famille, ses amis et tous ceux qui se trouvent dans les coulisses était une chose. Mais tomber le masque devant son principal public, ce club fermé dont il était à la fois le guérisseur, le médecin, le prêtre et le chaman, en était une autre. Car c'était franchir un pas irréversible, admettre qu'il avait dépassé la date de péremption, confesser publiquement que sa vie ne tendait plus vers un avenir toujours plus radieux, toujours meilleur.

Julius avait beaucoup pensé à la grande absente du groupe, Pam, qui était partie en voyage et ne devait revenir que dans un mois. Il regretta qu'elle ne fût pas là aujourd'hui, pour assister à la révélation du grand secret. À ses yeux, Pam était le membre-clé du groupe, une présence rassurante et apaisante pour les autres, mais aussi pour lui. Dommage que le groupe n'ait pas été capable de l'aider dans sa haine obsessionnelle et absolue à l'encontre de son mari et de son ancien amant. Dommage aussi que, par dépit, elle fût partie chercher une réponse dans une retraite bouddhiste en Inde.

C'est donc l'esprit agité et tarabulé par toutes ces idées que Julius entra dans la salle de réunion à 16 h 30. Les membres étaient déjà

assis, plongés dans des feuilles de papier qui disparurent en un clin d'œil aussitôt qu'il fit son entrée.

Bizarre, pensa-t-il. Était-il en retard ? Il consulta sa montre : non, 16 h 30 pile. Il n'y pensa plus et commença la lecture du texte qu'il avait préparé.

« Bon. Eh bien, allons-y. Comme vous le savez tous, je n'ai pas l'habitude d'ouvrir les séances mais aujourd'hui je ferai une exception parce qu'il y a quelque chose que je dois vous annoncer, quelque chose de difficile à dire.

« Voilà. Il y a environ un mois, j'ai appris que j'avais un sérieux... Je vais être direct : plus qu'un sérieux cancer, un cancer mortel de la peau, un mélanome malin. Je croyais être en bonne santé, mais il est apparu lors de mon dernier examen médical de routine... »

Julius s'arrêta. Quelque chose clochait. Le langage gestuel des membres et les expressions de leurs visages n'étaient pas normaux. Leur posture n'était pas la bonne : ils auraient dû être tournés vers lui, concentrés sur lui. Au lieu de quoi, personne ne le regardait en face, personne ne croisait son regard, tous les yeux étaient fuyants, distraits, sauf ceux de Rebecca, qui étudiait en douce la feuille de papier posée sur ses genoux.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Julius. J'ai l'impression qu'il n'y a aucun contact entre nous. Vous avez tous l'air préoccupés par autre chose, aujourd'hui. Rebecca, qu'est-ce que vous êtes en train de lire ? »

Rebecca replia immédiatement la feuille de papier, la rangea dans son sac à main et évita le regard de Julius. Tout le monde était assis en silence, jusqu'à ce que Tony se décide à parler.

« Bon, il faut que je vous dise quelque chose. Je ne peux pas parler au nom de Rebecca mais je parlerai en mon nom. Voilà mon problème : pendant que vous parliez à l'instant, je savais déjà ce que vous alliez nous dire sur votre... santé. Il m'était donc difficile de vous regarder et de faire semblant d'entendre quelque chose de nouveau. Et pourtant, il m'était impossible de vous interrompre et de vous dire que j'étais déjà au courant.

— Comment ça ? Comment saviez-vous ce que j'allais vous dire ? Mais enfin qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ?

— Julius, excusez-moi, laissez-moi vous expliquer, répondit Gill. D'une certaine façon, tout est de ma faute. Après la dernière séance, j'étais encore tout bouleversé et je ne savais pas très bien si je devais oui ou non – et quand – rentrer chez moi ou bien dormir dehors. J'ai alors beaucoup insisté pour emmener tout le monde au café, où nous avons poursuivi la discussion.

— Ah oui ? Et alors ? » demanda Julius, tout miel, faisant un petit cercle avec sa main comme s'il dirigeait un orchestre.

« Eh bien, Philip nous a tout raconté sur, disons... votre santé et

votre myélome malin.

— Mélanome », corrigea Philip à voix basse.

Gill regarda la feuille qu'il avait entre les mains. « Oui, mélanome. Merci Philip. N'hésite pas, je confonds toujours.

— Le myélome multiple est un cancer de l'os, expliqua Philip. Alors que le mélanome est un cancer de la peau. Pense à "mélanine", le pigment qui donne la couleur de la peau...

— Et ces feuilles, ce sont... ? » coupa Julius, leur demandant une explication par un geste des mains.

« Philip a téléchargé des éléments sur votre maladie et nous a préparé un résumé qu'il a distribué au moment où nous sommes entrés ici, il y a deux minutes. » Gill tendit sa feuille à Julius, qui aperçut le titre : « Mélanome malin. »

Cloué sur place, Julius s'enfonça dans son fauteuil. « Je... euh... je ne sais pas quoi dire... Je me sens pris de court, comme si j'avais un grand scoop à vous annoncer et qu'on me coiffait au poteau, en plus à propos de ma vie – ou plutôt de ma mort. » Se tournant vers Philip et ne s'adressant qu'à lui seul : « Est-ce que vous vous êtes demandé une seule seconde comment je pourrais éventuellement réagir face à cela ? »

Philip demeura impassible. Il ne répondit pas. Il ne regarda même pas Julius.

« C'est un peu injuste, Julius », intervint Rebecca, qui ôta sa barrette, lâcha ses longs cheveux noirs pour les attacher sur le haut de la tête. « Ce n'est pas lui, le responsable. Tout d'abord Philip ne voulait surtout pas aller au café après la séance parce qu'il n'est pas sociable et qu'il avait un cours à préparer. Nous avons pratiquement dû le traîner jusque là-bas.

— C'est vrai. » Gill lui emboîta le pas. « Nous avons surtout parlé de moi, de ma femme et de l'endroit où je pourrais dormir cette nuit-là. Et puis, bien sûr, nous avons tous demandé à Philip pourquoi il se retrouvait en psychothérapie, ce qui est la moindre des choses. On pose la question à chaque nouveau membre. Il nous a donc parlé de votre coup de fil, qui était lié à votre maladie. Évidemment, nous avons bondi mais nous ne pouvions pas ne pas lui demander de nous en dire plus. Quand j'y repense, je ne vois pas comment il aurait pu garder le secret.

— Philip a même demandé, poursuivit Rebecca, si le fait de se réunir sans vous était casher.

— "Casher" ? Philip vous a demandé ça ?

— Non, répondit-elle, en fait c'est moi qui ai parlé de "casher". Mais c'était à peu près le sens de sa question... Je lui ai dit que nous nous retrouvions souvent au café après la "vraie" séance et que vous n'aviez jamais fait d'objection à cela à condition que nous fassions un

rapport à tous ceux qui étaient absents, pour qu'il n'y ait pas de secrets. »

Heureusement que Rebecca et Gill laissèrent à Julius du temps pour se calmer. Ses pensées étaient très noires : « Quel petit con ingrat, quel salaud de faux-cul. J'essaie de l'aider et voilà comment il me remercie... On ne gagne jamais à être gentil. Et j'imagine très bien qu'il ne leur a rien dit sur lui, sur pourquoi il avait été en psychothérapie avec moi au début... Je suis prêt à parier très gros qu'il a malencontreusement oublié de raconter aux autres comment il a baisé environ un millier de nanas sans accorder à aucune d'elles la moindre attention ni la moindre compassion. »

Mais il garda toutes ces réflexions pour lui et parvint, peu à peu, à enlever la rancœur de son esprit en repensant aux événements qui avaient suivi la dernière séance. Évidemment, se dit-il, que les membres du groupe allaient insister pour que Philip prenne avec eux un café après la séance, et que Philip hésiterait à accepter l'invitation. Mais il était lui aussi fautif dans la mesure où il n'avait pas parlé à Philip de ces réunions régulières d'après-séance. Et évidemment que le groupe lui poserait des questions sur sa participation à la thérapie. Gill avait raison : les autres posent toujours cette question aux nouveaux membres. Évidemment, enfin, que Philip serait obligé de révéler leur singulière histoire commune ainsi que le contrat thérapeutique qu'ils avaient signé : avait-il vraiment le choix ? Quant à la divulgation d'informations médicales sur le mélanome malin, c'était bel et bien une idée de Philip, certainement pour se gagner les bonnes grâces du groupe.

Julius se sentait mal. Il n'arrivait pas décrocher le moindre sourire. Pourtant il se ressaisit et poursuivit. « Bien, je ferai de mon mieux pour parler de tout cela. Rebecca, laissez-moi jeter un œil sur cette feuille de papier. » Il la parcourut rapidement. « Ces informations médicales m'ont l'air correctes, je n'y reviendrai donc pas. J'aimerais juste vous tenir au courant de ce qui s'est passé. Tout a commencé avec mon médecin. Il m'a indiqué un curieux grain de beauté sur le dos, que la biopsie a confirmé être un mélanome malin. C'est bien sûr pour cette raison que j'avais alors annulé la séance. J'ai passé deux semaines difficiles, vraiment difficiles, à essayer de digérer le choc. » Sa voix flancha. « Comme vous le voyez, c'est encore difficile aujourd'hui. » Il s'arrêta, respira un grand coup et reprit son propos. « Les médecins ne peuvent rien prédire, mais la chose essentielle, c'est qu'ils pensent vraiment que j'ai encore une année de bonne santé devant moi. Donc ce groupe fonctionnera normalement pendant encore douze mois. Ou plutôt, non... je vais le dire autrement : si ma santé le permet, je m'engage à vous voir pendant encore une année, après quoi nous en aurons terminé avec ce groupe. Excusez ma

maladresse mais je n'ai pas l'habitude de ce genre de choses.

— Julius, est-ce que vos jours sont vraiment en danger ? demanda Bonnie. Les informations que Philip a téléchargées... Toutes ces statistiques fondées sur les différents stades d'évolution du mélanome...

— À question directe, réponse directe : oui, mes jours sont définitivement en danger. Il y a de bonnes chances pour que cette chose finisse par m'avoir. Je sais que ce n'est pas une question facile à poser et j'apprécie votre franc-parler, Bonnie, parce que je suis comme la plupart des gens qui ont une maladie grave : je ne supporte pas que les gens prennent des pincettes. Je crois que ça ne ferait que m'isoler et me faire peur. Je dois m'habituer à ma nouvelle réalité. Cela ne me fait pas plaisir... mais ma vie d'être humain en bonne santé et insouciant, eh bien, cette vie-là est définitivement en train de s'achever. »

Rebecca intervint. « Je repense à ce que Philip a raconté à Gill la semaine dernière. Est-ce que vous y accordez du crédit, Julius ? Je ne sais plus si c'était au café ou ici, mais c'était lié à la définition de soi, ou de sa vie, par ses attachements. C'est bien cela, Philip ?

— Quand j'ai parlé à Gill la semaine dernière », dit-il d'un ton mesuré, les yeux toujours fuyants, « j'ai rappelé que plus on a d'attachements, plus la vie devient un fardeau, et plus on souffre d'être séparé de ces mêmes attachements. Aussi bien Schopenhauer que le bouddhisme estiment que l'on doit s'en débarrasser et...

— Je ne crois pas que cela puisse m'être d'un quelconque secours, coupa Julius, et je ne suis pas certain non plus que la séance doive aller dans cette direction. »

Tout en remarquant que Rebecca et Gill s'échangèrent un regard soucieux, il poursuivit : « Je pars du principe contraire. Les attachements, aussi nombreux soient-ils, sont les ingrédients indispensables à une vie bien remplie. Les éviter par avance pour ne pas avoir à souffrir est la meilleure façon d'être seulement à moitié vivant. Je ne veux pas vous vexer, Rebecca, mais je crois qu'il serait plus intéressant de revenir à vos réactions, aux réactions de tout le monde, face à l'annonce que je viens de vous faire. Manifestement, l'existence de mon cancer déclenche chez vous des choses fortes. Nombreux ici sont ceux que je connais depuis longtemps. » Julius se tut et regarda ses patients.

Tony, qui avait glissé au fond de son fauteuil, se redressa. « J'ai eu un choc quand vous avez dit, tout à l'heure, que ce qui devait compter pour nous était de savoir combien de temps encore vous pourriez continuer à diriger ce groupe. On a beau m'accuser d'avoir la peau dure, ça m'a quand même beaucoup touché. Je ne nie pas que tout ça m'ait traversé l'esprit, mais enfin, Julius, je suis surtout choqué par ce

que cela implique pour vous... Je veux dire, soyons honnêtes, vous avez été plutôt, disons... vraiment important pour moi, vous m'avez aidé à régler des problèmes très lourds... Comment dire... Est-ce que je peux faire, est-ce que nous pouvons faire quelque chose pour vous ? Ce doit être terrible pour vous.

— Même chose pour moi », dit Gill.

Tous les autres (sauf Philip) reprirent en chœur.

« Je vais vous répondre, Tony. Mais laissez-moi d'abord vous dire comme je suis touché et vous rappeler qu'il y a encore deux ans, vous n'auriez jamais pu être aussi direct et vous livrer aussi généreusement. Pour répondre à votre question : oui, c'est terrible. Je ressens les choses par vagues. J'ai touché le fond pendant les deux premières semaines, au moment où j'avais annulé la séance. J'ai parlé sans interruption avec mes amis, avec l'ensemble de mon groupe d'entraide. Aujourd'hui, à l'heure où je vous parle, je me sens mieux. Vous savez, on s'habitue à tout, même à une maladie mortelle. Cette nuit, j'avais une petite phrase qui n'arrêtait pas de me trotter dans la tête : "La vie n'est qu'une foutue succession de pertes." »

Il s'arrêta. Personne ne parlait. Tout le monde fixait le sol. Julius ajouta : « Je veux prendre le problème à bras le corps... Je veux discuter de tout... Je ne veux rien cacher... mais, à moins que vous ayez une question précise à me poser, je vous ai tout dit maintenant et je ne crois pas nécessaire de consacrer la séance complète à mon cas. Je veux dire que j'ai la force de travailler avec vous, comme d'habitude. En fait, il est pour moi important que nous continuions à travailler comme nous l'avons toujours fait. »

Après un bref silence, Bonnie affirma : « Pour être très honnête avec vous, Julius, il y a une chose sur laquelle je pourrais travailler mais je ne sais pas... Mes problèmes me semblent insignifiants par rapport à ce que vous êtes en train de vivre. »

Gill leva les yeux et ajouta : « Moi aussi. Mes histoires – est-ce que je dois apprendre à parler à ma femme, rester avec elle, ou tout plaquer –, tout ça me paraît trivial, en comparaison. » Philip jugea le moment opportun. « Spinoza aimait employer une phrase latine, *sub specie aeternitatis*, qui signifie "sous l'aspect de l'éternité." Pour lui, les événements désagréables de la vie quotidienne deviennent moins dérangeants si on les aborde sous l'aspect de l'éternité, justement. Je crois que ce concept peut se révéler d'une immense utilité pour la psychothérapie. Peut-être... (il se tourna vers Julius et s'adressa directement à lui) peut-il offrir une forme de réconfort face au genre de tourments que vous traversez.

— Je vois bien que vous essayez de m'offrir quelque chose, Philip, et je vous en remercie. Mais pour l'instant, aborder la vie d'un point de vue cosmique n'est pas exactement le remède dont j'ai besoin. Je

m'explique. Cette nuit, j'ai mal dormi et je me suis senti triste de n'avoir jamais profité des choses au moment où elles arrivaient. Quand j'étais jeune, je voyais toujours le présent comme le prélude d'un avenir meilleur. Puis, le temps passant, je me suis soudain rendu compte que je faisais exactement le contraire, que je me saoulais de nostalgie. Je regrette maintenant de ne pas avoir assez chéri chaque instant, et c'est justement cela qui me pose problème dans votre philosophie du détachement : pour moi, c'est aborder la vie par le mauvais bout de la lorgnette.

— J'aurais une observation à faire, Julius, dit Gill. Je crois que vous n'accepterez pas grand chose de ce que Philip dira.

— Je serai attentif à toutes les observations, Gill. Mais c'est une opinion que vous venez de formuler, et non une observation... n'est-ce pas ?

— Eh bien, ce que j'observe, c'est que vous ne respectez rien de ce qu'il propose.

— Je sais ce que Julius dirait, Gill, intervint Rebecca : ce n'est toujours pas une observation, c'est un avis sur ses sentiments. En revanche, ce que moi j'observe (elle se tourne alors vers Julius), c'est que c'est la première fois que vous et Philip vous êtes adressés l'un à l'autre, même indirectement. Vous l'avez interrompu plusieurs fois, chose que je ne vous ai jamais vu faire avec qui que ce soit.

— Bien vu, Rebecca, répondit Julius. En plein dans le mille, observation précise et directe.

— Julius, dit Tony, je n'y suis pas du tout. Qu'est-ce qui se passe entre vous et Philip ? Je ne comprends pas.

Est-ce qu'il dit vrai quand il prétend que votre coup de téléphone a surgi de nulle part ? »

Julius resta assis quelques minutes, tête baissée, avant de répondre. « Oui, je peux comprendre que vous soyez tous un peu perplexes. Très bien, je vais tout vous raconter, du moins autant que ma mémoire me le permet. Après le verdict des médecins, je me suis senti profondément désespéré, comme si j'avais été condamné à mort. J'étais complètement assommé. Entre autres idées noires, j'ai commencé à me demander si tout ce que j'avais fait dans ma vie avait un quelconque sens, un sens profond. Pendant un ou deux jours, je me suis cogné la tête sur cette question. Puis, ma vie et mon travail étant tellement imbriqués l'un dans l'autre, j'ai commencé à penser à tous les patients que j'avais vus dans ma carrière. Est-ce que j'avais vraiment, et de manière durable, joué un rôle dans la vie de quelqu'un ? Je me suis dit que je n'avais pas une minute à perdre et j'ai donc décidé sur-le-champ de retrouver certains de mes anciens patients. Philip est le premier, et pour l'instant le seul, que j'aie contacté.

— Et pourquoi choisir Philip ? Tony demanda-t-il.

— C'est la question à soixante-quatre mille dollars... Ça existe toujours, la question à soixante-quatre mille dollars ? Enfin... pour aller vite : je ne sais pas vraiment pourquoi. Je me suis d'ailleurs longuement interrogé là-dessus. Ce n'était pas un choix très malin parce que si je voulais être rassuré sur mes compétences, alors il y avait des candidats bien mieux placés. Même en faisant tous les efforts du monde pendant trois années entières, je n'ai rien apporté à Philip. Peut-être espérais-je qu'il ait bénéficié d'un effet à retardement. Certains patients fonctionnent ainsi. Mais ce n'était pas le cas avec lui. Peut-être était-ce chez moi une forme de masochisme, une volonté de me flageller avec cette histoire. Peut-être aussi ai-je choisi mon plus grand échec afin de me donner une deuxième chance. Je dois vous avouer que je ne sais vraiment pas ce qui m'a motivé. Et puis, au cours de notre discussion, Philip m'a parlé de sa nouvelle carrière et m'a demandé si je voulais bien être son tuteur. Philip (Julius s'adressa à lui), j'imagine que vous avez parlé de tout cela au groupe ?

— Je leur ai fourni tous les détails nécessaires.

— Ça vous embêterait d'être encore un peu plus hermétique, s'il vous plaît ? »

Philip détourna les yeux et le reste du groupe se sentit mal à l'aise. Après un long silence, Julius dit : « Pardonnez mes sarcasmes, Philip, mais que voulez-vous que je fasse de votre réponse ?

— Je vous l'ai dit, j'ai fourni aux autres les détails nécessaires. »

Alors Bonnie s'adressa à Julius. « Je serai très franche. Tout cela est désagréable et je vole à votre secours. Je crois que vous n'avez pas besoin d'être harcelé de questions aujourd'hui, mais au contraire d'être ménagé. Dites-nous : que peut-on faire pour vous ?

— Merci Bonnie, vous avez raison. Je ne me sens pas très vaillant, aujourd'hui. Votre question est adorable mais je ne suis pas sûr de pouvoir y répondre. Je vais d'ailleurs vous confier un grand secret : il m'est arrivé d'entrer dans cette pièce en me sentant mal, pour telle ou telle raison personnelle, et d'en ressortir apaisé par le simple fait d'appartenir à un groupe aussi magnifique. Voilà peut-être la réponse à votre question. La meilleure chose que vous tous puissiez faire pour moi, c'est simplement d'utiliser le groupe et de ne pas faire en sorte que ma situation nous mène vers une impasse totale. »

Un silence, puis Tony dit : « Vu ce qui s'est passé aujourd'hui, il va y avoir du boulot.

— Oui, renchérit Gill, ce sera difficile de parler d'autre chose.

— C'est dans ce genre de situation que Pam me manque, dit Bonnie. Elle savait toujours comment se débrouiller, quelle que soit la situation, même la plus compliquée.

— C'est drôle, je pensais à elle tout à l'heure, dit Julius.

— Ce doit être de la télépathie, répondit Rebecca. J'ai aussi pensé à elle il y a deux minutes, quand vous parliez des échecs et des réussites. Je sais qu'elle était votre préférée parmi notre petite famille ici – ce n'est pas une question que je vous pose, c'est tellement évident. En revanche, avez-vous le sentiment d'avoir échoué avec elle, étant donné qu'elle est partie deux mois pour trouver une autre forme de thérapie et que nous nous n'avons pas su l'aider ? Votre orgueil a dû en prendre un sacré coup, non ? »

Julius désigna Philip d'un geste de la main. « Peut-être que vous devriez le tenir au courant.

— Pam est un vrai pilier du groupe », dit Rebecca à Philip, qui ne la regardait pas. « Son mariage, comme sa liaison avec son amant, se sont effondrés. Elle avait décidé de quitter son mari mais son amant, lui, a décidé de rester avec sa femme. Alors elle s'est mise à haïr ces deux hommes au point d'en être obsédée jour et nuit. Malgré tous nos efforts, nous n'avons jamais trouvé le moyen de l'aider. Par dépit, elle est partie en Inde pour trouver de l'aide auprès d'un célèbre gourou, dans un centre de méditation bouddhiste. »

Philip ne disait rien.

Rebecca se tourna de nouveau vers Julius. « Comment avez-vous ressenti son départ ?

— Vous savez, il y a encore quinze ans, je m'en serais vraiment formalisé. Pire encore, je pense que je m'y serais opposé et lui aurais clairement dit que sa quête d'une autre forme d'explication n'était qu'une simple résistance au changement. Mais c'est moi qui ai changé, justement. Maintenant je me dis que toute aide est la bienvenue et que participer à une autre forme d'épanouissement personnel, aussi bizarre soit-il, peut souvent ouvrir de nouvelles voies pour notre travail psychothérapeutique. Et je suis convaincu que ce sera le cas avec Pam.

— Peut-être que ce n'aura pas été un choix bizarre pour elle mais, au contraire, un excellent choix, dit Philip. Schopenhauer admirait beaucoup la méditation orientale, l'accent qu'elle met sur la purification de l'esprit et la vision au-delà des illusions, sa volonté d'apaiser la souffrance en enseignant le détachement. En fait, il fut le premier à introduire la pensée orientale dans la philosophie occidentale. »

Le commentaire de Philip ne s'adressait à personne en particulier, et personne ne répondit. Julius était irrité d'entendre le nom de Schopenhauer prononcé aussi souvent, mais il n'en dit rien, ayant remarqué que certains des membres acquiesçaient aux remarques de Philip.

Après un bref silence, Stuart se lança. « Est-ce que nous ne devrions pas plutôt revenir à ce dont nous parlions tout à l'heure, lorsque Julius nous disait qu'il souhaitait ardemment que nous nous remettions au

travail tous ensemble ?

— Je suis d'accord, dit Bonnie, mais par où commencer ? Et si on faisait un point rapide sur toi et ta femme, Stuart ? La dernière fois, elle t'avait envoyé un mail pour te dire qu'elle songeait à te quitter.

— Les choses se sont un peu calmées et nous sommes revenus au *statu quo*. Elle garde ses distances mais, au moins, les choses n'ont pas empiré. Voyons voir ce qui se passe pour les autres membres. » Stuart passa en revue chacun d'entre eux. « Je vois deux questions à l'ordre du jour. Gill, comment ça va avec Rose ? Que s'est-il passé depuis la dernière fois ? Et toi, Bonnie, tu disais tout à l'heure que tu voulais parler de quelque chose que tu estimais trop trivial.

— J'aimerais passer mon tour aujourd'hui, répondit Gill en regardant par terre. J'ai déjà abusé de votre temps la dernière fois. Mais pour aller très vite : c'est la défaite et la capitulation. J'ai honte d'être retourné chez moi exactement dans les mêmes conditions. Tous ces conseils que vous m'avez donnés, Philip et les autres, je n'en ai rien fait. Un gâchis. Et toi, Bonnie ?

— Mes problèmes sont dérisoires, aujourd'hui.

— Rappelez-vous ma version de la loi de Boyle, dit Julius. Une petite dose d'angoisse s'étend indéfiniment et finit par occuper tout l'espace disponible. Par conséquent, vous la ressentez aussi douloureusement que ceux chez qui elle est liée à des choses beaucoup plus pénibles. » Il regarda ensuite sa montre. « Nous arrivons juste à la fin de la séance... Voulez-vous que nous en parlions la prochaine fois ?

— Pour que j'arrête de flipper pendant toute la semaine, vous voulez dire ? demanda Bonnie. Ce n'est pas une mauvaise idée. Ce dont je voulais vous parler porte sur le sentiment que j'ai d'être une fille moche, grosse et maladroite, alors que Rebecca et Pam sont belles et... et élégantes. Toi, Rebecca, toi surtout, tu réveilles en moi de vieilles angoisses, des angoisses que j'ai toujours eues, celles d'être une gourde, une fille pas belle et indésirable. » Bonnie s'arrêta et regarda Julius. « Voilà, c'est dit.

— Et c'est au programme de la semaine prochaine », conclut Julius, qui se leva pour signifier que la séance était terminée.

Un homme de hautes et rares facultés intellectuelles, obligé de se livrer à quelque occupation purement utile [...] est comme un vase précieux, orné des plus belles peintures, qu'on emploierait pour le service de la cuisine.

1807 – COMMENT ARTHUR SCHOPENHAUER FAILLIT DEVENIR MARCHAND

Le grand tour d'Europe des Schopenhauer s'acheva en 1804. C'est le cœur lourd qu'Arthur, alors âgé de seize ans, honora l'engagement pris auprès de son père de débiter son apprentissage chez le sénateur Jenisch, un grand négociant de Hambourg. Menant double vie, Arthur s'acquittait de toutes les tâches quotidiennes de son apprentissage mais passait le plus clair de son temps libre à étudier, en cachette, les grands esprits de l'Histoire. Mais il était tellement imprégné de l'influence de son père que ces instants volés le plongeaient dans le plus profond remords.

Puis survint, neuf mois plus tard, l'événement qui allait bouleverser à jamais la vie d'Arthur. Bien que Heinrich Schopenhauer ne fût âgé que de soixante-cinq ans, sa santé se dégradait très vite. Il avait l'air bilieux, fatigué, déprimé et perdu, ne reconnaissant même plus, parfois, de vieilles connaissances. Le 20 avril 1805, malgré son infirmité, il put se rendre à son entrepôt de Hambourg, grimpa lentement dans la soupente du grenier à blé, puis se jeta par la fenêtre dans le canal de Hambourg. Quelques heures plus tard, on retrouva son cadavre en train de flotter sur les eaux glacées.

Tout suicide provoque chez les proches de la victime une onde de choc, de culpabilité et de colère. Tout cela, Arthur le ressentit. Imaginez les sentiments complexes qu'il put éprouver. Parce qu'il avait aimé son père, il eut du chagrin et un grand sentiment de perte. Parce qu'il lui en avait voulu aussi – plus tard il dira souvent combien il avait souffert de la dureté de cet homme –, il en conçut du remords. Enfin la possibilité, merveilleuse, de se libérer de son emprise dut le faire culpabiliser. Arthur comprit à ce moment-là que son père l'aurait toujours empêché de devenir philosophe. À cet égard, on songe à deux autres grands philosophes de l'éthique, également libres penseurs : Nietzsche et Sartre qui, tous les deux, perdirent leur père très jeunes.

Nietzsche serait-il devenu l'Antéchrist si son père, un pasteur luthérien, n'était pas mort alors qu'il était encore un enfant ? Et dans son autobiographie, Sartre parle du soulagement qu'il eut de ne plus avoir à gagner l'approbation de son père. D'autres, comme Kierkegaard, ou Kafka par exemple, n'eurent pas cette chance : toute leur vie, ils furent écrasés par le regard de leur père.

Bien que l'œuvre d'Arthur Schopenhauer soit un immense recueil d'idées, de sujets, de curiosités historiques et scientifiques, de notions et de sentiments, on n'y trouve qu'un ou deux passages véritablement tendres, et ils portent sur son père. Dans l'un d'entre eux, Arthur se montre fier de la manière dont Heinrich admettait qu'il faisait des affaires pour gagner de l'argent, et il compare cette franchise paternelle à l'hypocrisie de nombreux de ses pairs philosophes (notamment Hegel et Fichte) qui couraient après l'argent, le pouvoir et la gloire tout en prétendant œuvrer pour le bien de l'humanité.

À soixante ans, il voulut dédier ses œuvres complètes à la mémoire de son père. Il plancha longuement sur cette dédicace qui, finalement, n'allait jamais être publiée. L'une des versions en était : « Noble, excellent esprit ! à qui je dois tout ce que je suis et accomplis [...] Et je veux que tous ceux qui trouvent dans mon œuvre quelque joie, quelque consolation ou quelque enseignement, entendent ton nom et sachent que si HFS n'avait pas été l'homme qu'il fut, AS aurait cent fois péri. »

Cette puissante dévotion filiale d'Arthur ne laisse pas de surprendre quand on connaît l'absence, chez Heinrich, de toute affection affichée pour son fils. Les lettres qu'il lui écrivait étaient très critiques. Par exemple : « On ne peut pas vivre de danse et d'équitation quand on est un commerçant dont les lettres doivent être lues et donc bien écrites. Je trouve que de temps en temps tes majuscules sont encore de véritables avortons. » Ou encore : « Je compte sur toi pour que tu arrives à marcher le corps droit [...] afin que tu n'aies pas le dos rond, ce qui a l'air atroce [...] quand on voit dans le réfectoire quelqu'un se tenir ainsi voûté, on le prend pour quelque cordonnier ou quelque tailleur déguisé. » Dans sa toute dernière lettre, Heinrich lui donnait ses instructions : « Et, pour ce qui est de se tenir le corps droit, aussi bien en marchant que dans la position assise, je te conseille de demander à tous ceux avec qui tu as affaire de te donner un coup quand tu ne penses pas à cette importante affaire. Des enfants princiers ont procédé de la sorte et n'ont pas craint de souffrir pendant une courte période afin de ne pas avoir l'air de butors toute leur vie durant. »

Arthur était bien le fils de son père, tant du point de vue physique que de celui du tempérament. Quand il avait dix-sept ans, sa mère lui écrivit : « Je ne sais que trop bien que tu ne possèdes guère cette

bonne humeur propre à la jeunesse et que tu possèdes tout au contraire, triste part d'héritage reçue de ton père, une forte disposition à la mélancolie. »

Arthur hérita également de son père un sens profond de l'intégrité, qui joua un rôle décisif dans le dilemme auquel il fut confronté à la mort de Heinrich : devait-il poursuivre son apprentissage, quand bien même il haïssait le monde du commerce ? En fin de compte, il décida de faire ce que son père aurait fait : honorer son engagement.

Sur cette décision, il écrivit : « Je continuais à travailler chez un négociant, en partie parce que l'immense douleur avait brisé l'énergie de mon génie, en partie parce que je me faisais des scrupules d'annuler les décisions de mon père immédiatement après sa mort. »

Si Arthur se sentit coincé et obligé, après le suicide de son père, en revanche sa mère n'eut pas de tels scrupules. Elle changea du tout au tout, à une vitesse stupéfiante. Dans une lettre à son fils de dix-sept ans, elle dit : « Nos deux caractères sont tellement différents : tu es par nature irrésolu, je suis quant à moi trop prompte, trop résolue. » Après quelques mois de veuvage, elle vendit la maison familiale, liquida la respectable entreprise Schopenhauer et quitta Hambourg. Elle s'en vanta auprès d'Arthur : « Je choisirai toujours l'option la plus palpitante. Considère le choix de ma résidence : au lieu de m'en retourner dans ma ville natale, auprès de mes proches et de mes amis, comme n'importe quelle autre femme l'eût fait à ma place, j'ai choisi Weimar, qui m'était presque inconnue. »

Pourquoi Weimar ? Johanna était ambitieuse et mourait d'envie de se trouver près de l'épicentre de la culture allemande. Suprêmement consciente de ses talents mondains, elle se savait capable de provoquer le destin. Ainsi, en l'espace de quelques mois, elle s'était recréé une vie extraordinaire, animant le plus brillant des salons de Weimar, se liant d'amitié avec Goethe et avec tant d'autres écrivains ou artistes qui comptaient. Puis elle embrassa très vite une carrière couronnée de succès, d'abord en écrivant des récits de voyage inspirés de son grand tour d'Europe et d'un séjour qu'elle fit dans le sud de la France. Ensuite, sous les injonctions de Goethe, elle se tourna vers la fiction et écrivit une série de textes romantiques. Elle fut l'une des toutes premières femmes vraiment libérées, la première en Allemagne à gagner sa vie comme écrivain. Au cours des dix années qui suivirent, Johanna Schopenhauer devint une romancière réputée, la Danielle Steel du XIX^e siècle. Pendant des décennies, Arthur ne serait connu que comme « le fils de Johanna Schopenhauer. » À la fin des années 1820, les œuvres complètes de Johanna furent publiées en vingt volumes.

Bien que la postérité (se fiant en grande partie aux critiques acerbes d'Arthur à l'encontre de sa mère) ait généralement dépeint

Johanna comme une femme narcissique et égocentrique, il ne fait pas de doute que c'est elle – et elle seule – qui a délivré Arthur de sa servitude et l'a mené sur le chemin de la philosophie. L'instrument de cette délivrance fut une lettre prophétique qu'elle lui écrivit en avril 1807, soit deux ans après le suicide du père :

Cher Arthur,

Le ton calme et sérieux de ta lettre du vingt-huit mars, passant de ton esprit au mien, m'a réveillée et m'a laissé entendre que tu étais peut-être en passe de manquer complètement ta vocation ! C'est pourquoi je dois absolument tout mettre en œuvre pour te sauver, autant qu'il m'est possible de le faire. Je sais ce que signifie de vivre une vie qui vous répugne et je veux t'épargner, si c'est possible, mon cher fils, cette calamité. Oh, cher, très cher Arthur, pourquoi ma voix fut-elle si peu entendue ? Car, ce que tu souhaites aujourd'hui, je le désirais ardemment. Combien j'ai lutté pour que cela se fit, malgré tout ce que l'on me reprochait [...] si tu ne souhaites pas faire partie de l'honorable tribu des philistins, sache, mon cher Arthur, que je ne jeterai aucun obstacle sur ta route. Il n'y a que toi qui puisses chercher ta propre voie et la choisir. Alors je te prodiguerai mes conseils et mon secours, quand et où je le pourrai. Tente d'abord de trouver la paix avec toi-même [...] rappelle-toi que tu dois choisir des études qui t'assureront un bon salaire, non seulement parce que c'est ta seule façon de vivre, car tu ne seras jamais assez riche pour vivre de ton seul héritage. Si tu as fait ton choix, dis-le-moi ; mais tu dois prendre cette décision en ton âme et conscience... Si tu te sens la force et le cœur de le faire, je te tendrai volontiers la main. Mais ne va pas croire que la vie d'un homme bien instruit est toujours délicieuse. Je puis le constater autour de moi, cher Arthur. C'est une vie épuisante, angoissante, surchargée de travail : seul le plaisir qu'on en tire lui donne son charme. On ne devient pas riche avec cette vie ; c'est dans la douleur qu'un écrivain gagne sa pitance [...] Pour gagner sa vie en écrivant, il faut être capable de produire des ouvrages excellents [...] aujourd'hui plus que jamais, nous avons besoin d'esprits brillants. Réfléchis bien, Arthur, et choisis. Mais alors sois ferme, ne laisse jamais ta persévérance faiblir et tu atteindras ton but. Choisis ce que bon te semble [...] mais, les yeux pleins de larmes, je t'implore : ne triche pas avec ta conscience. Prends soin de toi avec honnêteté et sérieux. Le bien-être de ta vie est en jeu, autant que le bonheur de mes vieux jours ; car seuls toi et Adèle pouvez véritablement remplacer ma jeunesse perdue. Je ne saurais supporter de te savoir malheureux, surtout si je devais m'en vouloir d'avoir laissé un tel malheur t'arriver par une trop grande négligence de ma part. Tu vois, cher Arthur, que je t'aime tendrement et que je veux t'aider en tout. Je n'exige en retour que ta confiance et ta promesse, une fois que tu te seras décidé, de suivre mon conseil en assumant tes choix. Et ne me blesse pas par esprit de rébellion. Tu sais que je ne suis pas têtue. Je sais comment céder face aux arguments et je ne te demanderai jamais rien que je ne puisse soutenir par des arguments [...] Adieu, cher Arthur, cette lettre doit vite te parvenir et mes doigts me font mal. Garde en tête tout ce que je t'envoie et t'écris, et réponds-moi vite.

Ta mère

J. Schopenhauer

Très âgé, Arthur écrira : « Lorsque j'eus fini de lire cette lettre, j'éclatai en sanglots. » Par retour de courrier, il choisit de se libérer de l'apprentissage qu'il suivait, ce à quoi Johanna répondit : « La rapidité de ta décision, si contraire à tes habitudes, m'inquiéterait de tout

autre que toi, je craindrais une précipitation ; chez toi, cela me rassure, j'y vois la puissance de l'instinct naturel qui te pousse. »

Johanna ne perdit pas de temps. Elle signifia au négociant-tuteur d'Arthur et au propriétaire de sa maison qu'il quittait Hambourg. Elle organisa son déménagement et le fit inscrire dans un *gymnasium* de Gotha, à cinquante kilomètres de sa propre maison de Weimar.

Les chaînes d'Arthur étaient brisées.

N'est-il pas surprenant, merveilleux même, de voir l'homme vivre une seconde vie in abstracto à côté de sa vie in concreto ? [...] Là, de ces hauteurs sereines de la méditation, tout ce qui l'avait poussé, tout ce qui l'avait fortement frappé en bas, lui semble froid, décoloré, étranger à lui-même, du moins pour l'instant ; il est simple spectateur, il contemple.

PAM EN INDE

Alors que le train reliant Bombay à Igatpuri s'apprêtait à faire une halte dans un petit village, Pam entendit le son des cymbales de cérémonie et tenta de distinguer quelque chose à travers la fenêtre crasseuse du train. Un garçon aux yeux sombres, âgé de dix ou onze ans, pointant le doigt vers elle, courait le long du train en brandissant un tapis et un seau en plastique jaune.

Depuis qu'elle était arrivée en Inde deux semaines plus tôt, Pam avait passé son temps à secouer la tête pour dire non. Non aux guides pour touristes, non aux cireurs de chaussures, non aux jus d'oranges fraîchement pressées, aux tissus en sari, aux chaussures de tennis Nike, aux échanges de devises. Non aux mendiants et non à de nombreuses propositions sexuelles, faites parfois franchement, d'autres fois plus discrètement, en faisant des clins d'œil, en levant les sourcils, en s'humectant les lèvres ou en tirant la langue. Enfin, pensa-t-elle, quelqu'un qui m'offre quelque chose dont j'ai réellement besoin. Elle fit très clairement oui de la tête au jeune laveur de vitres, lequel répondit par un immense sourire. Ravi d'avoir été entendu et engagé par Pam, il nettoya la fenêtre avec de grands gestes théâtraux.

Pam le paya grassement et, comme il s'attardait longuement à la contempler, elle lui demanda instamment de déguerpir. Puis elle se rassit et observa une procession de villageois en train de cheminer lentement dans une rue poussiéreuse, une procession menée par un prêtre vêtu d'un pantalon bouffant écarlate et d'un châle jaune. Ces gens se dirigeaient vers le parc situé au centre du village, où trônait une grande statue de Ganesh en carton-pâte, un petit corps gras ressemblant à Bouddha que surmontait une tête d'éléphant. Chacun – le prêtre, les hommes vêtus d'un blanc étincelant, les femmes et leurs habits safran et magenta – portait de petites statues de Ganesh. Des jeunes filles répandaient des fleurs autour d'elles, pendant que des

adolescents transportaient, deux par deux, des pieux munis de brûle-parfums d'où s'envolaient des nuages d'encens. Parmi les claquements de cymbale et les roulements de tambour, tout le monde chantait : *Ganapati bappa Moraya, Purchya varshi laukariya*.

« Excusez-moi, pourriez-vous me traduire ce qu'ils chantent ? » Pam s'adressait au seul autre passager du compartiment, un homme à la peau cuivrée qui était assis juste en face d'elle, en train de boire du thé. Vêtu d'un pantalon et d'une ample chemise en coton, il était élégant et séduisant. Au moment où Pam lui posa sa question, il avala de travers et ne put que tousser convulsivement. Il était absolument ravi de cette question, ayant désespérément cherché, depuis le départ du train à Bombay, à engager la conversation avec cette belle femme qui était assise en face de lui – mais à chaque fois en vain. Après une dernière salve de toux, il répondit avec un petit couac dans la voix : « Je vous prie de m'excuser, Madame. Nous ne sommes pas toujours maîtres de nos réactions physiologiques. Ce que ces gens disent, comme d'ailleurs toute l'Inde aujourd'hui, signifie : “Bien-aimé Ganapati, seigneur de Moraya, reviens vite l'année prochaine.” »

— Ganapati ?

— Oui, je sais, c'est difficile à comprendre. Mais peut-être le connaissez-vous mieux sous son nom plus courant de Ganesh. Il en possède plein d'autres encore, par exemple Vighneswara, Vinayaka ou Gajanaana.

— Et cette procession ?

— C'est le début de la fête de Ganesh, qui va durer dix jours. Vous aurez peut-être la chance de voir, à la fin de la fête, si vous êtes à Bombay la semaine prochaine, tous les habitants de la ville marcher dans l'océan et plonger leurs statues de Ganesh dans les vagues qui s'abattent.

— Oh, et ça ? C'est une lune ? Ou un soleil ? » Pam montrait du doigt quatre enfants en train de porter un imposant globe en carton-pâte jaune.

Vijay était aux anges. Il était enchanté de toutes ces questions et ne souhaitait qu'une chose : que la halte du train se prolonge et que leur conversation n'en finisse pas de se poursuivre. Des femmes aussi voluptueuses, il en avait toujours vu dans les films américains, mais jamais il n'avait eu la chance de pouvoir parler à l'une d'entre elles. La grâce et la beauté pâle de cette femme excitait son imagination. Elle semblait tout droit sortie des anciennes gravures érotiques du *Kama Sutra*. « Mais que donnera cette rencontre ? » se demanda-t-il. Est-ce que ce pouvait être le tournant de sa vie qu'il avait si longtemps cherché ? Il était libre, son usine de vêtements l'avait rendu riche – au regard des standards indiens. Sa jeune fiancée, encore une adolescente, était morte d'une tuberculose deux ans plus tôt. Tant que

ses parents ne lui avaient pas trouvé nouvelle femme, il était donc disponible.

« Ah, c'est bien une lune que les enfants tiennent, en hommage à une vieille légende. Il faut tout de même que vous sachiez que Ganesh était connu pour son appétit. Regardez son gros ventre... Un jour, il fut invité à un festin et se bourra de ces pâtisseries du désert qu'on appelle *laddoos*. Vous y avez déjà goûté ? »

Pam s'empressa d'acquiescer, de peur que l'homme n'en sorte quelques-uns de sa valise. L'un de ses amis proches ayant attrapé une hépatite dans un salon de thé indien, elle préférerait s'en tenir au conseil de son médecin : ne rien manger d'autre que de la nourriture d'hôtel quatre étoiles. Quand elle s'éloignait de son hôtel, elle se limitait à des aliments entourés par une couche protectrice. Surtout des mandarines, des œufs durs, des cacahuètes.

« Ma mère faisait de délicieux *laddoos* à la noix de coco, poursuivit Vijay. Ce sont essentiellement des boules de farine frites, avec du sirop de cardamome sucré... Ça paraît simple mais, croyez-moi, ils sont bien plus que la simple somme de tous leurs ingrédients. Pour revenir à Ganesh, qui s'était donc empiffré au point de ne plus pouvoir tenir debout, il perdit l'équilibre et tomba, sa panse éclata et tous les *laddoos* ressortirent de son corps.

« Tout ceci eut lieu en pleine nuit, en présence d'un seul témoin, la Lune, qui trouva la chose hautement comique. Furieux, Ganesh maudit la Lune et la bannit de son univers. Mais le monde entier pleurait l'absence de la Lune et une assemblée des dieux demanda que Shiva, le père de Ganesh, le persuade de revenir sur sa décision. La Lune repentante s'excusa aussi de son comportement. Finalement, Ganesh modifia sa condamnation et annonça que la Lune ne serait invisible qu'un seul jour par mois et ne pourrait être visible dans toute sa splendeur qu'un autre jour seulement. »

Après un bref silence, Vijay ajouta : « Maintenant vous comprenez pourquoi la Lune joue un rôle important dans les fêtes du dieu Ganesh.

— Merci pour votre explication.

— Mon nom est Vijay, Vijay Pande.

— Et moi, je m'appelle Pam, Pam Swanvil. Quelle belle histoire ! Et quel drôle de dieu incroyable, cette tête d'éléphant sur ce corps de Bouddha ! Pourtant les villageois ont l'air de prendre leurs mythes tellement au sérieux... Comme s'ils étaient vraiment...

— Il est intéressant de se pencher sur l'imagerie qui entoure Ganesh », l'interrompit gentiment Vijay en décrochant, sous sa chemise, un grand pendentif sur lequel était gravée une image de Ganesh. « Notez bien que chaque trait de Ganesh possède une signification profonde et donne une instruction morale. Regardez sa

grosse tête d'éléphant, elle nous demande de penser en grand. Les grandes oreilles ? D'écouter plus attentivement. Les petits yeux nous rappellent qu'il faut se concentrer et affiner notre regard, la petite bouche qu'il faut moins parler. Et je n'oublie jamais ces instructions de Ganesh : même au moment où je vous parle, je me souviens de son conseil et je me retiens de trop parler. Vous pouvez m'aider en m'arrêtant si je vous dis plus que vous ne voulez en savoir.

— Non, pas du tout. Ce que vous dites sur l'imagerie de Ganesh m'intéresse beaucoup.

— Il y a plein d'autres choses encore. Regardez bien de plus près : nous, Indiens, nous sommes des gens très sérieux. » Alors il fouilla dans le sac en cuir qu'il portait à l'épaule et en sortit une petite loupe.

S'emparant de celle-ci, Pam se pencha pour étudier le pendentif de Vijay. Elle put sentir son odeur de cannelle et de cardamome, mêlée à celle du coton fraîchement repassé. Comment pouvait-il donc sentir si bon et si frais dans ce compartiment poussiéreux et fermé ? « Il ne possède qu'une seule défense, observa-t-elle.

— Ce qui signifie : gardez le Bien et rejetez le Mal.

— Et qu'est-ce qu'il tient dans les mains ? Une hache ?

— Oui, pour couper tous les liens qui vous retiennent.

— Cela ressemble à la doctrine bouddhiste.

— En effet. Rappelez-vous que Bouddha est sorti de l'océan de Shiva.

— Et Ganesh tient quelque chose dans son autre main. C'est difficile à distinguer... un fil ?

— Une corde, pour se rapprocher toujours plus de ses plus hautes aspirations. »

Soudain le train fit une embardée et se remit en marche.

« Notre véhicule revient à la vie, dit Vijay. Vous avez remarqué le véhicule de Ganesh ? Là, sous son pied. »

Pam se rapprocha encore pour regarder à travers la loupe et sentir discrètement l'odeur de Vijay. « Ah oui, la souris ! Je la vois sur toutes les statues et les peintures de Ganesh. Mais je n'ai jamais compris ce qu'elle faisait là.

— Pourtant, c'est le plus intéressant de tous ses attributs. La souris, c'est le désir. Vous pouvez la chevaucher, mais à la seule condition de bien la tenir sous votre contrôle. Sinon elle fait des ravages. »

Pam se tut. Tandis que le train passait en toussotant devant des arbres décharnés, des temples posés ça et là, des buffles dans des mares boueuses et des fermes dont la terre rouge avait été épuisée par des milliers d'années de labour, elle regarda Vijay et se sentit profondément reconnaissante à son égard. Avec quelle gentillesse, quelle discrétion il lui avait montré son pendentif et évité l'embarras de tenir des propos irrespectueux sur sa religion ! Jamais un homme

ne l'avait autant respectée. « Mais non, se dit-elle, ne mets pas dans le même sac tous les hommes charmants que tu connais. » Elle pensa alors à son groupe. À Tony, qui aurait fait n'importe quoi pour elle, à Stuart aussi, qui pouvait se montrer généreux, et à Julius, dont l'amour semblait sans bornes. Mais la subtilité de Vijay, c'était peu banal. C'était exotique.

Et Vijay, justement ? Lui aussi se mit à rêver en repensant à sa conversation avec Pam. Transi comme rarement, son cœur se mit à battre la chamade. Il voulut se calmer. Ouvrant sa sacoche en cuir, il en sortit un vieux paquet de cigarettes tout écrasé. Non pas pour fumer – le paquet était vide et il savait aussi à quel point les Américains peuvent être bizarres avec la cigarette –, mais simplement pour examiner le paquet bleu et blanc, avec la silhouette d'un homme portant un haut de forme et, en belles lettres noires, le nom de la marque : *The Passing Show* – le spectacle.

L'un de ses tout premiers professeurs de religion avait en effet attiré son attention sur ces *Passing Show*, les cigarettes de son père, et lui avait demandé de commencer sa méditation en regardant la vie entière comme un spectacle, une rivière charriant tous les objets, toutes les expériences et tous les désirs sous son œil impassible. Vijay médita cette image d'une rivière qui coule et écouta les mots inaudibles que son esprit lui disait : *anitya, anitya* – « l'impermanence ». Tout est transitoire, se rappela-t-il, toute vie, toute expérience passe aussi sûrement et inexorablement que le paysage aperçu de la fenêtre du train. Il ferma les yeux, respira profondément et reposa la tête sur son siège. Son pouls ralentit. Il atteignait les terres accueillantes de la sérénité.

Pam, qui n'avait pas cessé de l'observer discrètement, ramassa le paquet qui était tombé par terre, lut le nom de la marque et dit : « *The Passing Show*... Drôle de nom pour des cigarettes. »

Vijay ouvrit lentement les yeux. « Je vous l'ai dit : nous, les Indiens, nous sommes des gens très sérieux. Même nos paquets de cigarettes donnent des messages sur la manière de mener sa vie. La vie *est* un spectacle. Je médite là-dessus dès que je ressens une turbulence intérieure.

— Est-ce que c'était le cas il y a quelques instants ? Je n'aurais pas dû vous déranger. »

Vijay sourit et secoua doucement la tête. « Un jour, mon professeur m'a dit qu'on ne peut pas être dérangé par les autres, mais uniquement par soi-même. » Il hésita, réalisant qu'en ce moment même il était absolument inondé de désir. Il avait tellement recherché l'attention de sa compagne de voyage qu'il avait transformé sa pratique méditative en une simple curiosité, tout ça pour décrocher un sourire de cette femme charmante qui n'était qu'une simple apparition

dans le spectacle, vouée à bientôt disparaître de sa vie et à se dissoudre dans le néant du passé. Conscient aussi que ses prochaines paroles ne feraient que l'éloigner un peu plus de sa route, Vijay se jeta pourtant tête la première.

« Je dois vous dire quelque chose : longtemps je chérirai notre rencontre et notre conversation. Car je vais bientôt descendre du train pour me rendre dans un ashram, où je devrai me murer dans le silence dix jours durant. Et je serai toujours immensément reconnaissant aux mots que nous avons échangés, aux moments que nous avons partagés. Cela me fait penser à ces films américains où le condamné à mort a le droit de commander tout ce qu'il veut pour son dernier dîner. Eh bien, permettez-moi de vous dire que, pour ma dernière conversation, mes vœux ont été pleinement exaucés. »

Pam se contenta d'opiner. Elle qui était rarement prise au dépourvu ne sut comment répondre directement à la courtoisie de Vijay. « Dix jours dans un ashram ? Vous voulez parler d'Igatpuri ? Mais c'est là que je me rends pour faire une retraite.

— Dans ce cas, nous avons la même destination et le même objectif : nous initier à la méditation Vipassana⁽⁶⁾ grâce au vénérable gourou Goenka. Et c'est pour très bientôt... C'est le prochain arrêt.

— Vous avez bien dit “dix jours de silence” ?

— Oui, Goenka exige toujours ce qu'il appelle le noble silence. À part les nécessaires discussions avec le personnel, les élèves ne doivent en effet prononcer aucun mot. Avez-vous déjà eu une expérience méditative ? »

Pam fit non de la tête. « Je suis professeur d'université. J'enseigne la littérature anglaise et, l'an dernier, l'une de mes étudiantes a eu une expérience heureuse, qui l'a transformée, à Igatpuri. Elle s'est ensuite occupée activement d'organiser des retraites Vipassana aux États-Unis. Aujourd'hui, elle est en train de préparer un voyage de Goenka en Amérique.

— Votre étudiante voulait offrir un cadeau à son professeur. Souhaitait-elle que, vous aussi, vous subissiez une transformation ?

— Oui, quelque chose comme ça. Non pas qu'elle ait pensé que j'avais besoin de changer quelque chose de particulier en moi mais, ayant elle-même tellement profité de l'expérience, elle a voulu que moi, comme d'autres, je la partage avec elle.

— Évidemment. Je me suis mal exprimé, pardonnez-moi. En aucun cas je n'ai voulu dire que vous aviez besoin d'être transformée... Non, c'est l'enthousiasme de votre étudiante, qui m'intéressait. Quoi qu'il en soit, vous a-t-elle préparée à cette retraite ?

— Non, et à dessein. Elle est tombée elle-même par hasard sur cette retraite et elle m'a conseillé d'y participer avec l'esprit très ouvert. Vous secouez la tête... Vous n'êtes pas d'accord.

— Souvenez-vous que les Indiens secouent la tête de gauche à droite quand ils sont d'accord et de haut en bas quand ils ne le sont pas – le contraire de ce que font les Américains.

— Oh, mon Dieu ! Vous savez, j'ai dû m'en rendre compte inconsciemment, parce que depuis mon arrivée ici tous mes rapports avec les gens ont été un peu décalés. J'ai dû troubler les gens avec qui j'ai discuté.

— Non, non, les Indiens qui entrent en contact avec des Occidentaux s'adaptent sans problème. Pour revenir au conseil que vous a donné votre étudiante, je ne suis pas totalement certain qu'il faille faire cette retraite sans préparation. Permettez-moi de souligner que ce n'est pas une retraite pour débutants : noble silence, méditation dès 4 heures du matin, peu de sommeil, un repas par jour. C'est un régime sec et il faut être fort. Ah, le train ralentit. Nous sommes arrivés à Igatpuri. »

Vijay se leva, rassembla ses affaires et descendit la valise de Pam du porte-bagages supérieur. Le train s'arrêta complètement. Vijay s'apprêta à partir et dit : « L'expérience commence. »

Face à ces mots peu rassurants, Pam devenait de plus en plus inquiète. « Cela signifie-t-il que nous ne pourrions pas nous parler pendant la retraite ?

— Aucune communication, même écrite, même par signes.

— Et les e-mails ? »

Vijay ne souriait plus. « Le noble silence est le bon chemin pour profiter de Vipassana. » Il avait l'air différent. Pam le sentait déjà ailleurs.

« Au moins, dit-elle, cela me rassure de savoir que vous serez là. C'est moins angoissant de savoir que nous serons seuls ensemble.

— Seuls ensemble. C'est bien trouvé, répondit-il sans la regarder.

— Peut-être, dit Pam, nous reverrons-nous dans ce train après la retraite.

— Ne pensons pas à cela. Goenka va nous apprendre que seul le présent doit compter pour nous. Hier et demain n'existent pas. Les souvenirs du passé et les aspirations futures n'engendrent qu'angoisse. Le chemin vers la sérénité passe par l'observation du présent, en lui permettant de flotter, imperturbable, sur la rivière de notre conscience. » Sans regarder en arrière, Vijay remonta son sac sur l'épaule, ouvrit les portes du compartiment et s'éloigna.

Il a fallu que l'intelligence de l'homme fût obscurcie par l'amour pour qu'il ait appelé beau ce sexe de petite taille, aux épaules étroites, aux larges hanches et aux jambes courtes.

Arthur Schopenhauer sur les femmes

Te lamenter sur le monde stupide et la misère humaine [...] cela me fait passer une mauvaise nuit et faire de mauvais rêves [...] Je n'ai plus eu aucun moment désagréable dont tu ne portais la responsabilité.

Lettre de Johanna Schopenhauer à son fils

LA GRANDE FEMME DE SCHOPENHAUER

Dans la vie d'Arthur, la femme la plus importante – et de loin – fut sa mère, Johanna, avec laquelle il eut des rapports tourmentés et ambigus qui allaient se terminer en catastrophe. Dans la lettre que Johanna adressa à son fils pour le libérer de son apprentissage se faisaient jour d'admirables sentiments maternels : ses angoisses, son amour et ses espoirs pour lui. Néanmoins, tout ceci exigeait aussi une clause conditionnelle. En l'occurrence, qu'Arthur se maintienne à une distance raisonnable d'elle. D'où ce conseil de quitter Hambourg pour Gotha plutôt que pour Weimar, où elle résidait, à cinquante kilomètres de là.

Le semblant de chaleur affective qui unit les deux êtres après qu'Arthur eut été libéré de ses chaînes s'évapora très vite à cause de la brièveté du séjour qu'il fit à l'école préparatoire de Gotha. Au bout de six mois, en effet, Arthur, alors âgé de dix-neuf ans, fut renvoyé après avoir écrit un poème intelligent mais cruellement moqueur sur l'un de ses professeurs. Arthur implora alors sa mère de pouvoir vivre auprès d'elle et de poursuivre ses études à Weimar.

Johanna, elle, ne trouvait pas cela amusant du tout. Bien au contraire, la perspective de devoir vivre aux côtés d'Arthur la mit dans une colère noire. Les rares et brèves visites qu'il lui avait faites pendant ses six mois passés à Gotha avaient toutes été désagréables pour elle. Les lettres qu'elle lui écrivit après son expulsion figurent parmi les lettres les plus terribles qu'une mère ait jamais écrites à son fils :

[...] je connais ton caractère [...] tu es insupportable et impossible, et je considère qu'il est très fatigant de vivre avec toi, tes bonnes qualités sont obscurcies par ta superintelligence et rendues inutilisables pour le monde, uniquement pour cette raison que tu ne peux maîtriser ta rage [...] de trouver des fautes partout sauf en toi-même [...] Par là, tu exaspères les gens autour de toi, personne ne se laisse améliorer et éclairer d'une façon aussi violente, et encore moins par un individu aussi insignifiant que tu l'es encore, personne ne peut supporter de se laisser critiquer par toi qui montres le défaut de la cuirasse, et encore moins par ta façon déplaisante de dire carrément sur un ton d'oracle que c'est comme ça et pas autrement, sans seulement envisager une objection.

Si tu étais moins insignifiant que tu ne l'es encore, tu ne serais que ridicule mais, comme cela, tu es exaspérant.

Comme des milliers d'autres personnes, tu aurais pu vivre tranquillement à Gotha, y faire des études [...] mais cela, tu ne le voulais pas et c'est pourquoi on t'exclut [...] Un journal littéraire ambulant tel que tu cherches à l'être, est une chose ennuyeuse et malfaisante, parce qu'on ne peut en sauter des pages, ou jeter le tout derrière le poêle comme on le fait d'un journal imprimé.

Avec le temps, Johanna dut se résigner : elle ne pourrait pas refuser d'héberger Arthur à Weimar le temps qu'il prépare l'université. Mais elle lui écrivit une nouvelle lettre, au cas où le message ne serait pas bien passé, où elle exprimait ses craintes en des termes encore plus vifs.

Le mieux, me semble-t-il, est que je te dise sans détours ce que je souhaite et ce qui me tracasse, pour que nous nous entendions tout de suite. Que je t'aime beaucoup, tu n'en doutes pas, je te l'ai prouvé et te le prouverai aussi longtemps que je vivrai. Pour mon bonheur, il m'est indispensable de savoir que tu es heureux, mais il ne m'est pas indispensable d'en être le témoin. Je t'ai toujours dit qu'il serait très difficile de vivre avec toi [...]

Je ne te cache pas que, aussi longtemps que tu seras comme tu es, je préférerais faire tous les sacrifices plutôt que de m'y résoudre [...] ce qui m'éloigne de toi, n'est pas dans ton intérieur [...], mais dans ta manière d'être, ton extérieur, tes opinions, tes jugements, tes habitudes ; bref, je ne peux être en accord avec toi sur rien en ce qui concerne ta vie extérieure [...].

Mon cher Arthur, tu n'es toujours venu que pour quelques jours en visite chez moi, et, à chaque fois, il s'est produit de violentes scènes pour des riens, et, à chaque fois, je ne respirais librement qu'après ton départ, parce que ta présence, tes lamentations sur des choses inévitables, tes mines sinistres, tes idées bizarres [...] m'oppressaient.

Les motivations de Johanna étaient limpides. Par la grâce de Dieu, elle avait échappé à un mariage dont elle craignait qu'il l'emprisonne jusqu'à la fin de ses jours. Tout à sa liberté retrouvée, elle s'exaltait à l'idée de ne jamais plus rendre de comptes à qui que ce fût. Elle vivait sa propre vie, avec qui bon lui semblait, elle avait des histoires d'amour romantiques (mais sans jamais se remarier), enfin elle exploitait ses considérables talents.

L'idée même d'abandonner cette liberté pour les beaux yeux

d'Arthur lui était donc insupportable. Non seulement c'était un être particulièrement difficile et autoritaire, mais de surcroît il était le fils de son ancien geôlier, l'incarnation vivante des trop nombreux aspects désagréables de Heinrich.

Enfin se posait la question de l'argent. Elle surgit tout d'abord lorsqu'Arthur, à l'âge de dix-neuf ans, accusa sa mère d'être prodigue de son argent, ce qui menaçait l'héritage qu'il devait recevoir à vingt et un ans. Johanna se rebiffa, arguant qu'il était bien connu qu'elle ne servait que des sandwiches au beurre dans son salon et reprochant à Arthur de vivre très largement au-dessus de ses moyens, avec ses dîners fastueux et ses leçons d'équitation. En fin de compte, ces bisbilles financières allaient atteindre des niveaux proprement insupportables.

Les sentiments que nourrissait Johanna à l'égard de son fils et de la maternité transparaissent bien dans ses romans : une héroïne, calquée sur elle, perd tragiquement son grand amour, puis elle se résigne à un mariage financièrement intéressant mais dénué d'amour et parfois violent, tout en refusant, par défiance et par affirmation de soi, de faire des enfants.

Ses sentiments, Arthur ne les partagea avec personne, et sa mère détruisit toutes ses lettres bien des années plus tard. Néanmoins, certaines tendances apparaissent nettement. Le lien entre sa mère et lui était très fort, et la douleur provoquée par la dissolution de ce lien allait hanter Arthur toute sa vie. Johanna n'était pas une mère comme les autres : pleine d'entrain, directe, belle, d'esprit libre, éclairée, cultivée. À l'évidence, ils discutaient de l'immersion d'Arthur dans la littérature ancienne et moderne. Il se peut même que le garçon de quinze ans ait fait le douloureux choix du grand tour d'Europe, plutôt que la préparation à l'université, dans le seul but de ne pas être séparé de sa mère.

Ce n'est qu'après la mort du père que la nature de la relation mère-fils se transforma. L'espoir nourri par Arthur de remplacer son père dans le cœur de Johanna dut être broyé par la décision qu'elle prit de quitter Hambourg sur-le-champ et de s'installer à Weimar. Et si cet espoir refit surface une fois que sa mère le libéra de la promesse qu'il avait faite à son père, il fut de nouveau brisé lorsqu'elle l'envoya à Gotha alors même que Weimar disposait d'écoles bien meilleures. Peut-être, comme le crut Johanna, Arthur s'était-il fait volontairement renvoyer de Gotha. Dans ce cas, si ses actes étaient mus par le désir de rejoindre sa mère, il dut être découragé par sa répugnance à l'accueillir chez elle, ainsi que par la présence d'autres hommes dans sa vie.

La culpabilité d'Arthur au sujet du suicide de son père provenait à la fois de la joie libératrice qu'il en avait conçue et de la crainte

d'avoir précipité cette mort en se désintéressant du monde du commerce. Cette culpabilité eut tôt fait de se transformer en une défense hargneuse de l'honneur de son père et en une critique haineuse du comportement de sa mère à l'égard de Heinrich.

Plus tard, il écrivit ceci :

« Je connais les femmes. Elles ne voient dans le mariage qu'une institution alimentaire. Lorsque mon père tomba affreusement malade, il faillit être abandonné de tous, n'étaient l'amour et la charité d'un fidèle serviteur qui lui prodigua les soins élémentaires qui s'imposaient. Alors qu'il sombrait dans la solitude, ma mère organisait des soirées ; alors qu'il souffrait atrocement, ma mère s'amusait. Le voilà, l'amour des femmes ! »

Lorsqu'Arthur arriva à Weimar pour y préparer, auprès d'un tuteur, l'entrée à l'université, il ne fut autorisé à vivre chez sa mère que dans des appartements séparés qu'elle avait trouvés pour lui. L'y attendait une lettre, où Johanna exposait, avec une impitoyable clarté, les règles et les limites de leur relation.

Écoute sur quelle base j'aimerais vivre avec toi, tu es chez toi dans ton logis, dans le mien, tu es un invité [...] qui ne s'immisce pas dans les affaires de la maison [...]. Tu viendras tous les jours à une heure et tu resteras jusqu'à trois heures, après, je ne te verrai plus de la journée, à l'exception de nos jours de salon, auxquels tu peux venir si tu veux, tu pourras aussi dîner chez moi ces deux jours-là si tu t'abtiens de disputer, etc., ce qui me met de mauvaise humeur [...] Dans les heures de midi, tu peux me dire tout ce que j'ai à savoir te concernant, le reste du temps tu te débrouilles tout seul ; ton divertissement ne doit pas se faire au détriment du mien [...] Assez. Tu connais à présent mon souhait, j'espère que tu [...] ne m'attristeras pas en t'y opposant malgré mes soins et mon amour maternel.

Au cours de ses deux années à Weimar, Arthur accepta ces conditions et se contenta d'un rôle de simple observateur lors des soirées mondaines de sa mère, n'engageant pas une seule fois la conversation avec le grand Goethe. Sa maîtrise du grec, du latin, des classiques et de la philosophie progressait à une vitesse prodigieuse et, à l'âge de vingt et un ans, il fut admis à l'université de Gottingen. À la même époque, il hérita ses vingt mille reichsthalers, soit assez d'argent pour lui fournir un revenu suffisant, quoique modeste, jusqu'à la fin de ses jours. Comme son père l'avait prédit, Arthur avait grand besoin de cet héritage. Car de sa carrière de lettré il ne tira jamais le moindre pfennig.

Le temps passant, Arthur fit de son père un ange et de sa mère une diablesse. Il estimait que la jalousie et les soupçons de son père quant à la fidélité de Johanna étaient bel et bien fondés, et il craignait qu'elle oubliât d'honorer la mémoire de Heinrich. Au nom de son père, il lui demanda donc de vivre une paisible vie de femme recluse. Puis il attaqua avec véhémence ceux qu'il considérait être les

soupirants de sa mère, les traitant d'homoncules, de « créatures produites en masse » indignes de remplacer son père.

Arthur étudia aux universités de Gottingen et de Berlin, puis il obtint un doctorat de philosophie à l'université d'Iéna. Après avoir vécu quelque temps à Berlin, il dut fuir devant la menace d'une guerre contre Napoléon et s'en retourna vivre auprès de sa mère, à Weimar. Rapidement, les sempiternelles querelles domestiques éclatèrent : non seulement il lui reprochait amèrement de gaspiller l'argent qu'il avait destiné aux soins de sa grand-mère, mais en outre il l'accusait d'entretenir une liaison scandaleuse avec l'un de ses proches amis, Müller Gerstenbergk. Arthur se montra si brutalement hostile à ce dernier que Johanna fut obligée de le rencontrer uniquement quand Arthur n'était pas à la maison.

Au cours de cette même période, une discussion, maintes fois rapportée, eut lieu quand Arthur remit à sa mère un exemplaire de sa thèse de doctorat, un brillant traité sur les principes de causalité intitulé *De la quadruple racine du principe de raison suffisante*.

En voyant la couverture, Johanna fit cette remarque : « C'est un machin pour pharmaciens. »

Arthur : « On lira encore cette œuvre quand on ne trouvera même pas dans un grenier un exemplaire des tiennes. »

Johanna : « Mais des tiennes, on pourra y trouver l'édition tout entière. »

Arthur ne transigeait jamais sur ses titres et rejetait tout argument commercial. *De la quadruple racine du principe de raison suffisante* aurait dû plutôt s'intituler *Une théorie de l'explication*. Néanmoins, deux siècles plus tard, l'ouvrage est toujours imprimé. Rares sont les thèses de doctorat qui peuvent se vanter d'un tel succès.

Les disputes orageuses sur l'argent et sur les liaisons masculines de Johanna durèrent jusqu'au jour où celle-ci perdit patience. Elle fit savoir qu'elle n'abandonnerait jamais son amitié avec Gerstenbergk, ou avec quiconque, pour les beaux yeux d'Arthur. Elle lui demanda de partir, invita Gerstenbergk à s'installer dans les appartements ainsi évacués et écrivit à son fils cette lettre décisive.

La porte que tu as claquée si bruyamment après t'être conduit d'une façon très inconvenante avec ta mère, cette porte s'est fermée pour toujours entre moi et toi [...] je vais à la campagne et je ne rentrerai pas avant de savoir que tu es parti [...] Tu ne sais ce qu'est le cœur d'une mère, plus ce cœur a aimé, plus il ressent chaque coup porté par la main autrefois aimée [...] c'est toi-même qui t'es arraché à moi, ta méfiance, tes critiques de ma vie, du choix de mes amis, tes façons méprisantes à mon égard, ton mépris de mon sexe, ta répugnance clairement exprimée de contribuer à ma joie, ta rapacité [...] tout ceci et beaucoup d'autres choses encore qui font que tu m'apparais comme un être foncièrement méchant [...] Si j'étais morte et si tu avais affaire à ton père, oserais-tu vouloir le dominer, déterminer sa vie, ses amitiés ? Suis-je moins que lui ? A-t-il fait plus pour toi que

moi ? [...] T'a-t-il aimé plus que moi ? [...] Mon devoir envers toi est accompli, va-t'en [...] Je n'ai plus affaire à toi [...] Laisse ton adresse, mais ne m'écris pas, désormais, je ne lirai plus aucune de tes lettres ni n'y répondrai [...] C'est donc chose faite [...] Tu m'as fait trop mal. Vis et sois aussi heureux que tu le peux.

C'était en effet la fin. Johanna vécut encore vingt-cinq ans mais jamais la mère et le fils ne se revirent.

Une fois âgé, se rappelant ses parents, Schopenhauer écrivit :

« La plupart des hommes se laissent séduire par un beau visage : la nature les incite à prendre femme en la faisant apparaître dans tout son éclat, comme en un éclair qui dissimule tous les maux à venir, les dépenses dont on ne voit jamais la fin, les problèmes d'enfants, la désobéissance, l'entêtement, les tromperies, le cocufiage, les caprices, les crises d'hystérie, les amants, bref l'enfer et tous ses diables. C'est pourquoi j'appelle le mariage une dette que l'on contracte dans la jeunesse et que l'on règle dans sa vieillesse. »

Les grandes douleurs font taire les petits ennuis, et réciproquement, en l'absence de toute grande douleur, les plus faibles contrariétés nous tourmentent et nous chagrinent.

Au début de la séance qui se tint une semaine plus tard, tous les regards étaient braqués sur Bonnie. Elle parla d'une voix douce mais hésitante : « Après tout, ce n'était pas une si bonne idée de m'inscrire à l'ordre du jour, parce que toute la semaine passée j'ai réfléchi à ce que j'allais vous dire. J'ai répété mon texte plusieurs fois, tout en sachant très bien qu'un exposé préparé à l'avance n'est jamais la bonne solution. Julius nous a toujours dit d'être spontané si l'on voulait travailler efficacement. N'est-ce pas ? » Bonnie regarda Julius.

Ce dernier acquiesça : « Bonnie, essayez de laisser tomber le texte que vous avez écrit. Écoutez-moi plutôt : fermez les yeux et imaginez-vous en train de ramasser votre discours préparé, de le tenir devant vous et de le déchirer en deux, puis encore en deux. Maintenant, jetez le tout à la corbeille. D'accord ? » Les yeux fermés, Bonnie accepta.

« Et maintenant, avec vos mots à vous, parlez-nous de la beauté et de la laideur. Parlez-nous de vous, de Rebecca et de Pam. »

Hochant toujours la tête, Bonnie ouvrit lentement les yeux et se lança. « Vous vous souvenez tous de moi, j'en suis sûre. Si, si, vous savez bien, j'étais la petite grosse de la classe, au collège. Très ronde, très maladroite et des cheveux trop frisés. Celle qui était nulle en gym, que personne n'invitait au cinéma, qui pleurait beaucoup, qui n'avait pas de meilleure amie, qui rentrait toujours seule à la maison, qui n'avait jamais de cavalier à la fête de fin d'année, celle qui était tellement terrifiée qu'elle ne levait jamais le doigt en classe, même si elle était plus intelligente que les autres et connaissait toutes les bonnes réponses. Et Rebecca, ici présente, eh bien... elle était mon isomère...

— Ton quoi ? » demanda Tony, qui s'était affalé, quasiment allongé, dans son fauteuil.

— « Isomère » signifie : comme le reflet d'un miroir, expliqua Bonnie.

— Le terme se réfère à deux composants chimiques, déclara Philip, qui ont des constituants identiques, et dans des proportions semblables, mais dont les propriétés diffèrent selon l'agencement des

atomes.

— Merci Philip, dit Bonnie. C'était peut-être un peu prétentieux d'employer ce terme. Mais je dois avouer, Tony, que j'admire la constance avec laquelle tu appliques ta résolution d'interrompre la conversation chaque fois que tu ne comprends pas quelque chose. Cette séance, il y a environ deux mois, où tu as parlé de la honte que tu ressentais à propos de ton éducation et de ton travail d'ouvrier, cette séance m'a vraiment donné le droit de parler de certaines choses qui me touchent. Enfin... revenons à mes années de collège. Rebecca était à l'époque mon exact contraire, à tous points de vue. De A à Z. Je me serais fait tuer pour avoir une amie comme Rebecca et j'aurais tué pour être une Rebecca Voilà ce qui me passe par la tête en ce moment... Cela fait deux semaines que des tas de souvenirs de cette enfance cauchemardesque me reviennent.

— Cette petite grosse allait à l'école il y a longtemps de cela, dit Julius. Qu'est-ce qui la fait revenir aujourd'hui ?

— Eh bien, voilà le gros morceau. Je ne voudrais pas que Rebecca se fâche...

— Alors mieux vaut lui parler directement, Bonnie, interrompit Julius.

— Très bien, dit Bonnie en se tournant vers Rebecca. Je voudrais te dire quelque chose, mais je ne veux surtout pas que tu te mettes en colère.

— Je suis tout ouïe », répondit Rebecca, très concentrée sur Bonnie.

« Quand je vois comment tu te comportes ici avec les hommes du groupe – comment tu les intéresses, comment tu les séduis –, je me sens complètement nulle. Alors, toutes mes vieilles angoisses remontent à la surface, celles qui me font me sentir grosse, insignifiante, mal aimée, oubliée.

— Nietzsche, intervint Philip, a dit un jour quelque chose comme ça : quand on se réveille découragé au beau milieu de la nuit, les ennemis qu'on avait terrassés il y a bien longtemps reviennent nous hanter. »

Bonnie se fendit d'un large sourire et se tourna vers Philip. « Tu as un don, Philip, un don très précieux. Je ne sais pas pourquoi, mais cette idée d'ennemis terrassés dans le passé et qui se relèvent me donne du baume au cœur. Nommer les choses les rend déjà plus...

— Attends, Bonnie, coupa Rebecca, j'aimerais qu'on revienne un instant sur ces hommes que je séduis : dis-moi tout. »

Les pupilles de Bonnie se dilatèrent. Elle fuyait le regard de Rebecca. « Ce n'est pas toi, tu ne fais rien de mal. Le problème vient entièrement de moi, c'est simplement ma réponse à un comportement féminin parfaitement normal.

— Quel comportement ? De quoi est-ce que tu parles ? »

Après avoir respiré un grand coup, Bonnie s'expliqua. « Je parle de faire la belle. Tu fais ta belle. En tout cas, c'est comme ça que je te vois. Je ne sais pas combien de fois, pendant la dernière séance, tu as détaché tes barrettes, défait tes cheveux, secoué tes cheveux et passé la main dedans, mais c'était la première fois que tu le faisais autant. Il devait y avoir un rapport avec l'arrivée de Philip dans le groupe.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Pour citer le vieux sage saint Julius, si tu connais la réponse à une question, alors ce n'est plus une question », intervint Tony.

Avec un regard glacial, Rebecca répondit : « Tu ne veux pas laisser Bonnie s'expliquer toute seule ? »

Tony ne broncha pas. « Mais c'est évident ! Philip arrive dans le groupe et tu changes, tu te transformes en croqueuse... ah !... quel est le mot ? tu l'allumes. C'est bien cela, Bonnie, non ? »

Bonnie acquiesça.

Alors Rebecca chercha un mouchoir dans son sac à main et s'épongea les yeux, en faisant attention de ne pas toucher son mascara. « C'est vraiment insultant, ce que vous êtes en train de me dire.

— Justement, je ne veux pas du tout l'être, se défendit Bonnie. Ce n'est pas toi, Rebecca, je te le répète encore une fois. Tu ne fais rien de mal.

— J'ai du mal à accepter ce genre de méthode : tu balances une remarque bien vicieuse sur mon comportement, *en passant*, pour ensuite dire que ce n'est pas un problème... Cela reste vicieux, malgré tout.

— *En passant* ? demanda Tony.

— *En passant*, expliqua Philip, est un terme qu'on emploie souvent aux échecs lorsqu'un pion avance de deux cases pour son premier coup, passant donc devant un pion adverse.

— Philip, tu le sais, que tu es un frimeur, n'est-ce pas ? dit Tony.

— Tu as posé une question, j'y réponds », dit Philip, absolument pas affecté par la remarque de Tony. « À moins que ta question ne soit pas une question.

— Joli ! Tu m'as bien eu sur ce coup. » Tony dévisagea les autres membres du groupe. « Je crois que je deviens de plus en plus bête. Je me sens un peu largué. Je rêve, ou on prononce de plus en plus de mots compliqués ici ? Peut-être que la présence de Philip est contagieuse – et pas seulement pour Rebecca. »

Julius intervint en utilisant la tactique la plus classique et la plus efficace à la disposition du psychothérapeute de groupe : il détourna l'attention du contenu vers le processus, c'est-à-dire des mots qui sont employés vers la nature même de la relation entre les parties en présence. « Il se passe beaucoup de choses aujourd'hui. On peut peut-

être souffler un peu pour essayer de comprendre. Je voudrais avant tout vous poser une question, à chacun d'entre vous : comment comprenez-vous la relation entre Bonnie et Rebecca ?

— C'est une question difficile », dit Stuart, qui était toujours le premier à répondre à celles que Julius posait. De son ton professionnel, médical, il affirma : « Je n'arrive pas à savoir si Bonnie n'a qu'un seul objectif, ou bien si elle en a deux.

— C'est-à-dire ? demanda Bonnie.

— C'est-à-dire : quel est ton objectif ? Est-ce que tu veux parler de tes problèmes avec les hommes et de ta compétition avec les autres femmes ? Ou alors est-ce que tu veux simplement moucher Rebecca ?

— Je vois les choses des deux points de vue, intervint Gill. Je comprends bien comment tout cela fait remonter à la surface de mauvais souvenirs chez Bonnie... mais je comprends aussi que Rebecca se sente blessée. Je veux dire, elle ne savait peut-être pas qu'elle se recoiffait, et, si tu veux mon avis, je ne crois pas que ce soit là une question absolument essentielle. »

Stuart : « Tu es plein de tact, Gill. Comme à ton habitude, tu essaies de réconcilier tout le monde, notamment les dames. Mais à force d'aller aussi loin pour essayer de comprendre le point de vue féminin, tu vas finir par ne plus jamais parler en ton nom propre. C'est ce que Philip te disait la semaine dernière.

— Ces commentaires sexistes m'agacent, Stuart, dit Rebecca. Franchement, en tant que médecin, tu devrais être un peu plus au courant. Tout ce discours sur le fameux "point de vue féminin", c'est absolument ridicule. »

Bonnie fit alors avec ses mains un grand T. « Je demande un temps mort : je ne peux pas continuer comme ça. Ce qu'on dit est important, mais c'est surréaliste... Je n'en peux plus. Comment peut-on poursuivre normalement notre travail alors que Julius nous a annoncé la semaine dernière qu'il était en train de mourir ? C'est de ma faute : je n'aurais jamais dû lancer le débat sur Rebecca et moi aujourd'hui – trop trivial. De toute manière, tout est trivial, en comparaison. »

Tout le monde regardait ses pieds. Bonnie brisa le silence.

« Je voudrais faire marche arrière. J'aurais dû commencer cette séance en vous racontant le rêve, ou plutôt le cauchemar, que j'ai fait après notre dernière séance. Je crois qu'il vous concerne, Julius.

— Allez-y, pressa Julius.

— Il faisait nuit. Je me trouvais dans une gare très sombre... »

Julius l'interrompit : « Essayez de le raconter au présent, Bonnie.

— Je devrais commencer à le savoir, maintenant. D'accord. Il fait nuit. Je me trouve dans une gare très sombre. J'essaie de rattraper un train qui vient juste de se mettre en marche. Je presse le pas. Je vois défiler le wagon-restaurant, rempli de gens élégants en train de

manger et de boire du vin. Je ne sais pas vraiment où monter. Puis le train commence à accélérer sa marche, et les derniers wagons sont de plus en plus minables, avec des fenêtres condamnées. Le dernier wagon, le fourgon, n'est qu'un squelette de wagon complètement en ruines. Je le vois qui se détache de moi, et j'entends le train siffler tellement fort que ça me réveille à environ 4 heures du matin. Mon cœur palpitait, j'étais en nage et je n'ai pas pu me rendormir.

— Vous vous souvenez bien de ce train ? demanda Julius.

— Parfaitement. En train d'avancer sur les rails. Le rêve me terrifie encore. C'était très angoissant.

— Vous voulez mon avis ? dit Tony. Je pense que le train, c'est le groupe, et que la maladie de Julius va le faire tomber en ruines.

— Exact, renchérit Stuart, le train, c'est le groupe : il vous emmène quelque part et il vous nourrit tout au long du trajet – vous savez, ces gens dans le wagon-restaurant.

— D'accord. Mais pourquoi est-ce que tu ne pouvais pas monter dans le train ? Est-ce que tu courais ? demanda Rebecca.

— Non, je ne courais pas, comme si je savais très bien que je ne pourrais pas monter.

— Étrange. Comme si d'un côté tu voulais monter et, de l'autre, tu ne voulais pas monter.

— Ce qui est certain, c'est que je n'essayais pas de monter.

— Peut-être en avais-tu peur ? Gill demanda-t-il.

— Est-ce que je vous ai dit que j'étais amoureux ? » dit Julius.

Le silence gagna soudain le groupe. Un silence de mort. Julius observa, d'un air malicieux, les visages à la fois étonnés et interrogateurs.

« Oui, je suis amoureux de ce groupe, surtout quand il fonctionne comme il le fait aujourd'hui. Du beau boulot, vraiment, ce que vous êtes en train de faire à partir de ce rêve. Vous êtes vraiment des gens épatants. Je me permets d'ailleurs de faire une suggestion. Bonnie, je me demande si ce train, ça n'est pas moi, aussi. Dans votre rêve, le train suinte d'horreur et d'obscurité. Et en même temps, comme l'a dit Stuart, il propose de la nourriture. Or c'est exactement ce que j'essaye de faire. Mais vous avez peur de ce train, tout comme vous devez avoir peur de moi ou de ce qui m'arrive. Et ce dernier wagon, ce fourgon squelettique, n'est-ce pas le symbole, ou un avant-goût, de ma détérioration ? »

Bonnie bredouilla quelque chose, prit des mouchoirs dans la boîte qui se trouvait au milieu de la pièce et s'essuya les yeux. « Je... euh... je... je ne sais pas quoi vous dire... Tout ça est un peu surréaliste... Julius, vous me terrifiez, vous me faites frémir quand vous parlez de la mort comme vous le faites, de manière aussi terre-à-terre.

— Nous allons tous mourir, Bonnie. Disons simplement que je

connais les données du problème mieux que vous tous ici, dit Julius.

— Justement, Julius. J'ai toujours adoré votre désinvolture mais là, étant donné la situation, j'ai l'impression qu'elle vous sert à fuir certaines choses. Je me souviens qu'une fois – c'était à l'époque où Tony passait ses week-ends en prison et où nous n'en parlions jamais – vous nous aviez dit que si nous feignions d'ignorer une chose essentielle, alors nous ne pouvions pas non plus parler d'autres sujets importants.

— Deux choses, affirma Rebecca. D'abord, Bonnie, nous étions en train de parler de quelque chose d'important à l'instant – de plusieurs choses importantes, à vrai dire. Et ensuite, merde ! qu'est-ce que tu veux que Julius fasse ? Il est en train de nous parler de cela. »

Tony intervint. « En fait, ça l'a même blessé que nous ayons appris sa situation par Philip et non par lui, en personne.

— Je suis d'accord, dit Stuart. C'est vrai, Bonnie : qu'est-ce que tu attends de lui ? Il s'en occupe déjà lui-même, il nous a dit qu'il avait son propre groupe d'entraide pour en discuter. »

Julius les arrêta net : ils étaient allés trop loin. « Vous savez, j'apprécie votre soutien, mais quand il atteint de telles proportions, alors je commence à m'inquiéter. Peut-être que je m'éloigne un peu du sujet, mais savez-vous à quel moment précis Lou Gehrig a décidé de prendre sa retraite ? Eh bien, c'était après une partie où toute l'équipe lui débitait des compliments à n'en plus finir sur la manière dont il avait attrapé une balle au sol, une balle vraiment toute bête. Peut-être que vous me jugez trop fragile pour parler en mon nom.

— Conclusion ? dit Stuart.

— D'abord laissez-moi vous dire, Bonnie, que vous avez beaucoup de mérite à vous jeter à l'eau et à désigner par son nom, comme vous le faites, votre point sensible. Qui plus est, vous avez parfaitement raison : j'ai un peu... Non. J'ai beaucoup encouragé le refus de la réalité.

« Je vais vous faire un petit discours et tout déballer devant vous. Récemment, j'ai passé quelques nuits sans sommeil qui m'ont permis de penser à un tas de choses, y compris à ce que je devais faire avec mes patients et avec vous. Il se trouve que je n'ai jamais été confronté à ce genre de situation. On ne sait jamais comment terminer les choses. Et pour cause, ça n'arrive qu'une fois. Aucun mode d'emploi n'a jamais été écrit là-dessus... alors il faut improviser.

« Je dois décider ce que je vais faire du temps qui me reste à vivre. Bon, quelles sont les options ? Arrêter avec tous mes patients, avec le groupe ? Je n'y suis pas prêt. J'ai au moins un an de bonne santé devant moi et mon travail compte trop dans ma vie. Et puis j'en tire grand profit pour moi-même. Abandonner toutes mes activités serait faire de moi un paria, or j'ai entendu trop de patients atteints d'un mal

incurable me dire que le pire de tout, c'est l'isolement qui accompagne la maladie.

« Et cet isolement est double : d'une part, la personne qui est très malade s'isole parce qu'elle ne veut pas faire subir aux autres son désespoir – et je puis vous assurer que c'est l'une de mes grandes préoccupations. D'autre part, les autres l'évitent, soit qu'ils ne sachent pas comment lui parler, soit qu'ils ne veuillent rien savoir de la mort.

« Du coup, me retirer n'est pas, à mon avis, une bonne solution, ni pour moi, ni pour vous. J'ai vu beaucoup de malades en phase terminale évoluer, devenir plus sages, plus mûrs et avoir énormément de choses à apprendre aux autres. Je crois que c'est ce qui se passe déjà dans mon cas, et je reste persuadé que je pourrai vous offrir beaucoup au cours des quelques mois à venir. Mais si nous continuons de travailler ensemble, vous serez peut-être confrontés à de fortes angoisses, liées non seulement à ma mort, mais aussi à la vôtre. Fin de la discussion. Réfléchissez tous à cela et voyez ce que vous avez envie de faire.

— C'est tout réfléchi, dit Bonnie. J'adore ce groupe, vous et tous ceux qui en font partie, et je veux travailler ici aussi longtemps que possible. »

D'autres membres firent écho aux propos de Bonnie. Julius leur répondit : « Merci pour le vote de confiance. Mais à la base de la thérapie de groupe, on insiste sur l'aspect intimidant de la pression de groupe. Il est très difficile de s'opposer au consensus collectif en public. Pour que l'un d'entre vous me dise maintenant : "Désolé, Julius, mais c'en est trop pour moi, et je préfère me trouver un psychothérapeute en bonne santé, quelqu'un qui soit assez robuste pour bien prendre soin de moi", il lui faudrait faire un effort surhumain.

« Donc, pas d'engagement aujourd'hui. Contentons-nous d'avoir l'esprit ouvert, d'évaluer notre propre travail et de voir comment chacun se sentira dans quelques semaines. L'un des grands dangers, que Bonnie a évoqué tout à l'heure, serait que vous commenciez à estimer vos problèmes trop légers pour mériter qu'on en discute tous ensemble. Il faudra donc que je trouve la meilleure manière de vous faire travailler sur vos propres problèmes.

— Je crois que vous y parvenez, dit Stuart, en nous tenant informés.

— D'accord. Merci, ça me fait plaisir. Bon, maintenant revenons à vous, les amis. »

Un long silence.

« Je vois. Peut-être que je ne vous ai pas encore tout à fait libérés. Nous allons essayer autre chose. Stuart, ou quelqu'un d'autre, pouvez-vous me rappeler quel est notre programme, quelles sont les questions

posées aujourd'hui ? »

Stuart était l'historien officieux du groupe. Il était doué d'une mémoire tellement sûre que Julius pouvait toujours faire appel à ses services pour raconter tel ou tel épisode, passé et présent. Cependant il veillait à ne pas trop abuser de ses talents, car Stuart était là pour apprendre à parler aux autres, pas pour faire la chronique des événements. Merveilleux avec les enfants qu'il avait comme patients, Stuart se sentait perdu dès qu'il quittait le périmètre de la pédiatrie. Même au sein du groupe, il avait souvent dans sa poche de chemise certains des instruments de son art : des abaisse-langues, un stylo lumineux, des sucettes, des échantillons de médicaments. Stuart, qui était l'un des piliers du groupe depuis un an, avait fait d'énormes progrès dans ce qu'il avait appelé lui-même son « programme d'humanisation ». Mais sa sensibilité aux autres était encore tellement atrophiée que son recensement des événements du groupe restait absolument vierge de toute malveillance.

S'enfonçant dans son siège, il ferma les yeux avant de répondre. « Voyons voir... Nous avons commencé avec Bonnie, qui voulait nous parler de son enfance. » Bonnie avait pour habitude de souvent critiquer Stuart et, avant de poursuivre, il sollicita son accord du regard.

« Non, ce n'est pas exactement ça, Stuart. Le fond est juste mais la forme est mauvaise puisque tu laisses entendre que c'est une lubie de ma part. Comme si je voulais juste raconter une petite anecdote, histoire d'amuser la galerie. Il se trouve qu'en ce moment, j'ai plein de douloureux souvenirs d'enfance qui remontent à la surface et viennent me hanter. Tu vois la différence ?

— Non, je ne suis pas sûr de bien comprendre. Je n'ai jamais dit que tu faisais tout cela pour amuser la galerie. C'est exactement le genre de choses dont se plaint ma femme. Mais reprenons : nous avons ensuite entendu Rebecca, qui s'est sentie blessée et en colère parce que Bonnie lui a rappelé à quel point elle faisait sa belle et cherchait à impressionner Philip. » Stuart feignit de ne pas voir Rebecca en train de se taper le front de la main et marmonner : « Bordel ! » Il poursuivit. « Puis nous avons entendu Tony, qui a le sentiment que nous usons d'un vocabulaire plus châtié pour impressionner Philip et qui pense que Philip est un frimeur. Ensuite, la réponse cinglante de Philip... Et enfin, j'ai dit à Gill qu'il évitait tellement de déplaire aux femmes qu'il s'en oubliait lui-même.

— Quoi d'autre... ? » Stuart fit le tour des participants. « Eh bien, il y a Philip – non pas ce qu'il a dit, mais plutôt ce qu'il n'a pas dit. On n'en parle pas beaucoup de Philip, comme si c'était un sujet tabou. Franchement, on ne parle même pas du fait qu'on ne parle *pas* de lui. Enfin, évidemment, Julius. Mais on en a déjà parlé. Sauf que Bonnie

avait l'air particulièrement soucieuse et protectrice, comme elle l'est souvent avec Julius. En réalité, le chapitre "Julius" de cette séance a commencé avec le rêve de Bonnie.

— Impressionnant, Stuart, dit Rebecca. Et presque complet. Tu as simplement oublié une petite chose.

— Ah oui, laquelle ?

— Eh bien toi, justement : le fait qu'une fois de plus tu aies été l'appareil photo du groupe, celui qui prend des clichés plutôt que d'intervenir réellement dans le débat. »

À plusieurs reprises, le groupe avait rappelé à Stuart son mode de participation très impersonnel. Quelques mois plus tôt, il avait raconté un cauchemar qu'il venait de faire : sa fille s'enfonçait dans des sables mouvants sous ses yeux mais il ne pouvait pas la sauver parce qu'il s'échinait à sortir son appareil photo du sac à dos afin d'immortaliser la scène. C'est ce jour-là que Rebecca l'avait surnommé « l'appareil photo du groupe. »

« Tu as raison, Rebecca. Je vais ranger mon appareil photo et dire que je suis entièrement d'accord avec Bonnie : tu es une belle femme. Mais je ne t'apprends rien – tu le sais très bien. Et tu sais aussi que je le pense sincèrement. Bien sûr que tu faisais la belle devant Philip, à défaire et refaire tes cheveux toutes les trois secondes, à te passer la main dedans. C'était évident. Ce que j'en ai pensé ? Je me suis senti un peu jaloux... non, très jaloux, même, car tu n'as jamais fait la belle pour moi. D'ailleurs, personne n'a jamais fait le beau pour moi.

— J'ai l'impression d'être enfermée dans une cage quand j'entends ce genre de choses, répliqua Rebecca. Je déteste que les hommes essaient de me contrôler comme ça, comme s'ils surveillaient tous mes faits et gestes. » Rebecca détacha bien chaque mot, dévoilant un mordant et une fragilité qu'elle avait réprimés pendant des années.

Julius se souvint alors de la première impression que lui avait faite Rebecca. Dix ans auparavant, bien avant qu'elle n'intègre le groupe, il l'avait vue en consultation individuelle pendant une année entière. C'était une femme délicate, un peu à la Audrey Hepburn, un corps gracieux et svelte, un visage raffiné, de grands yeux. Et comment oublier la toute première phrase qu'elle avait prononcée au cours de cette psychothérapie ? « Depuis que j'ai trente ans, j'ai remarqué que, lorsque j'entre dans un restaurant, personne ne s'arrête de manger pour me regarder. Je me sens dévastée. »

Dans son travail avec elle, tant en groupe qu'individuellement, Julius s'était éclairé de deux lanternes. D'abord, le principe de Freud selon lequel le psychothérapeute doit s'adresser à une belle femme d'une manière humaine, et non pas se retenir ou la sanctionner au seul motif qu'elle est belle. Ensuite, un livre qu'il avait lu pendant ses études, intitulé *La Belle Femme vide*, selon lequel les femmes

véritablement très belles sont si souvent flattées et récompensées pour leur seule beauté qu'elles en oublient de développer d'autres aspects d'elles-mêmes. Leur confiance et leur impression de réussite ne sont qu'apparentes, et, une fois que leur beauté se fane, elles réalisent qu'elles n'ont plus grand chose à offrir : elles n'ont développé ni l'art d'être intéressante, ni celui de s'intéresser aux autres.

« Je fais des observations et on me traite d'appareil photo, dit Stuart. Et quand je dis ce que je pense, on me taxe de mâle répressif. Tu parles d'une situation sans issue !

— Je ne comprends pas, Rebecca, intervint Tony. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu as à t'énervier comme ça ? Stuart est juste en train de répéter ce que tu as dit toi-même. Combien de fois est-ce que tu nous as rappelé à quel point tu sais séduire, que ça te vient naturellement ? Tu avais même dit – je m'en souviens très bien – que tu n'avais jamais eu aucun problème, à la fac et dans ton cabinet d'avocats, à manipuler les hommes avec ça, justement.

— Tu me fais passer pour une pute. » Soudain Rebecca pivota vers Philip. « Tu n'as pas l'impression qu'on me fait passer pour une pute ? »

Philip, toujours aussi concentré sur son point favori, situé quelque part sur le plafond, répondit immédiatement : « Schopenhauer disait qu'une femme très séduisante, tout comme un homme très intelligent, était inexorablement condamnée à mener une vie solitaire. Il expliquait que les autres sont aveuglés par l'envie et jalourent les êtres supérieurs. C'est pour cela que ces personnes-là n'ont jamais d'amis proches du même sexe.

— Ce n'est pas toujours vrai, répliqua Bonnie. Je pense à Pam, la grande absente du groupe, qui est très belle et qui a pourtant un tas d'amies proches.

— C'est vrai, Philip, dit Tony. Ça veut dire que pour être aimé, il faut être soit débile, soit moche ?

— Exactement, répondit Philip. Et le ou la sage ne passera pas sa vie à essayer d'être aimé – ou aimée. C'est un feu follet. La popularité ne détermine pas ce qui est vrai ou ce qui est bon. C'est même plutôt l'inverse : elle a tendance à niveler par le bas, à dévaloriser. Il vaut bien mieux aller chercher ses valeurs et ses objectifs au plus profond de soi-même.

— Et quels sont justement tes valeurs et tes objectifs ? » demanda Tony.

Quand bien même Philip releva une certaine perfidie dans la question de Tony, en tout cas il n'en montra rien et répondit ingénument : « Comme Schopenhauer, je veux désirer le moins possible et savoir le plus possible. »

Tony hocha la tête, ne sachant visiblement pas quoi répondre du

tout.

Rebecca intervint : « Philip, ce que toi ou Schopenhauer dites sur l'amitié est très vrai pour moi. Pour tout dire, je n'ai eu que très peu d'amies proches. Mais *quid* de deux personnes qui ont les mêmes intérêts et les mêmes capacités ? Ne crois-tu pas que l'amitié soit possible, dans ce cas précis ? »

Avant même que Philip puisse répondre, Julius annonça : « Le temps passe très vite aujourd'hui. J'aimerais savoir comment vous vous sentez tous par rapport au dernier quart d'heure que nous venons de passer. Comment réagissez-vous ?

— Nous ne sommes pas au point, dit Gill. Il se passe quelque chose de bizarre.

— Moi, je suis totalement absorbée, dit Rebecca.

— Noon... trop de choses dans nos têtes, dit Tony.

— Je suis d'accord, dit Stuart.

— Eh bien, moi j'ai la tête complètement ailleurs, en tout cas, protesta Bonnie. Je suis sur le point d'éclater, de crier, de... » Elle se leva soudain, ramassa son sac et sa veste, puis quitta la pièce. Quelques instants plus tard, Gill partit la rattraper. Dans un silence gêné, le groupe écouta les pas qui s'en revenaient. Gill revint très vite. Tout en se rasseyant, il expliqua : « Tout va bien. Elle dit qu'elle est désolée, mais qu'elle avait besoin de sortir pour décompresser. Elle reviendra là-dessus la semaine prochaine.

— Mais qu'est-ce qui se passe, au juste ? » demanda Rebecca en ouvrant son sac pour y prendre ses lunettes de soleil et ses clés de voiture. « Je déteste quand elle est comme ça. C'est vraiment chiant.

— Quelqu'un a-t-il une explication ? s'enquit Julius.

— Je crois que nous avons affaire à un SPM », dit Rebecca.

Tony remarqua que Philip fronçait les sourcils, perplexe. Il s'engouffra dans la brèche. « SPM : syndrome prémenstruel. » Voyant Philip opiner du chef, Tony serra ses mains et leva les pouces en l'air : « Ha, ha ! je t'aurai enfin appris quelque chose !

— On va s'arrêter là, dit Julius. Mais j'ai une petite idée sur ce qui se passe avec Bonnie. Repensez au résumé qu'a fait Stuart. Vous vous rappelez de quelle manière Bonnie a commencé la séance, en parlant de la petite grosse qu'elle était à l'école, de son impopularité et de son incapacité à rivaliser avec les autres filles, notamment les jolies filles ? Eh bien, je me demande si tout cela ne s'est pas reproduit dans le groupe aujourd'hui. Elle a ouvert la séance puis, très vite, le groupe l'a laissée tomber pour aller vers Rebecca. En d'autres termes, le sujet même dont elle voulait parler a trouvé ici une illustration très vivante, chacun de nous jouant un rôle dans le spectacle. »

Rien ne peut plus le torturer, rien ne peut plus l'émouvoir, car toutes ces mille chaînes de la Volonté qui nous attachent au monde, la convoitise, la crainte, la jalousie, la colère, toutes ces passions douloureuses qui nous bouleversent, n'ont aucune prise sur lui. Le sourire aux lèvres, il contemple paisiblement la farce du monde, qui [...] le laisse indifférent ; il voit tout cela comme les pièces d'un échiquier, quand la partie est finie.

PAM EN INDE (2)

Quelques jours plus tard, à 3 heures du matin, Pam était allongée sur son lit, éveillée, en train de scruter l'obscurité. Grâce à l'intervention de Marjorie, son étudiante, qui lui avait obtenu des privilèges de VIP, Pam s'était vu allouer une chambre à quelques lits dans une petite alcôve, avec des toilettes privées situées juste à côté du dortoir des femmes. Cependant son alcôve ne disposait pas d'une isolation sonore : Pam entendait donc les cent-cinquante autres élèves Vipassana respirer. Le souffle agité de l'air la transporta des années en arrière, dans sa mansarde de la maison de Baltimore, où, petite fille, elle s'allongeait sur son lit pour écouter le vent de mars faire trembler les fenêtres.

Pam pouvait supporter toutes les privations imposées par l'ashram : le lever à 4 heures du matin, le régime frugal et végétarien composé d'un seul et unique repas quotidien, les méditations interminables, le silence, le logement Spartiate. Mais le manque de sommeil... Cela la minait totalement, et elle était absolument incapable de s'endormir. Comment faisait-elle auparavant ? « Non, mauvaise question, se dit-elle. Une question qui escamote le problème, car s'endormir fait partie de ces choses qui ne se décident pas et qui doivent se faire involontairement. » Soudain, un vieux souvenir de Freddie le cochon lui revint à l'esprit. Freddie, auquel elle n'avait pas repensé depuis vingt-cinq ans, était le héros d'une série de livres pour enfants, un grand détective appelé à la rescousse par un mille-pattes qui ne pouvait plus marcher parce que ses centaines de pattes n'étaient plus synchrones. Freddie finissait par régler le problème en demandant au mille-pattes de marcher sans regarder ses pieds, sans même penser à eux une seule seconde. La solution consistait donc à abolir la conscience et à laisser la sagesse innée du corps reprendre le dessus. Il en allait de même pour le sommeil.

Pam tenta de s'endormir en appliquant les techniques, qu'elle avait apprises lors des ateliers de travail, pour se laver le cerveau et chasser au loin toutes les pensées. Goenka, un gourou grassouillet, bronzé, pédant, trop sérieux et pompeux, avait commencé par dire qu'il n'enseignerait Vipassana qu'après avoir appris au disciple à apaiser son âme. (Pam souffrait de cette utilisation exclusive du masculin. Les vagues du féminisme n'avaient pas encore touché les rivages indiens.)

Pendant les trois premiers jours, Goenka dirigea ses disciples vers l'*anapana-sati*, « l'attention à la respiration ». Et ces trois jours durèrent une éternité. En plus d'une leçon quotidienne et d'une courte séance de questions-réponses, la seule activité praticable entre 4 heures du matin et 21 heures était la méditation assise. Pour atteindre une totale attention à la respiration, Goenka exhortait les élèves à étudier l'inspiration et l'expiration.

« Écoutez... Écoutez le son de vos souffles, dit-il. Prenez la mesure de leur durée, de leur température. Notez la différence entre la fraîcheur des inspirations et la chaleur des expirations. Faites comme si vous étiez une sentinelle en train de surveiller son poste de garde. Fixez votre attention sur vos narines, sur le point anatomique précis où l'air entre et ressort.

« Bientôt, votre souffle s'amenuisera de plus en plus, au point de sembler disparaître complètement. Mais plus vous vous concentrerez, plus vous serez à même de discerner sa forme délicate et subtile. Si vous suivez toutes mes instructions à la lettre, dit-il en indiquant le ciel, si vous vous appliquez, alors la pratique de l'*anapana-sati* apaisera votre âme. Vous serez libérés de toutes les entraves qui gênent l'attention : l'inquiétude, la colère, le doute, le désir sensuel et l'assoupissement. Vous vous réveillerez alerte, tranquille et joyeux. »

Un esprit apaisé. Voilà exactement ce que Pam cherchait, la raison même de son pèlerinage à Igatpuri. Au cours des semaines précédentes, son esprit avait été un véritable champ de bataille dont elle avait férocement tenté d'éloigner les souvenirs et les fantômes – aussi bruyants, obsédants et dérangeants les uns que les autres – de son mari, Earl, et de son amant, John. Earl avait été son gynécologue sept ans plus tôt, lorsqu'elle était tombée enceinte et avait décidé d'avorter sans en informer le père, un partenaire de jeux sexuels avec lequel elle ne souhaitait pas aller plus loin. Earl était un homme extraordinairement gentil et attentif. Après avoir parfaitement pratiqué l'avortement, il dispensa un suivi postopératoire plutôt inhabituel puisqu'il appela Pam à deux reprises pour s'enquérir de son état de santé. Ainsi donc, se disait-elle alors, tout ce qu'on raconte sur la fin de la médecine généreuse et attentionnée n'est que rhétorique alarmiste. Mais trois jours plus tard, un troisième coup de fil l'invita à déjeuner, déjeuner au cours duquel Earl négocia remarquablement la

transition du statut de médecin à celui de prétendant. Ce fut lors de la quatrième conversation téléphonique que Pam accepta, non sans enthousiasme, de l'accompagner à une conférence de médecins à la Nouvelle-Orléans.

Leur cour mutuelle avançait à une vitesse stupéfiante. Aucun homme ne la connut aussi bien que lui, aucun ne la réconforta autant, ne connut aussi bien tous ses coins et recoins ni ne lui prodigua autant de plaisir sexuel que lui. Bien qu'il eût de nombreuses vertus – il était compétent, bel homme et bien élevé –, elle lui conféra néanmoins (elle s'en rendait compte maintenant) une stature proprement héroïque, surhumaine. N'en revenant pas d'être l'élue de son cœur et d'avoir coiffé au poteau toutes ces femmes qui visitaient son cabinet pour quémander ses mains guérisseuses, elle tomba folle amoureuse de lui et accepta sa main quelques semaines plus tard.

Leur vie de couple fut d'abord idyllique. Mais au bout d'un an et demi environ, ce que signifiait réellement d'être une femme mariée à un homme ayant vingt-cinq ans de plus apparut au grand jour : il avait besoin de plus de repos, ses soixante-cinq ans pesaient sur son corps, des cheveux blancs firent leur apparition, prouvant l'inefficacité de la fameuse « formule grecque » de teinte naturelle des cheveux. Sa blessure à cette partie de l'épaule qu'on appelle « la coiffe des rotateurs » mit fin à leurs parties de tennis dominicales, et, lorsque son cartilage du genou usé l'empêcha de skier, il vendit sa maison de Tahoe sans même consulter Pam. Sheila, grande amie de Pam depuis l'université, qui lui avait conseillé de ne pas épouser un homme âgé, l'exhorta à sauver sa peau et à ne pas se hâter de vieillir. Car Pam avait l'impression de brûler les années. Le vieillissement d'Earl se nourrissait de sa jeunesse à elle. Tous les soirs, il revenait à la maison avec à peine assez d'énergie pour siroter ses trois martinis et regarder la télévision.

Le pire, c'était qu'il ne lisait jamais. Pourtant, dans le temps, il avait parlé de la littérature avec une telle assurance, une telle facilité ! Comme elle avait aimé sa manière de parler avec passion de *Middlemarch* ou de *Daniel Deronda*(7) ! Quel choc de réaliser, quelque temps après, qu'elle avait confondu la forme et le fond : non seulement Earl avait appris par cœur toutes ses observations littéraires, mais en plus son répertoire de lectures était aussi limité que figé. C'était cela, le plus dur. Comment avait-elle bien pu aimer un homme qui ne lisait jamais, elle dont les plus chers et plus proches amis passaient leur vie dans George Eliot, Woolf, Murdoch, Gaskell et Byatt(8)... ?

Et c'est à ce moment-là que surgit John, un professeur associé de son département d'études à Berkeley, des livres plein la tête, des cheveux roux, un long cou gracieux et une pomme d'Adam très

saillante. Bien que les professeurs d'anglais fussent censés être cultivés, la plupart de ceux qu'elle avait connus s'aventuraient rarement hors de leur spécialité et ne connaissaient absolument rien à la littérature contemporaine. Mais John, lui, lisait tout. Trois ans auparavant, elle avait soutenu sa titularisation après avoir lu ses deux éblouissants ouvrages : *Les Échecs : esthétique de la brutalité dans la fiction contemporaine* et *Non monsieur ! L'héroïne androgyne dans la littérature anglaise de la fin du dix-neuvième siècle*.

Leur amitié se noua dans tous les lieux romantiques et familiers de l'université : réunions des comités de professeurs, déjeuners du club de l'université, lectures mensuelles, dans l'auditorium Norris, par les poètes ou les romanciers alors en résidence. Cette amitié se consolida et s'épanouit à travers les aventures académiques communes, comme l'enseignement en binôme portant sur les grands auteurs du XIX^e siècle – dans le cadre du cours sur la civilisation occidentale –, ou bien encore les invitations à donner un cours chez l'un ou l'autre. Enfin, un lien durable s'établit dans cette véritable guerre de tranchées qu'étaient les rixes au sein du conseil d'administration, les escarmouches sur les salaires et les locaux, ou les corps à corps brutaux du comité d'avancement. Très vite, ils eurent tellement confiance en leurs goûts mutuels qu'ils cherchaient rarement ailleurs des idées de lecture, et les e-mails qu'ils s'envoyaient étaient saturés de passages philosophiques ou littéraires particulièrement costauds. Tous deux évitaient les citations uniquement décoratives ou faussement intelligentes. Ils cherchaient rien moins que le sublime – la beauté plus la sagesse éternelle. Ensemble, ils méprisaient Fitzgerald et Hemingway. Ensemble, ils aimaient Dickinson et Emerson. Au fur et à mesure que croissait le nombre de livres qu'ils partageaient, leur relation tendait vers une harmonie toujours plus grande. Ils étaient émus par les mêmes pensées profondes des mêmes écrivains, ils atteignaient tous les deux les mêmes extases. Bref, ces deux professeurs d'anglais étaient amoureux.

« Tu abandonnes ton mariage et j'abandonnerai le mien. » Qui des deux prononça ces mots en premier ? Ni l'un ni l'autre ne s'en souvenait, mais, à un moment donné de leur deuxième année de cours donnés conjointement, ils en arrivèrent à cette conclusion amoureuse éminemment risquée. Pam était prête mais John, qui avait deux filles préadolescentes, demanda évidemment un peu plus de temps. Pam était patiente. Dieu merci, son homme était un homme bien, un homme qui demandait du temps pour faire le tour d'une question morale aussi importante que celle du mariage. Car il devait aussi surmonter la culpabilité de quitter ses enfants et sa femme – sa femme dont le seul crime était celui d'être falote, jadis amante pétillante que le devoir avait malheureusement transformée en mère triste. Chaque

jour, John promettait à Pam que les choses avançaient, suivaient leur cours, qu'il avait réussi à bien identifier et reconnaître le problème, et que la seule chose dont il eût besoin était d'un peu plus de temps pour trouver la solution et le moment propice pour agir.

Mais les mois passèrent et le moment propice n'arriva jamais. Pam soupçonnait John d'essayer, comme tant d'autres époux insatisfaits qui cherchent à fuir la culpabilité et la responsabilité d'actes aussi immoraux qu'irréversibles, de pousser sa femme à prendre elle-même la décision. Il se renferma sur lui-même, perdit le moindre intérêt sexuel pour sa femme, la critiqua en silence, voire, parfois, à haute voix. C'était le bon vieux coup du « Je ne peux pas partir, mais je prie tous les jours pour qu'elle s'en aille. » Cependant, la manœuvre ne fonctionna pas. Pas avec cette femme-là.

En fin de compte, Pam se décida à agir unilatéralement. Cette décision fut précipitée par deux coups de téléphone qu'elle avait reçus et qui commençaient par : « Chère madame, je sais deux ou trois choses qui pourraient vous intéresser... » Sous prétexte de lui faire une faveur, deux des patientes d'Earl la mirent en garde contre son comportement sexuel rapace. Lorsque Earl fut convoqué par la police et attaqué pour comportement non-professionnel par une autre patiente, Pam remercia sa bonne étoile de ne pas avoir eu d'enfants avec lui et décrocha immédiatement le téléphone pour appeler un avocat spécialisé dans les divorces.

Son geste aurait-il pu contraindre John à franchir le pas ? Même si John n'avait pas été dans sa vie, Pam aurait de toute façon divorcé. Pourtant, par un stupéfiant tour de passe-passe mental, elle se persuada qu'elle avait quitté Earl pour les beaux yeux de son amant et elle continua de soutenir à celui-ci cette version des faits. Malgré tout, John traînait des pieds : il n'était toujours pas prêt. Puis, un jour, il passa à l'action. C'était en juin, lors du dernier jour de classe. John et Pam venaient de s'adonner à quelques charmantes galipettes dans leur habituel nid d'amour, en l'occurrence un matelas en mousse bleu déroulé, abrité partiellement sous le bureau de John, à même le parquet. (Face à la recrudescence des plaintes concernant des professeurs d'anglais ayant sauté sur leurs étudiantes, le département avait strictement interdit l'installation de canapés dans leurs bureaux.) Après s'être rebraguetté, John la regarda d'un air désolé. « Pam, je t'aime. Et parce que je t'aime, j'ai pris une décision. Cette situation est injuste pour toi, mais il faut que je m'enlève un peu de pression : celle qui vient de toi, bien sûr, mais aussi celle que je m'impose. Je décrète un moratoire sur nos rencontres. »

Pam fut atterrée. C'est à peine si elle entendit ce que John lui disait. Pendant plusieurs jours, le discours de John lui sembla être une pilule à la fois trop grosse pour être digérée et trop lourde pour être

recrachée. Heure après heure, ses sentiments à l'égard de John oscillèrent entre la haine pure et simple, l'amour, le désir et la volonté de le voir mourir. Son cerveau lui proposa tous les scénarios possibles et imaginables : John et sa famille mourant dans un accident de voiture, la femme de John tuée dans un accident d'avion, et John apparaissant, tantôt avec ses enfants, tantôt seul, sur le pas de sa porte. Soit elle tombait dans ses bras, soit ils pleuraient tendrement tous les deux. D'autres fois encore, elle prétendait qu'il y avait un homme dans son appartement et lui claquait la porte au nez.

Les deux années qu'elle avait passées en psychothérapie, individuellement ou en groupe, lui avaient été extrêmement profitables. Mais la thérapie, ne faisant pas le poids face à la puissance monstrueuse de ses pensées obsessionnelles, ne parvint pas à la remettre en selle. Julius s'y essaya pourtant avec courage, infatigable, sortant toujours de nouveaux outils de son sac à malices. Il lui demanda d'abord de se surveiller elle-même et de mesurer avec précision le temps qu'elle consacrait à cette obsession. Résultat : entre deux cents et trois cents minutes par jour. Incroyable ! Et cela en dehors de tout contrôle, manifestement. Son obsession exerçait un pouvoir diabolique. Alors, Julius essaya de lui faire regagner ce contrôle sur soi en lui prescrivant une diminution systématique et graduelle de son activité obsessionnelle. Après un nouvel échec, il s'orienta vers une approche paradoxale en lui demandant de consacrer une heure, chaque matin, uniquement à ses fantasmes les plus récurrents à propos de John. Elle eut beau suivre les instructions de Julius, l'indomptable obsession résistait à tout endiguement et imprégnait ses pensées autant que par le passé. Ensuite, il lui proposa diverses techniques permettant de bloquer les pensées : pendant plusieurs jours, Pam hurlait « non ! » à son propre esprit ou bien faisait claquer des élastiques sur ses poignets.

Julius tenta également de désamorcer l'obsession en en mettant à nu le sens profond. « L'obsession n'est qu'une distraction, elle vous empêche de penser à quelque chose d'autre insistait-il. Que cache-t-elle, justement ? S'il n'y avait pas cette obsession, à quoi penseriez-vous ? » Mais l'obsession ne voulut toujours pas rendre les armes.

Alors, les membres du groupe se mirent au travail. Ils évoquèrent leurs propres périodes obsessionnelles. Chacun se porta volontaire pour mettre en place un standard téléphonique d'urgence, afin que Pam puisse les appeler à n'importe quelle heure si elle se sentait dépassée par les événements. Ils lui conseillèrent de remplir ses journées, d'appeler ses amis, de se ménager des activités sociales tous les jours, de se trouver un homme et, nom de Dieu, de baiser ! Tony la fit sourire en posant sa candidature pour cette mission. Mais rien n'y faisait. Contre l'incroyable puissance de son obsession, toutes ces

armes thérapeutiques étaient à peu près aussi efficaces qu'un pistolet à grenaille face à un rhinocéros en pleine charge.

Puis vint cette rencontre fortuite avec Marjorie, son étudiante aux yeux étincelants, disciple de Vipassana, qui, un beau jour, la consulta pour un changement dans l'intitulé de sa thèse. Elle ne trouvait en effet plus grand intérêt à étudier l'influence des concepts platoniciens sur l'amour chez Djuna Barnes. En revanche, elle s'était entichée de Larry, le héros de Sommet Ogham dans *Le Fil du rasoir*, et proposait comme nouveau sujet de recherche : « Origines de la pensée religieuse orientale chez Maugham et Hesse. » Lors de leurs conversations, Pam fut frappée par l'une des expressions fétiches de Marjorie (et de Maugham) : « l'apaisement de l'âme ». C'était tellement excitant, tellement séduisant. Plus elle y pensait, plus elle se rendait compte que l'apaisement de l'âme était précisément ce dont elle avait besoin. Et puisque ni la psychothérapie individuelle ni la psychothérapie de groupe ne semblaient pouvoir le lui offrir, Pam décida de suivre les conseils de Marjorie. C'est ainsi qu'elle prit un billet pour l'Inde et pour Goenka, épiscentre mondial de l'apaisement de l'âme.

Cet apaisement, la routine de l'ashram avait en effet commencé à le lui donner. Son esprit était moins fixé sur John, mais elle était de plus en plus convaincue que ses insomnies étaient pires encore que ses obsessions. Elle s'allongeait et écoutait les sons de la nuit : en bruit de fond, la scansion rythmée des respirations, puis la mélodie des ronflements, des gémissements et autres grognements. Toutes les quinze minutes environ, elle sursautait en entendant le bruit strident d'un sifflet de police, pas très loin de sa fenêtre.

Mais pourquoi n'arrivait-elle pas à s'endormir ? Il devait y avoir un rapport avec les douze heures de méditation quotidienne. Quoi d'autre, sinon ? Car les cent-cinquante autres élèves avaient l'air de se reposer confortablement dans les bras de Morphée. Si seulement elle pouvait poser ces questions à Vijay... Mais la dernière fois, alors qu'elle l'avait furtivement cherché des yeux dans la salle de méditation, Manil, l'assistant qui allait et venait dans les travées, lui tendit son bâton de bambou et lui dit : « Regardez en vous. Pas ailleurs. » Et lorsqu'elle repéra Vijay dans le fond de la section pour les hommes, il avait l'air en transe, assis en lotus, très raide, immobile comme un Bouddha. Il avait dû l'apercevoir dans la salle de méditation. Sur les trois cents personnes présentes, elle était la seule qui fût assise à l'occidentale, sur une chaise. Bien que cette chaise fût un martyre, la position en tailleur lui avait fait tellement mal au dos qu'elle s'était vue obligée d'en demander une à Manil, l'assistant de Goenka.

Manil, un grand et longiligne Indien qui faisait tout pour paraître tranquille, n'apprécia pas sa requête. Sans détourner les yeux de

l'horizon, il lui répondit : « Votre dos ? Mais qu'avez-vous fait lors de vos vies antérieures pour en arriver là ? »

Quelle déception ! La réponse de Manil démentait les affirmations véhémentes de Goenka selon lesquelles sa méthode se situait en dehors de toute tradition religieuse particulière. Peu à peu, Pam se rendait compte de l'abîme croissant qui existait entre la posture athée et raffinée du bouddhisme d'une part, et les croyances superstitieuses des masses de l'autre. Même les assistants du maître n'arrivaient pas à surmonter leur attrait pour la magie, le mystère et l'autorité.

Un jour, elle aperçut Vijay au déjeuner de onze heures et parvint à trouver une place juste à côté de lui. Elle l'entendit respirer fortement, comme s'il humait un arôme, mais il ne la regarda ni ne lui parla. En fait, personne ne se parlait. Le noble silence régnait en maître.

Le troisième matin, un curieux épisode mit un peu d'animation dans le cours des événements. Pendant la méditation, quelqu'un lâcha un pet très sonore et deux élèves se mirent à glousser. Le rire fut contagieux, et, très vite, plusieurs disciples furent pris d'un inextinguible fou rire. Goenka, lui, ne trouva pas la chose amusante du tout et quitta immédiatement la salle de méditation, suivi par sa femme. Peu après, un assistant informa solennellement l'assistance que le maître avait été déshonoré et qu'il refusait de reprendre la séance tant que tous les élèves fautifs n'auraient pas quitté l'ashram. Quelques élèves prirent leurs affaires et s'en allèrent mais, pendant quelques heures, la méditation fut perturbée par les visages des exilés qui se montraient aux fenêtres et hululaient comme des chouettes.

Personne ne mentionna plus jamais cet incident mais Pam soupçonna le maître de s'être livré à une purge sévère dans la nuit même, car, le lendemain matin, le nombre de bouddhas assis avait considérablement diminué.

Les échanges verbaux n'étaient autorisés qu'à midi, lorsque les élèves ayant des questions spécifiques pouvaient les poser aux assistants du maître. Le quatrième jour, à midi justement, Pam interrogea Manil sur ses insomnies chroniques.

« Pas de quoi vous inquiéter », répondit-il, scrutant toujours le lointain. « Le corps prend tout le sommeil dont il a besoin.

— Très bien, insista Pam. Mais alors pouvez-vous m'expliquer pourquoi des sifflets de police stridents retentissent pendant toute la nuit sous ma fenêtre ?

— Laissez tomber ces questions. *Concentrez-vous uniquement sur l'anapana-sati*. Observez simplement votre souffle. Une fois que vous vous serez vraiment impliquée, vous verrez que ce genre d'événements triviaux ne seront plus d'aucune gêne. »

Pam trouvait cette méditation du souffle tellement ennuyeuse qu'elle se demanda si elle pourrait tenir les dix derniers jours. À part

s'asseoir, la seule activité possible consistait à écouter les fastidieux discours nocturnes de Goenka. Vêtu de blanc brillant, comme tout le personnel, Goenka aspirait à l'éloquence mais ratait souvent son coup, car ses paroles étaient constamment traversées par un autoritarisme insidieux. Ses leçons consistaient en de longs et répétitifs monologues exaltant les vertus de la méditation Vipassana, laquelle, si elle était pratiquée correctement, menait à la purification mentale, à la lumière, à une vie calme et équilibrée, à l'éradication des maladies psychosomatiques, enfin à l'élimination des trois causes du malheur : le désir, l'aversion et l'ignorance. La pratique régulière de Vipassana devait être comme un jardinage de l'esprit, au cours duquel on arracherait les mauvaises herbes de la pensée. Mais Goenka insistait aussi sur le fait que Vipassana était aisément transportable et procurait un avantage compétitif dans la vie de tous les jours : pendant que les autres attendaient le bus bêtement, sans rien faire, le disciple pouvait arracher méthodiquement quelques mauvaises herbes de son cerveau.

Les tracts de Vipassana étaient remplis de règles qui, à première vue, paraissaient compréhensibles et raisonnables. Mais il y en avait tellement ! Interdiction de voler, de tuer la moindre créature vivante, de mentir, d'avoir une activité sexuelle, de se droguer, d'avoir des distractions sensuelles, d'écrire, de prendre des notes, d'avoir des stylos ou des crayons, de lire, d'écouter la radio ou de la musique, de téléphoner, d'avoir une literie trop confortable, de porter des décorations sur le corps, de s'habiller de manière voyante, de manger après midi (sauf pour les élèves qui venaient pour la première fois, auxquels on offrait un thé et des fruits à 17 heures). Pour terminer, les participants n'avaient pas le droit de discuter les conseils et les instructions du maître. Ils devaient promettre d'obéir à la discipline et de méditer exactement comme on leur demandait de faire. Seule cette attitude obéissante, disait Goenka, permettait aux élèves d'atteindre les lumières.

Généralement, Pam lui accordait le bénéfice du doute. Après tout, Goenka était un homme dévoué qui avait consacré sa vie entière à l'enseignement de Vipassana. Naturellement, il était limité par sa culture. Mais qui ne l'était pas ? L'Inde n'avait-elle pas toujours croulé sous le poids des rituels religieux et d'une stratification sociale rigide ? Qui plus est, Pam adorait entendre la voix magnifique de Goenka. Tous les soirs, elle chavirait au son de sa récitation, profonde et puissante, de textes sacrés bouddhistes en ancien pali, exactement comme elle avait été émue par la musique sacrée des anciens chrétiens, notamment les chants liturgiques byzantins, ou par les chantes des synagogues. Une fois, dans la campagne turque, elle avait été littéralement clouée au sol par les hypnotiques mélodies du

muezzin qui appelait les fidèles à la prière cinq fois par jour.

Bien qu'elle fût une élève appliquée, Pam avait beaucoup de mal à simplement observer son souffle pendant un quart d'heure entier sans partir dans ses rêveries à propos de John. Pourtant, peu à peu, des changements se produisirent. Les scénarios un peu dispersés du début s'étaient fondus en un récit unique : par quelque source d'information – la télévision, la radio ou les journaux –, elle apprenait que la famille de John avait été tuée dans un accident d'avion. Elle s'imaginait sans cesse la scène, au point d'en être malade. Mais rien n'y faisait : cette scène n'arrêtait pas de défiler.

Au fur et à mesure que croissaient son ennui et son agitation, elle s'investit de plus en plus dans des petits projets domestiques. Lorsqu'elle s'était inscrite pour la première fois au bureau (et avait appris, à sa grande surprise, que la retraite de dix jours était gratuite), elle avait remarqué des petits sacs de détergent dans la boutique de l'ashram. Au troisième jour, elle acheta l'un de ces sacs et passa un temps infini à nettoyer et à retoucher ses vêtements, les suspendant à la corde à linge qui se trouvait derrière le dortoir (c'était la première fois qu'elle revoyait une corde à linge depuis son enfance) et vérifiant, à intervalles réguliers, toutes les heures, le processus de séchage. Quels soutien-gorges, quelles culottes séchaient le mieux ? Combien d'heures de séchage nocturne équivalaient à une heure de séchage diurne ? Séchage à l'ombre ou séchage au soleil ? Habits essorés à la main ou habits non-essorés ?

Enfin, le quatrième jour, eut lieu le grand événement : Goenka commença son enseignement Vipassana. La technique en est simple, directe. On demande aux élèves de méditer sur leur cuir chevelu jusqu'à ce qu'une sensation apparaisse : une démangeaison, un frisson, une brûlure, ou encore une petite brise sur la peau du crâne. Une fois la sensation identifiée, l'élève ne fait qu'observer, rien de plus. Se concentrer sur elle, uniquement. Comment est-elle ? Où se dirige-t-elle ? Combien de temps dure-t-elle ? Lorsqu'elle disparaît (ce qui est toujours le cas), la personne doit passer au prochain segment de son corps, en l'occurrence le visage, et recenser tous les stimuli, par exemple un chatouillement dans les narines ou une démangeaison à la paupière. Une fois que ces stimuli ont augmenté, diminué puis disparu, l'élève passe au cou, aux épaules, et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes les parties du corps aient été observées, de la tête à la plante des pieds et en sens inverse.

Les discours que Goenka prononçait le soir exposaient les fondements de sa technique. Le concept-clé en est l'anitya, « l'impermanence ». Si l'on apprécie pleinement l'impermanence de chaque stimulus physique, il n'y a plus qu'un pas vers l'application de ce principe d'anitya à tous les événements et désagréments de la vie.

Car tout passe, et l'on ne peut atteindre la sérénité qu'en gardant sa position d'observateur et en se contentant simplement de regarder le spectacle.

Après deux jours de méditation Vipassana, Pam trouvait déjà le procédé moins pénible. Elle parvenait à se concentrer sur ses sensations corporelles plus rapidement et plus précisément. Au septième jour, à sa grande surprise, le procédé tout entier était devenu une simple formalité. Elle commença à se « purifier », exactement comme l'avait prédit Goenka. C'était comme si quelqu'un lui versait un pot de miel sur le crâne, puis le miel la recouvrait de la tête aux pieds, lentement, délicieusement. Quand ce miel imaginaire glissait sur elle, elle sentait un bourdonnement agréable, presque sexuel, comme si des abeilles inoffensives enveloppaient son corps tout entier. Les heures passèrent à la vitesse de l'éclair. Très vite, elle quitta sa chaise et rejoignit les trois cents autres élèves dans leur position du lotus, aux pieds de Goenka.

Les deux jours de purification suivants se déroulèrent de la même manière. Ils passèrent très vite. La neuvième nuit, elle était allongée sur son lit – elle dormait toujours aussi mal mais s'en préoccupait moins depuis que l'une des assistantes de Goenka (Pam avait abandonné ses efforts auprès de Manil), une Birmane, lui avait dit que l'insomnie était extrêmement fréquente au sein du stage Vipassana. Apparemment, les états méditatifs prolongés rendent le sommeil moins nécessaire. Cette femme lui avait également permis de percer le mystère des sifflets de police : dans l'Inde du sud, les patrouilleurs de nuit sifflent régulièrement pendant qu'ils quadrillent le territoire placé sous leur surveillance. C'est une mesure préventive pour dissuader les voleurs, un peu comme la petite lumière rouge sur le tableau de bord des voitures avertit les voleurs que le véhicule est muni d'une alarme activée.

Souvent, la présence de pensées obsessionnelles apparaît plus clairement à partir du moment où elles disparaissent, et Pam fut très surprise de réaliser qu'elle n'avait pas pensé à John pendant deux jours complets. Il avait bel et bien disparu de son paysage. Le cycle sans fin de l'obsession avait été totalement remplacé par le bourdonnement melliflu de la purification. Comme il était curieux pour elle de réaliser qu'elle disposait maintenant de son propre instrument de plaisir, un instrument qui était capable, quand on l'actionnait, de sécréter des endorphines de bien-être. Elle comprit alors comment certaines personnes peuvent se retrouver complètement accro et pourquoi elles s'en vont faire de longues retraites, parfois pendant des mois, des années.

Et pourtant... Maintenant qu'elle avait réussi à se nettoyer l'esprit, pourquoi n'était-elle pas ivre de bonheur ? C'était même le contraire.

Une ombre ternissait sa victoire. Quelque chose qui avait trait à son bonheur d'être « purifiée » obscurcissait ses pensées. Tout en méditant sur ce mystère, elle s'enfonça dans un léger demi-sommeil, dont elle fut vite tirée par une curieuse image onirique : une étoile munie de petites jambes, avec un haut-de-forme et une canne, en train de faire des claquettes sur la scène de son esprit. Une étoile dansante ! Elle savait très bien ce que signifiait cette image rêvée. De tous les aphorismes littéraires qu'elle et John partageaient et aimaient ensemble, l'un de ses préférés était une phrase tirée du *Zarathoustra* de Nietzsche : « Il faut encore avoir du chaos en soi pour pouvoir enfanter une étoile qui danse. »

Évidemment. Elle comprenait maintenant d'où lui venait cette ambivalence à l'égard de la méditation Vipassana. Goenka avait été fidèle à sa parole. Il avait donné exactement ce qu'il avait promis : la sérénité, la tranquillité ou, comme il disait souvent, le contrepoids parfait. Mais à quel prix ? Si Shakespeare avait suivi Vipassana, aurait-il écrit *Le Roi Lear* ou *Hamlet* ? Est-ce qu'aucun des chefs-d'œuvre de la culture occidentale aurait été écrit ? Elle songea alors à ces vers de Chapman(9) :

*D'éternel, aucune plume ne peut rien écrire
Qui n'ait trempé dans la noirceur de la nuit*

Trempé dans la noirceur de la nuit, voilà la tâche d'un grand écrivain : s'immerger dans la noirceur de la nuit, transfigurer la puissance des ténèbres au service de la création artistique. Comment les plus sombres des grands auteurs – Kafka, Dostoïevski, Virginia Woolf, Hardy, Camus, Plath, Poe – auraient-ils pu, sans cela, mettre en lumière la tragédie inhérente à la condition humaine ? Certainement pas en se retirant de la vie, en s'asseyant et en observant le spectacle.

Même si Goenka assurait que son enseignement était non-confessionnel, son bouddhisme était évident. Dans ses discours nocturnes et son argumentaire, Goenka ne pouvait pas s'empêcher de rappeler que Vipassana était la méthode de méditation du Bouddha en personnel, que lui, Goenka, transmettait maintenant au monde entier. Pam n'y voyait aucune objection. Bien que sa connaissance du bouddhisme fût très limitée, elle avait lu une introduction sommaire dans l'avion qui l'emmenait en Inde et avait été impressionnée par la puissance et la profondeur des quatre nobles vérités de Bouddha :

1. la vie est souffrance ;
2. la souffrance est causée par l'attachement (aux objets, aux idées, aux individus, à la survie elle-même) ;
3. il existe un antidote à la souffrance : la cessation du désir, de

l'attachement, du moi ;

4. il existe un chemin spécifique vers une existence délivrée de la souffrance : les huit étapes du sentier qui mène à la lumière.

Maintenant, elle y repensait. En regardant autour d'elle, en voyant tous ces disciples en transe, ces assistants rassérénés, ces ascètes heureux de mener, dans leurs grottes montagneuses, une vie consacrée à la « purification » Vipassana, elle se demanda si ces quatre vérités étaient finalement si vraies que cela. Le Bouddha avait-il tout compris ? Le prix à payer pour guérir n'était-il pas pire que le mal lui-même ? Le lendemain matin, aux aurores, elle fut plongée dans un doute encore plus profond quand elle observa un cortège de femmes jaïnistes en train de se rendre au bain. Les jaïnistes poussaient l'interdiction de tuer à un degré absurde : ces femmes clopinaient le long du chemin lentement, péniblement, comme des crabes. Elles devaient balayer le sol devant elles, de peur de marcher sur un insecte et avaient du mal à respirer à cause de leurs masques de gaze, qui les empêchaient d'avaler la moindre forme de vie animale.

Où que son regard portât, tout n'était que renoncement, sacrifice, limitation et résignation. Mais où était donc passée la vie ? La joie, l'épanouissement, la passion, le *carpe diem* ?

La vie était-elle tellement accablante qu'il fallût la sacrifier sur l'autel de la sérénité ? Peut-être les quatre nobles vérités étaient-elles liées à une culture donnée. Peut-être étaient-elles pertinentes il y a 2 500 ans, dans un pays frappé par la pauvreté absolue, la surpopulation, la faim, la maladie, l'oppression sociale et l'absence d'espoir en un avenir meilleur. Mais lui parlaient-elles encore, ces vérités ? Marx n'avait-il pas raison quand il disait que toutes les religions fondées sur la délivrance, ou sur une meilleure vie dans l'au-delà, ne s'adressent qu'aux pauvres, aux souffrants et aux esclaves ?

« Mais, pensa-t-elle (au bout de quelques jours de noble silence, elle se parlait beaucoup à elle-même), ne suis-je pas ingrate ? À chacun ses mérites, après tout. » La méditation Vipassana n'avait-elle pas accompli sa mission : apaiser son âme et anéantir ses obsessions ? N'avait-elle pas réussi là où ses efforts à elle, mais aussi ceux de Julius et ceux du groupe, avaient tous échoué ? Eh bien... peut-être, peut-être pas. Car la comparaison n'était pas forcément pertinente. En fin de compte, Julius avait accumulé un total d'environ huit séances de groupe – soit douze heures – alors que Vipassana exigeait des centaines d'heures : dix jours entiers, plus le temps et l'effort de faire la moitié du tour du monde. Que se serait-il passé si Julius et le groupe avaient travaillé sur son cas autant d'heures ?

Le scepticisme croissant de Pam gêna sa méditation. La purification cessa. Où était-il passé, ce délicieux, melliflu et bourdonnant

bonheur ? Jour après jour, sa pratique méditative régressait. La méditation Vipassana n'allait pas plus loin que son cuir chevelu. Jusqu'ici éphémères, les petites démangeaisons persistaient et se renforçaient, se transformant en picotements, puis en brûlures soutenues que nulle méditation ne pouvait chasser au loin.

Même ses premières avancées dans l'*anapana-sati* restaient sans suite. La digue de sérénité que la méditation par le souffle avait construite s'effondra, et le flot de ses vieilles obsessions – son mari, John, la vengeance et les accidents d'avion – revint s'engouffrer dans la brèche. Eh bien, qu'elles viennent ! Elle considéra Earl pour ce qu'il était vraiment : un vieil enfant dont les grosses lèvres pincées se précipitaient toujours vers le premier mamelon qui passait dans les parages. Et John... le pauvre, le décati, le pusillanime John, toujours pas capable de comprendre qu'il ne peut y avoir de « oui » sans « non ». Et Vijay, lui aussi, qui a choisi de sacrifier sa vie, la nouveauté, l'aventure, l'amitié, sur l'autel de la grande déesse Sérénité. « Essaye de trouver le mot qui convient pour désigner toute cette fine équipe », se dit Pam. Des lâches. Oui, moralement, des lâches. Aucun d'eux ne la méritait. Il fallait tirer la chasse d'eau. Voilà une image puissante : tous ces hommes, John, Earl, Vijay, dans une cuvette géante, les mains levées pour implorer son pardon, en train de couiner au secours, mais totalement inaudibles sous le rugissement de la chasse d'eau ! Voilà une image qui méritait qu'on s'y arrêât quelques instants.

La fleur répondit : « Malheureux ! Crois-tu que je m'ouvre à seule fin d'être vue ? Je m'ouvre pour moi, parce que cela me plaît, et non pour les autres. Exister et m'ouvrir : voilà ma joie. »

Bonnie ouvrit la séance suivante par des excuses. « Je suis vraiment désolée pour ma sortie de la semaine dernière. Je n'aurais pas dû mais... je ne sais pas... c'était plus fort que moi.

— C'est le Diable qui t'a guidée. » Tony fit un sourire affecté.

« Très drôle. Très drôle, Tony. Très bien, je sais ce que tu veux : je suis partie parce que j'étais vexée. Ça te convient mieux ? »

Tony sourit en levant ses deux pouces en l'air.

De la voix douce dont il usait toujours quand il s'adressait aux femmes du groupe, Gill dit à Bonnie : « La semaine dernière, après ton départ, Julius a émis l'hypothèse selon laquelle tu t'es vexée parce que tu te sentais ignorée ici. Pour faire simple, parce que le groupe refaisait ce que tu avais décrit comme le quotidien de ton enfance.

— C'est plutôt bien vu. Sauf que je n'étais pas vexée. Blessée serait plus juste.

— Je sais bien ce qu'être vexé signifie, dit Rebecca. Et je t'ai bougrement vexée. »

Se tournant vers Rebecca, le visage de Bonnie s'obscurcit soudain. « La semaine dernière, tu nous as dit que Philip avait bien expliqué pourquoi tu n'avais pas d'amies filles. Mais je ne suis pas d'accord. Ce n'est pas parce que les autres sont jalouses de ton physique que tu n'as pas d'amies, ou du moins que toi et moi n'avons jamais été proches. Non. La vraie raison de tout cela, c'est que, fondamentalement, tu ne t'intéresses pas aux femmes. En tout cas pas à moi. Dès que tu me dis quelque chose dans le cadre de ce groupe, c'est toujours pour ramener la discussion à toi.

— Je te dis des choses sur la manière dont tu gères, ou plutôt dont tu ne gères pas, ta colère, et on m'accuse d'être égocentrique. » Rebecca se rebiffa. « Est-ce que tu veux des commentaires, oui ou non ? Est-ce que ce n'est pas un peu l'objectif de ce groupe, tout de même ?

— Ce que je veux, c'est que tu fasses des commentaires sur moi. Ou bien sur moi et quelqu'un d'autre. Mais tout tourne sans cesse autour

de toi, Rebecca, ou bien autour de toi et moi. Et tu es tellement belle que cela ramène les choses vers toi et les éloigne de moi. Je ne peux pas rivaliser avec toi. Mais ce n'est pas seulement de ta faute : les autres aussi ont une part de responsabilité... Il faut d'ailleurs que je vous pose tous une question. »

Bonnie regarda chacun des membres un par un. « Je n'attire jamais votre attention. Pourquoi donc ? »

Tous les hommes regardaient leurs pieds. N'attendant même pas une éventuelle réponse, Bonnie poursuivit : « Encore une chose, Rebecca. Ce que je te raconte sur les amies filles n'est pas une nouveauté pour toi. Je me souviens, comme si c'était hier, que toi et Pam aviez déjà eu une engueulade à ce sujet. »

Puis elle s'adressa à Julius. « En parlant de Pam, je voulais vous demander : avez-vous des nouvelles d'elle ? Quand revient-elle ? Elle me manque tellement... »

— Dites-donc, c'est du rapide ! dit Julius. Bonnie, vous êtes vraiment la reine de la transition en deux temps trois mouvements ! Mais pour l'instant, je vais vous laisser tranquille et répondre à votre question sur Pam, notamment parce que j'allais vous annoncer qu'elle m'a envoyé un e-mail de Bombay. Elle a terminé son stage de méditation et va bientôt revenir aux États-Unis. Elle devrait être là pour la prochaine séance. »

Se tournant vers Philip, il précisa : « Vous vous rappelez que je vous ai parlé de Pam, la grande absente du groupe ? »

Philip lui répondit par un petit hochement de tête.

« Et toi, Philip, tu es le roi du petit hochement de tête, intervint Tony. C'est étonnant de voir à quel point tu restes là, parmi nous, sans jamais regarder personne et sans dire grand chose. Regarde tout ce qui se passe autour de toi, par exemple Bonnie et Rebecca qui se chamaillent à ton sujet. Quel est ton avis là-dessus ? Comment perçois-tu le groupe ? »

Chaque fois que Philip ne lui répondait pas sur-le-champ, Tony se sentait mal à l'aise. Il s'adressa au groupe : « Merde, mais qu'est-ce qui se passe ? J'ai l'impression d'enfreindre une règle, comme si j'avais pétié dans une église. Je lui pose simplement le genre de questions que n'importe qui pose aux autres. »

Philip rompit le bref silence. « Très bien. J'ai besoin de temps pour rassembler mes idées. Je vais vous dire à quoi je pensais. Bonnie et Rebecca ont, l'une comme l'autre, le même genre de problèmes. Bonnie ne supporte pas d'être mal aimée, tandis que Rebecca ne supporte pas de ne plus être aimée. Toutes les deux sont victimes de ce que les autres pensent d'elles. En d'autres termes, pour toutes les deux, le bonheur repose dans les mains et les têtes des autres. Et dans les deux cas, la solution est identique : plus on possède quelque chose

en soi, moins on en demandera aux autres. »

Dans le silence qui suivit, on pouvait presque entendre le bruit des cerveaux en train de mouliner, chacun essayant de digérer les propos de Philip.

« Visiblement, aucun d'entre vous n'a l'intention de répondre à Philip, dit Julius. J'aimerais simplement souligner une erreur que j'ai commise, me semble-t-il, il y a deux minutes. Bonnie, je n'aurais pas dû suivre votre transition vers Pam. Je ne veux pas assister à une réédition de la semaine dernière, lorsque vous avez eu l'impression que nous ne répondions pas à vos attentes. Il y a quelques instants, vous évoquiez les raisons pour lesquelles le groupe ne faisait pas souvent attention à vous et j'ai trouvé courageux de votre part de demander à chacun pourquoi vous ne l'intéressiez pas. Mais regardez ce qui s'est passé ensuite : en une fraction de seconde, vous êtes passée au retour de Pam parmi nous, et, en un clin d'œil, la question que vous nous aviez posée est passée à la trappe.

— J'ai remarqué cela, moi aussi, dit Stuart. Un peu comme si tu avais tout fait pour qu'on t'oublie.

— C'est très bien vu, confirma Bonnie. Très bien. Je dois sans doute être comme ça, en effet. Je vais y réfléchir. »

Julius insista. « Merci pour le compliment, Bonnie, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que vous êtes encore en train de faire la même chose. Est-ce que vous n'êtes pas en train de nous dire : "Arrêtons de nous attarder sur mon cas" ? En fait, je devrais me munir d'une petite cloche spéciale "Bonnie", et l'agiter dès que vous vous éloignez de vous-même.

— Qu'est-ce que je dois faire, alors ?

— Expliquez-nous pourquoi vous n'aviez pas le droit de nous demander notre avis, suggéra Julius.

— J'imagine que c'est parce que je ne me considère pas suffisamment importante.

— Mais est-ce que les autres ici ont le droit de demander ce genre de choses ?

— Oui, bien sûr.

— Cela signifie donc que les autres sont plus importants que vous ? »

Bonnie fit oui de la tête.

« Alors essayons comme ça, Bonnie, poursuivit Julius. Faites le tour de chacun des membres ici et posez-vous la question suivante : "Qui, dans ce groupe, est plus important que moi ? Et pourquoi ?" » Julius s'entendait lui-même ronronner. Il était en terrain connu. Pour la première fois depuis longtemps, sans doute depuis l'arrivée de Philip au sein du groupe, il savait exactement ce qu'il faisait. Il avait fait ce qu'un bon psychothérapeute devrait toujours faire : il avait déplacé

l'un des principaux problèmes de son patient vers le « ici-et-maintenant », où il pouvait être creusé directement. Il était toujours plus productif de se concentrer sur le moment présent que de travailler sur les reconstructions, par le patient, d'un épisode passé ou extérieur à la thérapie de groupe.

Faisant tourner sa tête pour jeter un rapide coup d'œil à chacun des participants, Bonnie affirma : « Tout le monde ici est plus important que moi – beaucoup plus important. » Elle rougissait. Sa respiration s'accéléra. Bien qu'elle eût voulu ardemment attirer l'attention des autres sur elle, il était évident qu'en ce moment, la seule chose qu'elle désirât était d'être invisible.

« Soyez plus précise, Bonnie, pressa Julius. Qui est plus important ? Pourquoi ? »

Bonnie regarda autour d'elle. « Tout le monde ici présent. Vous, Julius : regardez comment vous avez aidé chacun d'entre nous. Rebecca est belle à mourir, une avocate brillante, des enfants magnifiques. Gill est directeur financier d'un grand hôpital – en plus d'être beau gosse. Stuart... c'est un médecin très occupé, il aide les enfants et il aide leurs parents. Il transpire la réussite. Tony... » Bonnie s'arrêta un instant.

« Ouuiiiii... ? Attention les enfants, ça va être intéressant. » Tony, habillé comme toujours d'un jean, d'un tee-shirt noir et de baskets maculées de peinture, s'enfonça dans son fauteuil.

« Première chose, Tony, tu es toi-même : pas de posture, pas de petit jeu... un bloc d'honnêteté. Tu craches sur ton métier, mais je sais que tu n'es pas un menuisier comme les autres. Tu es sans doute un artiste dans ton domaine. Je vois la BMW décapotable dans laquelle tu te balades. Toi aussi tu es un beau gosse, j'adore quand tu mets tes tee-shirts moulants. Pas mal, dans le genre risqué, non ? » Bonnie contempla le groupe dans son ensemble. « Et puis, qui d'autre encore ? Ah, Philip. Tu as de l'intelligence à revendre, tu sais tout... tu es prof, tu vas devenir psychothérapeute, tout le monde est fasciné par ce que tu dis. Et Pam ? Pam est géniale, une prof de fac, un esprit libre, elle attire immédiatement l'attention, elle a été partout, elle connaît tout le monde, elle a tout lu, elle tient la dragée haute à n'importe qui.

— Des réactions, quelqu'un, aux explications de Bonnie sur sa non-importance ? » Les yeux de Julius embrassèrent l'ensemble du groupe.

« Je ne comprends pas sa réponse, dit Gill.

— Pouvez-vous le lui dire directement ?, demanda Julius.

— Pardon, ce que je veux dire – sans vouloir blesser personne –, c'est que ta réponse, Bonnie, m'a l'air complètement régressive...

— Régressive ? » Bonnie grimaça de surprise.

« Eh bien, le fondement de ce groupe, c'est de dire que nous ne sommes tous que des êtres humains qui essayent de se lier les uns aux

autres de façon humaine, et que nous laissons nos rôles sociaux, nos diplômes, notre argent et nos BMW décapotables au vestiaire.

— Amen, dit Julius.

— Amen », Tony reprit-il en chœur, avant d'ajouter : « Je suis d'accord avec Gill, et, pour la petite histoire, j'ai acheté cette décapotable d'occasion et je me suis endetté pour les trois prochaines années.

— Et puis, Bonnie, continua Gill, tout ce que tu as fait pendant ton petit tour d'horizon, c'est justement de te fixer sur ces signes extérieurs : le métier, l'argent, les beaux enfants. Rien de tout cela n'explique pourquoi tu serais la personne la moins importante ici. Si tu veux mon avis, je te considère comme très importante. Tu es un membre-clé, tu as établi un lien avec chacun d'entre nous, tu es chaleureuse et généreuse. Tu m'as même proposé de dormir chez toi, il y a deux semaines, quand je ne voulais pas rentrer à la maison. Grâce à toi, le groupe reste très concentré. Tu fais un gros boulot ici. »

Mais Bonnie s'accrochait. « Je suis nulle. Toute ma vie, j'ai menti sur ma famille, tellement j'avais honte de mes parents alcooliques. T'inviter chez moi, Gill, était un grand événement pour moi. Je n'ai jamais pu inviter des copains chez moi, tant j'avais peur de voir mon père débarquer complètement ivre. Qui plus est, mon ex-mari était lui aussi alcoolique, ma fille est héroïnomane...

— Une fois de plus, vous esquiviez la question, Bonnie, coupa Julius. Vous parlez de votre passé, de votre fille, de votre ex, de la famille... mais vous, où êtes-vous ?

— Mais je *suis* tout cela, un composite de toutes ces choses. Qu'est-ce que je pourrais être d'autre ? Je suis une bibliothécaire grosse et chiante, bonne qu'à classer des livres... Je... je ne vois pas ce que vous voulez dire. Je suis perdue, je ne sais pas où je suis, ni qui je suis. » Bonnie commença à pleurer. Elle sortit un kleenex, se moucha bruyamment, ferma les yeux, leva les deux mains et dessina des cercles dans l'air. Puis, entre deux sanglots, elle bégaya : « C'en est trop pour moi... Je peux pas aller plus loin aujourd'hui. »

Julius passa à la vitesse supérieure et s'adressa à l'ensemble du groupe. « Arrêtons-nous un peu sur ce qui vient de se passer au cours des toutes dernières minutes. Qui a des observations à faire, un avis à partager ? » Ayant réussi à faire avancer le groupe vers l'analyse du moment présent, Julius passa à l'étape suivante. À ses yeux, le travail thérapeutique se divisait en deux phases : d'abord l'interaction, souvent émotionnelle. Ensuite, la compréhension de cette interaction. Telle était sa conception de la psychothérapie : une alternance d'évocation des émotions et de compréhension de ces émotions. Aussi voulut-il faire passer le groupe à la seconde phase en disant : « Prenons du recul et analysons calmement ce qui vient de se passer. »

Stuart était sur le point de décrire l'enchaînement des faits, lorsque Rebecca s'interposa. « Ce qui est essentiel, à mon avis, c'est le fait que Bonnie nous a donné les raisons pour lesquelles elle se sent aussi peu importante et pourquoi elle estime que nous sommes tous du même avis. C'est à ce moment-là qu'elle a perdu les pédales, qu'elle a pleuré et qu'elle nous a dit en avoir marre. Je l'ai déjà vue faire ça à d'autres occasions. » Tony : « Oui, c'est exact. Bonnie, tu deviens émotive quand tu es l'objet d'une attention soutenue. Est-ce que cela te gêne de te retrouver sous les projecteurs ? » Toujours en larmes, Bonnie répondit : « J'aurais dû être plutôt contente, et regardez le bordel que j'ai foutu. Regardez aussi comme les autres s'en seraient bien mieux tirés que moi. »

— L'autre jour, dit Julius, j'ai discuté avec l'un de mes collègues sur le cas d'une de ses patientes qui, me racontait-il, s'était fait une spécialité de tendre les verges pour se faire battre. Au risque de vous paraître un petit peu éloigné du sujet, Bonnie, cette histoire m'est revenue en tête quand j'ai vu la manière dont vous prenez les choses pour ensuite vous flageller avec elles.

— Je sais que vous en avez tous marre de moi. Je crois que je ne sais toujours pas comment tirer profit de ce groupe.

— Vous savez très bien ce que je vais vous dire, Bonnie. Qui, exactement, en a marre ici ? Faites le tour de la pièce. » Le groupe pouvait toujours compter sur Julius pour poser cette question. Il n'avait jamais, en effet, laissé passer ce genre de remarques sans revenir longuement dessus et sans exiger des noms.

« Eh bien, je crois que Rebecca voulait que j'arrête.

— Quoi ? Pourquoi est-ce que je...

— Attendez deux secondes, Rebecca. » Julius était plus autoritaire qu'à l'accoutumée. « Bonnie, qu'est-ce que vous avez vu exactement ? Quels signes avez-vous perçus ? »

— À propos de Rebecca ? Eh bien, elle est restée silencieuse. Pas un mot de sa bouche.

— Rien à faire, décidément. Je faisais de mon mieux pour rester tranquille, pour ne pas que tu m'accuses d'attirer l'attention sur moi. C'était gentil, non ? »

Bonnie allait répondre lorsque Julius lui demanda de reprendre sa liste des gens qui se lassaient d'elle.

« Écoutez, je ne peux rien avancer concrètement. Mais enfin, on voit bien quand les gens s'ennuient. D'ailleurs, je m'ennuie moi-même. Philip ne me regardait pas. Mais, d'un autre côté, il ne regarde personne. Je sais aussi que le groupe était impatient d'entendre Philip parler. Et ce qu'il a dit sur la popularité était bien plus intéressant, aux yeux des autres, que mes jérémiades.

— Écoute, je ne me suis pas ennuyé en t'écoutant, répondit Tony,

et je n'ai vu personne s'ennuyer. Par ailleurs, ce que Philip avait à dire n'était pas plus intéressant. Il est tellement cérébral que ses commentaires me laissent plutôt froid. Je ne m'en souviens même pas.

— Moi je m'en souviens, dit Stuart. Tony, après que tu as rappelé qu'il se trouvait toujours au centre des choses alors même qu'il parle si peu, Philip t'a répondu que Bonnie et Rebecca avaient un problème presque identique. Elles surinvestissent le regard des autres : Rebecca dans un sens survalorisé, et Bonnie, au contraire, dans un sens dévalorisé. C'était à peu près ça.

— Tu fais encore ton photographe », dit Tony en mimant quelqu'un qui prend des photos.

« C'est vrai, je le reconnais. Je sais, je sais, je devrais faire moins d'observations et livrer plus de sentiments. Bon, je suis d'accord : Philip occupe, d'une certaine façon, une place centrale bien qu'il ne parle pas beaucoup. Et c'est pour cela qu'on a l'impression d'enfreindre les règles quand on lui pose des questions sur quoi que ce soit.

— C'est à la fois un constat et une opinion, Stuart, dit Julius. Mais pouvez-vous passer maintenant aux sentiments ?

— Soit. J'imagine que je dois être un petit peu jaloux de l'intérêt que Rebecca porte à Philip. J'ai trouvé bizarre que personne ne demande à ce dernier comment il ressentait cela... Je sais ce que vous allez dire : ce ne sont pas encore tout à fait des sentiments... n'est-ce pas ?

— On se rapproche, dit Julius. Disons que vos propos sont comme des cousins germains de sentiments. Continuez.

— Je me sens menacé par Philip. Il est trop intelligent. Et j'ai aussi l'impression qu'il me snobe. Or je n'aime pas qu'on me snobe.

— Bravo, Stuart, vous y êtes, dit Julius. Quelqu'un veut-il poser des questions à Philip ? » Il s'efforçait de garder un ton gentil et délicat. Il avait pour tâche d'aider le groupe à inclure Philip et non de menacer ou d'exclure ce dernier en insistant pour qu'il se comporte d'une manière qui n'était, de toute façon, pas encore concevable. C'est pour cela qu'il fit appel à Stuart, plutôt qu'au plus abrupt Tony.

« Oui, mais c'est difficile de lui poser des questions.

— H est là, Stuart, devant vous. » Autre règle de base chez Julius : ne jamais laisser un membre parler d'un autre à la troisième personne.

« Eh bien, c'est justement le problème. Il est très difficile de lui parler... » Stuart se tourna vers Philip. « J'entends par là, Philip, que c'est difficile car tu ne me regardes jamais. Comme en ce moment, par exemple. Pourquoi cela ?

— Je préfère ne pas en parler », répondit Philip, fixant toujours le plafond des yeux.

Julius était prêt à intervenir dans la discussion en cas de besoin,

mais Stuart se montra patient.

« Je ne comprends pas bien.

— Si on me demande quelque chose, je veux pouvoir réfléchir tout seul, hors de toute distraction, afin de donner la meilleure réponse possible.

— Mais le fait que tu ne me regardes pas me donne l'impression que nous ne sommes pas du tout en contact.

— Pourtant, mes mots devraient te faire penser le contraire.

— Et marcher tout en mâchant du chewing-gum ? l'interrompt Tony.

— Pardon ? » Philip, surpris, tourna sa tête, mais pas ses yeux, vers Tony.

« Oui, faire les deux choses en même temps ? Le regarder et donner une réponse tout à la fois.

— Je préfère me creuser la tête. Croiser le regard des autres m'empêche de chercher en moi la réponse qu'ils voudraient entendre. »

Pendant que Tony et les autres gambergeaient sur la réponse de Philip, le silence emplît la salle. Stuart posa alors une autre question : « Permets-moi de te demander quelque chose, Philip : comment as-tu perçu toute notre discussion sur Rebecca, qui ferait la belle pour toi ? »

Les yeux de Rebecca fulminaient : « Tu sais, Stuart, je commence vraiment à mal le prendre... C'est comme si le délire de Bonnie était devenu parole d'évangile. »

Stuart ne voulait rien entendre. « D'accord, d'accord. On oublie cette question. Philip, quelles ont été tes impressions pendant la discussion que nous avons eue sur toi la semaine dernière ?

— La discussion était du plus grand intérêt et j'y ai porté une attention de tous les instants. » Il regarda Stuart et continua : « Mais je n'ai pas de réponse sentimentale à donner, si c'est là ta question.

— Aucune ? Je ne peux pas y croire, lui répondit Stuart.

— Avant d'arriver dans le groupe, j'avais lu le livre de Julius sur les thérapies de groupe... J'étais donc bien préparé aux événements qui se sont produits au cours des séances. Je m'attendais à certaines choses : que je sois un objet de curiosité, que les uns m'accueillent et que les autres non, que la hiérarchie du pouvoir établie soit bousculée par mon arrivée, que les femmes puissent me regarder d'un œil favorable et les hommes d'un œil méfiant, enfin que les piliers du groupe soient peut-être rétifs, tandis que les moins influents des membres soient plus protecteurs à mon égard. Ayant anticipé tout cela, je vois les péripéties du groupe d'une manière dépassionnée. »

Comme Tony avant lui, Stuart fut stupéfait par la réponse de Philip et se plongea dans le silence, méditant ses paroles.

Julius : « Je suis confronté à un petit dilemme... » Il s'arrêta quelques instants. « D'un côté, je crois qu'il est important de continuer notre conversation avec Philip mais, de l'autre, je ne perds pas de vue Rebecca. Où en êtes-vous, Rebecca ? Vous avez l'air épuisée... Je sais que vous faites de gros efforts.

— Je me sens un peu sonnée aujourd'hui, exclue, ignorée. Par Bonnie, par Stuart.

— Je vous écoute.

— On m'envoie beaucoup de saloperies à la figure : je suis égocentrique, je ne m'intéresse pas aux amitiés féminines, je fais l'intéressante devant Philip. Franchement, ça fait mal. Et j'en ai marre.

— Je sais ce que vous ressentez, lui répondit Julius. J'ai le même genre de réactions réflexes quand on me critique. Mais je vais vous dire ce que j'ai appris. Tout le secret consiste à recevoir les commentaires comme un cadeau. Mais avant cela, il vous faut décider si ces commentaires sont pertinents. La manière dont je procède est de vérifier cela avec moi-même et de voir si cela colle avec ma propre expérience de moi-même. Est-ce qu'il y a, dans tout cela, ne serait-ce qu'un soupçon, même cinq pour cent, de vérité ? J'essaie de me rappeler si, dans le passé, les gens m'ont déjà fait ces commentaires. Je pense à d'autres personnes avec lesquelles je pourrais vérifier tout cela. Je me demande si quelqu'un met le doigt sur l'un de mes angles morts, quelque chose qu'il voit mais que je ne verrais pas. Vous sentez-vous capable de cela ?

— Ce n'est pas facile, Julius. J'ai l'impression que ça m'étouffe. » Rebecca serra sa main autour du sternum. « Juste là.

— Faites parler cet étouffement. Que vous dit-il ?

— Il me dit : “De quoi aurai-je l'air ?” C'est la honte. C'est être démasqué. Tous ces gens qui remarquent que je tripote mes cheveux... C'est humiliant. J'ai envie de leur dire : “Allez vous faire foutre, ce n'est pas votre problème... Ce sont mes cheveux et je fais ce que je veux avec.” »

De sa voix la plus docte, Julius répondit : « Il y a de cela des années, il y avait un psychothérapeute, du nom de Fritz Pêris, qui lança une nouvelle méthode dite “thérapie du *gestalt*.” On n'entend plus beaucoup parler de lui aujourd'hui mais, en tout état de cause, il s'est beaucoup intéressé au corps. Comme : “Regardez ce que votre main gauche est en train de faire” ou “J'observe que vous vous caressez beaucoup la barbe”. Il demandait à ses patients d'exagérer leurs mouvements. “Continuez de serrer encore plus le poing avec votre main gauche”, “Caressez votre barbe de plus en plus fort et soyez bien attentif à ce que cela vous évoque.”

« J'ai toujours considéré qu'il y avait beaucoup de choses intéressantes dans l'approche de Pêris, tant une bonne partie de notre

inconscient s'exprime par des mouvements corporels qui échappent à notre propre conscience. Mais je n'en ai jamais fait beaucoup usage dans le cadre de la psychothérapie. Pourquoi ? Précisément en raison de ce qui est en train de se passer, Rebecca. Nous nous mettons souvent sur la défensive quand les autres nous remarquent en train de faire quelque chose dont nous ne nous rendons même pas compte. C'est pourquoi je comprends bien à quel point vous vous sentez mal à l'aise. Mais malgré tout, pouvez-vous vous accrocher et essayer de savoir s'il se dégage quoi que ce soit d'instructif de ces commentaires ?

— Autrement dit, vous me demandez d'être plus mûre. Je vais essayer. » Rebecca se redressa sur son siège, respira à fond, prit un air déterminé et commença. « Tout d'abord, c'est vrai que j'aime attirer l'attention, et que j'ai commencé cette psychothérapie parce que je vivais mal le fait de vieillir et de n'être plus admirée des hommes. Il est donc possible que j'aie fait la belle devant Philip, mais pas consciemment. » Elle se retourna vers le groupe. « *Mea culpa* : j'aime qu'on m'admire, j'aime qu'on m'aime et qu'on m'adore. J'aime l'amour.

— Platon, affirma Philip, observait que l'amour se trouve chez celui qui aime, pas chez celui qui est aimé.

— "L'amour se trouve chez celui qui aime, pas chez celui qui est aimé"... C'est une très belle phrase, Philip, dit Rebecca en lui décochant un sourire. Tu vois, c'est ça que j'aime avec toi. Des phrases comme celles-là, qui m'ouvrent les yeux. Je te trouve intéressant. Et beau, aussi. »

De nouveau au groupe : « Est-ce que cela veut dire que je veux coucher avec lui ? Non ! La dernière liaison que j'ai eue a failli foutre mon mariage en l'air, et je n'ai aucune envie de me compliquer la vie.

— Alors, Philip, demanda Tony, qu'est-ce que tu penses de ce que Rebecca vient de dire ?

— Je vous ai déjà dit que mon but dans la vie est de désirer le moins possible et de savoir le plus possible. L'amour, la passion, la séduction – autant de sentiments puissants qui font partie de notre travail pour perpétuer l'espèce et, comme vient de le montrer Rebecca, qui peuvent opérer inconsciemment. Mais l'un dans l'autre, ces activités ne font que dévoyer la raison et interférer avec mes recherches intellectuelles. Je ne veux rien avoir à faire avec elles.

— Dès que je te demande quelque chose, tu me donnes toujours une réponse imparable. Cela étant dit, tu ne réponds jamais à mes questions, dit Tony.

— Il me semble qu'il y a répondu, intervint Rebecca. Il a clairement affirmé qu'il ne veut aucun engagement affectif, qu'il veut rester libre et lucide. Je crois que Julius a dit la même chose, et c'est pour cela qu'il y a dans ce groupe un tabou sur l'engagement amoureux.

— Quel tabou ? demanda Tony à Julius. Je n'ai jamais entendu cette règle formulée noir sur blanc.

— Je n'ai jamais dit une telle chose. La seule règle de base que j'ai pu édicter quant aux rapports en dehors des séances est celle qui veut qu'il n'y ait aucun secret : si jamais des membres se rencontrent en dehors, alors ils doivent en rendre compte aux autres. Faute de quoi, si vous faites des petits secrets, cela efface presque automatiquement le travail du groupe et sape votre propre psychothérapie. C'est la seule règle que je pose. Mais ne nous égarons pas, Rebecca, et revenons à ce qui se passe entre vous et Bonnie. Sondez la nature de vos sentiments pour elle.

— Elle a vraiment sorti l'artillerie lourde. Est-il vrai que je ne n'ai aucun lien avec les femmes ? Je réponds : non. Il y a ma sœur – je suis proche d'elle, si on veut – et deux autres avocates de mon cabinet. Cela dit, Bonnie, tu mets certainement le doigt sur quelque chose de vrai. Être en rapport avec des hommes m'amuse et m'excite beaucoup plus... C'est évident.

— J'ai des images du collègue qui me reviennent, dit Bonnie. Je ne sortais pas beaucoup avec les garçons. Quand une copine n'hésitait pas à annuler, au dernier moment, un rendez-vous avec moi parce qu'un mec l'invitait quelque part, je me sentais tellement abandonnée...

— C'est vrai, j'étais bien du genre à faire ça, admit Rebecca. Tu as raison : les hommes et la drague, il n'y avait que ça qui comptait. À l'époque, cela avait un sens. Aujourd'hui, non. »

Tony n'avait pas cessé d'observer Philip. Il revint à la charge. « Tu sais, Philip, tu as des points communs avec Rebecca. Toi aussi tu fais le beau, mais tu le fais avec des formules bien senties et, en apparence, profondes.

— J'imagine que tu sous-entends, répondit Philip, les yeux fermés en signe de profonde concentration, que mes observations ont un tout autre motif que celui que je veux leur donner. Que je me fais mousser, comme un paon qui essaierait, si je te comprends bien, de susciter l'intérêt et l'admiration de Rebecca ou des autres. C'est bien cela, n'est-ce pas ? »

Julius commençait à s'énervier. Quoi qu'il fût, la discussion revenait toujours vers Philip. Il était partagé entre au moins trois envies contradictoires : protéger Philip d'une confrontation excessive, empêcher l'impersonnalité de Philip de faire dérailler le travail sur l'intimité, enfin, remercier chaleureusement Tony pour les coups de pied qu'il essayait d'administrer au cul de Philip. Mais, tout bien pesé, il décida de ne pas intervenir car le groupe tenait la situation bien en main. Par ailleurs, un événement important venait de se produire : pour la première fois, Philip avait répondu directement, et même personnellement, à quelqu'un.

Tony acquiesça. « Oui, c'est à peu près ce que je voulais dire, si ce n'est qu'il s'agit peut-être plus que d'intérêt ou d'admiration. Disons... de séduction.

— Oui, c'est tout à fait juste. C'est ce que suggère ton expression "faire le beau". Tu laisses donc entendre que mes motivations sont un peu les mêmes que celles de Rebecca, à savoir que j'aurais envie de la séduire. Bien. C'est une hypothèse solide et raisonnable. Essayons de voir comment nous pourrions la vérifier. »

Long silence. Personne ne se risqua à proposer une réponse, mais Philip ne semblait pas en attendre une. Après quelques instants de réflexion, les yeux toujours fermés, il se lança : « Peut-être vaut-il mieux suivre la méthode du docteur Hertzfeld...

— Appelez-moi Julius.

— Ah, oui, naturellement... Donc, pour suivre la méthode de Julius, je dois d'abord vérifier si l'hypothèse de Tony est conforme à mon expérience intérieure. » Philip s'arrêta, avant de secouer la tête. « Je n'en vois aucune preuve. Il y a des années de cela, j'ai coupé le lien qui m'attachait au regard que les autres posaient sur moi. Je crois dur comme fer que l'homme le plus heureux est celui qui ne cherche rien tant que la solitude. Je vous parle là du divin Schopenhauer, de Nietzsche ou de Kant. Leur idée, et la mienne, est de dire que l'homme disposant de la richesse intérieure n'exige rien d'autre du monde extérieur que le temps libre et la tranquillité qui lui permettront de profiter de sa richesse, c'est-à-dire de ses facultés intellectuelles.

« En bref, donc, j'en conclus que mes commentaires ne sont pas mus par une volonté de séduire qui que ce soit, ou de me grandir à vos yeux. Peut-être ai-je encore en moi des séquelles, des miettes, de ce désir. Je peux seulement vous dire que je ne le ressens pas de manière consciente. Et je regrette beaucoup de n'avoir fait que comprendre les grandes idées, sans y avoir contribué. »

Au cours des dizaines d'années qu'il avait passées à diriger des thérapies de groupe, des silences, Julius en avait entendu beaucoup. Mais celui qui suivit la réponse de Philip ne ressemblait à aucun autre. Ce n'était pas le silence qui accompagne une grande émotion, ni celui qui indique la dépendance, l'embarras ou la perplexité. Non, c'était encore autre chose, comme si les membres du groupe étaient tombés sur une nouvelle espèce, une nouvelle forme de vie, par exemple une salamandre dotée de six yeux et portant des ailes plumées : avec une lenteur et une prudence extrêmes, ils l'encerclaient peu à peu.

Rebecca fut la première à répondre. « Être aussi heureux, avoir si peu besoin des autres, ne jamais chercher leur compagnie : tout cela ressemble beaucoup à la solitude, Philip.

— Au contraire, dit-il. Auparavant, lorsque je cherchais la compagnie des gens, que je leur demandais quelque chose qu'ils ne

voulaient pas ou ne pouvaient pas me donner, alors là, je me sentais seul. Et je le savais très bien. N'avoir besoin de personne, c'est n'être jamais seul. Le splendide isolement, voilà ce que je cherche.

— Et pourtant tu te retrouves ici, dit Stuart. Et crois-moi, ce groupe est l'antithèse absolue de l'isolement. Pourquoi t'exposer à cela ?

— Tous les penseurs doivent survivre. Ils peuvent avoir la chance de recevoir un traitement de professeur, comme Kant ou Hegel, disposer d'une indépendance financière, comme Schopenhauer, ou encore faire un travail alimentaire, comme Spinoza, qui rodait des lentilles pour gagner sa vie. J'ai donc choisi le conseil en philosophie comme travail alimentaire, et cette expérience de groupe fait partie de mon cursus de certification. »

Stuart : « Cela veut donc dire que tu t'engages avec nous dans ce groupe mais que ton but ultime est d'aider les autres à ne jamais avoir besoin d'un tel engagement. »

Philip se tut, puis opina.

« Je veux être sûr d'avoir bien compris, dit Tony. Tu es en train de nous dire que si Rebecca en pince pour toi, puis s'approche de toi, te séduis et te décoche son incroyable sourire dévastateur, tout cela n'a aucun effet sur toi ? Rien du tout ?

— Non, je n'ai pas dit "aucun effet". Comme Schopenhauer, je pense que la beauté est une lettre de recommandation ouverte qui prédispose le cœur à favoriser celui ou celle qui la présente. Je trouve qu'une personne douée d'une grande beauté est une chose magnifique à regarder. Mais je crois aussi que l'opinion d'untel ou d'untel sur moi n'altère pas, ne doit pas altérer, celle que je porte sur moi-même.

— Tout cela me paraît très mécanique et pas très humain, rétorqua Tony.

— Ce qui était profondément inhumain, c'était lorsque je laissais mon jugement sur moi-même voguer comme un bouchon sur l'eau, au gré du regard que des êtres pourtant insignifiants posaient sur moi. »

Julius fixa les lèvres de Philip. Quelle merveille... Comme elles reflétaient parfaitement le calme et le sang-froid de Philip, comme elles étaient fermes, inébranlables, donnant à chaque mot qui passait par elles toujours la même rondeur de timbre et de ton. Et il était tentant de partager le désir croissant qu'avait Tony de titiller Philip. Mais sachant à quel point l'impulsivité de Tony risquait de faire monter la tension assez vite, Julius décida qu'il était temps d'emmener la discussion vers des rivages plus sereins. Ce n'était pas le moment de s'attaquer à Philip. Il n'en était qu'à sa quatrième séance.

« Philip, dans vos propos sur Bonnie tout à l'heure, vous disiez que votre intention était de lui être utile. Et vous avez également donné des conseils à d'autres personnes ici présentes, comme Gill ou Rebecca. Pouvez-vous nous en dire plus sur les raisons qui vous

motivent ? Il me semble en effet qu'il y a, dans votre volonté de conseiller les gens, quelque chose qui va au-delà d'un simple travail alimentaire. Car après tout, offrir votre aide aux gens qui sont ici ne vous rapporte aucun argent.

— J'essaie toujours de garder à l'esprit que nous sommes tous condamnés à mener une existence faite d'une inéluctable détresse, une existence que nul d'entre nous ne choisirait s'il en connaissait à l'avance le scénario. En ce sens, nous sommes tous, comme disait Schopenhauer, des "compagnons de souffrance", et nous avons tous besoin de la tolérance et de l'amour de notre prochain.

— Encore Schopenhauer ! Philip, j'en ai vraiment ma claque d'entendre autant parler de ce Schopenhauer – je ne le connais même pas – et aussi peu de toi. » Tony parla avec calme, comme s'il imitait le ton posé de Philip. Pourtant son souffle était court et saccadé. En général, Tony avait la gâchette facile. À l'époque où il avait entamé sa psychothérapie, il se passait rarement une semaine sans qu'il soit mêlé à une rixe dans un bar, en voiture, au travail ou sur un terrain de basket. Bien que n'étant pas costaud, il n'avait jamais peur de la confrontation, sauf dans un cas bien précis : un débat d'idées avec un gaillard cultivé et beau parleur, un type comme Philip, par exemple.

Philip ne montra aucune intention de répondre à Tony. Julius rompit le silence. « Tony, vous avez l'air plongé dans une intense réflexion. Qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— J'étais en train de réfléchir à ce que Bonnie nous a dit tout à l'heure à propos de l'absence de Pam. Moi aussi, elle me manque. Aujourd'hui, par exemple, elle m'a beaucoup manqué. »

Julius ne fut pas étonné. Tony s'était habitué à la protection et à la tutelle de Pam. Ces deux-là avaient noué une curieuse relation contre nature : la prof d'anglais et le primitif tatoué. Utilisant une approche par la bande, Julius dit : « Tony, j'imagine que ça ne vous est pas facile de dire : "Schopenhauer, je ne le connais même pas" ?

— On est ici pour parler en toute franchise, non ? répliqua Tony.

— Bravo, Tony, dit Gill, et je vais t'avouer quelque chose : je ne sais pas non plus qui est Schopenhauer.

— Tout ce que je sais, remarqua Stuart, c'est que c'est un célèbre philosophe. Un Allemand, un pessimiste. Il vivait au XIX^e siècle, c'est cela ?

— Oui, il est mort en 1860, à Francfort, leur répondit Philip, et plutôt que de pessimisme, je parlerais de réalisme. Par ailleurs, Tony, peut-être que je parle en effet toujours de Schopenhauer. Mais c'est que j'ai de bonnes raisons de le faire. » Tony eut l'air sidéré que Philip s'adresse à lui directement – même s'il ne l'avait pas regardé. Délaissant le plafond, Philip regarda par la fenêtre, comme s'il était intrigué par quelque chose dans le jardin.

Il poursuivit : « Tout d'abord, connaître Schopenhauer, c'est me connaître moi. Nous sommes inséparables, nos cerveaux sont jumeaux. Ensuite, il a été mon psychothérapeute et m'a fourni une aide inappréciable. Je l'ai intégré – je veux dire, ses idées – comme vous avez intégré le docteur Hertzfeld... pardon : Julius. » Philip sourit timidement en direction de Julius – son premier moment de légèreté au sein du groupe. « Enfin, je caresse l'espoir que certaines idées de Schopenhauer pourront vous être utiles comme elles m'ont été utiles. »

Jetant un coup d'œil à sa montre, Julius rompit le silence qui avait suivi la remarque de Philip. « Ç'aura été une séance très riche, le genre de séance que je déteste clore, mais nous avons dépassé l'heure.

— Riche ? J'ai raté quelque chose ? » grommela Tony en se levant et en se dirigeant vers la sortie.

La sérénité et le courage que l'on apporte à vivre pendant la jeunesse tiennent aussi en partie à ce que, gravissant la colline, nous ne voyons pas la mort, située au pied de l'autre versant.

SIGNES ANNONCIATEURS DU PESSIMISME

Dès le début de leur apprentissage, on demande aux psychothérapeutes de se pencher sur la responsabilité des patients face aux dilemmes qu'ils ont à affronter dans la vie. Les thérapeutes expérimentés ne prennent jamais pour argent comptant ce que leur racontent les patients sur les mauvais traitements que d'autres leur font subir. Au contraire, ils estiment que les individus sont, dans une certaine mesure, les cocréateurs de leur environnement social et que les relations sont toujours réciproques. Mais qu'en était-il de la relation entre Arthur Schopenhauer et ses parents ? À l'évidence, elle fut d'abord déterminée par Johanna et Heinrich, les créateurs d'Arthur, ceux qui l'avaient façonné. C'étaient eux, les adultes, après tout.

Pourtant, la contribution d'Arthur ne doit pas être négligée. Il y avait dans son tempérament quelque chose de primaire, d'inné et de tenace qui, même quand il était enfant, suscitait certaines réactions chez Johanna et chez les autres. Arthur n'arrivait généralement pas à inspirer des sentiments amicaux, généreux et joyeux. Au contraire, presque tout le monde l'abordait de manière critique, comme sur la défensive.

Peut-être tout s'est-il joué pendant la grossesse houleuse de Johanna. Ou alors est-ce le capital génétique qui eut un rôle décisif dans le développement ultérieur d'Arthur. La lignée des Schopenhauer regorgeait de traces d'un certain dérangement psychologique. Longtemps déjà avant son suicide, le père d'Arthur était un dépressif chronique, anxieux, têtu, distant et incapable de savourer la vie. La mère de son père était violente, instable, et elle finit par être internée. Parmi les trois frères de son père, l'un était né débile profond et un autre, si l'on en croit un biographe, mourut à l'âge de trente-quatre ans « rendu demi-fou par les excès, enfermé avec de dangereux malades. »

Fixée dès son plus jeune âge, la personnalité d'Arthur allait perdurer avec une remarquable cohérence toute sa vie durant. Les lettres adressées par ses parents à un Arthur encore adolescent contiennent de nombreux passages révélant leur inquiétude croissante quant à son désintérêt pour les règles élémentaires de la vie sociale. Par exemple, sa mère écrivait : « Aussi peu que je sois favorable à une étiquette rigide, je peux cependant encore moins souffrir les êtres et les manières bruts cherchant uniquement à plaire à eux-mêmes [...] Tu as pas mal de mauvaises dispositions à cet égard. » Son père lui écrivait aussi : « Je voudrais que tu apprennes à te rendre agréable aux gens. »

Le journal de voyage du jeune Arthur nous révèle déjà l'homme qu'il allait devenir. Il y fait montre d'une capacité précoce à prendre du recul et à voir les choses d'un point de vue cosmique. Décrivant le portrait d'un amiral hollandais, il écrit : « À côté de ce tableau, il y a les symboles de sa biographie, son épée, son gobelet, le collier de son ordre et enfin la balle qui a tout anéanti. »

Devenu adulte, Schopenhauer tirait une certaine fierté de sa capacité à adopter un point de vue objectif ou, comme il le disait lui-même, à « observer le monde à travers le mauvais bout de la lorgnette. » Cette envie d'observer le monde d'en haut se trouve déjà dans ses premiers commentaires sur l'escalade. À l'âge de seize ans, il écrivit : « Je trouve que la vue qu'on embrasse du sommet d'une montagne contribue beaucoup à nous offrir des horizons sur le monde [...] Tous les petits détails disparaissent. Seul ce qui est grand conserve ses contours. »

Il y a là un puissant signe avant-coureur du Schopenhauer adulte. Il continuera en effet à développer cette perspective cosmique qui lui permit, à l'âge mûr, de voir le monde de très loin, non seulement physiquement et conceptuellement, mais aussi temporellement. Très jeune, il saisit intuitivement le sens du *sub specie aeternitatis* de Spinoza, c'est-à-dire voir le monde et les événements du point de vue de l'éternité. La condition humaine, concluait-il, pouvait être mieux appréhendée en n'en faisant pas partie. Adolescent, il eut un pressentiment quant à son futur isolement dans une tour d'ivoire :

« La philosophie est une route de haute montagne [...], une route perdue qui devient de plus en plus désolée à mesure qu'elle monte. Quiconque emprunte cette voie doit être sans peur, il doit tout abandonner derrière lui et se frayer, en toute confiance, son propre chemin dans la neige de l'hiver [...] il voit bientôt le monde sous ses yeux : les plages de sable et les fondrières disparaissent de sa vue, les points irréguliers se nivellent, les sons désagréables ne parviennent plus à ses oreilles. Et la rotondité du monde lui est révélée. Lui-même respire toujours l'air pur et frais de la montagne, il aperçoit le soleil quand tout, en bas, est encore englouti dans la nuit noire. »

Mais Schopenhauer n'était pas uniquement poussé par un mouvement ascendant. Il était également happé par des mouvements descendants. Deux autres traits de caractère sont manifestes chez le jeune Arthur : une profonde misanthropie, associée à un pessimisme implacable. De même qu'il était attiré par les cimes, les horizons lointains et les perspectives cosmiques, Arthur était, à l'évidence, dégoûté par la promiscuité des autres. Un jour, après avoir contemplé l'aurore aux doigts de rose sur un sommet montagneux, redescendant vers le monde des hommes, en l'occurrence un chalet situé au bas de la montagne, il nota : « Nous sommes entrés dans une pièce remplie de valets qui buvaient [...] La chaleur même de leur corps, ajoutée aux autres sources de chaleur, rendaient l'atmosphère torride. »

Ses journaux de voyage sont pleins d'observations railleuses et méprisantes. À propos d'un office protestant, il écrit : « Le chant brailant de la foule nous fait mal aux oreilles et [...] la bouche grande ouverte de ces individus brailant nous fait souvent rire. » D'une cérémonie juive : « Deux petits garçons qui se trouvaient à côté de moi ont failli me faire perdre contenance, tant ils semblaient m'engueuler avec leurs roulades, avec leurs têtes basculant fortement vers l'arrière qui les forçaient à ouvrir tellement la bouche que plusieurs fois je pris peur. » Des aristocrates anglaises « ressemblaient à des paysannes déguisées ». Le roi d'Angleterre « est un très beau vieillard [mais la] reine est laide et sans grâce ». L'empereur et l'impératrice d'Autriche « portaient des habits très modestes. Lui est un homme maigre dont le visage remarquablement bête semble celui d'un tailleur plutôt que d'un empereur ». Un camarade de classe d'Arthur, qui connaissait ses penchants misanthropes, lui écrit en Angleterre : « Je suis désolé qu'à cause de ton séjour en Angleterre, tu sois amené à haïr toute cette nation. »

Ce jeune type moqueur et irrévérencieux allait devenir l'homme aigri et colérique que nous connaissons, qui avait coutume de qualifier les hommes de « bipèdes » et partageait le point de vue de Thomas von Kempen : « Chaque fois que je me suis trouvé au milieu des hommes, j'en suis revenu moins homme. »

Ces traits de caractère empêchèrent-ils Arthur de devenir cet « œil lucide du monde » qu'il avait voulu être ? Dans sa jeunesse, il avait prévu la chose et formulé un conseil pour son ancien moi : « Vérifie si tes jugements objectifs ne sont pas en grande partie des jugements subjectifs cachés. » Et pourtant, comme nous le verrons, malgré sa résolution, malgré sa discipline personnelle, Arthur s'avéra souvent incapable de suivre son excellent conseil de jeunesse.

21

Il est heureux, celui qui peut éviter, une bonne fois pour toutes, d'avoir affaire à la plupart de ses congénères.

Dès le début de la séance suivante, au moment même où Bonnie demanda à Julius si Pam était revenue de voyage, celle-ci ouvrit la porte, écarta les bras et s'écria : « Ha, ha ! me revoilà ! » À l'exception de Philip, tout le monde se leva pour la saluer. Comme elle seule savait le faire, Pam fit gentiment le tour du groupe et, fixant chaque membre droit dans les yeux, les prit dans ses bras, embrassant Rebecca et Bonnie, ébouriffant au passage les cheveux de Tony et, quand ce fut le tour de Julius, le serra longuement dans ses bras en lui glissant à l'oreille : « Merci d'avoir été aussi honnête au téléphone. Je suis absolument catastrophée... Je suis tellement désolée et inquiète pour vous. » Julius la regarda. De son visage familier et souriant se dégageaient une énergie et un courage contagieux. « Bienvenue de nouveau parmi nous, dit-il. Dieu, que ça me fait plaisir de vous revoir. Vous nous avez manqué. Vous m'avez manqué. »

Puis, lorsque les yeux de Pam tombèrent sur Philip, soudain ce fut la nuit. Son sourire et les belles rides autour de ses yeux disparurent en un instant. Croyant qu'elle était agacée par la présence de cet étranger au sein du groupe, Julius se hâta de les présenter l'un à l'autre. « Pam, voici notre nouveau membre, Philip Slate.

— Ah, c'est Slate ? » dit Pam, faisant bien attention de ne pas le regarder. « Ce n'est pas Philip Sleaze ? Ou Slimeball(10) ? » Elle fixa la porte. « Julius, je ne sais pas si je vais pouvoir rester dans la même pièce que ce connard ! »

Absolument stupéfaits, les membres du groupe regardèrent alternativement Pam l'agitée et Philip le muet. Julius intervint. « Racontez-nous, Pam. Asseyez-vous, je vous en prie. »

Alors que Tony amenait un autre fauteuil, Pam lui dit : « Pas à côté de lui. » (Le siège vide était situé près de Philip.) Rebecca se leva immédiatement et laissa son siège à Pam.

Après quelques instants de silence, Tony demanda : « Qu'est-ce qui se passe, Pam ?

— Mon Dieu... je n'arrive pas à y croire. Qu'est-ce que c'est que cette blague monstrueuse ? C'était bien la dernière chose au monde

que je voulais. Je m'étais jurée de ne plus jamais revoir ce rongeur.

— De quoi s'agit-il ? demanda Stuart. Et toi, Philip ? Dis quelque chose, enfin, qu'est-ce qui se passe ? »

Philip resta de marbre et secoua légèrement la tête. Mais son visage, qui était maintenant tout rouge, en disait long. Julius se fit la remarque que Philip avait, lui aussi, un système nerveux fonctionnant de manière autonome.

« Essaie de parler, Pam, la pressa Tony. Tu es avec des amis, ici.

— De tous les hommes que j'ai connus, cette créature est celle qui m'a plus mal traitée. Revenir dans ma thérapie de groupe et le voir assis là... je n'arrive pas à y croire. J'ai envie de hurler, de crier mais, rassurez-vous, je ne le ferai pas – pas en sa présence. » S'enfermant dans le silence, Pam regardait par terre en agitant lentement la tête.

« Julius, dit Rebecca, je commence à être un petit peu nerveuse. Tout ça n'est pas bon pour moi. Dites-nous : que se passe-t-il ?

— Manifestement, Pam et Philip ont eu une vie antérieure commune, mais je vous assure que je n'en savais absolument rien. »

Après un bref silence, Pam regarda Julius : « J'ai tellement pensé à ce groupe. J'ai tellement voulu revenir ici, tellement ressassé dans ma tête ce que je vous raconterais de mon voyage. Mais je suis désolée, Julius, je ne pense pas pouvoir y arriver. Je ne veux pas rester ici. »

Elle se leva et se dirigea vers la porte. Tony bondit pour attraper sa main.

« Pam, je t'en prie. Tu ne peux pas partir comme ça. Tu as tant fait pour moi. Regarde, je vais m'asseoir à côté de toi. Tu veux que je le dégage d'ici ? » Pam sourit timidement et laissa Tony la raccompagner vers son fauteuil. Gill changea de siège pour laisser la place à Tony.

« Je suis d'accord avec Tony. Je veux bien vous aider, dit Julius. Comme tout le monde ici, d'ailleurs. Mais vous devez nous laisser vous aider, Pam. Visiblement, il y a une histoire, une mauvaise histoire, entre Philip et vous. Dites-nous, parlez-nous en... sans quoi, vous aurez toujours les mains liées. »

Pam hocha doucement la tête. Elle ferma les yeux et ouvrit la bouche. Mais les mots ne sortaient pas. Alors elle se leva et marcha vers la fenêtre, posa sa tête sur la vitre, tout en arrêtant, d'un geste de la main, Tony qui s'était avancé vers elle. Elle se retourna, respira profondément deux ou trois fois et commença à parler d'une voix neutre : « Il y a plus de vingt ans, mon amie Molly et moi avons décidé de vivre à New York. Depuis l'enfance, Molly avait été ma voisine et ma meilleure amie. Nous venions de terminer notre première année à l'université d'Amherst et de nous inscrire, toutes les deux, aux cours d'été de l'université de Columbia. L'un de nos deux cours portait sur les philosophes présocratiques. Et devinez qui était le PA ?

— Le PA ? interrogea Tony.

— Le professeur assistant », intervint Philip doucement mais sur-le-champ, s'exprimant pour la première fois depuis le début de la séance. « Il s'agit d'un étudiant diplômé qui aide le professeur en animant de petits ateliers de discussion, en lisant des dissertations et en corrigeant des examens. »

Pam eut l'air sidérée par l'intervention inopinée de Philip.

Tony se chargea de répondre à sa question muette : « Philip est notre préposé officiel aux réponses. Tu peux poser n'importe quelle question, il y répondra. Pardon, Pam, je t'ai interrompue, j'aurais dû me taire. Vas-y. Veux-tu te joindre à nous ? »

Pam acquiesça, retrouva son siège, ferma de nouveau les yeux et poursuivit : « Je suivais donc les cours d'été à Columbia, avec Molly, et cet homme, cette créature ici présente, était notre PA. Molly était alors au plus mal : elle venait de rompre avec son petit ami, avec qui elle était restée plusieurs années. Et le cours avait à peine commencé que ce... ce soi-disant homme » — elle désigna Philip de la tête — « commença à la draguer. Rappelez-vous que nous n'avions que dix-huit ans et qu'il était notre prof. Certes, un vrai prof faisait deux leçons par semaine, mais le PA était celui qui assurait vraiment les cours et qui nous notait. Il était très malin. Et Molly très vulnérable. Elle succomba très vite : au bout d'une semaine, elle était complètement béate d'admiration pour lui. Et puis, un samedi après-midi, il me téléphone et demande à me voir à propos d'une dissertation que j'avais faite. Il était à la fois calme et impitoyable. Et j'ai été assez conne pour me laisser manipuler et me retrouver à poil sur le canapé de son bureau. J'étais une petite vierge de dix-huit ans, lui était plutôt branché sur la baise pure et dure. Il m'a refait le coup deux jours plus tard et puis ce porc m'a laissé tomber, il ne me regardait même plus, faisait semblant de ne pas me reconnaître et, pire que tout, il ne m'a jamais expliqué pourquoi il m'avait plaquée. J'avais trop peur de lui demander : il avait le pouvoir, c'était lui qui donnait les notes. Voilà ma rencontre avec le monde merveilleux de la sexualité. J'étais dévastée, tellement en colère, tellement honteuse... et... pour couronner le tout, je me sentais tellement coupable d'avoir trahi Molly. Sans compter que l'image que j'avais de moi, celle d'une belle fille, en a pris un sacré coup.

— Oh, Pam, dit Bonnie en secouant lentement la tête. Pas étonnant que tu sois sous le choc aujourd'hui.

— Attends, attends, tu n'as pas encore entendu le pire sur ce monstre. » Pam s'emballait. Julius observa l'assistance : tout le monde était penché en avant, les yeux rivés sur Pam, sauf Philip évidemment, dont les yeux étaient clos et qui semblait être pris d'une sorte de transe.

« Lui et Molly sont restés ensemble encore deux semaines, et puis il

l'a laissé tomber en lui disant juste qu'il ne s'amusait plus avec elle et qu'il allait passer à autre chose. Voilà, c'était terminé. Inhumain. Vous imaginez un prof disant cela à une jeune étudiante ? Il refusa d'en dire plus, ou ne serait-ce même que de l'aider à reprendre les affaires qu'elle avait laissées chez lui. Son cadeau d'adieu fut de lui donner une liste des treize filles qu'il avait baisées pendant tout le mois, dont beaucoup étaient dans notre classe. Et mon nom était le premier sur la liste.

— Il ne lui a pas donné cette liste, dit Philip, les yeux toujours fermés. Elle l'a trouvée en fouillant dans son espace vital.

— Mais quelle créature dépravée faut-il être pour dresser une liste comme celle-là ? » répliqua Pam.

D'une voix désincarnée, Philip répondit : « Les mâles sont faits de telle sorte qu'ils sont poussés à répandre leur semence. Il n'était ni le premier ni le dernier à faire un inventaire des terres qu'il avait labourées et semées. »

Pam tourna ses paumes vers le groupe, secoua la tête et murmura : « Vous voyez », comme pour confirmer la nature bizarre de cette forme de vie si particulière. Tout en ignorant Philip, elle poursuivit : « Tout n'était que douleur et ravages. Molly souffrait terriblement et il lui fallut de nombreuses années pour refaire confiance à un homme. Mais à moi, elle n'a jamais refait confiance. C'était la fin de notre amitié. Elle ne m'a jamais pardonné ma trahison. Ce fut pour moi, et pour elle aussi je crois, une immense perte. Nous avons essayé depuis de rattraper le coup – on s'envoie quelques e-mails de temps à autre, même maintenant, pour se tenir au courant des grandes nouvelles – mais elle n'a jamais, jamais, voulu reparler avec moi de cet été. »

Après un long silence, peut-être le plus long que le groupe ait eu à traverser, Julius prit la parole : « Pam, c'est horrible d'être brisée comme ça à dix-huit ans. Le fait que vous ne m'en ayez jamais parlé, ni même au groupe, confirme bien la gravité du drame. Et puis, perdre une amie d'enfance comme ça ! C'est vraiment terrible. Cependant, j'ai envie d'ajouter quelque chose. C'est bien que vous soyez restée aujourd'hui. C'est bien que vous ayez parlé de tout cela. Vous allez sans doute me détester mais le fait que Philip soit là n'est peut-être pas une si mauvaise chose pour vous. Ça peut éventuellement vous faire travailler, vous guérir même. Tous les deux.

— Vous avez raison, Julius : en effet, je vous déteste quand vous dites ce genre de choses... mais ce que je déteste encore plus, c'est de revoir cet insecte. Et dans mon petit groupe à moi, en plus. Je me sens souillée. » La tête de Julius lui tourna. Trop de pensées sollicitaient son attention en même temps. Quel était le seuil de tolérance de Philip ? Même lui devait avoir un point-limite. Combien de temps s'écoulerait-il avant qu'il quitte la pièce pour ne plus jamais y

revenir ? En imaginant le départ de Philip, il en évalua les conséquences. Sur Philip mais surtout sur Pam. Elle lui importait beaucoup plus. Pam était une grande dame, et il s'était engagé à l'aider dans sa construction d'un meilleur avenir. Un départ de Philip lui faciliterait-il la tâche ? Peut-être chercherait-elle à se venger d'une façon ou d'une autre... Mais alors, quelle victoire à la Pyrrhus ! « Si je pouvais trouver un moyen, se disait-il, d'aider Pam à pardonner à Philip, cela la guérirait – et guérirait peut-être Philip également. »

Quand le mot « pardonner » lui vint à l'esprit, Julius faillit grimacer. De tous les divers mouvements récents qui traversaient le monde de la psychothérapie, tout le ramdam fait autour du pardon était celui qui l'agaçait le plus. Comme n'importe quel psychothérapeute expérimenté, il avait toujours travaillé avec des patients qui n'arrivaient pas à laisser couler les choses, qui nourrissaient des rancœurs, qui ne parvenaient pas à trouver la paix. Et il avait toujours utilisé une vaste panoplie de méthodes pour aider ses patients à pardonner, c'est-à-dire à se détacher de leur colère et de leur ressentiment. En fait, tout psychothérapeute expérimenté dispose d'un arsenal de techniques dites de « laisser-aller » qu'il utilise souvent au cours de la psychothérapie. Mais l'industrie du pardon, simpliste et rusée, avait grossi, pris de l'ampleur et fait de ce simple élément parmi d'autres de la thérapie la clef de voûte du système, en la présentant, qui plus est, comme une nouveauté absolue. Et la supercherie s'était gagné une respectabilité en se greffant implicitement à la mode actuelle du pardon social et politique, qui traite de problèmes aussi graves que le génocide, l'esclavage ou l'exploitation coloniale. Le pape lui-même n'avait-il pas récemment demandé pardon pour le sac de Constantinople par les Croisés, au XIII^e siècle ?

Et si Philip quittait le bateau, comment lui, Julius, se sentirait-il en tant que psychothérapeute de groupe ? Il était bien décidé à ne pas abandonner Philip, même s'il lui était difficile d'éprouver la moindre compassion à son égard. Quarante ans auparavant, encore jeune étudiant, il avait assisté à une leçon d'Erich Fromm, où le maître citait une épigramme écrite par Térence deux mille ans plus tôt : « Je suis un homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Fromm avait montré que le bon psychothérapeute devait chercher à explorer sa propre part d'ombre et s'identifier à tous les fantasmes, toutes les pulsions de son patient. Alors Julius s'y essaya. Philip avait dressé une liste de filles qu'il avait sautées : et alors ? Est-ce que lui-même n'avait pas fait la même chose quand il était plus jeune ? Bien sûr que oui, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes avec qui il avait discuté de ces questions.

Il se rappela qu'il avait une responsabilité à l'égard de Philip et des futurs clients de ce dernier. Il l'avait invité à devenir à la fois un

patient et un étudiant. Qu'il le voulût ou non, Philip allait être amené, plus tard, à voir beaucoup de clients. Le délaissier maintenant était mauvais à tous points de vue : mauvaise psychothérapie, mauvais enseignement, mauvais exemple – et immoral, par-dessus le marché.

Fort de ces considérations, Julius se demanda quoi dire. Il imagina d'abord un discours qui commencerait par l'habituel : « Je suis confronté à un vrai dilemme : d'une part... et d'autre part... » Mais le moment était trop critique pour souffrir la moindre tactique un peu grossière. Finalement, il se décida : « Philip, dans vos réponses à Pam aujourd'hui, vous avez parlé de vous à la troisième personne : vous n'avez pas dit "je", mais "il". Vous avez bien dit : *"Il ne lui a pas donné cette liste."* Est-ce que cela signifierait que vous êtes aujourd'hui une autre personne que celle que vous étiez à l'époque ? »

Philip ouvrit les yeux et fixa Julius. Chose rare que ce croisement de regards. Fallait-il y voir comme de la gratitude ?

« On sait depuis fort longtemps, répondit Philip, que les cellules du corps vieillissent, meurent et finissent par être remplacées à intervalles réguliers. Jusque récemment, on pensait que seules les cellules du cerveau survivaient durant toute la vie, ainsi que, chez les femmes bien sûr, celles des ovules. Mais les recherches ont montré que les cellules neurales meurent, elles aussi, et que de nouveaux neurones sont générés en permanence, y compris les cellules qui forment l'architecture de mon cortex cérébral, donc de mon esprit. Je crois qu'il est raisonnable de dire qu'aucune de mes cellules actuelles n'existait chez l'homme qui portait mon nom il y a quinze ans de ça.

— C'est pas moi, c'est lui ! C'est donc ça, si je comprends bien ? persifla Tony. J'vous jure, m'sieur, j'ai rien fait ! C'est quelqu'un d'autre, avec d'autres cellules du cerveau, qui a fait le coup avant que j'arrive !

— Non, ce n'est pas juste, Tony, dit Rebecca. Tout le monde ici a envie de soutenir Pam mais il y a peut-être pour ça une meilleure méthode que de se dire : *"On va se faire Philip."* Que veux-tu qu'il fasse ?

— Merde, il pourrait déjà commencer par s'excuser, par exemple. » Tony se tourna vers Philip. « Est-ce que c'est si difficile que cela ? Est-ce que ça t'arracherait la gueule de dire : *"Je suis désolé"* ?

— Il faut que je vous dise quelque chose, à tous les deux, dit Stuart. D'abord toi, Philip. Je me tiens assez bien au courant des dernières recherches sur le cerveau, et je dois dire que tes renseignements sur la régénération des cellules sont dépassés. Des études très récentes ont en effet montré que les cellules souches de moelle osseuse qui sont transplantées sur un autre individu peuvent se transformer en neurones dans quelques régions bien précises du cerveau, par exemple l'hippocampe ou les cellules de Purkinje, dans le cervelet. Mais il

n'existe aucune preuve de la formation de nouveaux neurones dans le cortex cérébral.

— Autant pour moi, lui répondit Philip. J'aimerais bien que tu me donnes quelques lectures de référence sur la question. Pourrais-tu me les envoyer par e-mail ? » Philip sortit de son portefeuille une carte de visite, qu'il tendit à Stuart, lequel la rangea dans sa poche sans même y jeter un coup d'œil.

« Quant à toi, Tony, poursuivit Stuart, tu sais que je n'ai rien contre toi. J'aime beaucoup ta franchise sans blabla et ton insolence mais, pour le coup, je suis d'accord avec Rebecca : je crois que tu es un petit peu trop sévère, et un peu à côté de la plaque également. Quand je suis arrivé dans le groupe, tu faisais des travaux d'utilité publique, tu nettoyait les bords des autoroutes, suite à une agression sexuelle.

— Non, c'était pour voie de fait. La plainte pour agression sexuelle, c'était des conneries, et Lizzy l'a retirée, d'ailleurs. Et la plainte pour voie de fait était bidon, elle aussi. Mais où veux-tu en venir ?

— Là où je veux en venir, c'est que je ne t'ai jamais entendu dire que tu étais désolé, et personne ici ne t'a emmerdé avec ces histoires. C'est plutôt le contraire, d'ailleurs. Tout le monde te soutient. C'est même bien plus que du soutien : toutes les femmes, même toi... »

— Stuart s'adressa à Pam – « ont été charmées par ton... ton quoi... ? ton côté voyou. Je me souviens qu'une fois, Pam et Bonnie t'ont apporté des sandwiches pendant que tu ramassais tes cochonneries sur l'autoroute 101. Je me souviens aussi de Gill me disant qu'il était incapable de rivaliser avec ton... ton... c'était quoi, déjà ?

— Ton côté sauvage, dit Gill.

— Ah oui... répondit Tony en forçant un sourire. Bête de la jungle. Homme primitif. C'était plutôt agréable.

— Alors, qu'est-ce que tu dirais de laisser Philip un peu tranquille ? Homme de la jungle, toi ça te convient, mais lui, ça ne lui va pas. Écoutons sa version des faits. Je trouve que ce que Pam a subi est atroce mais calmons-nous un petit peu et n'allons pas directement lyncher Philip. Quinze ans... cela fait beaucoup de temps.

— Mais, dit Tony, je ne parle pas d'il y a quinze ans, je parle d'aujourd'hui. » À Philip : « C'est comme la semaine dernière, quand tu... Philip, putain ! c'est dur de te parler quand tu fuis mon regard. Ça me rend dingue, à la fin ! Tu disais que ça ne te faisait ni chaud ni froid de savoir que Rebecca s'intéressait à toi, qu'elle... euh... te draguait... zut, j'ai oublié le mot.

— Faisait la belle ! » dit Bonnie. *

Rebecca prit sa tête entre ses mains. « Je n'en reviens pas... Je n'arrive pas à croire qu'on reparle encore de cette histoire. Est-ce qu'il n'y a pas prescription pour le crime ignoble et répugnant qui consiste

à détacher ses cheveux ? Est-ce que ça va durer encore longtemps ?

— Tant qu'il faudra », répondit Tony, qui se retourna vers Philip. « Mais ma question, Philip ? Tu te fais passer pour un moine, quelqu'un qui est au-dessus de tout, trop pur pour s'intéresser aux femmes, y compris les belles femmes...

— Vous voyez maintenant », dit Philip à Julius, et non à Tony, « pourquoi j'avais des réticences à intégrer le groupe ?

— Vous aviez anticipé tout cela ?

— Il existe une équation vérifiée et incontestable : moins j'ai affaire aux autres, mieux je me porte. Lorsque j'ai essayé de vivre *dans* la vie, j'ai été gagné par l'agitation. Rester en-dehors de la vie, ne rien vouloir, ne rien attendre, m'engager toujours dans des quêtes élevées et contemplatives, voilà le chemin, mon seul et unique chemin vers la paix.

— Tout cela est bel et bon, Philip, répliqua Julius, mais si vous êtes dans un groupe, si vous dirigez des groupes ou essayez d'aider vos clients à travailler sur leurs rapports avec les autres, vous ne pouvez, en aucun cas, éviter d'entrer en contact avec eux. »

Julius remarqua que Pam secouait lentement la tête : elle était totalement abasourdie. « Mais qu'est-ce qui se passe, ici ? C'est totalement délirant. Philip ici ? Rebecca qui le drague ? Philip qui dirige des groupes, qui voit des clients ? De quoi parlez-vous ?

— Très bien... éclairons la lanterne de Pam, dit Julius.

— Stuart, à toi de jouer, dit Bonnie.

— Je vais tenter le coup, répondit Stuart. Bon, pendant les deux mois où tu as été absente, Pam...»

Julius l'arrêta : « Et si, cette fois-ci, vous nous passiez le relais, Stuart ? Ce n'est pas très juste de notre part de vous demander de faire tout le travail.

— D'accord. Mais vous savez, ce n'est pas du travail. J'aime bien donner des vues d'ensemble. » Voyant Julius sur le point de l'interrompre, il se reprit tout de suite : « D'accord, d'accord... je me contenterai de dire une seule chose, puis je vous laisse la parole. Quand tu es partie en voyage, Pam, je me suis senti très déprimé. J'avais l'impression que nous t'avions abandonnée, que nous n'étions pas assez bons, ou assez inventifs pour t'aider à résoudre tes problèmes. Je n'aimais pas te voir contrainte de chercher de l'aide ailleurs, en Inde. Voilà. Au suivant. »

Bonnie parla vite. « Le grand événement aura été l'annonce par Julius de sa maladie. Tu es au courant, n'est-ce pas, Pam ?

— Oui. » Pam acquiesça, le visage grave. « Julius me l'a annoncé quand j'ai téléphoné, le week-end dernier, pour lui dire que j'étais de retour.

— En fait, dit Gill, j'aimerais corriger ce qui vient d'être dit. N'y

vois aucune malice, Bonnie, mais Julius ne nous l'a pas vraiment dit. Ce qui s'est passé, c'est qu'après la première séance de Philip, nous sommes tous allés prendre un café ensemble. Et c'est lui qui nous a dit ce que Julius lui avait raconté lors d'une rencontre en tête-à-tête. Et Julius a plutôt mal pris le fait que Philip lui ait brûlé la politesse. Au suivant !

— Philip est avec nous depuis cinq séances, embraya Rebecca. Il suit une formation pour être psychothérapeute, et, si j'ai bien compris, Julius a été son thérapeute il y a plusieurs années de cela. »

Tony dit : « Nous avons parlé de Julius et de son... de son... état de santé et de son... euh... »

— Son cancer, vous voulez dire. Je sais, c'est un terme choquant, dit Julius, mais mieux vaut le regarder en face et le prononcer clairement.

— Du cancer de Julius. Vous êtes un gaillard, Julius, je vous le dis comme je le pense. » Tony poursuivit. « Donc nous avons parlé du cancer de Julius et de la difficulté qu'il y a à parler d'autres choses qui paraissent dérisoires, en comparaison. »

Tout le monde s'était exprimé, sauf Philip. Il prit la parole : « Julius, il serait bon que vous disiez au groupe pourquoi je suis venu vous voir la première fois.

— D'accord, Philip, mais j'estime plus logique que vous le leur expliquiez vous-même, une fois que vous êtes prêt. »

Philip hocha la tête.

Lorsqu'il devint évident que Philip ne continuerait pas, Stuart se lança : « Bon, on en revient à moi. Un deuxième tour de table ? »

Tout le monde ayant approuvé, Stuart continua. « Au cours d'une des séances, Bonnie a réagi sur le fait que Rebecca draguait Philip. » Il s'arrêta et fixa Rebecca, avant de préciser : « Que Rebecca *aurait dragué* Philip. Bonnie a travaillé sur sa propre image, sur son sentiment d'être moche.

— Et sur sa maladresse et son impuissance face à des femmes comme vous, Pam et Rebecca », compléta Bonnie.

Rebecca répondit : « Pendant ton absence, Philip a émis beaucoup d'idées constructives.

— Mais n'a rien révélé de lui, dit Tony.

— Une dernière chose : Gill a eu un sérieux conflit avec sa femme... Il a même songé à se tirer, dit Stuart.

— Non, pas vraiment. J'ai flanché, finalement. J'y ai pensé pendant quatre heures, c'est tout, répondit Gill.

— Un bon résumé », dit Julius tout en consultant sa montre. « Avant de nous séparer, permettez-moi de vous demander, Pam : comment est-ce que vous voyez les choses ? Est-ce que vous vous sentez un peu plus au parfum ?

— Disons que ça me semble toujours surréaliste. Et c'est tout ce que je pourrai supporter aujourd'hui, dit-elle en rassemblant ses affaires.

— Je dois vous dire, intervint Bonnie, que j'ai peur. Vous savez tous à quel point j'aime ce groupe. Or j'ai l'impression qu'il va exploser et partir dans tous les sens d'une minute à l'autre. Est-ce que nous allons revenir ici ? toi, Pam ? et toi, Philip ? Les autres, vous reviendrez ?

— À question franche, répliqua sur-le-champ Philip, réponse franche : Julius m'a invité à rejoindre le groupe pendant six mois et je lui ai donné mon accord. Lui aussi s'est engagé quant à ma supervision. J'ai l'intention de payer mon écot et d'honorer mon contrat. Je ne pars pas.

— Et toi, Pam ? » demanda Bonnie.

Pam se leva. « Je ne peux pas aller plus loin aujourd'hui. »

Comme les membres quittaient la pièce, Julius en entendit quelques-uns proposer d'aller au café. « Comment cela va-t-il se passer ? se demanda-t-il. Est-ce que Philip sera invité ? » Il avait souvent dit aux membres que les réunions hors séance pouvaient créer des divisions, à moins que personne n'en fût exclu. Puis il remarqua que Philip et Pam se dirigeaient tous les deux vers la porte, en suivant des trajectoires qui menaient inévitablement à la collision. « Intéressant », pensa-t-il. Philip réalisa soudain la nature du problème et, voyant que la porte était trop étroite pour deux personnes, il s'arrêta et murmura doucement : « Je t'en prie », avant de reculer pour laisser Pam passer la première. Elle s'éloigna à grands pas, comme si Philip était un être invisible.

[L'instinct sexuel] exerce dans toutes les affaires importantes une déplorable influence [...] il ne craint pas d'intervenir en perturbateur, avec tout son bagage, dans les délibérations des chefs d'État et les recherches des savants brise les relations les plus précieuses [...] ; d'un homme honnête il peut faire un coquin sans conscience.

LES FEMMES, LA PASSION, LE SEXE

Après sa mère, la présence féminine la plus marquante dans la vie d'Arthur fut une couturière ronchon nommée Caroline Marquet. Rares sont les biographies de Schopenhauer n'évoquant pas leur rencontre de 1823, qui eut lieu à midi, dans un escalier sombre de Berlin, juste devant l'appartement d'Arthur : il avait trente-cinq ans, elle en avait quarante-cinq.

Ce jour-là, Caroline Marquet, qui vivait dans l'appartement voisin, recevait chez elle trois de ses amies. Agacé par le bruit qu'elles faisaient en bavardant, Arthur ouvrit grand la porte de chez lui et accusa les quatre femmes de violer son intimité, car l'antichambre dans laquelle elles discutaient faisait techniquement partie de son appartement. Il leur demanda donc solennellement de quitter les lieux. Devant le refus de Caroline, Arthur la força physiquement, en la frappant et en hurlant, à quitter l'antichambre et à descendre l'escalier. Lorsque, par défi, elle remonta les marches avec impudence, il la chassa de plus belle, cette fois-ci avec encore plus de rudesse.

Caroline lui intenta un procès, affirmant qu'elle avait été poussée du haut des escaliers et qu'elle avait souffert de blessures graves ayant provoqué chez elle des tremblements et une paralysie partielle. Arthur fut sérieusement inquiété par ce procès. Il savait bien qu'il ne gagnerait sans doute jamais d'argent grâce à ses recherches intellectuelles et avait toujours férocegardé le capital hérité de son père. Lorsque son magot fut menacé, il devint, selon les mots mêmes de son éditeur, « un chien en laisse ».

Convaincu que Caroline Marquet n'était qu'une profiteuse opportuniste, il jeta toutes ses forces dans la bataille, ayant recours à toutes les possibilités légales existantes. Ce n'est qu'au bout de six ans de procédure judiciaire que la cour le condamna à verser soixante thalers par an à Caroline Marquet, tant que sa blessure ne serait pas

guérie. (À cette époque, un domestique ou un cuisinier aurait reçu vingt thalers par an, plus la nourriture et le logis.) La prédiction d'Arthur, à savoir que Caroline était assez rusée pour trembloter tant que l'argent tomberait, s'avéra exacte. Il continua de lui payer une pension jusqu'à ce qu'elle meure, vingt-six ans plus tard. Lorsqu'il reçut une copie de son certificat de décès, il griffonna dessus : *Obit anus, abit onus* :

« La vieille femme meurt, le fardeau disparaît. »

Et les autres femmes ? Arthur ne se maria jamais mais il était loin d'être chaste. Pendant la première moitié de sa vie, il eut une sexualité très active. Il fut même, peut-être, un obsédé sexuel. Lorsqu'Anthime, son vieil ami du Havre, visita Hambourg pendant qu'Arthur y faisait son apprentissage, les deux jeunes hommes passèrent leurs soirées en quête d'aventures galantes, toujours avec des femmes appartenant à des classes sociales subalternes : servantes, actrices, danseuses. S'ils échouaient dans leurs recherches, ils terminaient leur soirée dans les bras d'une « industrielle prostituée ».

Dépourvu de tact, de charme et de *joie de vivre*(11), Arthur fut un séducteur absolument nul, demandant souvent conseil à Anthime. Au bout du compte, les nombreux refus qu'il dut essayer le poussèrent à assimiler le désir sexuel à une humiliation. Il ne supportait pas d'être mené par ses pulsions sexuelles et, bien des années plus tard, parlerait souvent de la dégradation qu'il y avait à sombrer dans un état animal. Non pas qu'Arthur ne voulût pas des femmes. Sur ce point les choses étaient claires : « Je leur étais très favorable, si seulement elles avaient voulu de moi ! »

De toutes les histoires d'amour de Schopenhauer, la plus triste eut lieu lorsque, âgé de quarante-cinq ans, il essaya de séduire Flora Weiss, une magnifique jeune fille de dix-sept ans. Un soir, au cours d'une réception sur un bateau, il s'approcha d'elle avec une grappe de raisins et l'informa de son attirance pour elle, ainsi que de son intention de la demander en mariage à ses parents. Quelque temps plus tard, le père de Flora, déconcerté par la proposition de Schopenhauer, lui répondit : « Mais c'est encore une enfant. » Au bout du compte, il accepta de laisser la décision dans les mains de Flora. L'affaire fut définitivement classée lorsque Flora précisa très clairement à toutes les personnes intéressées qu'elle n'aimait pas, mais alors pas du tout, Schopenhauer.

Des dizaines d'années plus tard, la nièce de Flora Weiss l'interrogea sur sa rencontre avec le célèbre philosophe. Dans son journal, elle citait sa tante : « Oh, laisse-moi tranquille avec ce vieux Schopenhauer. »

Instamment priée de livrer plus de renseignements sur cette histoire, Flora Weiss raconta l'épisode des raisins que lui avait offerts

Arthur et dit : « Mais je n'en voulais pas. J'étais dégoûtée parce que le vieux Schopenhauer les avait touchés, et je les ai laissés alors glisser doucement dans l'eau derrière moi. »

Rien n'indique qu'Arthur ait jamais eu la moindre histoire d'amour avec une femme qu'il respectait. Après avoir reçu une lettre dans laquelle il évoquait « deux histoires d'amour sans amour », sa sœur Adèle lui répondit, dans l'un de leurs rares échanges sur sa vie privée : « Que tu ne perdes pas tout à fait la capacité d'estimer une femme quand tu te livres à ce qu'il y a d'ordinaire et de vulgaire dans notre sexe et que le ciel te fasse rencontrer un jour quelque chose de plus profond que des bouillonnements. »

À trente-trois ans, Arthur entama une liaison intermittente, qui durerait dix années, avec une jeune ballerine berlinoise nommée Caroline Richter-Medon, qui entretenait souvent plusieurs liaisons masculines en même temps. Arthur n'y voyait aucune objection : « Pour une femme durant la courte période de sa floraison et de son aptitude, la limitation à un homme est un état contre nature. Elle doit garder pour un seul ce qu'il ne peut épuiser et que beaucoup d'autres désirent d'elle. » Il s'opposait également à la monogamie pour les hommes : « Les hommes reçoivent trop en même temps mais pas assez à la longue [...] les hommes sont pour une moitié de leur vie des coureurs et l'autre moitié des cocus. » Lorsqu'Arthur quitta Berlin pour Francfort, il proposa à Caroline de l'accompagner mais sans son fils illégitime, lequel, insistait-il, n'était pas le sien. Caroline refusa d'abandonner son enfant, et, après une brève correspondance, leur relation s'acheva définitivement. Malgré tout, presque trente années plus tard, âgé de soixante et onze ans, Arthur ajoutera un codicille à son testament laissant à Caroline Richter-Medon cinq mille thalers.

Bien qu'il méprisât souvent les femmes et l'institution matrimoniale tout entière, Arthur faillit se marier plusieurs fois. Il se ravisa chaque fois en pensant : « Ainsi presque tous les philosophes authentiques sont-ils restés célibataires : Descartes, Leibniz, Malebranche, Spinoza et Kant [...] Cela dit, les malheurs de Socrate sont connus [...] Par contre, les grands poètes ont tous été mariés et, à la vérité, tous malheureux [...] Les maris sont le plus souvent des Papagenos à l'envers : si, pour lui, une vieille se transforme en jeune avec une rapidité admirable, pour eux, la jeune se fait vieille tout aussi vite. »

En vieillissant, Arthur renonça peu à peu au mariage, pour finalement abandonner totalement l'idée à l'âge de quarante-cinq ans. Le mariage tardif, disait-il, était comparable à « ce voyageur qui a fait à pied les trois quarts du chemin et achète un billet pour le trajet entier. » Toutes les questions les plus fondamentales de la vie furent minutieusement examinées par l'œil sagace de Schopenhauer. Et la passion sexuelle, sujet soigneusement évité par ses prédécesseurs

philosophes, ne fit pas exception.

Il ouvrit le bal par un texte extraordinaire sur la puissance et l'omniprésence de la pulsion sexuelle.

« Avec l'amour de la vie, [l'instinct sexuel] nous apparaît comme le plus puissant et le plus énergique de tous les ressorts. Il accapare sans cesse la moitié des forces et des pensées de la partie la plus jeune de l'humanité. But final de presque tous les efforts des hommes, il exerce dans toutes les affaires importantes une déplorable influence : à toute heure il vient interrompre les occupations les plus sérieuses. Parfois il trouble pour quelque temps les têtes les plus hautes [...] [il est] le centre invisible de tous les actes et de tous les faits, qui ressort de toutes parts sous les voiles dont on essaie de le couvrir. L'instinct sexuel est cause de la guerre et but de la paix [...], la source inépuisable des mots d'esprit, la clef de toutes les allusions, l'explication de tout signe muet, de toute proposition non formulée, de tout regard furtif, la pensée et l'aspiration quotidienne du jeune homme et souvent aussi du vieillard, l'idée fixe qui occupe toutes les heures de l'impudique et la vision qui s'impose sans cesse à l'esprit de l'homme chaste. »

Le but ultime de presque tous les efforts de l'Homme ? L'horizon invisible de toute action, de toute conduite ? L'origine des guerres et l'objet de la paix ? Pourquoi tant d'exagération ? Que retient-il de ses propres préoccupations sexuelles ? Ou alors, son hyperbole n'est-elle qu'un moyen de fixer l'attention du lecteur sur ce qui va suivre ?

« Comment donc alors ne pas s'écrier : "À quoi bon tout ce bruit ? Pourquoi cette agitation et cette fureur, ces angoisses et ces misères ? Il s'agit simplement, en somme, pour chacun de trouver sa chacune : pourquoi une chose si simple doit-elle tenir une place de cette importance et venir sans cesse déranger et brouiller la bonne ordonnance de la vie humaine ?" »

La réponse d'Arthur à cette question anticipe de cent cinquante ans une grande partie de ce qui se produira dans les domaines de la psychologie évolutive et de la psychanalyse. Il affirme que ce qui nous meut réellement n'est pas notre besoin mais le besoin de notre espèce. « Le but dernier de toute intrigue d'amour, qu'elle se joue en brodequins ou en cothurnes [...] est bel et bien la composition de la génération future », poursuit-il. « Aussi [l'homme] s'imagine qu'il accomplit tous ces efforts et tous ces sacrifices pour sa jouissance personnelle, et c'est seulement pour la conservation du type de l'espèce dans toute sa pureté. »

Il évoque avec force détails les principes régissant le choix du partenaire sexuel (« chacun aime ce qui lui fait défaut »), mais insiste lourdement sur le fait que ce choix est en réalité opéré par le génie de l'espèce. « Pénétré de l'esprit de l'espèce et dès lors dominé par lui, [l'homme] ne s'appartient plus [...] il a mission spéciale d'assurer l'existence d'une postérité indéfinie. » Régulièrement, il répète que la

puissance du désir est irrésistible. « Car [l'amant] est placé sous l'empire d'une impulsion qui, analogue à l'instinct des insectes, le force, en dépit de tous les arguments de la raison, à poursuivre son but sans réserve [...] Il ne peut s'y soustraire. » Et la raison n'a pas grand chose à faire là-dedans. L'individu désire souvent quelqu'un que sa raison lui enjoint d'éviter, mais la voix de la raison est impuissante face à la force de la passion sexuelle. Il cite ainsi l'auteur latin Térence : « Ce qui n'a en soi ni raison ni mesure ne peut être gouverné par la raison. » On dit souvent que l'anthropocentrisme a été mis à mal par trois grandes révolutions de la pensée. Copernic, d'abord, a démontré que la Terre n'était pas le centre autour duquel tournaient tous les corps célestes. Ensuite, Darwin nous a appris que nous n'étions pas au centre de la chaîne du vivant mais que nous avions, comme toutes les autres créatures, évolué à partir d'autres formes de vie. Enfin, Freud a montré que nous ne sommes pas les maîtres dans notre propre maison, que nombre de nos comportements sont régis par des forces situées en dehors de notre conscience. Il ne fait pas de doute que le coauteur, injustement méconnu, de la révolution freudienne fut Arthur Schopenhauer, lequel, bien avant la naissance du médecin viennois, avait affirmé que nous sommes gouvernés par des forces biologiques profondes et que nous nous fourvoyons en croyant agir en toute conscience.

23

Tant que je garde mon secret, il est mon prisonnier ; dès que je le lâche, c'est moi qui deviens son prisonnier. À l'arbre du silence pend son fruit, la tranquillité.

Les craintes nourries par Bonnie à propos du groupe s'avérèrent infondées : lors de la séance suivante, non seulement tous les membres étaient présents, mais de surcroît ils étaient en avance. À l'exception de Philip, qui entra brusquement dans la pièce et s'installa dans son fauteuil à 16 heures 30 tapantes.

Qu'une séance de thérapie de groupe débute par un bref silence n'est pas une chose rare. Les membres apprennent vite à ne pas entamer la réunion trop brusquement, car le premier intervenant se voit généralement accorder beaucoup de temps et d'attention. Philip, toujours aussi peu élégant, ne perdit pointant pas une seule seconde. Fuyant tous les regards, il commença à parler de sa voix désincarnée et insensible.

« Le compte rendu que nous a livré, la semaine dernière, notre amie de retour de voyage...

— Plus connue sous le nom de Pam », interrompit Tony.

Philip acquiesça sans lever les yeux. « La description que Pam a faite de ma liste était incomplète. Car c'était plus qu'une simple liste des femmes avec qui j'avais couché ce mois-là. Elle contenait leurs noms, mais aussi leurs numéros de téléphone... »

Pam l'interrompit : « Oh, leurs numéros de téléphone ! Ah bon... dans ce cas, pardon, tout va bien ! »

Comme si de rien n'était, Philip continua. « La liste contenait aussi une description rapide des préférences sexuelles de chaque femme.

— Des préférences sexuelles ? demanda Tony.

— Oui, ce que chacune préférait dans l'acte sexuel. Par exemple : « aime bien par derrière... le soixante-neuf... beaucoup de préliminaires... commence par un long massage du dos... massage à l'huile... jouit quand on lui donne la fessée... quand on lui lèche les seins... aime les menottes... être attachée au lit l'excite beaucoup. »

Julius tressaillit. Bon Dieu, mais dans quelle galère Philip s'embarquait-il ? Était-il sur le point de révéler les préférences de Pam ? Il fallait faire attention : la pente était très savonneuse.

Avant même qu'il puisse intercepter Philip, Pam dégaina : « Tu es

un être profondément dégoûtant. Répugnant. » Pam se pencha en avant, comme pour se lever de son fauteuil et partir.

Bonnie posa sa main sur le bras de Pam pour la retenir et dit à Philip : « Sur ce coup-là, je suis avec Pam. Tu es complètement fou, Philip ? Pourquoi diable est-ce que tu te vantes de ces choses-là ?

— C'est vrai, dit Gill, je ne te suis plus du tout. Regarde, tu es en train de subir un feu nourri... Je veux dire, j'ai mal pour toi, mon vieux. Je ne pourrais pas supporter ce que tu subis. Qu'est-ce que tu fous ? Tu jettes de l'huile sur le feu et tu dis : "Remettez-en encore une couche." Ce n'est pas pour dire, mais merde, Philip, pourquoi est-ce que tu fais ça ?

— Oui, moi aussi je vois les choses comme ça, dit Stuart. Si j'étais à ta place, j'aurais plutôt envie de me montrer sous mon meilleur jour, pas de donner à l'ennemi de nouvelles munitions. »

Julius tenta d'apaiser tout le monde. « Philip, qu'avez-vous ressenti au cours des dernières minutes ?

— Eh bien, j'avais quelque chose d'important à dire à propos de cette liste et je l'ai dit. Par conséquent, je suis absolument satisfait du cours que prennent les événements. »

Julius insista. De sa voix la plus onctueuse, il dit : « Plusieurs personnes vous ont répondu, Philip. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne me laisse pas embarquer là-dedans, Julius. C'est le chemin qui mène tout droit au désespoir. Mieux vaut, de loin, que je garde mes intentions pour moi. » Julius tira un nouveau stratagème de son sac à malices : la technique, vieille comme le monde mais toujours fiable, du conditionnel. « Philip, livrez-vous à une petite expérience intellectuelle. Les philosophes font cela tous les jours. Je comprends que vous souhaitiez préserver votre sérénité, mais faites-moi plaisir une seconde et essayez de vous imaginer ressentir des choses en entendant les réponses des autres. Quelles pourraient être ces choses ? » Philip réfléchit à la question de Julius, sourit doucement et inclina la tête, peut-être en signe d'admiration pour l'ingéniosité de la manœuvre de Julius.

« Une expérience ? Très bien. Si j'avais dû ressentir quelque chose, j'aurais été effrayé par la férocité de l'intervention de Pam. Je n'ignore pas qu'elle veut me faire le plus de mal possible. »

Pam fut sur le point d'intervenir mais Julius lui fit immédiatement signe de rester silencieuse et de laisser Philip continuer.

« Puis Bonnie s'est interrogée sur mon besoin de raconter tout cela, enfin Gill et Stuart m'ont demandé pourquoi je tentais de m'immoler ainsi.

— Immo quoi ? » demanda Tony.

Pam ouvrit la bouche pour répondre mais Philip embraya immédiatement : « "Immoler" : sacrifier quelqu'un par le feu.

— D'accord. Vous êtes au milieu du gué, insista Julius. Vous avez bien décrit ce qui s'est passé et ce que Bonnie, Gill et Stuart vous ont dit. Maintenant, essayez de poursuivre l'expérience : si vous aviez dû ressentir quelque chose en entendant leurs commentaires.

— C'est vrai, je me suis un peu égaré. J'imagine aisément que vous en concluez que mon inconscient pointe le bout de son nez. »

Julius acquiesça. « Allez-y, Philip.

— Eh bien, je me sentirais totalement incompris. Je dirais à Pam : "Je n'ai pas essayé de rendre les choses sympathiques." À Bonnie : "Frimer était le cadet de mes soucis", et à Gill et Stuart : "Merci pour l'avertissement, mais je ne cherchais pas à me faire du mal."

— D'accord. On sait maintenant ce que tu *ne faisais pas*. Mais dis-nous maintenant ce que tu *faisais*. Je reste encore perplexe, dit Bonnie.

— Je voulais simplement remettre les pendules à l'heure. Suivre la voie de la raison. Ni plus ni moins. »

Le groupe sombra alors dans cette étrange humeur qui suivait toujours ses échanges avec Philip. Ce dernier était si rationnel, il planait si royalement au-dessus des petites luttes quotidiennes. Chacun regardait par terre, perplexe, désorienté. Tony secouait la tête.

« Je comprends bien tout ce que vous nous avez dit, dit Julius, sauf la toute dernière chose, votre dernière phrase : "Ni plus ni moins." Je ne mords pas à l'hameçon. Pourquoi nous donner cet aspect-là de la vérité maintenant, aujourd'hui, à ce moment précis de votre relation avec nous ? Vous mouriez d'envie de le faire, vous ne pouviez plus le garder pour vous. Je pouvais voir à quel point vous étiez pressé de faire sortir tout cela. Malgré les évidentes conséquences négatives relevées par le groupe, vous étiez déterminé à franchir le pas dès aujourd'hui. Essayons de comprendre pourquoi. Qu'aviez-vous à y gagner ?

— Ce n'est pas très compliqué, répliqua Philip. Je sais parfaitement pourquoi je l'ai dit. »

Un silence. Tout le monde était dans l'expectative.

« Je commence à en avoir marre, dit Tony. Philip, tu nous fais tourner en bourrique. C'est toujours la même chose. Est-ce qu'on doit à chaque fois te supplier pour que tu prononces ta prochaine phrase ?

— Pardon ? » demanda Philip avec une grimace d'étonnement.

« Tout le monde ici veut savoir pourquoi tu as raconté tout cela, dit Bonnie. Est-ce que tu ne ferais pas un peu exprès de jouer le mystérieux ?

— Peut-être penses-tu que nous ne voulons pas savoir, que nous ne sommes pas curieux du tout de ce que tu vas nous dire, suggéra Rebecca.

— Rien de tout cela, dit Philip. Cela n'a rien à voir avec vous. Simplement, il m'arrive parfois de perdre ma concentration et de me

refermer sur moi.

— Ça me paraît important, dit Julius. Je crois qu'il y a une bonne raison à cela, et elle touche à votre interaction avec le groupe. Si vous pensez sincèrement que votre comportement est capricieux, un peu comme une averse qui tombe de temps à autre, alors votre situation est intenable. Il y a une explication au fait que vous nous évitiez régulièrement et que vous vous refermiez sur vous. Je crois que c'est parce qu'une angoisse a surgi en vous. En l'occurrence, votre perte de concentration était liée à la manière dont vous avez ouvert la séance. Est-ce que vous pouvez creuser là-dessus ? »

Philip était muet. Il méditait les paroles de Julius.

Ce dernier, quand il traitait d'autres psychothérapeutes, avait une méthode pour augmenter graduellement la pression : « Autre chose, Philip... Si, à l'avenir, vous êtes amené à voir des clients ou à diriger des groupes, perdre votre concentration ou vous refermer sur vous-même vous handicapera sérieusement dans votre travail. »

Le tour était joué. Immédiatement, Philip répondit : « Si j'ai choisi de révéler ce que j'avais fait à l'époque, c'est pour me protéger. Pam connaissait très bien la liste et je ne voulais surtout pas la voir me balancer une telle bombe plus tard. Entre la peste et le choléra, j'ai donc préféré prendre les devants. » Il hésita, respira puis reprit son propos. « Mais je dois encore ajouter quelque chose. Je n'ai toujours pas répondu à Bonnie, qui m'accuse de forfanterie. Si j'ai tenu cette liste, c'est parce que j'avais eu une sexualité extrêmement active cette année-là. Ma liaison de trois semaines avec la copine de Pam était chose inhabituelle. Je préférais les coups d'un soir, bien que je sois souvent revenu pour un deuxième coup lorsque la pression sexuelle devenait trop forte et que je n'arrivais pas à rencontrer quelqu'un de nouveau. Quand je voyais une femme pour la deuxième fois, justement, j'avais besoin de ces petites notes écrites pour me rafraîchir la mémoire et faire croire à la fille que je me souvenais bien d'elle. Si elle apprenait la vérité – à savoir qu'elle n'était qu'une fille parmi tant d'autres –, ça ne marcherait peut-être pas. Il n'y a pas la moindre frime dans ces notes... Elles n'étaient destinées qu'à mon usage personnel. Molly s'est procuré la clé de mon appartement, elle a violé mon espace privé, forcé un tiroir de mon bureau et volé cette liste. »

Les yeux grands ouverts, Tony demanda : « Tu es en train de nous dire que tu couchais avec tellement de femmes que tu étais obligé de tenir cette liste pour ne pas te mélanger les pinceaux ? Mais c'est-à-dire, précisément ? Combien ? Comment est-ce que tu faisais ? » Julius bouillait intérieurement. Les choses étaient déjà suffisamment compliquées comme ça pour que Tony arrive avec ses questions gourmandes. La tension entre Pam et Philip était déjà insupportablement élevée. Il fallait apaiser les choses mais Julius ne

voyait pas trop comment faire. Une aide inespérée fut fournie par Rebecca, qui, subitement, modifia complètement le cours de la discussion.

« Pardon de vous interrompre, mais j'aurais besoin de prendre un peu de votre temps, aujourd'hui. Toute la semaine dernière, j'ai pensé à vous révéler quelque chose dont je n'ai jamais encore parlé. Même à vous, Julius. C'est, je crois, mon plus terrible secret. » Rebecca s'arrêta et dévisagea chaque membre. Tous les yeux étaient braqués sur elle. « Ça ne vous dérange pas ? »

Julius se tourna vers Pam et Philip : « Et vous deux ? Est-ce qu'on s'arrête là, pour le moment ? »

— Pas de problème pour moi, dit Pam. J'ai besoin de faire une petite pause.

— Et vous, Philip ? »

Philip hocha la tête.

« Quant à moi, pas le moindre problème, conclut Julius. À moins que vous ne vouliez d'abord nous dire pourquoi vous avez décidé d'en parler aujourd'hui. »

— Non, je préférerais me lancer tant que j'en ai encore le courage. Voilà : il y a environ quinze ans, deux semaines avant de me marier, les dirigeants de mon entreprise m'ont envoyée à un salon informatique à Las Vegas, pour que j'y présente leur tout nouveau produit. J'avais déjà remis ma démission, et cette présentation devait être ma dernière mission. À l'époque, je me disais que ce serait peut-être la dernière de toute ma vie. J'étais enceinte de deux mois, Jack et moi avions prévu de partir un mois en lune de miel avant que je ne revienne au foyer et m'occupe du bébé. Tout ceci se situe bien avant la fac de droit... Je ne savais absolument pas si je retravaillerais un jour.

« Lorsque je suis arrivée à Las Vegas, j'ai commencé à me sentir dans un drôle d'état. Un soir, à ma grande surprise, je me suis retrouvée au bar du Caesar's Palace. J'ai commandé un verre et me suis vite retrouvée à parler de choses intimes avec un homme très élégant. Il m'a demandé si j'étais une "travailleuse". Je ne connaissais pas l'expression, alors j'ai fait oui de la tête. Avant même de pouvoir lui parler un peu plus de mon travail, il m'a demandé mon tarif. J'ai avalé ma salive, je l'ai regardé de bas en haut – il était beau – et je lui ai dit : "Cent cinquante dollars." Il a hoché la tête, et nous voilà partis dans sa chambre. La nuit suivante, je suis allée au Tropicana, et rebelote. Même tarif. Enfin, pour la dernière soirée, je l'ai fait à l'œil. » Rebecca reprit son souffle et expira bruyamment. « Voilà l'histoire. Je n'en ai jamais parlé à personne. Parfois, j'ai pensé tout raconter à Jack, mais je ne l'ai jamais fait. Pourquoi le faire ? Il n'en aurait été que malheureux, et moi, je n'en aurais pas été grandement soulagée...

Et... Tony, espèce de salaud ! merde ! ce n'est pas drôle ! » Tony, qui avait sorti son portefeuille et comptait son argent, s'arrêta et, avec un sourire de petit agneau, dit : « C'était juste pour détendre l'atmosphère.

— Je ne veux pas qu'on détende l'atmosphère, justement. Ces choses-là me pèsent. » Rebecca décocha l'un de ses célèbres sourires, qu'elle pouvait déclencher à la commande. « Voilà... de vraies confessions. » Elle se tourna vers Stuart, qui, à plusieurs reprises, avait parlé d'elle comme d'une poupée de porcelaine. « Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Rebecca n'est peut-être pas cette petite poupée fragile qu'on dit. »

Stuart répondit : « Ce n'est pas ce que je me disais. Tu sais à quoi je pensais quand tu étais en train de parler ? À un film que j'ai loué il y a quelques jours : *La Ligne verte*. Il y avait dedans une scène inoubliable, celle d'un condamné à mort qui était en train de manger son dernier repas. Et j'ai l'impression qu'à Las Vegas tu t'es offert un dernier morceau de liberté avant ton mariage. »

Julius était d'accord : « C'est vrai. Ça me rappelle beaucoup une conversation que nous avons eue il y a longtemps, Rebecca. » Puis, s'adressant au groupe : « Il y a plusieurs années de cela, Rebecca et moi avons travaillé ensemble pendant environ un an, au moment où elle se posait de sérieuses questions sur le mariage. » Se tournant de nouveau vers Rebecca : « Je me souviens que nous avons passé des semaines entières autour de cette peur de perdre votre liberté, le sentiment que vous aviez de fermer le champ des possibles. Comme Stuart, je pense que ce sont toutes ces angoisses qui sont ressorties à Las Vegas.

— Il y a une chose dont je me souviens encore très bien à propos de ces heures passées avec vous, Julius. Vous m'aviez parlé d'un roman où quelqu'un va consulter un sage, et ce sage lui dit que les alternatives sont des exclusions, que chaque "oui" appelle un "non".

— Eh ! je connais ce livre : c'est *Grendel*, de John Gardner, interrompit Pam. C'était Grendel, le démon, qui demandait conseil au sage.

— Tous les fils se croisent, dit Julius. C'est Pam, en effet, qui m'avait parlé du livre pour la première fois. À peu près à la même époque, je l'avais vue pendant quelques mois. Donc, Rebecca, si cette phrase vous a été d'un grand secours, vous devez remercier Pam. »

Rebecca décocha à Pam un grand sourire de remerciement. « Tu me prodiguais une thérapie indirecte. Sur mon miroir, j'avais collé un *post-it* avec cette phrase : "Les alternatives sont des exclusions." Elle expliquait bien pourquoi j'ai eu du mal à dire "oui" à Jack, alors même que je savais qu'il était la bonne personne. » Puis à Julius : « Je me souviens aussi de vous, disant que pour bien vieillir, je devais

accepter que les possibilités sont toujours limitées.

— Bien avant Gardner, intervint Philip, Heidegger » – il se tourna vers Tony – « un grand philosophe allemand de la première moitié du XX^e siècle...

— Un grand nazi, aussi », coupa Pam.

Philip ignore la phrase. « Heidegger parlait de cette confrontation aux limites du possible. En fait, il la reliait à la peur de la mort. La mort, affirmait-il, était l'impossibilité de toute possibilité ultérieure.

— La mort comme "impossibilité de toute possibilité ultérieure", répéta Julius. C'est une pensée puissante. Peut-être que je l'accrocherai aussi à mon miroir. Merci, Philip. Il y a tellement de choses à étudier ici, y compris vos sentiments, Pam, mais j'aimerais d'abord vous faire une autre remarque, Rebecca. Cet épisode à Las Vegas a dû se produire à l'époque où nous nous voyions, vous et moi. Or vous ne me l'avez jamais mentionné. Ça en dit long sur la honte que vous aviez dû alors ressentir. » Rebecca secoua la tête. « Oui, j'avais décidé d'évacuer cette histoire. » Elle s'arrêta là et, après s'être demandée si elle devait ajouter quelque chose, dit : « Il y a encore autre chose, Julius. J'avais honte, certes, mais encore plus... C'est un peu risqué d'en parler... J'ai eu encore plus honte quand, par la suite, j'ai fantasmé là-dessus : c'était un trip incroyable... Pas un trip sexuel, non, pas exactement, en tout cas pas seulement sexuel, mais plutôt le plaisir d'être hors-la-loi, d'être une primitive. Et tu sais », elle se tourna vers Tony, « c'est ce qui m'a toujours attiré chez toi, Tony : ton séjour en prison, tes bagarres dans la rue, ton mépris des règles... Mais là, tu as dépassé les bornes... Ta blague sur les billets m'a blessée. »

Avant que Tony puisse répondre quoi que ce soit, Stuart s'immisça dans la conversation. « Tu as énormément de courage, Rebecca. Je t'admire vraiment. Et tu me permets en plus de révéler quelque chose dont je n'ai jamais parlé non plus – ni à Julius, ni à mon psy précédent, ni à personne. » Il hésita, scrutant les yeux de chaque membre. « Je vérifie simplement la sécurité du dispositif. Parce que je risque gros. Je me sens en sécurité avec tout le monde ici, sauf avec toi, Philip, car je ne te connais pas encore assez bien. J'imagine que Julius t'a parlé de la confidentialité du groupe ? »

Silence.

« Philip, ton silence est désarmant. Je viens de te demander quelque chose », dit Stuart en se tournant vers lui pour mieux le fixer. « Que se passe-t-il ? Pourquoi est-ce que tu ne réponds pas ? »

Philip leva les yeux au ciel. « Je ne savais pas que tu attendais une réponse.

— Je t'ai dit que j'étais sûr que Julius t'avait parlé de la confidentialité du groupe et j'ai haussé la voix à la fin de la phrase. Cela indique une question, d'accord ? Et puis tout ce que j'ai dit avant

sur la confiance ne signifiait-il pas que j'attendais une réponse de toi ?

— Je comprends, répondit enfin Philip. Oui, Julius m'a parlé de la confidentialité et oui, je me suis engagé à respecter les règles élémentaires du groupe, y compris la confidentialité.

— Parfait, dit Stuart. Tu sais, Philip, je commence à changer d'avis. J'avais tendance à te considérer comme arrogant, mais peu à peu je me dis que tu es juste sauvage ou inapprivoisé. Et ce que je te dis là n'appelle pas de réponse : c'est optionnel.

— Bravo Stuart ! » dit Tony avec un petit sourire taquin. « Tu te bouges, mec, c'est bien. »

Stuart hocha la tête. « Je ne voulais pas être blessant, Philip, mais il se trouve que j'ai une histoire à raconter et j'ai donc besoin de m'assurer que rien ne sortira d'ici. Donc... » Il respira un grand coup. « Allons-y. Il y a à peu près douze ou treize ans de cela – j'étais en train de terminer mon internat et m'apprêtais à exercer – je me suis rendu à un colloque de pédiatrie en Jamaïque. Le but de ces colloques est de se tenir au courant des dernières recherches médicales mais vous savez tous comme moi que beaucoup de médecins y vont pour de tout autres raisons : dénicher des occasions professionnelles, un travail académique... ou alors simplement passer un bon moment et tirer un coup. J'ai foiré sur tous ces plans. Pour couronner le tout, l'avion du retour pour Miami était en retard, et j'ai raté ma correspondance pour la Californie. Je devais donc passer une nuit à l'hôtel de l'aéroport, ce qui m'a mis d'une humeur exécrable. »

Tous les membres du groupe étaient absorbés par le récit de Stuart, un Stuart dont ils découvraient une nouvelle facette.

« Je suis arrivé à l'hôtel vers 23 heures 30, j'ai pris l'ascenseur jusqu'au septième étage – c'est drôle comme les détails sont encore très vivaces – et j'étais en train de marcher dans un long couloir silencieux vers ma chambre quand, soudain, une porte s'est ouverte. Une femme en chemise de nuit, tout ébouriffée et affolée, est sortie sur le palier. Très belle, un corps magnifique, dix ou quinze ans de plus que moi. Elle m'a attrapé le bras – elle puait l'alcool – et m'a demandé si j'avais vu quelqu'un dans le couloir.

« “Non, personne”, ai-je répondu. Elle a alors commencé à me raconter toute une histoire complètement échevelée sur un groom qui venait de l'arnaquer de six mille dollars. Je lui ai suggéré d'appeler la réception ou la police mais, curieusement, elle n'avait pas l'air de vouloir prendre la moindre décision. Puis elle m'a fait signe d'entrer dans sa chambre. Nous avons discuté, j'essayais de la rassurer parce qu'elle avait l'impression – manifestement, une hallucination – d'avoir été volée. L'un dans l'autre, nous avons terminé dans son lit. Je lui ai demandé à plusieurs reprises si elle voulait que je reste là et si elle voulait faire l'amour avec moi. Elle le voulait, et c'est ce que nous

avons donc fait. Une heure ou deux plus tard, pendant qu'elle dormait, j'ai quitté sa chambre pour rejoindre la mienne et dormir quelques heures avant de reprendre mon avion tôt le matin. Juste avant de m'envoler, j'ai appelé anonymement l'hôtel pour leur dire que la cliente de la chambre 77 avait besoin de soins médicaux. »

Après quelques secondes de silence, Stuart ajouta : « Voilà, c'est tout.

— C'est tout ? demanda Tony. Une belle nana ivre morte t'invite dans sa chambre d'hôtel et tu lui donnes ce qu'elle demande ? À ta place, mon vieux, j'aurais sauté sur l'occasion.

— Non, ce n'est pas ça ! répondit Stuart. Il y a que... je suis médecin, et une femme malade, sans doute avec une hallucinose alcoolique naissante ou en plein développement, a croisé ma route et j'ai fini par la sauter. C'est une violation du serment d'Hippocrate, une faute gravissime que je ne me suis jamais pardonnée. Je ne peux pas oublier cette soirée... Elle est à jamais gravée dans ma mémoire.

— Tu te fais du mal, Stuart, suggéra Bonnie. Cette femme seule, complètement bourrée, sort dans le couloir, voit un beau mec plus jeune qu'elle et l'invite dans son lit. Elle a eu ce qu'elle voulait, peut-être même ce dont elle avait besoin. Tu lui as sans doute fait beaucoup de bien et elle se souvient certainement de cette nuit comme d'une belle nuit. »

Les autres – Gill, Rebecca, Pam – étaient sur le point de parler, mais Stuart leur grilla la politesse : « J'apprécie ce que vous me dites... Vous ne pouvez pas savoir combien de fois je me suis dit les mêmes choses. Mais vraiment, sincèrement, je ne demande pas à être rassuré. Je voulais simplement vous en parler et exhumer des ténèbres cet épisode sordide pour le ressortir à la lumière. C'est tout. » Bonnie lui répondit. « C'est bien. C'est bien que tu nous l'aies dit, Stuart, mais on en revient à quelque chose dont nous avons déjà parlé : ton refus d'accepter notre aide. Tu es bon dès qu'il s'agit d'aider mais pas génial pour ce qui est de nous laisser t'aider.

— Peut-être des réflexes de médecin, tout simplement. Je n'ai jamais appris, à la fac de médecine, comment être un bon patient.

— Mais tu n'es pas toujours de service, n'est-ce pas ? demanda Tony. Je pense que tu n'étais pas de service, ce soir-là à l'hôtel. Minuit, avec une nana un peu bourrée et excitée : vas-y, mon vieux, tire ton coup, éclate-toi ! »

Stuart secoua la tête. « Il y a quelque temps, j'ai écouté une cassette du dalaï-lama parlant à des professeurs bouddhistes. L'un d'entre eux l'a interrogé sur le stress et lui a demandé s'ils ne pouvaient pas prendre un peu de congé, régulièrement. La réponse du dalaï-lama était magnifique : "Des jours de congé ? Vous imaginez le Bouddha dire : 'Pardon, mais je suis en congé !' ou Jésus, approché par un

malade, lui répondre : ‘Désolé, aujourd’hui je suis en congé !’ ?” Le dalaï-lama est toujours en train de rigoler, mais il a trouvé cette idée tellement hilarante qu’il a été pris d’un fou rire inextinguible.

— Je ne suis pas d’accord, dit Tony. Je pense que tu utilises ton doctorat de médecine pour fuir la vie.

— Ce que j’ai fait dans cet hôtel était mal. Personne ne pourra me convaincre du contraire. »

Julius intervint. « Quatorze ans ont passé mais vous n’arrivez toujours pas à vous en débarrasser. Quelles ont été les répercussions de cet incident ?

— Vous voulez dire : à part l’auto-flagellation et le dégoût ? » demanda Stuart.

Julius acquiesça.

« Je puis vous dire que j’ai été un excellent médecin et que jamais, au grand jamais, je n’ai enfreint de nouveau les règles déontologiques de ma profession.

— Stuart, je décrète que vous avez payé votre dette, dit Julius. Affaire classée.

— Amen », répondirent en chœur d’autres membres.

Stuart sourit et se signa. « Vous me rappelez la messe du dimanche, quand j’étais petit. J’ai l’impression de sortir de confesse, absous.

— Laissez-moi vous raconter une histoire, dit Julius. Il y a de nombreuses années, à Shanghai, j’ai visité une cathédrale à l’abandon. Je suis athée mais, allez savoir pourquoi, j’aime bien visiter les édifices religieux. J’ai fait un petit tour dans la cathédrale, puis je me suis assis dans le confessionnal, à la place du prêtre. Eh bien, figurez-vous que je me suis mis à envier le rôle du père confesseur. Quel pouvoir il avait ! J’ai alors essayé de prononcer les mots : ‘Tu es tout pardonné, mon fils, ma fille.’ J’ai imaginé la confiance suprême qu’il devait éprouver à se voir comme le vaisseau qui transporte le pardon directement depuis la maison du Grand Horloger, tout là-haut. En comparaison, mes propres techniques me paraissaient tellement minables... Mais plus tard, après avoir quitté l’église, je m’en suis sorti en me convainquant qu’au moins, je vivais selon les principes de la raison et que je n’infantilais pas mes patients en leur présentant le mythe pour de la réalité. »

Après un bref silence, Pam dit à Julius : « Vous savez quoi, Julius ? Quelque chose a changé. Vous êtes différent de celui que vous étiez avant que je parte en voyage. Vous racontez des épisodes de votre vie, vous émettez des opinions sur la croyance religieuse, alors qu’auparavant, vous évitiez toujours ce genre de sujets. J’imagine que c’est lié à votre maladie... mais il n’en reste pas moins que ça me plaît beaucoup. J’aime beaucoup vous voir plus... intime.

— Merci. Votre silence m’a fait craindre un instant d’avoir froissé

certaines sensibilités religieuses ici.

— Pas la mienne, Julius, si ça peut vous rassurer, dit Stuart. Les sondages qui montrent que quatre-vingt-dix pour cent des Américains croient en Dieu me laissent absolument pantois. J'ai abandonné l'Église à l'adolescence. Mais si je ne l'avais pas fait à l'époque, je le ferais aujourd'hui quand je vois ce qui se passe avec les prêtres pédophiles.

— Pareil pour moi, dit Philip. Schopenhauer et vous, vous avez un point commun quant à la religion. Lui pensait que les chefs religieux exploitaient l'indéracinable besoin métaphysique des hommes, infantilisaient le public et se plaçaient dans un état de duperie permanente en refusant d'admettre qu'ils avaient délibérément dissimulé leurs vérités sous le masque de l'allégorie. »

Le commentaire de Philip intéressa Julius mais celui-ci, remarquant qu'il ne restait plus que quelques minutes avant la fin de la séance, ramena le groupe vers le cœur du débat. « Il s'est passé beaucoup de choses aujourd'hui. Beaucoup de risques ont été pris. Votre avis ? Allez, certains d'entre vous ont été très discrets : Pam ? Philip ?

— Il ne m'a pas échappé, répondit rapidement Philip, que ce qui a été révélé aujourd'hui, et qui est la source de tant de tourments inutiles pour moi comme pour les autres, provient de cette puissance suprême et universelle qu'est la sexualité, dont mon autre psychotérapeute, Schopenhauer, m'a appris qu'elle était totalement innée ou, pour utiliser un terme actuel, constitutive de notre personnalité.

« Pour les avoir souvent cités dans mes leçons, je connais bien les propos de Schopenhauer sur cette question. Je vous en donne un aperçu : "[l'instinct sexuel] nous apparaît comme le plus puissant et le plus énergique de tous les ressorts [...], le but final de presque tous les efforts des hommes [...] il ne craint pas d'intervenir en perturbateur, avec tout son bagage, [...] dans les recherches des savants." »

Julius l'interrompt : « Philip, je reconnais que ce sont là des choses importantes, mais avant que nous nous séparions aujourd'hui, essayez de nous livrer vos impressions plutôt que celles de Schopenhauer.

— Je vais essayer, mais laissez-moi poursuivre. Juste une dernière phrase : "Chaque jour il détruit les relations les plus précieuses. Il prive en effet de toute conscience les êtres qui étaient auparavant les plus honorables et les plus honnêtes." ». Philip s'arrêta. « Voilà ce que je voulais vous dire. J'ai fini de parler.

— Je n'ai pas entendu tes impressions, Philip », dit un Tony jubilant à l'idée d'affronter Philip.

Philip hocha la tête. « Tout simplement, de la consternation face à la manière dont nous, pauvres mortels, frères dans la souffrance, sommes tellement victimes de la biologie que nous culpabilisons pour

des actes aussi naturels que ceux accomplis par Stuart ou Rebecca, et que nous avons tous pour unique but de nous extirper de la servitude du désir. »

Après le silence de rigueur qui suivait chaque commentaire de Philip, Stuart s'adressa à Pam : « J'aimerais beaucoup entendre ton avis. Qu'est-ce que tu penses de ce que j'ai dit aujourd'hui ? C'est à toi que je pensais quand j'ai songé à me confesser ici. Je me dis que je te mets dans une drôle de situation : d'une certaine façon, tu ne peux pas me pardonner sans également pardonner à Philip.

— Je te respecte autant qu'avant, Stuart. N'oublie pas que je suis sensible à ces questions. J'ai été exploitée par un médecin... Earl, mon futur ex-mari, était mon gynécologue.

— Précisément, dit Stuart. C'est une circonstance aggravante. Comment peux-tu me pardonner sans pardonner en même temps à Philip et à Earl ?

— Ce n'est pas vrai, Stuart. Tu es un être moral. Après t'avoir écouté aujourd'hui et entendu tes remords, je le ressens d'autant plus. Pour finir, cet épisode de l'hôtel à Miami ne me fascine pas plus que ça. Tu as déjà lu *Le Complexe d'Icare* ? »

Voyant Stuart secouer la tête, Pam poursuivit. « Jette un coup d'œil sur ce livre. Ce que tu as fait, Erica Jong dirait que c'est un "merveilleux coup d'un soir". Tout ça était réciproque, spontané, tu as été gentil, personne n'a été blessé et tu as fait en sorte qu'on s'occupe de cette femme après coup. Et depuis, tu as fait de cet incident ta boussole morale. Mais Philip ? Qu'est-ce qu'on peut dire d'un homme qui se construit d'après Heidegger et Schopenhauer ? De tous les philosophes qui ont jamais vécu, ces deux-là ont été ceux qui ont le plus abjectement raté leurs vies d'êtres humains. Ce que Philip a fait est impardonnable, c'est un rapace, sans le moindre remords... » Bonnie lui coupa la parole. « Deux secondes, Pam. As-tu remarqué que, quand Julius a essayé de l'interrompre, Philip a énergiquement insisté pour placer une dernière phrase sur le désir comme voleur de conscience et destructeur de relations. Est-ce que ce n'est pas du remords ? Et est-ce que ça ne t'était pas adressé ?

— S'il a quelque chose à me dire, qu'il le dise en face. Je ne veux pas qu'il passe par Schopenhauer. »

Rebecca s'en mêla. « Permettez-moi de dire quelque chose. Après notre dernière séance, je me suis sentie mal pour toi, pour tout le monde d'ailleurs, y compris pour Philip, qui, soyons francs, s'est fait étriller. Chez moi, j'ai repensé à la phrase de Jésus : "Que celui qui n'a jamais fait le mal lui jette la première pierre." Eh bien, tout cela a un grand rapport avec ce que je vous ai révélé aujourd'hui.

— C'est l'heure, dit Julius. Mais Philip, voilà exactement ce que je voulais entendre quand je vous ai demandé vos impressions. »

Philip secoua la tête, étonné.

« Est-ce que vous réalisez qu'aujourd'hui, Stuart et Rebecca vous ont tous les deux fait un cadeau ? »

Philip continuait de secouer la tête : « Je ne comprends pas.

— Eh bien, ça vous fera des devoirs à la maison, Philip. Je veux que vous méditiez sur les cadeaux que vous avez reçus aujourd'hui. »

Pour ne pas être une carte dans la main d'un gamin ou la risée du premier fou venu, la règle primordiale est de tirer les verrous.

Après la séance, Philip marcha pendant des heures. Il passa devant le Palais des Beaux-Arts, cette colonnade en ruines construite pour l'Exposition de 1915, fit deux fois le tour du lac tout proche (l'occasion pour lui d'admirer les cygnes quadrillant leur territoire), puis flâna le long de la marina et de la route de Chrissy Field, en passant par la baie de San Francisco, pour enfin atteindre le pont du Golden Gate.

Sur quoi Julius lui avait-il demandé de réfléchir, au juste ? Sur le cadeau de Rebecca et de Stuart, oui, cela il s'en souvenait. Mais avant même de pouvoir se concentrer, il avait déjà oublié les instructions de Julius. Il purifia son esprit de toute pensée et essaya de se concentrer sur des images stéréotypées et apaisantes : le sillage laissé par les cygnes, les vagues du Pacifique roulant sous le Golden Gate... Mais rien n'y fit. Un trouble étrange le submergeait.

Il marcha à travers le Presidio, une ancienne base militaire située juste au-dessus de l'embouchure de la baie, puis vers Clement Street et ses vingt pâtés de maison uniquement remplis de restaurants asiatiques contigus. Il jeta son dévolu sur un petit boui-boui vietnamien. Après avoir eu sa soupe au tendon de bœuf, il demeura assis pendant quelques minutes, silencieux, à humer la vapeur de citronnelle qui se dégageait du plat et à contempler la luisante montagne que formaient les nouilles de riz. Au bout de quelques bouchées, il demanda qu'on lui mette le reste dans un *doggy-bag*.

Peu gastronome, Philip avait fait de ses habitudes alimentaires une routine : pain grillé, confiture et café au petit déjeuner. À midi, déjeuner à la cafétéria des étudiants. Et le soir, un petit repas bon marché composé d'une soupe ou d'une salade. Par principe, il mangeait toujours seul. Il se rassurait, se fendait même parfois d'un large sourire en pensant à cette habitude qu'avait prise Schopenhauer, lorsqu'il déjeunait à son club, de payer pour deux afin de s'assurer que personne ne s'assoierait à côté de lui.

Philip s'en retourna ensuite vers sa maison, un pavillon à une chambre, aussi chichement décoré que son bureau, situé sur le terrain

d'une belle demeure, à Pacific Heights, non loin de la maison de Julius. Pour une somme modique, il louait le pavillon à une veuve qui vivait toute seule dans sa grande maison. Bien que soucieuse de protéger sa vie privée, elle avait besoin de ce revenu supplémentaire et souhaitait une présence humaine discrète dans les parages. Philip était donc la personne idéale, et ils avaient tous les deux vécu, pendant des années, dans cette proximité isolée.

En général, Philip était accueilli par les jappements, les aboiements, les mouvements de queue et autres sauts acrobatiques de son chien Rugby. Mais pas ce soir-là. Ni la promenade du soir avec l'animal, ni ses autres loisirs routiniers ne purent apaiser Philip. Il alluma sa pipe, écouta la *Quatrième* de Beethoven, dévora des pages de Schopenhauer et d'Épictète. Pendant quelques instants, toute son attention fut absorbée par un passage d'Épictète :

« Si tu désires être philosophe, prépare-toi dès lors à être ridiculisé et raillé par la foule [...] Souviens-toi que, si tu persévères, ceux mêmes qui d'abord se moquaient de toi t'admireront plus tard. [...] S'il t'arrive par hasard de te retourner vers l'extérieur par complaisance pour quelqu'un, sache que tu as perdu ton assise. »

Et pourtant, son malaise persistait. Un malaise qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps, un état d'esprit qui, dans le passé, l'avait poussé à partir en chasse comme une bête envoûtée par le démon du désir. Il se rendit dans sa petite cuisine, débarrassa la table de la vaisselle du petit déjeuner, alluma son ordinateur et s'adonna à son seul et unique vice addictif : il se connecta à son club d'échecs virtuel et, trois heures durant, fit des parties éclair, cinq minutes chacune, en silence et anonymement. Il remporta la plupart des parties. Ses rares défaites étaient généralement dues à l'inattention, mais l'irritation qu'il pouvait en éprouver s'avérait de courte durée. Il lui suffisait de taper immédiatement « recommencer » pour que ses yeux s'éclaircissent alors d'une joie enfantine. Une nouvelle partie débutait.

À trente ans, j'étais sincèrement las de devoir considérer comme mes semblables des êtres qui ne le sont pas vraiment. Le jeune chat joue avec des boules de papier parce qu'il les croit vivantes, semblables à lui, mais, un peu plus vieux, il comprend et les laisse de côté. J'en ai usé ainsi avec les bipèdes.

LES PORCS-ÉPICS, LE GÉNIE ET LE GUIDE DU MISANTHROPE POUR LES RAPPORTS HUMAINS

La parabole des porcs-épics, l'un des passages les plus célèbres de toute l'œuvre de Schopenhauer, nous donne sa vision glacée des rapports humains.

« Par une froide journée d'hiver un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit se séparer les uns des autres. Quand le besoin de se réchauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvénient se renouvela, de sorte qu'ils étaient ballottés de ça et de là entre les deux maux, jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendît la situation supportable. Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les hommes les uns vers les autres. Mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau. »

Autrement dit, ne tolérez la proximité des autres que si elle s'avère nécessaire à votre survie et évitez-la dès que possible. La plupart des psychothérapeutes actuels recommanderaient sans la moindre hésitation une thérapie pour des propos aussi furieusement antisociaux. En fait, le gros de la pratique psychothérapeutique porte sur ce genre d'attitudes relationnelles problématiques. Non seulement l'isolement social mais encore les comportements sociaux inadaptés, dans toutes leurs variantes et leurs nuances : autisme, insociabilité, sociopathie, personnalité schizoïde, personnalité antisociale, personnalité narcissique, inaptitude à l'amour, mégalomanie, effacement de soi.

Schopenhauer aurait-il été d'accord ? Considérerait-il ses sentiments à l'égard d'autrui comme inadaptés ? Certainement pas. Ses

comportements étaient tellement profondément enracinés chez lui qu'il ne les considéra jamais comme des tares. Bien au contraire, il élevait sa misanthropie et son isolement au rang de vertus. Regardez par exemple la fin de cette parabole des porcs-épics : « Cependant, celui qui possède assez de chaleur intérieure propre préfère rester en dehors de la société pour ne pas éprouver de désagréments, ni en causer. »

Pour Schopenhauer, un homme doté de force ou de vertu intérieures ne demandera aucun secours aux autres. Il se suffit à lui-même. Cette idée, combinée à une foi inébranlable en son propre génie, lui permit toujours de rationaliser sa fuite de la promiscuité. Schopenhauer disait souvent que sa position « au sommet de la hiérarchie de l'humanité » lui imposait de ne pas gaspiller ses dons dans des relations sociales oiseuses mais, au contraire, de les mettre au service de l'humanité. « Mon intellect, écrivait-il, n'était pas mien, il appartenait au monde. »

Beaucoup des textes d'Arthur sur son intelligence suprême sont tellement enflammés qu'on pourrait voir en lui un mégalomane, n'était le fait que cette affirmation de son propre génie se révélait parfaitement justifiée. Une fois qu'il s'engagea sur le chemin de la pensée, ses prodigieuses qualités intellectuelles sautèrent aux yeux de tous. Les tuteurs qui le préparaient à l'université étaient ébahis par la précocité de son développement.

Goethe, le seul homme du XIX^e siècle qu'il estimât être intellectuellement à sa hauteur, finit par respecter son esprit. Car il avait somptueusement ignoré le jeune Arthur à l'époque des salons de Johanna, alors que ce dernier préparait l'université. Après que sa mère lui eut demandé une lettre de recommandation pour l'entrée d'Arthur à l'université, Goethe fit montre d'une prudence royale dans la lettre qu'il rédigea à l'un de ses vieux amis, un professeur de grec : « Dans ses études et ses intérêts, [le jeune Schopenhauer] semble avoir changé plusieurs fois. Il vous sera plus facile de juger dans quelle discipline, et jusqu'où, il est allé dans ses études, si vous lui consacrez, par amitié pour moi, un instant. »

Pourtant, bien des années plus tard, Goethe eut sous les yeux la thèse de doctorat d'Arthur. Il fut tellement impressionné par ce jeune homme de vingt-six ans qu'au cours du séjour de ce dernier à Weimar, le grand homme envoya régulièrement son domestique le chercher pour de longues discussions avec lui en tête à tête. Goethe souhaitait que quelqu'un critiquât son travail sur la théorie des couleurs, fruit d'un dur labeur. Bien que Schopenhauer ne connût presque rien sur cette question précise, Goethe se disait que son exceptionnelle intelligence naturelle en ferait un interlocuteur précieux. Il n'allait pas être déçu.

Dans un premier temps très flatté, Schopenhauer savoura les propos de Goethe et écrivit à son professeur de Berlin : « Votre ami, notre grand Goethe, se porte bien, il est sociable, bienveillant, aimable. Que son nom soit loué dans tous les siècles des siècles ! » Au bout de quelques semaines, néanmoins, la discorde se fit jour. En effet, Arthur estimait que Goethe avait fait d'intéressantes observations sur la vision mais qu'il s'était trompé sur un certain nombre de points essentiels et n'avait pas réussi à formuler une théorie générale de la couleur. Abandonnant ses propres travaux, Arthur s'appliqua alors à développer sa propre théorie des couleurs, publiée en 1816, et qui, sur de nombreux points cruciaux, différait totalement de celle de Goethe. En fin de compte, l'arrogance de Schopenhauer eut raison de leur amitié. Dans son journal, Goethe décrivit en ces termes la fin de sa relation avec Arthur Schopenhauer : « Nous nous entendîmes sur bien des points dans nos entretiens, mais une certaine divergence ne put finalement être évitée, comme lorsque de deux amis qui ont jusque-là cheminé main dans la main. L'un veut pourtant aller vers le nord, l'autre vers le sud, de sorte qu'ils se perdent très rapidement de vue. »

Arthur fut blessé et exaspéré d'avoir été ainsi congédié, mais, flatté par le respect que l'homme illustre avait témoigné à son intelligence, il continua toute sa vie d'honorer le nom de Goethe et de citer ses œuvres.

Arthur avait beaucoup à dire sur la différence entre hommes de génie et hommes de talent. À ses yeux, ces derniers pouvaient toucher une cible que les autres ne pouvaient atteindre alors que les premiers pouvaient toucher une cible que les autres ne pouvaient voir.

Avant d'ajouter que les hommes de talent sont créés par les exigences de l'époque et sont capables de satisfaire ces exigences. Mais leurs œuvres se fanent bien vite et disparaissent à la génération suivante. (Songeait-il aux œuvres de sa propre mère ?) « Le génie, au contraire, traverse son temps, comme la comète croise les orbites des planètes [...] Aussi ne peut-il concourir au développement régulier de la civilisation déjà existante [...], il jette ses œuvres bien loin en avant sur la route. »

Ainsi, l'un des enseignements de la parabole des porcs-épics est que les hommes de vraie valeur, notamment les hommes de génie, n'ont pas besoin de la chaleur des autres. Mais il existe un autre aspect, plus sombre, de cette parabole : nos contemporains étant des créatures aussi déplaisantes que repoussantes, il faut donc les éviter. Cette misanthropie se retrouve dans tous les écrits de Schopenhauer, qui sont constellés de mépris et de sarcasme. Prenons par exemple le début de ce passage, tiré de son brillant essai, *De la mort et de ses rapports avec l'indestructibilité de notre être en soi* : « Si, dans le commerce quotidien avec autrui, l'une de ces nombreuses personnes

qui veulent tout savoir mais n'apprendront jamais rien nous demande notre avis sur la vie après la mort, la meilleure et, surtout, la plus correcte des réponses serait : "Après votre mort, vous serez ce que vous étiez avant votre naissance". »

Cet essai, qui offre des perspectives à chaque être humain ayant un tant soit peu réfléchi à la mort, se poursuit par une analyse pénétrante et fascinante de l'impossibilité que puissent exister deux espèces de néant. Mais pourquoi commencer par une insulte gratuite : « l'une de ces nombreuses personnes qui veulent tout savoir mais n'apprendront jamais rien » ? Pourquoi gâter de sublimes pensées par des injures de bas étage ?

Ce mélange des genres est une chose récurrente chez Schopenhauer. Il est tout de même troublant de tomber sur un penseur à la fois si doué et si insociable, si visionnaire et si aveuglé.

Tout au long de ses écrits, Schopenhauer regrette chaque instant perdu en conversations ou en mondanités. « Mais le mutisme, dit-il, est préférable à bien des conversations pauvres et sèches dont sont coutumiers les bipèdes. »

Il se plaignait d'avoir cherché toute sa vie un « véritable être humain » et de n'avoir jamais rencontré que « des créatures misérables, bornées, au cœur mauvais et à l'âme basse. » (À l'exception de Goethe, qu'il a toujours explicitement exclu de telles diatribes.)

Dans une note autobiographique, il écrit ceci :

« Presque chaque contact avec les hommes est une contamination, une souillure. Nous sommes tombés dans un monde peuplé de créatures pitoyables, un monde auquel nous n'appartenons pas. Nous devrions estimer et honorer les rares êtres supérieurs ; nous sommes nés pour instruire les autres, pas pour nous lier avec eux. »

Si l'on passe toutes ses œuvres au crible, l'on peut en tirer un véritable manifeste du misanthrope : les règles de vie que nous devrions suivre en ce bas monde. Imaginez un instant comment Arthur, s'il s'était conformé aux règles de ce manifeste, se serait comporté dans une thérapie de groupe contemporaine !

« Ce que ton ennemi ne doit pas apprendre, ne le dis pas à ton ami. »

« Considérons toutes nos affaires personnelles comme des secrets ; au-delà de ce que les bonnes connaissances voient de leurs propres yeux, il faut leur rester entièrement inconnu. Car ce qu'elles sauraient touchant les choses les plus innocentes peut, en temps et lieu, nous être funeste. »

« "Ni aimer ni haïr" comprend la moitié de toute sagesse ; "ne rien dire et ne rien croire", voilà l'autre moitié. »

« Méfiance est mère de sûreté. » (Proverbe français qu'il citait volontiers.)

« Oublier un vilain trait, c'est jeter par la fenêtre de l'argent péniblement

acquis [...] on sera protégé contre la folle confiance et contre l'amitié déraisonnable. »

« N'avoir jamais et d'aucune manière besoin des autres, et le faire voir, voilà absolument la seule manière de maintenir sa supériorité dans les relations. »

« Ne pas faire attention, c'est attirer l'attention. »

« Si quelqu'un a réellement une grande valeur à nos yeux, il faut le lui dissimuler comme si c'était un crime. »

« Mieux vaut laisser les hommes être ce qu'ils sont, plutôt que de les prendre pour ce qu'ils ne sont pas. »

« On ne doit témoigner de colère ou de haine que par des actes [...] Les animaux à sang froid sont les seuls venimeux. »

« On peut, par un peu de politesse et d'amabilité, rendre souples et complaisants jusqu'à des hommes revêches et hostiles. La politesse est donc à l'homme ce que la chaleur est à la cire. »

Il y a peu de choses qui mettent les gens aussi sûrement en bonne humeur que le récit de quelque calamité dont on a été récemment frappé, ou encore l'aveu sincère qu'on leur fait de quelque faiblesse personnelle.

Au début de la séance suivante, Gill s'enfonça dans son fauteuil, son énorme carcasse testant les limites physiques de l'objet, puis il attendit que tout le monde fût arrivé pour commencer la réunion. « Si tout le monde est d'accord, j'aimerais que nous poursuivions l'exercice des "secrets" ».

— Avant toute chose, permettez-moi d'insérer une petite note d'avertissement, dit Julius. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée d'en faire un exercice prescrit. Moi aussi, je crois qu'en groupe les gens travaillent mieux quand ils se révèlent pleinement. Mais il faut bien veiller à avancer à notre vitesse et ne pas se sentir, dès le début, sous la pression d'un exercice.

— Je comprends, répondit Gill, mais je ne me sens sous aucune pression. Je veux parler de cela et je ne veux pas non plus laisser tomber Rebecca et Stuart. C'est d'accord ? »

Après que les autres membres du groupe eurent accepté d'un signe de tête, Gill reprit son récit. « Mon secret remonte à mes treize ans. J'étais puceau, à peine pubère, couvert d'acné, et Tante Valérie, la plus jeune sœur de mon père – elle devait avoir à peu près trente ans – restait de temps en temps chez nous, entre deux boulots. On s'entendait très bien et, quand mes parents n'étaient pas là, on rigolait beaucoup ensemble, à se battre, à se chatouiller ou à jouer aux cartes. Et puis, un jour, j'ai triché au strip poker et je l'ai déshabillée. À partir de là, c'est devenu vraiment sexuel. Fini les petites chatouilles, on est passé directement aux attouchements. J'étais inexpérimenté, très travaillé par les hormones, je ne savais pas très bien ce qui se passait mais quand elle m'a dit de "l'enfoncer dedans", j'ai répondu "oui, m'dame" et j'ai suivi ses instructions. Après, on faisait ça chaque fois que c'était possible mais, un jour, environ deux mois plus tard, mes parents sont rentrés plus tôt que prévu et nous ont pris la main dans le sac, en plein acte... comment on appelle ça... flagrant... flagrant quelque chose ? »

Gill regarda Philip, qui ouvrit la bouche pour lui répondre mais fut

pris de vitesse par Pam, laquelle dit, à la vitesse de l'éclair : « Flagrant délit.

— Ouauh, c'est du rapide... J'oubliais que nous avions deux professeurs avec nous », murmura Gill avant de reprendre son récit. « Bon, toute cette histoire a évidemment posé quelques légers problèmes dans la famille. Mon père n'était pas trop en colère mais ma mère était livide, et Tante Valérie n'est plus jamais restée avec nous. Ma mère était furieuse que mon père puisse encore se montrer gentil avec elle. »

Gill s'arrêta, regarda autour de lui et ajouta : « Je peux comprendre pourquoi ma mère était choquée mais c'était autant de ma faute que de celle de ma tante.

— Ta faute ? À treize ans ? Tu rigoles ! » dit Bonnie. Les autres – Stuart, Tony, Rebecca – étaient d'accord.

Avant que Gill puisse répondre, Pam intervint : « J'ai une réponse, Gill. Peut-être pas celle que tu attends mais quelque chose que je retiens en moi, quelque chose que je voulais te dire avant même que je parte en voyage. Je ne sais pas trop comment te le dire délicatement, Gill, alors je ne vais même pas faire d'effort... Je vais aller droit au but. Pour faire vite : ton histoire ne me touche pas du tout et, de manière générale, tu ne me touches pas du tout. Même si tu me dis que tu te livres comme Rebecca et Stuart ont pu le faire, je n'y vois rien d'intime.

« Je sais bien que tu t'impliques dans ce groupe. Tu as l'air de travailler dur, tu prends beaucoup de responsabilités pour t'occuper des autres, et si quelqu'un s'en va, c'est en général toi qui vas le rattraper par la peau du cou. On dirait que tu te livres mais, en fait, tu ne te livres pas. C'est une illusion, tu avances masqué. Oui, voilà ce que tu es : masqué, masqué, masqué. Et cette histoire avec ta tante est pour moi typique. Ça a l'air intime mais en fait ça ne l'est pas. C'est une supercherie, parce que ce n'est pas ton histoire, mais bien celle de ta tante Valérie. Et évidemment que tout le monde va te défendre et te dire : “Mais tu n'étais qu'un enfant, tu avais treize ans, c'était toi, la victime.” Qu'est-ce qu'on pourrait dire d'autre ? Tes histoires à propos de ton mariage ont toujours été les histoires de Rose, jamais les tiennes. Et tu obtiens toujours exactement la même réponse de nous : “Pourquoi est-ce tu restes dans cette merde ?”

« Quand j'étais en train de méditer en Inde – je m'ennuyais à mourir –, j'ai beaucoup pensé à ce groupe. Vous ne pouvez pas savoir à quel point. Et j'ai pensé à chacun de vous. Sauf à toi, Gill. Je suis désolée de le dire, mais je n'ai tout simplement pas pensé à toi. Quand tu parles, je ne sais jamais à qui tu t'adresses : au mur, peut-être au sol, mais je ne t'ai jamais entendu me parler personnellement. »

Long silence. Les membres avaient l'air totalement désespérés,

comme s'ils ne savaient pas quoi répondre. Alors Tony siffla et dit : « Bienvenue parmi nous, Pam.

— Je ne vois pas l'intérêt d'être ici si on n'est pas honnête, rétorqua-t-elle.

— Qu'en pensez-vous, Gill ? demanda Julius.

— Oh, disons que ça me fait à peu près le même effet qu'un coup de pied dans le ventre... comme si je recrachais quelques morceaux de mon pancréas. Est-ce que ça te semble suffisamment personnel, Pam ? Attends, attends, excuse-moi, ne dis rien. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je sais que tu me balances des choses qui viennent du cœur. Et dans mon for intérieur, je sais que tu as raison.

— Creusez dans cette direction, Gill, cette idée qu'elle a sans doute raison, dit Julius.

— Oui, elle a raison. J'aurais pu me livrer un peu plus. Je le sais bien. J'aurais des choses à dire à certaines personnes ici.

— À qui, par exemple ? demanda Bonnie.

— Eh bien, à toi. Je t'aime beaucoup, Bonnie.

— C'est gentil, Gill, mais ce n'est pas encore trop personnel.

— Il y a quelques semaines, j'ai beaucoup apprécié quand tu m'as qualifié de beau gosse. Et je ne marche pas quand tu te décris comme une fille banale et tellement loin de la beauté de Rebecca. J'ai toujours eu un faible, peut-être depuis Tante Valérie, pour les femmes mûres. Pour être très honnête, je me suis fait des scénarios pas possibles quand tu m'as proposé d'habiter chez toi, au moment où je ne voulais plus rentrer chez Rose.

— C'est pour ça que tu as décliné l'invitation de Bonnie ? l'interrogea Tony.

— Il y a eu d'autres choses. »

Lorsqu'il devint clair que Gill n'en dirait pas plus, Tony lui demanda : « Tu veux nous parler de ces autres choses ? »

Pendant quelques instants, Gill resta assis, son crâne chauve luisant de sueur. Puis il prit son courage à deux mains : « Pour tout dire, je préférerais faire le tour des autres personnes et dire à chacun ce que je pense de lui. » Il commença par Stuart, qui était assis près de Bonnie. « Pour toi, Stuart, je n'ai que de l'admiration. Si j'avais des enfants, je m'estimerais heureux que tu sois leur médecin. Et tout ce que tu nous as raconté la semaine dernière n'y change absolument rien.

« Quant à toi, Rebecca, en vérité tu m'intimides : trop parfaite, trop belle, trop propre. Ce que tu nous as dit de ton aventure à Las Vegas n'y change rien non plus. Pour moi tu es toujours vierge et immaculée, avec une telle confiance en plus... C'est peut-être parce que je suis encore un petit peu agité, mais je ne me souviens même plus pourquoi tu suis une psychothérapie. L'image employée par Stuart – tu es comme une poupée de porcelaine – me paraît juste. Mais peut-être que

tu es un peu trop cassante, que tu as des côtés un peu tranchants. Pour tout dire, je n'en sais rien.

« Et toi, Pam, tu es franche du collier, directe, la personne la plus intelligente que j'aie connue jusqu'à ce que Philip arrive ici. Il peut largement te donner le change. Je n'ai envie de me fâcher avec aucun de vous deux mais... Pam, tu as décidément un problème avec les hommes. C'est vrai qu'ils t'en ont fait baver mais, je le répète, tu nous détestes. Tous. Alors, difficile de dire qui de la poule ou de l'œuf...

« Quant à toi, Philip, tu es très au-dessus du lot, dans une autre sphère ou disons... un autre mode d'existence. Pourtant, je me pose des questions sur toi. Je me demande si tu as déjà eu des amis. Je ne te vois pas du tout en train de sortir, de boire une bière et de discuter du dernier match des Giants. Je ne t'imaginer pas en train de t'amuser ou même d'aimer qui que ce soit. Voilà la vraie question que je me pose : pourquoi est-ce que tu n'es pas seul ? »

Gill poursuivit. « Tony, tu me fascines. Tu travailles avec tes mains, tu fais des choses, pas comme moi, qui ne fais que brasser de l'air. J'aimerais tellement que tu n'aies pas honte de ton boulot. Voilà, je crois que j'ai fait le tour de chacun.

— Non », dit Rebecca en regardant vers Julius.

« Oh, Julius ? Il n'est pas dans le groupe... il est le groupe.

— Qu'est-ce que ça veut dire, "le groupe" ? demanda Rebecca.

— Oh, je ne sais pas, juste une jolie expression que j'ai entendue et que je voulais ressortir. Julius est là pour moi, pour chacun d'entre nous, il est bien au-dessus de nous. La manière dont il...

— "Il" ? » demanda Julius en feignant de chercher parmi le groupe. « Qui est-ce, "il" ?

— Pardon, je voulais dire vous, Julius... La manière dont vous abordez votre maladie... c'est impressionnant, je ne l'oublierai jamais. »

Puis Gill s'arrêta de parler. Tout le monde avait les yeux rivés sur lui mais il se contenta de lâcher un grand « ouf ! » Il avait l'air d'en avoir marre et se renfonça dans son fauteuil, manifestement épuisé, puis sortit un mouchoir avec lequel il s'essuya le visage et le crâne.

Rebecca, Stuart, Tony et Bonnie exprimèrent des choses comme : « Bravo, tu as pris des risques. » Mais Pam et Philip demeurèrent silencieux.

« Alors, Gill ? Satisfait ? » demanda Julius.

Gill acquiesça. « J'ai avancé, oui. J'espère n'avoir blessé personne.

— Et vous, Pam ? Satisfaite ?

— Il me semble que j'ai déjà suffisamment joué la connasse du groupe aujourd'hui.

— Gill, permettez-moi de vous demander quelque chose, dit Julius. Imaginez une sorte d'échelle de la confession. À une extrémité, que

nous nommerons “un”, se trouvent les confessions les moins risquées, celles qui ne coûtent rien. À l'autre extrémité, appelons-la “dix”, les secrets les plus profonds et les plus difficilement avouables qu'on puisse imaginer. Vous me suivez ? »

Gill fit oui de la tête.

« Maintenant, repensez au petit tour de table que vous venez de faire. Dites-moi, Gill, quelle note vous vous attribueriez sur l'échelle que je viens de vous indiquer. »

Secouant toujours la tête, Gill répondit tout de suite : « Je me donnerais un quatre, peut-être un cinq. »

Soucieux d'éviter toute intellectualisation et de contourner les boucliers dont Gill disposait dans son arsenal de résistance, Julius répliqua immédiatement : « Et dites-moi maintenant, Gill, ce qui se passerait si vous deviez monter d'un cran ou deux. »

— Si je devais monter d'un cran ou deux, je dirais au groupe que je suis alcoolique et que tous les soirs je me bourre la gueule jusqu'à en tomber dans les pommes. »

Le groupe était abasourdi, et Julius pas moins que les autres. Avant d'intégrer Gill au groupe, il l'avait vu en psychothérapie individuelle deux années durant et jamais, au grand jamais, Gill ne lui avait parlé d'un quelconque problème avec l'alcool. Comment était-ce donc possible ? Julius avait une confiance aveugle en ses patients. Il était de ces êtres optimistes qui sont profondément choqués par la duplicité. Il accusa donc le coup et eut besoin de temps pour se faire une nouvelle image de Gill. Tandis qu'il méditait en silence sur sa propre naïveté et sur le caractère décidément complexe de la réalité, l'humeur du groupe s'assombrit, passant de l'incrédulité aux hurlements.

« Tu plaisantes ou quoi ?

— Je n'arrive pas à croire que tu sois venu ici toutes les semaines en nous cachant ça !

— Tu n'as jamais bu un coup avec moi, même pas une bière. Qu'est-ce qui se passait ?

— Merde ! Quand je pense à toutes les pistes foireuses sur lesquelles tu nous as entraînés... tout ce temps perdu pour rien.

— Mais à quoi est-ce que tu jouais ? Tout ce mensonge... Je veux dire, toutes ces histoires sur les problèmes de Rose, ses sales coups, son refus de faire l'amour, d'avoir un enfant... et pas un mot sur le vrai problème, ton alcoolisme. »

Une fois que Julius eut repris ses esprits, il comprit la marche à suivre. L'un des principes de base qu'il enseignait à ses étudiants en thérapie de groupe était le suivant : les membres ne doivent jamais être punis pour s'être livrés. Au contraire, la prise de risque doit toujours être soutenue et valorisée.

Fort de cet axiome, il dit au groupe : « Je comprends votre désarroi

face au fait que Gill ne nous ait jamais parlé de cela auparavant. Mais n'oublions pas une chose importante : aujourd'hui Gill s'est ouvert à nous, il nous a fait confiance. » Tout en parlant, il jeta un coup d'œil furtif en direction de Philip, espérant qu'il tirerait de cet échange verbal un enseignement sur la psychothérapie. Puis, de nouveau vers Gill : « La question que je me pose est la suivante : qu'est-ce qui a fait que vous ayez pris ce risque aujourd'hui ? »

Trop honteux pour faire face aux autres, Gill porta toute son attention sur Julius et lui répondit d'une voix contrite. « J'imagine que ce sont les révélations douloureuses des deux dernières séances, à commencer par celles de Pam et Philip, puis celles de Rebecca et Stuart. Je suis convaincu que c'est grâce à cela que j'ai pu dire...

— Depuis combien de temps ? L'interrompt Rebecca. Depuis quand es-tu alcoolique ?

— Tu sais, ce truc te ronge peu à peu, du coup je ne suis pas certain de la date. J'ai toujours aimé picoler mais je crois que tous les critères ont été vraiment réunis pour la première fois il y a à peu près cinq ans de ça.

— Mais quel genre d'alcoolique es-tu ? interrogea Tony.

— Mes poisons préférés sont le scotch, le cabernet et le Black Russian. Mais je peux boire de tout : de la vodka, du gin... en la matière, je suis totalement ambidextre.

— Ce que je voulais savoir, c'est : quand et combien ? » renchérit Tony.

Gill ne se montra aucunement sur la défensive. Il avait l'air disposé à répondre à toutes les questions qu'on lui posait. « Surtout après le boulot. Je commence par des scotchs dès que je rentre chez moi (ou même avant, si Rose m'emmerde), puis j'enchaîne avec du bon vin pour le reste de la soirée... Au moins une bouteille, parfois deux, jusqu'à ce que je m'écroule devant la télé.

— Et Rose, dans tout ça ? demanda Pam.

— Eh bien, on était tous les deux de grands amateurs de vin, on s'est construit une cave de deux mille bouteilles, on allait à des ventes aux enchères spéciales. Mais maintenant, elle ne m'encourage plus à boire, c'est à peine si elle se boit un verre, le soir, de temps en temps. Elle ne veut plus rien avoir à faire avec l'univers du vin, à part quelques soirées mondaines de dégustation. »

Julius tenta, une fois de plus, d'aller contre le courant et de ramener le groupe vers le ici-et-maintenant. « J'essaye de m'imaginer ce que vous avez pu éprouver en venant ici toutes les semaines sans jamais parler de ça.

— Ce n'était pas facile », admit Gill en secouant la tête.

Julius apprenait toujours à ses étudiants la différence entre révélation *verticale* et révélation *horizontale*. Comme prévu, le groupe

poussait Gill vers une révélation *verticale* : les détails sur le passé, y compris les questions sur la nature et la durée de son alcoolisme. Alors que la révélation *horizontale*, c'est-à-dire la révélation sur la révélation, s'avérait toujours beaucoup plus intéressante.

Cette séance était un grand cru, pensa Julius, et il se promit de se rappeler l'enchaînement des événements pour de futurs articles et conférences. Mais soudain, comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête, il se souvint que l'avenir ne voulait plus rien dire pour lui. Même si on lui avait retiré de l'épaule cette foutue tache noire, il savait très bien que, quelque part dans son corps, des colonies entières de mélanomes mortifères étaient tapies, cellules voraces bien plus assoiffées de vie que ne l'étaient ses propres cellules fatiguées. Elles étaient là, bien vivantes, avalant de l'oxygène et des substances vitales à grandes gorgées, elles se développaient et prenaient des forces. Et ses pensées noires, aussi, étaient toujours là qui s'infiltraient sous la membrane de sa conscience. Dieu merci, il avait trouvé la méthode pour calmer son angoisse : croquer la vie le plus vigoureusement possible. Le souffle vital extraordinairement intense qui traversait ce groupe était le meilleur des remèdes pour son mal.

Il ne lâcha pas Gill. « Dites-nous en plus sur ce qui vous passait par la tête pendant toutes ces séances du groupe.

— Comment ça ? demanda Gill.

— Eh bien, vous nous avez dit : “Ce n'était pas facile.” Parlez-nous un peu plus de ces séances : pourquoi est-ce que ce n'était pas facile ?

— J'avais beau venir ici bien décidé et résolu à en parler, je ne pouvais jamais cracher le morceau. À chaque fois, quelque chose m'en empêchait.

— Creusez un peu plus. C'était quoi, ce quelque chose qui vous freinait ? » Julius s'était rarement montré aussi directif. C'est qu'il était persuadé de pouvoir faire avancer la discussion dans une bonne direction, une direction que le groupe n'aurait peut-être pas prise tout seul.

« J'aime ce groupe, dit Gill. Ce sont les gens qui comptent le plus dans ma vie. Je n'avais jamais vraiment fait partie de quoi que ce soit auparavant. Je craignais de perdre ma place, de perdre toute crédibilité – exactement comme ce qui est en train de se passer présentement. En ce moment même. Les gens détestent les ivrognes... Le groupe va vouloir me chasser dehors... et vous allez me dire d'aller voir les Alcooliques Anonymes. Vous n'allez pas m'aider, vous allez me juger. »

C'était exactement la phrase qu'attendait Julius. Il agit promptement.

« Gill, regardez bien autour de vous et dites-moi qui sont les juges ici.

— Tout le monde.

— Tous de la même manière ? J'en doute. Essayez de faire le tri. Regardez bien tout le monde : qui sont les principaux juges ? »

Gill fixait toujours Julius. « Eh bien, Tony est capable de vous tomber dessus assez violemment... mais non, pas sur ce coup, car lui aussi il aime bien picoler. C'est ça que vous voulez ? »

Julius l'encouragea d'un mouvement de tête.

« Bonnie ? » Gill ne cessait de s'adresser uniquement à Julius. « Non, elle ne juge pas. Sauf elle-même et, de temps en temps, Rebecca. Elle est toujours gentille avec moi. Bon, Stuart, oui, il me juge. Il y a indéniablement un côté pharisien chez lui. Parfois très donneur de leçons. Et Rebecca, c'est évident. J'entends beaucoup de directives dans sa bouche : soyez comme moi, soyez sûrs de vous, soyez profonds, soyez bien habillés, soyez propres, soyez corrects. C'est pour cela que je me suis senti soulagé quand Rebecca et Stuart se sont montrés si vulnérables : ça m'a permis de m'ouvrir. Et Pam, alors là, c'est *la* juge. La présidente du tribunal. Aucun doute là-dessus. Je sais qu'elle me considère comme un être faible, injuste avec Rose, j'en passe et des meilleures... Rien n'est valable chez moi. J'ai peu d'espoir de lui plaire un jour, je n'ai même aucun espoir à ce sujet. » Il hésita un instant. « Voilà, je crois que c'est tout », dit-il en scrutant les membres l'un après l'autre. « Ah oui, Philip. » Il s'adressa à lui directement, contrairement à ce qu'il avait fait avec les autres. « Voyons voir... Je ne crois pas que tu me juges, mais je ne suis pas certain que ce soit forcément un compliment. Disons plutôt que tu ne veux pas être trop proche de moi, ou trop impliqué, pour ne pas t'emmerder à me juger. »

Julius était ravi. Il avait désamorcé les accusations de trahison portées contre Gill et l'interrogatoire vengeur qu'il avait subi. Tout était une question de timing : tôt ou tard, les détails de son alcoolisme finiraient par être dévoilés. Mais pas maintenant, pas dans ces conditions.

Qui plus est, l'attention portée par Julius sur la révélation horizontale avait porté un fruit inattendu. Les dix minutes qu'avaient duré le courageux tour de table de Gill avaient été une mine de renseignements, de quoi remplir facilement deux bonnes séances.

S'adressant au groupe, Julius demanda : « Des réactions ? »

Ils hésitaient. Non pas, se dit-il, parce qu'ils n'avaient pas grand chose à dire mais, au contraire, parce qu'ils avaient trop à dire. Le programme ployait sous son propre poids. Les membres devaient à la fois réagir à la confession de Gill, à son alcoolisme et à la soudaine brutalité dont il avait fait montre au cours des toutes dernières minutes. Julius attendait avec impatience. Le meilleur était encore à venir.

Il remarqua que Philip le fixait, et, pendant quelques fractions de seconde, leurs regards se croisèrent. C'était chose rare. Peut-être, pensa-t-il, Philip lui disait-il là son admiration face à la maestria avec laquelle il avait dirigé cette séance. Ou alors Philip était en train de méditer sur les commentaires que Gill lui avait adressés. Julius décida d'en avoir le cœur net : il hocha la tête en direction de Philip. Aucune réponse. Puis il lui parla : « Philip, quels sont vos sentiments à propos de cette séance ?

— Je me demande depuis tout à l'heure si vous allez participer.

— Participer ? Julius fut étonné. C'est drôle parce que moi, je me demande si je n'ai pas été trop impliqué et trop directif aujourd'hui.

— Je voulais dire : participer à la divulgation des secrets », dit Philip.

Le jour viendra-t-il, pensa Julius, où Philip dira quelque chose de prévisible, ne serait-ce que très vaguement ? « Philip, je ne cherche pas à fuir votre question mais il y a des choses plus urgentes qui méritent d'être abordées aujourd'hui. » Il se tourna vers Gill : « Ce qui m'intéresse, c'est de savoir où vous en êtes maintenant.

— Je sature complètement. La seule question que je me pose est de savoir si vous me permettrez de rester dans le groupe malgré mon alcoolisme », répondit Gill, dont le front luisait de transpiration.

« J'ai l'impression que s'il y a bien un moment où vous avez besoin de nous, c'est maintenant, n'est-ce pas ? Cela dit, je me demande encore si le fait d'en avoir parlé aujourd'hui signifie que vous avez décidé de faire quelque chose, par exemple de commencer une cure de désintoxication.

— Ouep. Après ce qui vient de se passer, je ne peux plus continuer comme avant. Il se peut que je vous appelle très bientôt pour une séance individuelle. Vous êtes d'accord ?

— Bien sûr... autant que vous voudrez. » Julius avait pour principe d'accéder aux demandes de séances individuelles à la seule condition que les membres concernés en livrent le contenu lors de la séance de groupe suivante.

Julius s'adressa de nouveau à Philip. « Pour revenir à votre question... il existe un vieux truc de psychothérapeute pour échapper de manière très élégante à une question embarrassante. Il s'agit de répondre : "Je me demande quelque chose : pourquoi me posez-vous cette question ?" Eh bien, je vais vous poser cette question, mais je ne vais pas esquiver pour autant. Mieux encore, je vais vous faire une proposition : je promets de répondre sincèrement à votre question si, et seulement si, vous acceptez d'abord d'explorer ce qui vous pousse à me la poser. Marché conclu ? »

Philip hésita, avant de répondre : « D'accord. La raison pour laquelle je vous ai posé cette question est très simple. Je cherche à

comprendre votre approche du conseil et, si possible, à en intégrer tout ce qui pourrait améliorer ma propre pratique professionnelle. Ma méthode est très différente de la vôtre. Je ne joue pas sur un rapport émotionnel, car je ne suis pas là pour aimer mon client. Non, je fais office de guide intellectuel, je propose à mes clients des conseils pour penser plus clairement et vivre en accord avec leur raison. C'est peut-être un peu tard, mais je commence à comprendre maintenant ce que vous recherchez : une relation Je-Tu à la Buber...

— Buber ? Qui est-ce ? demanda Tony. Désolé de passer pour un con, mais que le diable m'emporte si je reste assis là sans comprendre de quoi vous parlez.

— Tu as parfaitement raison, Tony, dit Rebecca. Chaque fois que tu poses une question, saches que tu la poses également pour moi. Je ne sais pas qui est ce Buber. »

Les autres étaient du même avis. Stuart : « J'ai déjà entendu ce nom quelque part... quelque chose sur le Je-Tu, mais rien de plus. »

Pam s'en mêla : « Buber était un philosophe juif allemand qui est mort il y a environ cinquante ans, et dont le travail porte sur la rencontre véritable entre deux êtres : la relation du Je-Tu, une relation pleine et profondément réciproque, qui s'oppose à la relation du Je-Cela, laquelle néglige l'altérité de l'autre et utilise plus qu'elle ne rapproche. Cette idée est très souvent revenue ici. Par exemple, ce que Philip a fait avec moi, il y a toutes ces années, revenait à m'utiliser comme un Cela.

— Merci, Pam, je comprends mieux », dit Tony avant de se tourner vers Philip : « Est-ce qu'on est bien d'équerre ? »

Philip regarda Tony d'un air interloqué.

« Tu ne sais pas ce que ça veut dire ? répondit celui-ci. Il faut vite que tu t'achètes un dictionnaire récent, mon vieux. Tu ne regardes jamais la télé ?

— Je n'ai pas la télé », répondit Philip d'une voix parfaitement monocorde et neutre. « Mais puisque tu me demandes, Tony, si je suis d'accord avec la réponse de Pam sur Buber, ma réponse est oui... je n'aurais pas pu donner une meilleure explication. »

Julius était sidéré : Philip prononçant les noms de Tony et de Pam ? Philip faisant un compliment à Pam ? N'étaient-ce là que des épiphénomènes, ou bien l'annonce d'un changement important ? « Mon Dieu ! qu'il est bon d'être en vie ! pensa Julius. D'être en vie au milieu de ce groupe. »

« C'est encore à toi, Philip. Je t'ai coupé la parole », dit Tony.

Philip poursuivit. « J'étais donc en train de dire à Julius... enfin, j'étais en train de vous dire... » – se tournant vers Julius – « Comme ça, c'est bon ?

— C'est bon, Philip, répliqua Julius. Je crois que vous allez

apprendre très vite.

— Alors », reprit Philip, parlant avec le ton mesuré propre aux mathématiciens, « première proposition : vous souhaitez établir une relation Je-Tu avec chaque client. Deuxième proposition : une relation Je-Tu est une relation totalement réciproque. Par définition, elle ne peut pas être unilatérale. Troisièmement : lors des deux dernières séances, les personnes ici présentes ont révélé beaucoup de choses sur elles-mêmes. D'où la question parfaitement justifiée que je vous pose : est-ce que vous ne devriez pas, à votre tour, leur rendre la pareille ? »

Après quelques secondes de silence, Philip ajouta : « Voilà la devinette. Mon intention n'est rien d'autre que d'observer comment un conseiller de votre trempe se débrouille face à un client qui exige l'égalité.

— Donc votre motivation première est de vérifier si je suis cohérent dans mon approche ?

— Oui, tester votre méthode, non pas vous en tant que personne.

— J'apprécie le fait que votre question ne sert qu'à mieux comprendre ma méthode. Mais j'aimerais juste vous demander une dernière chose avant de vous répondre : pourquoi maintenant ? Pourquoi me poser cette question précise à ce moment précis ?

— Parce que c'était la première occasion qui se soit offerte, la première petite pause dans le mouvement général.

— Je ne suis pas convaincu. Je crois qu'il y a autre chose. Encore une fois, pourquoi maintenant ? » répéta Julius.

Philip secoua la tête, en signe de désarroi. « Cela ne répondra peut-être pas à votre question mais j'ai beaucoup réfléchi à une phrase de Schopenhauer, disant qu'il y a peu de choses qui mettent les gens de meilleure humeur que d'entendre parler des malheurs des autres. Schopenhauer cite un poème de Lucrèce – poète latin du I^{er} siècle avant Jésus-Christ », dit-il en aparté à Tony – « où il est dit qu'on prend du plaisir à contempler de la terre des gens en train de lutter, en pleine mer, contre les vents qui soulèvent les flots. "Voir à quels maux on échappe soi-même, dit-il, est une chose bien douce." Est-ce que ce n'est pas là une des grandes forces qui interviennent dans une thérapie de groupe ?

— C'est intéressant, Philip, dit Julius, mais complètement hors sujet. Restons plutôt concentrés sur la question du "pourquoi maintenant ?" »

Philip eut l'air confus, une fois de plus.

Julius voulut l'aiguiller. « Laissez-moi vous aider, Philip. Si je reviens encore et toujours là-dessus, c'est pour une bonne raison, une raison qui illustre très bien les différences entre nos deux approches. Je dirais que la réponse à la question "pourquoi maintenant ?" est intimement liée à vos problèmes personnels. Je vous donne un

exemple : pouvez-vous me résumer l'ensemble de votre expérience au cours des deux dernières séances ? » Un silence. Philip avait l'air perplexe.

Tony intervint : « Ça me paraît plutôt évident, Professeur. »

Philip le regarda, les sourcils levés. « Évident ?

— Bon, je ne vais pas te faire un dessin. Tu arrives dans ce groupe et tu balances un tas de phrases soi-disant profondes. Tu tires deux ou trois trucs de ton réservoir à philosophie que tout le monde apprécie. Certains ici pensent que tu es un sage – Rebecca et Bonnie, pour ne pas les nommer. Et moi aussi, d'ailleurs. Tu as réponse à tout. Tu fais toi-même du conseil, et on dirait que tu es un peu en compétition avec Julius. On est bien d'équerre ? »

Tony posa un regard interrogateur sur Philip, lequel baissa légèrement la tête pour lui dire de poursuivre.

« Et puis voilà que cette vieille branche de Pam nous revient. Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle tire la couverture vers elle. On découvre alors que tu as un passé trouble. Très trouble, même. Finalement, tu n'es plus Monsieur Propre. En fait, tu as baisé Pam sur toute la longueur. Alors là, tu tombes de ton piédestal, ce qui ne peut que te faire mal. Et qu'est-ce que tu fais ? Tu viens aujourd'hui pour dire à Julius : quelle est votre vie secrète ? Tu veux le faire tomber *lui aussi* de son piédestal, histoire d'être quittes. On est bien d'équerre ? »

Philip hocha légèrement la tête.

« C'est comme ça que je vois les choses. Franchement, je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. »

Philip fixa Tony du regard et répondit : « Tes observations ne sont pas inintéressantes. » Puis, se tournant vers Julius : « Peut-être vous dois-je des excuses. Schopenhauer recommandait toujours de ne jamais laisser son expérience subjective contaminer l'observation objective.

— Et des excuses à Pam ? Hein, qu'est-ce que tu fais de Pam ? demanda Bonnie.

— Oui, j'imagine. Cela aussi. » Philip lança un regard furtif dans sa direction. Pam détourna les yeux.

Lorsqu'il devint évident que Pam n'avait aucune intention de lui répondre, Julius intervint. « Philip, je laisse Pam donner son avis comme elle l'entend, à son rythme. Mais en ce qui me concerne, je n'attends aucune excuse. La raison fondamentale pour laquelle vous êtes ici est de comprendre ce que vous dites et pourquoi vous le dites. Enfin, pour ce qui est des observations de Tony, je crois qu'elles tapent en plein dans le mille. »

Bonnie prit la parole. « Philip, je veux te poser une question, une question que Julius m'a très souvent posée... Comment t'es-tu senti après avoir quitté chacune des deux dernières séances ?

— Pas très bien. Troublé. Agité, même.

— C'est bien ce que je me disais. Ça se voyait, dit-elle. Qu'est-ce que tu as pensé du dernier commentaire de Julius sur toi, la semaine dernière – cette idée d'un cadeau que t'auraient offert Rebecca et Stuart ?

— Je n'y ai pas réfléchi. J'ai essayé, mais j'étais trop tendu. Parfois, je crains que toutes les querelles et les vociférations qu'on entend ici ne soient pour moi une distraction néfaste qui m'éloigne des choses que j'aime véritablement. Tout ce ressassement du passé, toutes ces discussions sur notre volonté de changements nous font oublier une chose fondamentale, à savoir que la vie n'est rien d'autre que le moment présent, un moment présent qui sans cesse s'évanouit. Quel intérêt y a-t-il à s'agiter comme ça, en tous sens, quand on sait très bien comment les choses vont se terminer ?

— Je comprends mieux ce que veut dire Tony quand il dit que tu ne dois jamais t'amuser. Ce que tu dis est tellement sinistre, dit Bonnie.

— J'appelle ça du réalisme.

— Bon, mais revenons sur cette idée de la vie comme étant uniquement le moment présent, insista-t-elle. Justement, je te parle du moment présent, en l'occurrence ta réponse immédiate au cadeau que tu as reçu. J'aurais aussi une question sur nos réunions au café après la séance. Les deux dernières fois, tu es parti très vite. Tu pensais que tu n'étais pas invité ? Non, disons cela autrement : que dirais-tu présentement d'aller au café après cette séance ?

— Non, je n'ai pas l'habitude de parler autant... J'ai besoin de me reposer. À la fin de cette séance, je serai donc ravi d'en avoir fini pour la journée. »

Julius consulta sa montre. « Nous devons nous arrêter là, l'heure est dépassée. Philip, je n'oublie pas le marché que nous avons conclu. Vous avez accompli votre devoir. J'en ferai de même à la prochaine séance. »

Nous devrions réfréner nos envies, brider nos désirs et apaiser notre colère, en ayant toujours à l'esprit que l'individu ne peut avoir qu'une part minuscule des choses qui mériteraient d'être obtenues.

Après leur séance, les membres du groupe se retrouvèrent dans leur traditionnel café d'Union Street pendant environ trois quarts d'heure. Philip étant absent, ils ne parlèrent pas de lui. Pas plus qu'ils ne revinrent sur les sujets abordés au cours de la séance. En revanche, ils écoutèrent avec attention le récit animé de Pam sur son voyage en Inde. Aussi bien Rebecca que Bonnie furent intriguées par la personne de Vijay, le beau et mystérieux passager qui sentait si bon la cannelle. Elles encouragèrent Pam à répondre à ses nombreux e-mails. Gill était tout content. Il remercia chacun pour son soutien et dit qu'il allait prendre rendez-vous avec Julius, essayer sérieusement d'arrêter l'alcool et rejoindre les Alcooliques Anonymes. Il remercia aussi Pam pour le service qu'elle lui avait rendu.

« Bravo Pam ! dit Tony. La femme au cœur de pierre a encore frappé ! »

Pam s'en retourna vers son appartement, qui se trouvait dans les collines de Berkeley, juste au-dessus de l'université. Elle se félicitait régulièrement d'avoir eu la bonne idée, au moment d'épouser Earl, de garder cette propriété. Inconsciemment peut-être, elle avait senti qu'elle en aurait de nouveau besoin un jour. Elle adorait le bois clair qui ornait chacune des pièces, les petits tapis tibétains qui jonchaient le plancher et le soleil chaud qui, en fin d'après-midi, dardait ses rayons sur le salon. Sirotant un verre de *prosecco*, elle s'assit sur la terrasse et regarda le soleil disparaître derrière San Francisco.

Des images du groupe tourbillonnèrent dans sa tête. Elle pensa à Tony, ôtant son costume de crétin officiel du groupe et, avec une précision toute chirurgicale, montrant à Philip à quel point il était incapable d'expliquer son propre comportement. C'était magnifique. Elle aurait aimé pouvoir l'enregistrer. Tony était un joyau brut : facette après facette, son véritable éclat devenait de plus en plus visible à la lumière. Et la remarque qu'il lui avait faite à propos de son « cœur de pierre » ? Est-ce qu'il avait senti – ou les autres, d'ailleurs – à quel point la pierre l'avait emporté sur le cœur dans la réponse

qu'elle avait faite à Gill ? Se défouler sur Gill lui procurait un grand plaisir, plaisir à peine gâché par le fait que, ce faisant, elle lui avait aussi rendu service. « La présidente du tribunal », avait-il dit... Au moins, il avait eu les tripes de le dire, mais pour ensuite se rattraper en lui faisant des compliments mielleux.

Elle se rappela la première fois qu'elle avait vu Gill. Pendant quelque temps, elle avait été attirée par sa présence physique, ces muscles qui saillaient de son pull et de sa veste. Mais très vite, elle avait été déçue par ses contorsions pusillanimes pour plaire à tout le monde, par ses geignements, ses perpétuels geignements à propos de Rose : Rose la frigide, Rose la têtue, Rose et ses quarante-cinq kilos, Rose qui avait eu le bon sens, *a posteriori*, de ne pas se laisser marcher dessus par un ivrogne.

Au bout de quelques séances seulement, Gill avait pris place parmi la cohorte des losers qui peuplaient la vie de Pam, à commencer par son père, qui, ne supportant pas la vie de requin des avocats, avait gâché son diplôme de droit en optant pour une tranquille carrière de fonctionnaire – à apprendre à des secrétaires comment écrire des lettres commerciales – et n'eut plus la force de combattre la pneumonie qui allait le tuer avant même qu'il ait pu toucher sa retraite. En deuxième position sur la liste, Aaron, son petit ami du lycée, couvert d'acné et pleutre, qui avait refusé d'entrer à l'université de Swarthmore pour pouvoir vivre chez lui et s'inscrire à l'université du Maryland, située dans les parages. Ensuite, Vladimir, qui avait voulu l'épouser alors qu'il n'avait même pas de poste certifié, et qui resterait toute sa vie un pauvre petit professeur de composition anglaise sans aucune ambition. Et Earl, son futur ex, bidon de A à Z, depuis ses cheveux teints grâce à la fameuse « formule grecque » jusqu'à sa culture classique uniquement fondée sur des fiches encyclopédiques, Earl qui n'avait qu'à choisir au hasard dans son troupeau de patientes, dont elle-même avait fait partie. Et John, bien trop lâche pour plaquer sa femme qu'il n'aimait plus et la rejoindre. Enfin, le dernier sur la liste, Vijay... Eh bien, elle le laissait volontiers à Rebecca et à Bonnie ! Elle ne pouvait décemment pas s'enthousiasmer pour un homme qui avait besoin de passer une journée entière en ermite pour se remettre du choc que représentait la commande d'un petit déjeuner.

Mais au fond toutes ces pensées sur les autres étaient accessoires. Car la personne qui retenait véritablement son attention, c'était Philip, ce clone pompeux de Schopenhauer, ce benêt qui restait assis à proférer des inepties tout en prétendant appartenir au genre humain.

Après le dîner, Pam parcourut sa bibliothèque et inspecta son rayon Schopenhauer. Pendant un temps, à la fin de ses études, elle s'était spécialisée en philosophie et avait songé à écrire son mémoire

sur l'influence de Schopenhauer sur Beckett et Gide. Elle avait adoré la prose de Schopenhauer, le plus beau style de toute la philosophie, après Nietzsche. Et elle avait admiré son intelligence, l'étendue de sa pensée et le courage qu'il avait mis à combattre toutes les superstitions. Cependant, plus elle en avait appris sur le personnage, plus elle l'avait trouvé profondément répugnant. Elle ouvrit un vieux volume de ses œuvres complètes et commença à lire à voix haute quelques-uns des passages qu'elle avait soulignés à l'époque, tirés de l'essai intitulé : *Notre rapport aux autres*.

« N'avoir jamais et d'aucune manière besoin des autres, et le faire voir, voilà absolument la seule manière de maintenir sa supériorité dans les relations. »

« Ne pas faire attention, c'est attirer l'attention. »

« On peut, par un peu de politesse et d'amabilité, rendre souples et complaisants jusqu'à des hommes revêches et hostiles. La politesse est donc à l'homme ce que la chaleur est à la cire. »

Maintenant elle se rappelait pourquoi elle l'avait tant détesté. Et Philip faisait du conseil ? Avec Schopenhauer pour modèle ? Et Julius lui donnant des cours ? Tout cela était au-delà de l'entendement.

Elle relut le dernier aphorisme : « La politesse est à la nature humaine ce que la chaleur est à la cire. » Hmmm... alors comme ça, il pense pouvoir me travailler comme de la cire, défaire tout ce qu'il a fait avec ma vie par un compliment gratuit sur mes commentaires à propos de Buber ou en me laissant passer la porte en premier. Eh bien, qu'il aille se faire foutre !

Plus tard, elle tenta de retrouver le calme en se plongeant dans son jacuzzi et en écoutant une cassette des psalmodies de Goenka, dont l'agréable et hypnotique mélodie, les coups d'arrêts et les redémarrages soudains, les changements de timbres et de tempos l'apaisaient souvent. Elle essaya même la méditation Vipassana pendant quelques minutes. Mais elle ne parvint pas à retrouver la sérénité qu'elle avait pu atteindre auparavant. Une fois sortie de son bain, elle s'inspecta dans le miroir. Elle rentra son ventre, souleva ses seins, examina son profil, caressa ses poils pubiens et croisa les jambes en une pose particulièrement aguicheuse. Pas mal du tout, pour une femme de quarante ans.

Dans sa tête se bousculaient des images de sa première rencontre avec Philip, quinze ans plus tôt. Assis sur son bureau, tendant négligemment le programme des cours aux étudiants qui entraient dans la salle, décochant un large sourire dans sa direction. Il était fringant à l'époque, beau comme un astre, intelligent, étrange, insensible à toutes les distractions. « Bordel, mais qu'est-ce qui est arrivé à cet homme-là ? Et ces parties de baise, cette force... il faisait ce qu'il voulait avec moi, il arrachait mes sous-vêtements, il

m'étouffait avec son corps. Ne t'raconte pas d'histoires, Pam : tu aimais cela. » Un intellectuel doué d'une formidable compréhension de l'histoire culturelle de l'Occident et un excellent professeur, peut-être le meilleur qu'elle ait jamais eu. C'est pour cela qu'elle avait d'abord songé à se spécialiser en philosophie. Mais tout cela, il ne le saurait jamais, n'importe comment.

Après en avoir terminé avec toutes ces pensées noires et troublantes, dérangeantes même, son esprit regagna des terres plus douces, plus tristes : la maladie de Julius. Voilà un homme qui méritait d'être aimé. Il est en train de mourir, et la vie continue comme avant. Mais comment fait-il ? Comment fait-il pour maintenir son attention ? Comment fait-il pour s'occuper encore des autres ? Et ce connard de Philip qui le pousse à se livrer... Et la patience de Julius à son endroit, ses tentatives pour lui apprendre des choses. Ne voit-il pas que Philip n'est qu'une coquille vide ?

Elle se mit à rêver. Elle s'occuperait de Julius au fur et à mesure que la maladie l'affaiblirait. Elle lui préparerait ses repas, le sécherait avec une serviette bien moelleuse, le poudrerait, changerait ses draps et se glisserait dans son lit pour le cajoler toute la nuit. Il y a maintenant quelque chose de surréaliste avec ce groupe : tous ces petits drames qui continuent de se jouer face à l'horizon toujours plus sombre de la mort de Julius. Comme il est injuste que ce soit lui qui doive mourir... Une vague de colère la submergea – mais vers qui pouvait-elle bien la diriger ?

Lorsque Pam éteignit sa lampe de chevet et attendit que son somnifère fasse son effet, elle réalisa que le nouveau tumulte de sa vie avait un avantage : son obsession de John, qui s'était évanouie pendant son stage Vipassana pour resurgir immédiatement après son départ d'Inde, cette obsession avait de nouveau disparu. Peut-être pour de bon.

Pas de rose sans épines. Mais beaucoup d'épines sans rose.

LE PESSIMISME COMME MODE DE VIE

Écrit avant même qu'il eût trente ans, le chef-d'œuvre de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, fut publié en 1818, avec un volume supplémentaire en 1844. C'est un texte d'une ampleur et d'une profondeur stupéfiantes, contenant des observations pénétrantes sur la logique, l'éthique, l'épistémologie, la perception, la science, les mathématiques, la beauté, l'art, la poésie, la musique, le besoin de métaphysique et les rapports de chaque homme avec autrui comme avec lui-même. La condition humaine y est présentée sous ses aspects les plus désolés : la mort, la solitude, l'absurdité de la vie et la souffrance inhérente à l'existence. Nombreux sont les spécialistes qui estiment que, à l'exception de Platon, on trouve plus de bonnes idées dans l'œuvre de Schopenhauer que dans celle de n'importe quel autre philosophe.

Schopenhauer exprima souvent le souhait et l'espoir que l'on se souvienne toujours de lui pour cet ouvrage grandiose. À la fin de sa vie, il publia son autre opus majeur, deux volumes d'essais philosophiques et d'aphorismes dont le titre, *Parerga et Paralipomena*, signifie en grec : « Travaux accessoires et complémentaires. »

Naturellement, la psychothérapie n'existait pas encore à l'époque d'Arthur. Pourtant, on y trouve beaucoup de choses qui s'en rapprochent. Son ouvrage majeur commence par une critique et une extension de Kant, qui révolutionna la philosophie en affirmant que nous constituons la réalité plus que nous ne la percevons. Kant comprit que toutes nos données sensorielles sont filtrées par notre appareil nerveux, avant d'y être réassemblées et de nous donner une image que nous appelons réalité, mais qui n'est en fait qu'une chimère, une fiction engendrée par notre esprit tellement épris de concepts et de catégories. Ainsi, même les causes et les effets, les enchaînements logiques, la quantité, l'espace et le temps sont des conceptualisations, des constructions mentales, et non des entités « données » dans la nature.

En outre, nous ne pouvons pas « voir » au-delà de notre version

transformée de ce qui est « donné. » Nous n'avons aucun moyen de connaître ce qui s'y trouve « réellement », c'est-à-dire l'entité qui existe antérieurement à notre travail perceptif et intellectuel. Cette entité première, que Kant appelait *Ding an sich* (« la chose en soi »), nous restera toujours, et doit nous rester, inconnaissable.

Bien qu'estimant lui aussi que nous ne pouvons jamais connaître la « chose en soi », Schopenhauer pensait que nous pouvons nous en approcher plus que Kant ne le croyait. Dans son esprit, Kant avait négligé une source majeure d'information disponible quant au monde perceptible (ou phénoménal) : notre propre corps ! Les corps sont en effet des objets matériels. Ils existent dans le temps et l'espace. Et chacun de nous dispose d'une connaissance extraordinairement riche de son corps : non pas une connaissance issue de notre appareil perceptif et intellectuel mais une connaissance directe, provenant de l'intérieur, issue des sensations.

De notre corps, nous tirons une connaissance que nous ne pouvons ni conceptualiser ni communiquer, parce que la plus grande partie de notre vie intérieure nous demeure inconnue. Nous la réprimons, nous l'empêchons d'affleurer à la conscience, car connaître notre nature profonde (notre cruauté, notre peur, notre envie, notre désir sexuel, notre agressivité, notre égocentrisme) nous dérangerait à un degré au-delà du supportable.

Cela vous rappelle quelque chose ? Par exemple le bon vieux discours freudien sur l'inconscient, le processus primaire, le « ça », le refoulement, la mauvaise foi ? Est-ce que ce ne sont pas là les germes vitaux, les racines les plus profondes de la démarche psychanalytique ? Rappelez-vous que le grand ouvrage d'Arthur fut publié quarante ans avant la naissance de Freud. Lorsque, au milieu du XIX^e siècle, Freud et Nietzsche n'étaient que des écoliers, Arthur Schopenhauer était le philosophe allemand le plus lu de l'époque.

Comment comprenons-nous ces forces inconscientes ? Comment les communiquons-nous aux autres ? Bien qu'elles ne puissent pas être conceptualisées, elles peuvent en revanche être vécues, éprouvées et, aux yeux de Schopenhauer, transmises directement, sans passer par les mots, grâce à l'art. C'est pour cela qu'Arthur allait beaucoup plus s'intéresser aux arts, notamment à la musique, que tous les autres philosophes.

Et le désir sexuel ? Il pensait, cela ne fait aucun doute, que les pulsions sexuelles jouaient un rôle crucial dans le comportement des êtres humains. Là encore, il s'avère être un véritable pionnier : aucun autre philosophe avant lui n'avait eu l'idée (ou le courage) d'écrire sur l'importance fondamentale du désir sexuel dans notre vie intérieure.

La religion ? Schopenhauer fut le premier grand philosophe à construire sa pensée sur un socle athée. Il refusait le surnaturel d'une

manière aussi explicite que violente, arguant que nous vivons entièrement dans le temps et l'espace, et que toutes les entités immatérielles sont des constructions aussi fausses qu'inutiles. Même si beaucoup d'autres penseurs, comme Hobbes, Hume ou Kant ont pu avoir des penchants athées, aucun n'osa jamais affirmer de manière explicite ses convictions. Car ils dépendaient matériellement des États ou des universités qui les employaient, ce qui leur interdisait donc tout sentiment anti-religieux. Arthur, quant à lui, ne fut jamais employé – d'ailleurs il n'en avait pas besoin – et fut libre d'écrire comme bon lui semblait. C'était justement pour cette raison que, un siècle et demi plus tôt, Spinoza avait refusé des propositions de postes prestigieux dans des universités, préférant continuer à roder ses lentilles.

Quelle conclusion Schopenhauer tira-t-il de sa connaissance intérieure du corps ? Qu'il existe, en nous et dans toute la nature, une implacable et insatiable force primaire à laquelle il donna le nom de « volonté ». « Cet effort qui constitue le centre, écrit-il, l'essence de chaque chose, c'est au fond le même, nous l'avons depuis longtemps reconnu, qui en nous [...] prend le nom de *volonté*. Est-elle arrêtée par quelque obstacle dressé entre elle et son but du moment : voilà la *souffrance*. »

Nous voulons, nous voulons, nous voulons, nous voulons. Pour chaque besoin qui affleure à la conscience, dix autres attendent, tapis dans l'ombre de l'inconscient. Nous sommes implacablement entraînés par la volonté car, une fois un besoin satisfait, il est vite remplacé par un autre besoin, puis encore un autre, et ainsi de suite pendant toute notre vie.

Schopenhauer invoque parfois le mythe de la roue d'Ixion, ou celui du supplice de Tantale, pour décrire le dilemme de l'existence. Ixion était un roi qui, un jour, fut déloyal à Zeus. Ce dernier le punit en l'attachant à une roue enflammée qui tournait sans cesse. Tantale, qui osa défier Zeus, fut puni de son *hubris* en étant toujours tenté mais jamais satisfait. La vie, pensait Schopenhauer, tourne éternellement autour d'un axe du besoin qui précède la satisfaction de ce même besoin. Tirons-nous quelque plaisir de cette satisfaction ? Très brièvement, hélas. Car bien vite l'ennui survient et, de nouveau, nous nous remettons en mouvement, cette fois-ci pour échapper à la terreur de l'ennui.

« Le travail, l'inquiétude, le labeur et le tourment sont sans nul doute le lot de presque tous les hommes. Mais, si tous les désirs étaient exaucés dès qu'ils se faisaient jour, de quoi les gens s'occuperaient-ils ? À quoi passeraient-ils leur temps ? Supposons que le genre humain soit envoyé en Utopie, où tout pousserait automatiquement et où les pigeons voleraient déjà tout rôtis ; où chacun trouverait sans peine l'élu de son cœur et n'éprouverait aucune

difficulté à le garder. Les gens mourraient d'ennui ou se pendraient immédiatement, ou alors ils se battaient entre eux, s'étranglèrent et s'entretenaient, s'infligeant plus de souffrances que la nature ne leur en fait subir aujourd'hui. »

Et quelle est la chose la plus terrible avec l'ennui ? Pourquoi nous empressons-nous de le conjurer ? Mais parce que c'est un état qui n'offre aucune distraction, qui nous révèle très vite des vérités profondes et fort peu agréables sur notre existence : notre insignifiance, notre vie absurde, notre marche inexorable vers la détérioration et la mort.

Par conséquent, qu'est-ce que la vie, sinon un cycle sans fin de désir, de satisfaction, d'ennui et enfin de désir à nouveau ? Est-ce vrai pour toutes les formes de vie ? Pour Schopenhauer, la situation est encore pire dans le cas des êtres humains car plus l'intelligence est développée, plus la souffrance est intense.

Personne n'est-il donc jamais heureux ? Peut-on jamais l'être ? Arthur répond par la négative.

« En premier lieu, un homme n'est jamais heureux : il passe son temps à courir après quelque chose censé, pense-t-il, le rendre heureux. Il atteint rarement son but et, lorsqu'il y parvient, c'est pour être déçu : il finit presque toujours comme une épave et revient au port sans mât ni grément. Qu'il ait été heureux ou malheureux ne change rien, car sa vie n'aura été rien d'autre qu'un instant présent, toujours éphémère. Désormais, elle est terminée. »

Non seulement la vie, cette pente tragiquement et inexorablement descendante, est brutale, mais elle est également totalement capricieuse.

« Semblables aux moutons qui jouent dans la prairie pendant que, du regard, le boucher fait son choix au milieu du troupeau, nous ne savons pas, dans nos jours heureux, quel désastre le destin nous prépare précisément à cette heure : la maladie, la persécution, la misère, la mutilation, la cécité, la folie et la mort. »

Les conclusions pessimistes d'Arthur quant à la condition humaine étaient-elles insupportables au point de le plonger dans le désespoir ? Ou bien était-ce le contraire ? Est-ce son malheur qui l'amena à cette conclusion que la vie est une sale histoire qui aurait mieux fait de ne jamais exister ? Conscient de cette énigme, Arthur rappelait souvent (à nous comme à lui-même) que l'émotion a le pouvoir d'obscurcir et de tromper la connaissance, que le monde entier devient agréable dès que nous avons une bonne raison de nous réjouir, mais qu'il se fait sombre et sinistre quand le malheur nous accable.

Je n'ai pas écrit pour la foule [...] Je confie mon œuvre aux individus doués de pensée qui, au fil du temps, feront figure de rares exceptions. Ils éprouveront ce que j'ai éprouvé, ce qu'un naufragé éprouve sur une île déserte, lui pour qui la trace d'un ancien compagnon d'infortune apporte plus de réconfort que tous les cacatoès et les singes dans les arbres.

« J'aimerais que nous reprenions là où nous nous sommes arrêtés la dernière fois », annonça Julius à l'ouverture de la séance suivante. S'exprimant avec une certaine raideur, comme s'il lisait un texte, il parla à toute vitesse. « Comme la plupart des psychothérapeutes que je connais, je m'ouvre assez facilement à mes proches. Il ne m'est pas facile de vous faire des révélations aussi brutes, aussi enfouies et aussi sensibles que celles partagées récemment par certains d'entre vous. Mais il y a quelque chose dont je n'ai parlé qu'une seule fois dans ma vie – c'était à un ami proche, il y a des années de cela. »

Pam, qui était assise juste à côté de Julius, l'interrompit. Posant sa main sur son bras, elle dit : « Attendez, Julius. Vous n'êtes pas obligé de vous livrer à cet exercice. C'est Philip qui vous y a obligé. Or, une fois que Tony a mis en lumière ses motivations bidon, lui-même s'est excusé de vous avoir demandé cela. En ce qui me concerne, je ne veux pas que vous vous embarquiez là-dedans. »

Les autres furent du même avis, rappelant que Julius partageait en permanence ses sentiments avec le groupe et que le marché « Je-Tu » proposé par Philip était un traquenard.

Gill en rajouta : « Les choses commencent vraiment à s'embrouiller. Nous sommes tous ici parce que nous avons besoin d'aide. Comme vous avez pu le constater la semaine dernière, ma vie est un vrai foutoir. Mais, autant que je sache, Julius, vous n'avez pas de problèmes avec votre vie privée. Alors quel est l'intérêt ?

— La semaine dernière », dit Rebecca avec son style à la fois précis et pincé, « vous avez dit que je m'étais livrée afin d'offrir quelque chose à Philip. C'était en partie vrai... mais pas totalement : je réalise maintenant que je voulais également le protéger contre la colère de Pam. Cela dit, je voulais dire que... quoi, déjà ? Oui... je voulais dire que d'avoir parlé de mon aventure à Las Vegas m'a fait beaucoup de bien. Je me sens soulagée. Mais vous êtes ici pour m'aider, et le fait que vous vous livriez ne m'aidera en rien. »

Julius fut pris au dépourvu : un consensus aussi fort était chose rare

dans le groupe. Mais il crut saisir ce qui était en train de se produire. « Je perçois chez vous beaucoup d'inquiétude quant à ma maladie, une volonté de me ménager, de vous occuper de moi. C'est vrai, n'est-ce pas ?

— Peut-être bien, répondit Pam, mais en ce qui me concerne il y a autre chose, quelque chose en moi qui ne veut pas que vous divulguiez des aspects obscurs de votre passé. »

Julius put noter que les autres partageaient ce point de vue. Ne s'adressant à personne en particulier : « Quel paradoxe... Depuis que je travaille dans ce milieu, j'ai toujours entendu les patients se plaindre que les psychothérapeutes étaient trop distants, qu'ils ne parlaient pas assez de leur vie privée. Je suis sur le point de vous parler justement de ma vie et voilà qu'un front uni m'accueille en me disant : "On ne veut rien savoir, ne faites pas ça." Que se passe-t-il ? »

Un silence.

« Vous voulez garder de moi une image immaculée ? »

Personne ne répondit. « Les choses ayant l'air d'être au point mort, je vais me montrer contrariant et continuer sur ma lancée. On verra bien ce qui se passera. L'histoire que je vais vous raconter remonte à la mort de ma femme, il y a dix ans. J'ai épousé Miriam, qui était ma petite amie depuis le lycée, quand j'étais à la fac de médecine. Elle est morte il y a dix ans, donc, tuée dans un accident de voiture au Mexique. Cela m'a dévasté. Pour être honnête, je ne suis pas sûr de m'être jamais remis de ce drame. Mais à ma grande surprise, ma tristesse a alors pris un curieux visage puisque j'ai été pris d'une incroyable énergie sexuelle. À l'époque, j'ignorais qu'un tel débordement sexuel est une réponse fort banale après une confrontation avec la mort. Depuis, j'ai vu énormément de gens terrassés par le chagrin se charger d'énergie sexuelle. J'ai parlé avec des hommes ayant eu des crises cardiaques très sévères qui me racontaient que, dans l'ambulance qui les emmenait aux urgences, ils n'arrêtaient pas de peloter les infirmières. Dans mon malheur, je suis devenu obsédé par le sexe, j'en avais besoin – énormément besoin – et quand mes amies, mariées ou non, ont voulu me consoler, j'ai profité de la situation pour coucher avec certaines d'entre elles, y compris une parente de Miriam. »

Le groupe ne bronchait pas. Tous se sentaient mal à l'aise et évitaient de croiser leurs regards. Certains écoutaient le pépiement aigu d'un pinson qui s'était posé dans l'érable palmé situé juste devant la fenêtre. Dans sa longue expérience de la thérapie de groupe, Julius aurait aimé, à bien des occasions, avoir un autre thérapeute à ses côtés, un cothérapeute. C'était le cas en ce moment.

Finalement, Tony s'arracha quelques mots de la bouche : « Et qu'est-il advenu de toutes ces amitiés ?

— Elles ont disparu petit à petit, évaporées. J'ai revu certaines de ces femmes par hasard mais nous n'avons jamais reparlé de cette histoire. Il y avait beaucoup de gêne. Et beaucoup de honte, aussi.

— Je suis désolée pour vous, Julius, dit Pam, et désolée pour votre femme – je ne savais pas – et bien sûr pour... pour ces... amitiés.

— Je ne sais pas quoi vous dire, Julius, dit Bonnie. Il y a vraiment comme une gêne.

— Expliquez-moi ce que vous entendez exactement par "gêne", Bonnie », dit-il, percevant comme un lourd fardeau la tâche d'être son propre psychothérapeute au sein du groupe.

« Disons que c'est tout nouveau. C'est la première fois que vous vous livrez ainsi devant le groupe.

— Poursuivez. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

— Je me sens très tendue. Parce que c'est tellement ambigu, je crois. Si l'un d'entre nous », dit-elle en embrassant le groupe d'un geste du bras, « parle d'une chose douloureuse aux autres, eh bien nous savons quoi faire... Je veux dire, nous nous mettons tout de suite au travail, sans forcément savoir comment procéder. Mais avec vous, je ne sais pas...

— C'est vrai : ce qui n'est pas clair, c'est *pourquoi* vous nous dites tout ça », intervint Tony, le corps penché en avant, les yeux louchant sous ses épais sourcils.

« Permettez-moi de vous demander une chose que vous-même m'avez apprise. C'était la semaine dernière, pour être très précis : pourquoi maintenant ? Est-ce parce que vous avez conclu un marché avec Philip ? La plupart des gens ici pensent que non, que cette histoire de marché n'a aucun sens. Ou bien alors, voulez-vous qu'on vous aide à travailler sur les sentiments liés à cet incident ? Les raisons qui vous poussent à partager tout cela avec nous ne sont pas claires. En ce qui me concerne, je n'ai aucun problème avec ce que vous venez de faire. Je vous le dis comme je le pense, je réagis exactement comme j'ai réagi face à Stuart, Gill ou Rebecca. Je ne vois rien d'incroyable dans ce qui vous est arrivé. Je pourrais très bien le faire, moi aussi. Vous vous retrouvez tout seul, vous êtes chaud comme la braise, des nanas veulent vous consoler, vous les laissez faire, et tout le monde est content. Elles se sont certainement bien éclatées aussi. Je veux dire, on parle toujours des femmes comme si elles étaient exploitées ou manipulées. Je commence à en avoir marre, sérieusement marre, qu'on décrive les hommes toujours en train de mendier pour un bout d'orgasme que les femmes, assises sur leur trône, accorderaient ou non selon leur bon vouloir. Comme si elles ne prenaient pas leur pied aussi. »

Tony tourna la tête au moment où il entendit Pam se couvrir bruyamment la tête avec les mains, imitée en cela par Rebecca. « Bon,

d'accord, oubliez la dernière partie de ce que je viens de dire et reprenez seulement ma première question : pourquoi maintenant ?

— C'est une bonne question, Tony. Merci de me tendre une perche. Il y a encore cinq minutes, j'avais seulement envie qu'un cothérapeute vienne me donner un coup de main, et c'est vous qui êtes finalement venu à ma rescousse. Vous êtes très doué pour ça... Vous auriez fait un très bon psychothérapeute, vous savez. Voyons voir... pourquoi maintenant ? J'ai posé cette question tellement souvent mais c'est sans doute la première fois qu'on me la pose. Tout d'abord, je pense que vous avez tous raison de croire que ce n'est pas à cause de mon pacte avec Philip, même si je ne peux pas totalement l'exclure parce qu'il y a du vrai dans sa remarque sur la relation Je-Tu. Pour citer Philip, l'idée "n'est pas dénuée de fondement". » Julius eut beau sourire à Philip, il ne reçut rien en échange.

« Ce que je veux dire, c'est que le manque de réciprocité dans une relation thérapeutique authentique est un problème. C'est une question très épineuse. Donc vouloir aborder ce problème est une des raisons qui m'ont poussé à accepter le défi de Philip. »

Julius attendait une réponse. Il estimait avoir parlé pendant trop longtemps. Il se tourna alors vers Philip. « Que pensez-vous de ce que je viens de dire ? »

Philip secoua brusquement la tête, surpris par la question de Julius. Après quelques instants de réflexion, il répondit : « Il semble généralement acquis ici que je fais partie de ceux qui ont décidé de se livrer beaucoup. Or ce n'est pas exact. Une personne du groupe a révélé une expérience qu'elle a eue avec moi, mais je n'ai révélé ce que j'ai fait que par souci de vérité historique.

— Tu peux me dire quel est le rapport ? l'interrogea Tony.

— C'est vrai, dit Stuart. Et c'est toi qui parles d'exactitude, Philip ! D'abord, pour ta propre gouverne, je ne pense pas que tu te sois livré. Ensuite, et surtout, ta réponse est à trois mille lieues du sujet. Ça n'a rien à voir avec la question que t'a posée Julius sur tes sentiments. »

Philip ne sembla pas s'offusquer. « Très bien. Revenons à la question de Julius. Je crois que j'ai été décontenancé par sa question car je n'avais *aucun* sentiment, justement. Rien, dans ce qu'il a dit, ne justifiait une réponse émotionnelle de ma part.

— Voilà, ça, c'est cohérent, au moins, dit Stuart. Ta première réponse était totalement hors sujet.

— J'en ai marre de te voir jouer les fous ! » Pam, se tapant la cuisse en signe d'exaspération, hurlait sur Philip. « Et tu m'emmerdes à ne jamais m'appeler par mon nom ! Cette manière de parler de moi comme "une personne dans le groupe" est non seulement insultante, elle est également complètement conne.

— Par "jouer les fous", tu sous-entends que je feins de ne pas

comprendre ? » dit Philip en évitant soigneusement le regard courroucé de Pam.

« Alléluia ! dit Bonnie en levant les bras. On assiste à une première ! Vous êtes en train de vous reconnaître, tous les deux... Vous vous parlez ! »

Pam ignore la remarque de Bonnie et continua de s'adresser à Philip. « La pseudo-folie reste encore un compliment si on la compare à son alternative. Tu dis que rien, dans la remarque de Julius, n'appelle une réponse. Comment *peut-on* n'avoir aucune réponse à donner à Julius ? » Son regard s'enflamma.

« Par exemple ? demanda Philip. Tu dois certainement avoir quelque chose en tête, un sentiment que je devrais éprouver, n'est-ce pas ?

— Par exemple : de la *gratitude* pour t'avoir pris au sérieux, toi et ta question tellement irréfléchie et insensible. Par exemple : du *respect* pour avoir tenu sa promesse du Je-Tu. Ou encore : de la *tristesse* pour ce qu'il a enduré dans le passé. Ou de la *fascination*, voire de l'*identification* avec ses pulsions sexuelles turbulentes. Ou de l'*admiration* pour avoir accepté de travailler avec toi, avec nous tous, malgré son cancer. Et ce n'est qu'un début. » Pam éleva la voix : « Comment peux-tu ne pas éprouver de sentiments ? » Elle détourna les yeux de Philip, rompant ainsi le contact qu'ils avaient établi.

Philip ne dit rien. Il était assis calmement, tel un bouddha, se penchant en avant dans son fauteuil, regardant par terre.

Le grand silence qui succéda à l'accès de colère de Pam poussa Julius à se demander s'il ne valait pas mieux arrêter la séance. Il était parfois plus judicieux d'attendre. L'un de ses principes thérapeutiques préférés était : « Il faut battre le fer tant qu'il est encore froid ! »

Concevant la psychothérapie comme une alternance entre activation des émotions et intégration de celles-ci, Julius médita sur l'abondance d'émotions que la séance avait charriées aujourd'hui. Peut-être trop, d'ailleurs. Il était grand temps de passer à la phase d'intégration et de compréhension. Empruntant un chemin de traverse, il s'adressa alors à Bonnie : « Donc, que dire de ce "Alléluia" ?

— Une fois de plus, vous lisez dans mes pensées, Julius... Mais comment faites-vous ? J'étais justement en train de penser à cette phrase... et je la regrette. Je crains qu'elle ait été mal comprise, comme une moquerie de ma part. Vous l'avez perçue comme ça ? » Elle regarda Pam et Philip.

« Sur le moment, je ne l'ai pas entendue comme ça, dit Pam, mais finalement, en y repensant... oui, il y avait un peu de moquerie.

— Désolée. Mais face à ce chaudron incandescent, Philip et toi en train de vous canarder, tous ces coups par la bande... Je me suis sentie

soulagée par cette franchise. Et toi ? demanda-t-elle à Philip. Tu as mal pris mon commentaire ?

— Pardon ? » Philip regardait toujours par terre. « Je n'ai pas fait attention. Je n'ai remarqué que la colère dans ses yeux.

— Ses yeux ? dit Tony.

— Les yeux de Pam. » Il se tourna vers elle, sa voix tremblant quelques instants : « Dans tes yeux, Pam.

— D'accord, mon vieux, dit Tony, là, ça marche.

— Tu as eu peur, Philip ? demanda Gill. Ce n'est pas facile de prendre ça en pleine poire, n'est-ce pas ?

— Non, j'étais uniquement soucieux de trouver un moyen d'éviter que son regard, ses mots et son opinion me touchent. Je voulais dire : *tes* mots, Pam, *ton* opinion.

— J'ai l'impression qu'on a quelque chose en commun, Philip, dit Gill. Toi et moi nous sommes pareils, nous avons chacun un problème avec Pam. »

Philip regarda Gill et acquiesça. Peut-être en signe de gratitude, pensa Julius. Lorsqu'il fut clair que Philip ne livrerait rien de plus, Julius embrassa le groupe du regard pour inciter les autres membres à intervenir. Il ne ratait jamais une occasion d'élargir le réseau d'interaction. Mû par une foi d'évangéliste, il estimait que plus les membres s'impliquaient dans cette interaction, plus le groupe gagnerait en efficacité. Il voulut provoquer Pam. Son coup de sang contre Philip était encore dans tous les esprits. À cette fin, il interpella Gill : « Gill, vous disiez qu'il n'était pas facile d'encaisser les commentaires de Pam... et la semaine dernière vous l'aviez surnommée "la présidente du tribunal". Pourriez-vous nous en dire un peu plus là-dessus ?

— Oh, vous savez, c'est toujours mon problème... Je ne suis pas sûr et je ne suis pas qualifié pour en juger, mais...»

Julius le coupa tout de suite. « Stop ! Arrêtons-nous exactement ici. Juste à ce moment précis. » S'adressant à Pam : « Regardez ce que vient de dire Gill. Est-ce que c'est cela qui vous fait dire que vous ne pouvez pas, ou ne voulez pas, l'écouter ?

— Exactement, dit Pam. C'est du Gill tout craché. Regarde, Gill. Voilà ce que tu viens de nous dire : "Ne faites pas attention à ce que je vais vous dire. Ce n'est pas important – je ne suis pas important –, c'est juste mon problème. Je ne veux blesser personne. Ne m'écoutez pas." Non seulement tu te dévalorises, mais, en plus, ce que tu dis est insipide. Totalement emmerdant. Merde, Gill ! Tu as quelque chose à dire ? Alors lève-toi et dis-le !

— Bon, Gill, demanda Julius, si vous deviez parler franchement, sans précautions oratoires, que diriez-vous ? » Ah, toujours le bon vieux coup du conditionnel...

« Je lui dirais... je te dirais, Pam, que tu es le juge que je crains ici. Tu es là pour me juger. Du coup, je me sens mal à l'aise : non, je me sens tout simplement terrorisé par ta présence.

— C'est dit avec franchise, Gill. Maintenant, je t'écoute, dit Pam.

— Pam, dit Julius, voilà deux hommes, Philip et Gill, qui disent avoir peur de vous. Ça vous fait réagir ?

— Ouep, ça me fait bigrement réagir : c'est leur problème.

— Impossible que ce soit aussi le tien ? dit Rebecca. Peut-être que les autres hommes de ta vie ont aussi ressenti la même chose ?

— Je vais y réfléchir.

— Un commentaire, quelqu'un, sur ce dernier échange ? s'enquit Julius.

— Je trouve que Pam fuit un petit peu le problème, dit Stuart.

— Je suis d'accord. J'ai l'impression que tu ne vas pas vraiment y réfléchir, Pam, déclara Bonnie.

— On ne peut rien vous cacher. Je crois que je suis encore blessée par les propos de Rebecca, quand elle a affirmé vouloir protéger Philip de mes foudres.

— C'est un dilemme, non, Pam ? demanda Julius. Comme vous venez de le dire à Gill, vous appréciez les commentaires directs et francs. Mais quand vous en recevez un... tout à coup ça fait très mal.

— C'est vrai... peut-être ne suis-je pas aussi forte que j'en ai l'air. Oui, Rebecca, ce que tu as dit m'a fait mal.

— Je suis désolée, Pam ; ce n'était pas le but. Soutenir Philip ne signifie pas être contre toi. »

Julius attendit. Il se demandait dans quelle direction emmener le groupe. Plusieurs possibilités s'offraient. La colère et l'autoritarisme de Pam étaient maintenant sur la table. Mais *quid* des autres hommes, Tony et Stuart ? Où étaient-ils ? Et la compétition entre Pam et Rebecca était également sur la table. Fallait-il que le groupe règle d'abord cette histoire de Bonnie avec sa phrase moqueuse ? Ou encore se pencher plus avant sur le coup de gueule de Pam contre Philip ? Julius savait qu'il était plus sage d'attendre : agir trop vite eût été une erreur. Au bout de quelques séances seulement, d'évidents progrès vers une certaine détente avaient été accomplis. Peut-être que chacun en avait fait assez pour aujourd'hui. Difficile à dire, toutefois, car Philip se livrait très peu. Alors, à la grande surprise de Julius, le groupe emprunta une voie totalement inattendue. Tony partit en éclaireur.

« Julius, je me pose une question. Êtes-vous satisfait de notre réaction face à ce que vous nous avez révélé ?

— Écoutez, ça n'est pas allé très loin. Laissez-moi me souvenir... Vous m'avez dit ce que vous ressentiez, tout comme Pam, et puis celle-ci s'en est prise à Philip pour son absence de sentiment quant à mon

histoire. Et Tony, je n'ai toujours pas vraiment répondu à votre question sur "pourquoi maintenant". Je vais donc y revenir. » Julius prit le temps de rassembler ses esprits, parfaitement conscient que, pour n'importe quel psychothérapeute, livrer un secret possède toujours deux dimensions : d'abord ce qu'il en retire pour lui-même, ensuite l'exemple que cela donne au groupe.

« Je puis vous dire que rien ne m'aurait empêché de vous faire ces révélations. Presque tous, vous avez essayé de m'en détourner mais je me sentais extrêmement déterminé à continuer – têtu comme je suis. Je sais, ça ne me ressemble pas du tout et je ne suis pas certain de tout comprendre mais j'y attache une grande importance. Vous m'avez demandé, Tony, si c'était un appel au secours. Ou un appel au pardon. Non, il ne s'agissait pas de cela... Il y a longtemps que je me le suis pardonné, après avoir passé des années à en parler avec mes amis et avec un psychothérapeute. Mais une chose est certaine : dans le passé, je veux dire avant mon mélanome, je n'aurais jamais dit, au grand jamais, ce que je vous ai dit aujourd'hui.

« Avant mon mélanome... Oui, c'est le grand tournant. Nous sommes tous condamnés à mourir – j'ai bien conscience que vous me payez grassement pour entendre des choses aussi amusantes – mais le fait d'y être confronté aussi directement, avec un tampon officiel et une date de livraison, m'a évidemment fait réfléchir. Mon mélanome me procure un drôle de soulagement, un soulagement qui a beaucoup à voir avec ce que je vous ai divulgué aujourd'hui. Voilà peut-être pourquoi j'aurais tant souhaité avoir un cothérapeute, une personne objective qui puisse garantir que je continue d'agir dans votre intérêt. »

Julius s'arrêta un instant, avant d'ajouter : « J'ai remarqué qu'aucun de vous ne m'a répondu quand je vous ai dit à quel point vous preniez soin de moi aujourd'hui. »

Après un nouveau silence : « Et vous ne me répondez toujours pas. Voyez-vous, c'est la raison pour laquelle j'aimerais avoir un cothérapeute à mes côtés. J'ai toujours pensé qu'à force d'éviter à tout prix les choses essentielles, on ne peut plus travailler sur aucun autre sujet important. Mon boulot consiste à enlever les obstacles. Or, en aucun cas, je ne veux être un obstacle. Ça m'est difficile de me livrer, mais j'ai l'impression que vous me fuyez, ou disons plutôt... que vous fuyez ma maladie mortelle. »

Bonnie répondit : « Je veux discuter avec vous de ce qui vous arrive mais je ne veux pas vous faire souffrir. »

Les autres acquiescèrent.

« C'est vrai, vous avez mis le doigt dessus. Mais écoutez bien ce que je vais vous dire. Il n'y a qu'une manière pour vous de me faire du mal : c'est de vous couper de moi. Il est difficile de parler avec

quelqu'un atteint d'une maladie mortelle, je suis bien placé pour le savoir. Les gens ont tendance à marcher sur des œufs et à ne pas trop savoir quoi dire.

— C'est exactement le cas pour moi, dit Tony. Je ne sais pas quoi dire. Mais je vais essayer de rester avec vous.

— Je m'en rends bien compte, Tony.

— Mais si les gens, intervint Philip, ont peur du contact avec les souffrants, n'est-ce pas parce qu'ils refusent d'être confrontés à la mort qui attend chacun d'entre eux ? »

Julius hocha la tête. « Ça me semble important, Philip, oui. Essayons d'analyser cela. » Si cette phrase avait été prononcée par n'importe quelle personne autre que Philip, Julius lui aurait évidemment demandé si elle exprimait son propre sentiment. Néanmoins, il préféra cette fois-ci abonder dans le sens de Philip. Il observa le groupe, dans l'attente d'une réponse.

— Peut-être, dit Bonnie, qu'il y a du vrai dans ce que vient de dire Philip, car j'ai récemment fait quelques cauchemars où quelque chose essayait de me tuer. Et puis il y a eu ce cauchemar que je vous avais décrit, où j'essayais de rattraper un train qui s'effondrait de toutes parts.

— Je sais que, derrière les apparences, je suis plus inquiet que d'habitude, dit Stuart. L'un de mes partenaires de tennis est un dermatologue et cela fait deux fois, en l'espace d'un mois, que je lui demande de vérifier l'une des lésions que j'ai dans le dos. Cette histoire de mélanome me trotte dans la tête.

— Et vous, Julius, dit Pam, vous me trottez dans la tête depuis le jour où vous m'avez parlé de votre mélanome. C'est vrai, je suis intraitable avec les hommes mais vous êtes l'exception qui confirme la règle... vous êtes l'homme le plus exquis que j'aie jamais connu. Et en effet, oui, j'ai envie de vous protéger. Je m'en suis rendu compte quand Philip vous a mis la pression. J'ai trouvé cela – et continue de trouver – très dur et insensible de sa part. Et quant à savoir si j'ai plus conscience de ma propre mort... eh bien, peut-être, mais je ne m'en rends pas compte. Je peux vous dire que je reste à l'affût de toutes les choses qui pourraient vous consoler. Cette nuit, par exemple, j'ai lu un texte intéressant, un passage des mémoires de Nabokov, *Autres rivages*, où il décrit la vie comme une étincelle entre deux mondes de ténèbres identiques, celui qui précède notre naissance et celui qui suit notre mort. Et c'est curieux qu'on attache une telle importance au second, et si peu au premier. D'une certaine manière, j'ai trouvé cela extrêmement rassurant, et je me suis tout de suite dit qu'il fallait que je vous en parle.

— C'est très précieux, Pam. Merci. Voilà une idée extraordinaire. Une idée rassurante aussi, bien que je ne sache pas vraiment pourquoi.

Je me sens plus à l'aise avec le premier monde, avant la naissance... Peut-être qu'il a l'air plus chaleureux, peut-être que j'y vois comme un avant-goût de ce que les choses pourraient devenir.

— Cette idée, dit Philip, rassurait également Schopenhauer, chez qui, soit dit en passant, Nabokov l'a sans aucun doute piquée. Schopenhauer dit qu'après notre mort nous serons ce que nous étions avant notre naissance, la preuve, pour lui, qu'il ne peut pas exister plusieurs espèces de néant. »

Julius n'eut jamais le loisir de lui répondre. Pam foudroya Philip du regard et aboya : « Voilà qui illustre parfaitement en quoi ton désir d'être conseiller est une sinistre blague. On est en train de parler de choses douces et agréables et ce qui compte le plus, la seule chose qui compte pour toi, c'est de déterminer qui a dit quoi en premier. Tu penses que Schopenhauer a dit quelque chose de vaguement semblable : génial, et alors ? »

Philip ferma les yeux et commença à réciter : « “À son grand étonnement, un homme se retrouve en train d'exister après des milliers et des milliers d'années de non-existence. Il vit pendant quelque temps, puis, de nouveau, il retrouve une période tout aussi longue pendant laquelle il n'existe plus.” J'ai appris beaucoup de phrases de Schopenhauer par cœur : troisième paragraphe de ses *Remarques additionnelles sur la doctrine de la vanité de l'existence*. Est-ce assez vague pour toi ?

— Les enfants, les enfants... Tous les deux vous arrêtez, maintenant, dit Bonnie d'une voix aiguë.

— Tu te lâches, Bonnie. C'est bien, remarqua Tony.

— Les autres, des commentaires ? demanda Julius.

— Je ne veux pas me retrouver au milieu de cette bagarre. Ils ont sorti l'artillerie lourde, dit Gill.

— Oui, dit Stuart, aucun des deux ne perd une occasion de cogner sur l'autre. Philip se sent obligé de faire un commentaire dès que quelqu'un cite un propos de Schopenhauer, et Pam ne peut pas se retenir de traiter Philip de sinistre blague.

— Je n'ai pas dit qu'il était une sinistre blague. J'ai dit...

— Arrête, Pam, tu joues sur les mots. Tu vois très bien ce que je veux dire. » Stuart se défendait. « De toute façon, cette dispute sur Nabokov était totalement hors de propos, Pam. Tu craches sur le héros de Philip mais tu encenses quelqu'un qui emprunte les idées de Schopenhauer. Quel mal y a-t-il à ce que Philip rectifie ? Est-ce vraiment criminel de sa part de rappeler l'antériorité de Schopenhauer ?

— Je dois vous dire, s'interposa Tony, que, comme d'habitude, je ne sais pas qui sont ces types, en tout cas pas ce Nabo... Nobo ?

— Nabokov », dit Pam avec la voix douce dont elle gratifiait

toujours Tony. « C'est un grand écrivain russe. Tu as peut-être entendu parler de son roman *Lolita*.

— Oui, ça me dit quelque chose, mais dans ce genre de discussions je me retrouve toujours dans un cercle vicieux : je me sens débile de ne pas savoir, alors je m'écrase, mais du coup je me sens encore plus débile. Il faut que j'essaie de sortir de ce schéma en disant les choses simplement. » Il se tourna vers Julius. « Donc, pour répondre à votre question sur les sentiments, en voilà un : se sentir débile. En plus, lorsque Philip a dit : "Est-ce que c'est assez vague pour toi", j'ai aperçu ses dents, des dents acérées, très acérées. Et puis encore d'autres sentiments à propos de Pam. » Tony se tourna vers elle. « Pam, tu es ma petite chérie, je t'adore. Mais je vais te dire un truc : je ne veux vraiment pas me retrouver sur ta liste noire.

— J'ai compris, dit Pam.

— Et, et... j'oubliais le plus important : toute cette engueulade nous a éloignés du sujet. Nous étions en train de nous demander si nous vous protégions ou si nous vous fuyions, Julius. Mais avec Pam et Philip, nous sommes vite partis dans une autre direction. Alors, est-ce que ce n'est pas encore une façon de vous fuir ?

— Vous savez, je ne le ressens pas comme ça. Quand on travaille aussi intimement que nous le faisons actuellement, on ne reste jamais sur une seule voie. Le flot des pensées ne cesse jamais de déborder sur de nouveaux lits. Soit dit en passant... » Julius s'adressa à Philip, « j'emploie délibérément ce terme : "intimement". Je crois que votre colère, telle que nous venons de la voir s'exprimer pour la première fois, est véritablement un signe d'intimité. Je crois que Pam vous intéresse suffisamment pour en arriver à vous mettre en colère contre elle. »

Julius savait bien que Philip ne répondrait pas de lui-même. Il le bouscula : « Philip ? »

Secouant la tête, celui-ci répondit : « Je ne sais pas comment analyser votre hypothèse. Mais j'aimerais dire autre chose. J'avoue que, comme Pam, j'ai aussi essayé de vous dire des choses, sinon consolatrices, du moins pertinentes. Je m'en suis tenu à la règle que s'était fixée Schopenhauer : à la fin de chaque journée, il lisait des passages tirés d'Épictète ou des Upanishads. » Philip jeta un coup d'œil en direction de Tony. « Épictète était un philosophe latin du II^e siècle et les Upanishads sont d'anciens textes sacrés hindous. La nuit dernière, j'ai lu un passage d'Épictète qui m'a semblé intéressant. Je vous en ai fait des copies. Je l'ai traduit un peu rapidement du latin en anglais contemporain. » Philip fouilla alors dans sa serviette, tendit une copie à chaque membre et, les yeux clos, récita le texte de mémoire.

« Comme au cours d'une traversée, si le navire a fait relâche et si tu vas puiser de l'eau, tu peux en route, accessoirement, ramasser un coquillage ou un oignon. Mais il faut que ta pensée soit toujours tendue vers le navire et que ton visage sans cesse y soit tourné, de peur que par hasard le pilote ne t'appelle. Et, s'il t'appelle, il faut tout laisser là, afin que tu ne sois point attaché et jeté comme un mouton.

Il en est de même aussi dans la vie. Si, en effet, au lieu d'un coquillage ou d'un oignon, une femme ou un enfant te sont donnés, rien ne s'y oppose. Mais si le pilote t'appelle, cours au navire, laisse tout et ne te détourne pas. Si toutefois tu es vieux, ne t'écarte pas beaucoup du navire, de peur de risquer de manquer à l'appel. »

Philip s'arrêta là et tendit les bras comme pour dire : « Voilà, c'est tout. »

Le groupe étudia le passage. Tout le monde était stupéfait. Ce fut Stuart qui brisa le silence : « J'essaye, Philip, mais je ne comprends pas. Quel est l'intérêt de ce texte pour Julius ? Et pour nous ? »

Julius consulta sa montre. « Désolé, mais nous avons dépassé le temps qui nous est imparti. Permettez-moi toutefois de faire mon vieux professeur et de vous dire une petite chose. Je regarde souvent un discours ou un acte selon deux points de vue différents : celui du *contenu* et celui du *procédé* – et par *procédé*, j'entends ce que ce discours ou cet acte nous disent sur la nature de la relation entre les parties concernées. Comme vous, Stuart, je ne comprends pas immédiatement le *contenu* du message de Philip : j'ai besoin de l'étudier et peut-être le contenu pourra-t-il faire l'objet d'une autre séance. En revanche, j'ai un avis sur le *procédé*. Ce que je sais, Philip, c'est que vous pensiez à moi, comme Pam, que vous avez voulu m'offrir quelque chose et que vous êtes allé assez loin dans cette démarche. Vous avez appris le passage par cœur et vous en avez fait des copies. Quel sens donner à tout cela ? Ça ne peut que refléter l'intérêt que vous me portez. Et comment est-ce que je ressens cela ? Eh bien, je suis touché, j'apprécie le geste et j'ai hâte de vous voir, enfin, exprimer cet intérêt avec vos propres mots. »

On peut aussi [...] comparer la vie à une étoffe brodée dont chacun ne verrait, dans la première moitié de son existence, que l'endroit, et, dans la seconde, que l'envers ; ce dernier côté est moins beau, mais plus instructif, car il permet de reconnaître l'enchevêtrement des fils.

Une fois que les membres du groupe eurent quitté la salle, Julius les regarda descendre les marches qui donnaient sur la rue. Au lieu de se diriger, l'un après l'autre, vers leurs voitures respectives, ils progressèrent tous en bloc, à l'évidence vers leur café favori. Comme il aurait voulu enfiler son coupe-vent et dévaler les escaliers pour les rejoindre ! Mais c'était un autre jour, une autre vie, une autre paire de jambes, pensa-t-il en descendant doucement dans le hall pour rejoindre son bureau et consigner dans l'ordinateur ses notes sur la séance. Tout à coup, il changea d'avis, rebroussa chemin vers la salle de réunion, sortit sa pipe et goûta avec délice le riche arôme du tabac turc. Il n'avait d'autre intention que, tout simplement, de lézarder encore quelques minutes au soleil de la séance.

Comme les trois ou quatre autres qui l'avaient précédée, celle-ci avait été absolument passionnante. Ses pensées le ramenèrent loin en arrière, vers ces années où il avait dirigé des groupes de patientes atteintes d'un cancer du sein. Combien de fois ces personnes-là avaient-elles décrit une sorte d'âge d'or, une fois surmonté le coup de massue que représentait la certitude de mourir très bientôt. D'aucuns affirmaient que vivre avec le cancer les avait rendus plus sages, plus épanouis, tandis que d'autres s'étaient endurcis, avaient chamboulé leurs priorités dans la vie, appris à dire « non » à des activités qui ne les intéressaient plus et « oui » aux choses qui comptaient vraiment : aimer leurs familles et leurs amis, en apprécier la beauté, savourer les changements des saisons. Mais beaucoup d'entre eux avaient également exprimé un immense regret, celui de n'avoir appris à vivre qu'après que leur corps eut été rongé par le cancer.

Ces changements étaient tellement marquants – l'un de ces patients avait même décrété que « le cancer guérit les névroses » – qu'à une ou deux occasions Julius, devant ses étudiants à qui il voulait faire un tour un petit peu vache, se contenta de décrire seulement les changements psychologiques avant de leur faire deviner quelle était la thérapie mise en œuvre. Inutile de dire que les étudiants furent pour le

moins éberlués d'apprendre que la thérapie ou les médicaments n'avaient rien à voir là-dedans, et que c'était simplement la confrontation avec la mort qui avait fait la différence. Il devait énormément à ces patients : quel exemple ils étaient pour lui, maintenant qu'il se trouvait dans une passe difficile ! Et quel dommage qu'il ne puisse plus leur en parler... « Vis bien ta vie, se rappela-t-il, et sache que les bonnes choses vont sortir de toi même si tu ne t'en rends pas compte. »

« Et comment te débrouilles-tu avec ton cancer ? se demanda-t-il. Je commence à bien connaître la phase de panique, dont, Dieu soit loué, je me sors à présent, même si je me réveille toujours à 3 heures du matin, gagné par une terreur sans nom que ni la raison ni la rhétorique ne peuvent apaiser. Rien ne peut l'apaiser, sinon le Valium, les premiers rayons du soleil ou encore un bon bain chaud.

« Mais ai-je pour autant changé ? Suis-je devenu plus sage ? Ai-je connu mon âge d'or ? Peut-être suis-je plus proche de mes sentiments... peut-être est-ce cela, grandir. Je crois... non, je sais que je suis devenu un meilleur psychothérapeute. Je suis beaucoup plus à l'écoute des autres. Oui, je suis un autre psychothérapeute. Définitivement. Avant mon mélanome, jamais je n'aurais avoué être amoureux du groupe. Jamais je n'aurais songé à révéler des détails aussi intimes de ma vie que la mort de Miriam ou mon opportunisme sexuel. Et mon envie irrépessible de me livrer au groupe aujourd'hui » – il secoua la tête d'étonnement –, « voilà une chose qui mérite réflexion. Je sens une force qui me pousse à aller à contre-courant, contre mon apprentissage, contre mon propre enseignement.

« Une chose est sûre, en tout cas : ils ne voulaient pas m'écouter. Tu parles d'une résistance ! Ils ne voulaient rien savoir de mes parts d'ombre et de mes faiblesses. Mais une fois que j'ai sorti tout cela, des choses intéressantes se sont produites. Quel sacré bonhomme que ce Tony ! Il s'est comporté comme un psychothérapeute de très haute volée, me demandant si j'étais satisfait ou non de la réponse du groupe, tentant de normaliser mon comportement, insistant sur le "pourquoi maintenant". Du très beau travail. Je pourrais presque l'imaginer en train de diriger le groupe après ma disparition. Ce serait quelque chose, un ancien cancre et ancien taulard pour psychothérapeute ! Et les autres, Gill, Stuart et Pam, sont montés au créneau, ils m'ont choyé et ont maintenu le groupe bien concentré. Jung pensait bien sûr à tout autre chose lorsqu'il disait que seul le guérisseur blessé peut vraiment guérir, mais améliorer les capacités thérapeutiques des patients peut inciter les psychothérapeutes à révéler leurs blessures. »

Julius marcha tranquillement dans le hall, en direction de son bureau, et continua de repenser à la séance. « Gill... quelle prestation

aujourd'hui, tout de même ! Surnommer Pam la "présidente du tribunal". C'était bien joué et bien vu. Il faut que j'aide Pam à bien digérer ce genre de commentaires. En l'occurrence, la vision de Gill a été plus fine que la mienne. Pendant longtemps j'ai tellement aimé Pam que j'en ai négligé sa pathologie. C'est peut-être pour cela que je n'ai pas su la guérir de sa fixette sur John. »

Il alluma son ordinateur et ouvrit un dossier nommé « Trames pour nouvelles », qui renfermait le grand projet de sa vie, jamais réalisé : celui d'être un véritable écrivain. Auteur professionnel aussi réputé que prolifique (il avait publié deux livres et une centaine d'articles portant sur la psychiatrie), Julius rêvait pourtant d'écrire de la littérature et il avait accumulé pendant des décennies ces trames pour des nouvelles, inspirées par son imagination autant que par sa propre expérience. Bien qu'il en eût commencé plusieurs, il n'avait jamais eu le temps, ni le courage, de les achever et de les soumettre à un éditeur.

Parcourant la liste de ces trames, il cliqua sur : « Des victimes rencontrent leur ennemi » et relut deux des idées qu'il avait esquissées. La première confrontation avait lieu sur un paquebot de luxe croisant le long des côtes turques. Un psychiatre entre dans le casino du bateau et aperçoit, à l'autre bout de la pièce enfumée, l'un de ses anciens patients, escroc qui l'avait jadis arnaqué de soixante-quinze mille dollars. La seconde confrontation mettait en scène une avocate qui devait défendre un homme accusé de viol. Au cours de son premier entretien avec lui en prison, elle le soupçonne d'être celui qui l'avait violée, dix ans plus tôt.

Julius créa une nouvelle entrée : « Dans une thérapie de groupe, une femme rencontre un homme, qui, des années plus tôt, avait été son professeur et l'avait exploitée sexuellement. » Pas mal. Gros potentiel littéraire, pensa-t-il, tout en sachant très bien qu'il ne l'écrirait jamais. Car se posaient des problèmes déontologiques : il faudrait demander l'accord de Pam et de Philip, et attendre les dix années légales de prescription, ce qui n'était pas encore le cas. Mais il y avait néanmoins un gros potentiel pour la psychothérapie. Julius était persuadé que quelque chose de positif pourrait en sortir, si seulement il parvenait à les garder tous les deux dans le groupe et à les amener à supporter la douleur des vieilles blessures que l'on rouvre.

Julius reprit alors la traduction faite par Philip du texte sur les passagers du navire. Il la relut plusieurs fois, cherchant à en saisir le sens et la pertinence. Il n'y avait rien à faire : il finissait toujours par secouer la tête. Philip y avait vu une source de réconfort. Mais où était le réconfort ?

Même quand aucune situation extérieure n'intervient, je nourris en moi une inquiétude perpétuelle qui me fait voir et chercher des dangers là où ils n'existent pas, et la moindre contrariété grossit indéfiniment, entravant complètement mes relations avec les gens.

COMMENT ARTHUR VÉCUT

Après avoir obtenu son doctorat, Arthur vécut à Berlin, ensuite quelque temps à Dresde, Munich et Mannheim, puis, fuyant une épidémie de choléra, finit par s'établir à Francfort, ville où il demeurera les trente dernières années de sa vie et qu'il ne quittera plus jamais, sauf pour de rares excursions d'une journée. Il n'eut aucun emploi rémunéré, vécut dans des appartements loués et ne posséda jamais ni chez soi, ni foyer, ni femme, ni famille, ni amis intimes. Aucun environnement social, aucune relation proche, aucun sens de la communauté, au point d'être très souvent la risée de la ville. Jusqu'aux toutes dernières années de sa vie, il n'eut ni public ni lectorat et ne tira aucun revenu de ses écrits. Étant donné la nature quasi-inexistante de sa vie sociale, sa maigre correspondance portait surtout sur des questions commerciales.

Malgré cette absence d'amis, nous en savons plus sur sa vie que sur celle de la plupart des philosophes grâce au tour éminemment personnel de ses textes philosophiques. Par exemple, dans les tout premiers paragraphes de son œuvre maîtresse, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, il fait vibrer une corde intime qui demeure tout à fait inhabituelle pour un traité philosophique. Sa prose pure et limpide révèle d'emblée un désir, chez lui, de communiquer personnellement avec le lecteur. En premier lieu, il lui indique comment lire son livre, lui conseillant dans un premier temps de le parcourir deux fois – et de le faire en s'armant d'une grande patience. Puis il lui enjoint de lire au préalable son précédent ouvrage, *Sur la quadruple racine de la raison suffisante*, qui fait office d'introduction au *Monde comme volonté*, en lui assurant qu'il le remerciera grandement pour ce conseil. Par la suite, il annonce que le lecteur en profitera d'autant plus qu'il sera familier de l'œuvre magnifique de Kant et du divin Platon. Il fait remarquer qu'il n'en a pas moins déniché des erreurs graves chez Kant, erreurs dont il discute dans un appendice

(qui devrait, lui aussi, être lu avant tout le reste). Il note, par ailleurs, que les lecteurs familiers des Upanishads seront plus à même de comprendre son texte. Enfin, il remarque (non sans raison) que le lecteur doit s'énervier et se lasser de ses exigences présomptueuses, immodestes et accaparantes. Comme il est curieux que cet homme, qui figure parmi les plus personnels de tous les philosophes, ait pu mener une existence aussi impersonnelle.

En plus de glisser dans son œuvre des références à sa propre vie, Schopenhauer nous en dit long sur lui dans un document autobiographique dont le titre est en grec : Εἰςἑαυτόν (« Pour moi-même »). Voici l'étrange histoire de ce manuscrit nimbé de mystère et objet d'âpres controverses.

Vers la fin de sa vie, Schopenhauer vit se réunir autour de sa personne un cercle très restreint d'enthousiastes, des « évangélistes », qu'il tolérait sans pour autant ni les respecter ni les aimer. Ces proches l'entendirent souvent évoquer ce *Pour moi-même*, un journal autobiographique dans lequel il avait consigné, au cours des trente dernières années de sa vie, des observations sur lui-même. Pourtant, après sa mort, une chose curieuse se produisit : *Pour moi-même* disparut. Après de vaines recherches, les disciples de Schopenhauer demandèrent à Wilhelm Gwinner, son exécuteur testamentaire, où se trouvait le document. Ce dernier leur apprit que *Pour moi-même* n'existait plus : suivant les instructions de Schopenhauer en personne, il avait brûlé le manuscrit immédiatement après sa mort.

Néanmoins, peu de temps après, le même Wilhelm Gwinner écrivit la première biographie d'Arthur Schopenhauer. Or les « évangélistes » y reconnurent des passages de *Pour moi-même*, soit sous la forme de citations directes, soit sous la forme de paraphrases. Gwinner avait-il donc recopié le manuscrit avant de le brûler ? Ou ne l'avait-il tout simplement pas brûlé pour mieux le piller dans le cadre de sa biographie ? La controverse allait durer des décennies, jusqu'à ce qu'un autre spécialiste de Schopenhauer reconstitue le document à partir du livre de Gwinner et d'autres textes de Schopenhauer. Il inséra enfin les quarante-sept pages du Εἰςἑαυτόν à la fin des *Manuscrits inédits* en quatre volumes (*Nachschlass*, en allemand). *Pour moi-même* est un curieux livre, en ce sens que chaque paragraphe est suivi d'une description de sa provenance rocambolesque, laquelle description est parfois plus longue encore que le texte lui-même.

Pourquoi Arthur Schopenhauer ne travailla-t-il jamais ? L'histoire de sa stratégie suicidaire pour décrocher un poste à l'université est encore une de ces anecdotes tordues qui figurent dans toutes les biographies de Schopenhauer. En 1820, âgé de trente-deux ans, il obtint son premier emploi de professeur, un poste temporaire (*privatdozent*) et très mal payé pour enseigner la philosophie à

l'université de Berlin. Que trouva-t-il de mieux à faire ? Il programma sur-le-champ et délibérément son cours (intitulé « L'essence du monde ») exactement à la même heure où Georg Wilhelm Hegel, le président du département et, accessoirement, le plus grand philosophe du moment, donnait le sien.

Deux cents étudiants passionnés se ruèrent pour assister aux leçons de Hegel, tandis que seuls cinq d'entre eux vinrent écouter Schopenhauer se dépeindre comme un justicier venu libérer la philosophie postkantienne des paradoxes creux et du langage obscur de la pensée contemporaine. Nul n'ignorait que la cible de Schopenhauer était bel et bien Hegel, ainsi que son prédécesseur, Fichte (rappelez-vous, le philosophe qui avait commencé sa vie en gardant des oies et avait parcouru l'Europe entière pour rencontrer Kant). Naturellement, tout cela n'améliora pas l'image du jeune Schopenhauer auprès de Hegel et des autres membres de la faculté. Quand, au semestre suivant, aucun étudiant ne se manifesta à son cours, sa brève et folle carrière académique s'arrêta net. Il ne donnerait plus jamais la moindre leçon publique.

Au cours des trente années qu'il passa à Francfort, jusqu'à sa mort en 1860, Schopenhauer se plia à un programme quotidien régulier, presque aussi minuté que la célèbre routine de Kant. Sa journée commençait par trois heures d'écriture, suivies par une heure, parfois deux, de flûte. Chaque jour il nageait dans les eaux glacées du Main, exercice qu'il ne manquait que rarement, même au beau milieu de l'hiver. Il déjeunait toujours au même club, le Englische Hof, vêtu d'un habit de soirée, costume qui avait été très à la mode dans sa jeunesse mais était devenu totalement anachronique dans le Francfort des années 1850. Pour le curieux qui souhaitait rencontrer cet étrange et querelleur philosophe, le club était l'endroit idéal.

Les anecdotes sur Schopenhauer au Englische Hof abondent : son appétit énorme – il lui arrivait souvent de manger pour deux (lorsque quelqu'un le lui faisait remarquer, il répondait qu'il se battait également pour deux) –, le fait qu'il payait deux repas pour être bien sûr que personne ne viendrait s'asseoir à ses côtés, sa conversation rude mais passionnante, ses fréquents coups de colère, sa liste noire des individus auxquels il refusait d'adresser la parole, sa propension à discuter de sujets choquants et inconvenants – en louant, par exemple, la découverte scientifique qui lui permit d'éviter une maladie vénérienne en trempant sa verge, après un rapport sexuel, dans une solution diluée à base de poudre à blanchir.

Bien qu'il apprêtiât les discussions sérieuses, il trouva rarement des commensaux valant la peine, à ses yeux, qu'il y consacraît du temps. Pendant quelque temps, il posait régulièrement une pièce d'or sur la table au moment de s'asseoir et l'enlevait quand il partait. L'un des

officiers qui avaient pour habitude de déjeuner à sa table lui demanda un jour la raison de ce petit rituel. Schopenhauer répondit qu'il donnerait la pièce d'or aux pauvres le jour où il entendrait des officiers avoir une conversation sérieuse et ne tournant pas exclusivement autour de leurs chevaux, de leurs chiens ou de leurs femmes. Pendant ses repas, il parlait à son caniche, Atman, en l'interpellant par « Vous, monsieur ». Si la bête se comportait mal, il la corrigeait en l'appelant : « Espèce d'humain ! »

On raconte beaucoup d'anecdotes sur son esprit tranchant. Un jour, un client lui posa une question à laquelle il répondit simplement par : « Je ne sais pas. » Le jeune homme fit ce commentaire : « Eh bien, je pensais qu'un grand sage comme vous avait réponse à tout. » Schopenhauer répliqua : « Non, le savoir est limité ; seule la bêtise est sans limites. » Une question posée à Schopenhauer par – ou sur – les femmes ou le mariage provoquait irrémédiablement une réponse acerbe. Il dut un jour supporter la compagnie d'une femme très bavarde qui lui décrivait par le menu l'échec de son couple. Il l'écouta patiemment. Mais lorsqu'elle lui demanda s'il la comprenait, il répondit : « Non, mais je comprends votre mari. »

Lors d'une autre conversation qui nous est rapportée, on lui demanda s'il se marierait un jour.

« Je n'ai aucune intention de me marier parce que cela ne m'attirerait que des ennuis.

— Et pourquoi donc ?

— Je serais jaloux parce que ma femme me tromperait.

— Et comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Parce que je le mériterais.

— Pourquoi ?

— Parce que je me serais marié. »

Il avait également des mots très durs sur les médecins. Une fois, il remarqua que ces derniers avaient deux écritures différentes : l'une, à peine lisible, pour leurs ordonnances, et l'autre, claire et propre, pour leurs honoraires.

Un écrivain qui rencontra Schopenhauer, alors âgé de cinquante-huit ans, lors d'un déjeuner en 1846, le décrivit ainsi :

« C'était un homme frêle et élégamment vêtu – avec une coupe toutefois un peu démodée – il était de taille moyenne, avait des cheveux courts argentés [...] et les yeux bleus clairs ; le plus souvent gai, il était extraordinairement intelligent [...] en général, il faisait preuve d'un caractère replié sur lui-même et, quand il se manifestait, presque baroque, offrant ainsi quotidiennement une matière non négligeable à la satire facile de la partie exubérante des convives [...] Ce convive souvent grincheux, mais au fond inoffensif, bon enfant et bourru, formait ainsi la cible de la plaisanterie de viveurs insignifiants qui se payaient régulièrement – mais certes sans méchanceté – sa

Après le déjeuner, Schopenhauer faisait généralement une grande promenade, pendant laquelle il se lançait dans un monologue à voix haute, ou dans une conversation avec son chien, ce qui ne manquait pas d'en faire la risée des enfants. Il passait ses soirées à lire seul dans ses appartements, ne recevant jamais le moindre visiteur. Il n'existe aucun indice d'une quelconque liaison amoureuse pendant ses années à Francfort. En 1831, âgé de quarante-trois ans, il écrivait dans *Pour moi-même* : « Seul le célibat permet d'oser vivre sans travailler, avec un petit pécule. »

Après sa rupture avec sa mère, quand il avait trente et un ans, il ne la revit plus jamais. Mais douze ans plus tard, en 1813, ils échangèrent quelques lettres portant sur des questions financières, et cela dura jusqu'à la mort de Johanna en 1835. Un jour qu'il était malade, sa mère lui envoya l'un de ses rares commentaires personnels : « Deux mois dans ta chambre sans voir personne, cela n'est pas bien, mon fils, et cela m'afflige. Il ne faut pas s'isoler ainsi. »

Arthur et sa sœur Adèle échangèrent de temps à autre quelques lettres, dans lesquelles elle essayait toujours de se rapprocher de son frère, tout en l'assurant bien qu'elle n'exigerait jamais rien de lui. Mais il garda systématiquement ses distances. Adèle, qui ne trouva jamais mari, vivait dans le désespoir. Lorsqu'il lui apprit qu'il quittait Berlin pour échapper au choléra, elle lui répondit qu'elle aurait aimé pouvoir être frappée par le choléra, ce qui aurait enfin mis un terme à ses tourments. Cependant, Arthur s'éloigna encore plus d'elle, refusant catégoriquement d'être mêlé à sa vie et à sa dépression. Après son départ du foyer familial, Arthur ne revit Adèle qu'une seule et unique fois, en 1840, au cours d'une brève mais pénible rencontre. Adèle mourut neuf années plus tard.

Toute sa vie durant, l'argent fut pour Schopenhauer une source d'inquiétude permanente. Sa mère avait confié son petit patrimoine à Adèle, et à la mort de celle-ci, le patrimoine avait presque disparu. Arthur essaya, en vain, d'obtenir un emploi de traducteur mais, jusqu'à la fin de ses jours, ses livres ne se vendirent pas et ne furent jamais commentés par les gazettes.

En un mot comme en cent, Arthur vécut sans aucune des commodités ou récompenses qu'il estimait tellement nécessaires à son équilibre, voire à sa survie. Comment fit-il ? Quel prix payait-il ? C'étaient là les secrets, comme nous le verrons, qu'il consigna dans *Pour moi-même*.

Les plus grandes jouissances de ma vie me viennent de ces monuments que sont les idées semées jadis par mes semblables.

La semaine suivante, en entrant dans la salle du groupe, Julius fut confronté à une étrange scène. Avachis sur leurs sièges, les membres du groupe étaient en train d'étudier attentivement la parabole que leur avait présentée Philip. Stuart avait placé sa copie sur une écritoire à pince et soulignait des éléments au fur et à mesure de sa lecture. Ayant oublié sa copie chez lui, Tony lisait par-dessus l'épaule de Pam.

Rebecca, avec un je-ne-sais-quoi d'exaspération dans la voix, ouvrit la séance :

« J'ai lu ça avec toute l'attention qui s'imposait. » Elle montra la feuille de papier, la plia en deux et la rangea dans son sac à main. « J'y ai consacré beaucoup de temps, je dirais même, Philip, trop de temps, mais maintenant j'aimerais que tu dévoiles l'intérêt de ce texte à Julius, à moi et au groupe.

— Je pense qu'il serait plus judicieux que la classe en discute auparavant, répondit Philip.

— La classe ? C'est bien le mot, en effet... On se croirait à une interrogation écrite. Est-ce ainsi que tu fais du conseil, Philip ? » demanda-t-elle en fermant la serrure de son sac à main. « Comme un professeur devant ses élèves ? Je ne suis pas ici pour ce genre de choses : je viens pour un traitement, pas pour des cours du soir pour adultes ».

Philip ne prêta pas attention à la mauvaise humeur de Rebecca. « Dans le meilleur des cas, il n'existe qu'une vague frontière entre éducation et psychothérapie. Les Grecs – Socrate, Platon, Aristote, les Stoïciens et les Épicuriens – pensaient tous que l'éducation et la raison étaient les meilleurs outils pour combattre la souffrance des hommes. La plupart des conseillers en philosophie considèrent l'éducation comme le fondement même de la thérapie. Presque tous se rangent derrière la devise de Leibniz : *caritas sapientis*, ce qui signifie "charité et sagesse". » S'adressant à Tony : « Leibniz était un philosophe allemand du XVII^e siècle.

— Je trouve tout cela ennuyeux et prétentieux, dit Pam. Sous le fallacieux prétexte d'aider Julius, tu... » – elle haussa le ton d'un

octave – « Philip, je te parle... » Philip, qui scrutait calmement le plafond, se redressa brusquement et se tourna vers Pam. « D'abord, tu nous distribues ce devoir inepte de collégien et maintenant tu essayes de contrôler le groupe en dissimulant soigneusement ton interprétation du passage.

— Ça y est, te revoilà en train d'essayer de castrer Philip, dit Gill. Merde, Pam, c'est un professionnel du conseil. Pas besoin d'être un génie pour comprendre qu'il va essayer de contribuer au travail du groupe en puisant dans son propre domaine de compétence. Pourquoi voir le diable dans tout ce qu'il fait ? »

Pam ouvrit la bouche pour répondre mais soudain la referma, ne sachant visiblement pas quoi dire. Elle fixa Gill, lequel ajouta : « Tu as exigé des commentaires francs, Pam. Tu es servie. Et non, je n'ai pas bu, si c'est ce que tu crois. C'est aujourd'hui mon quatorzième jour de sobriété. Je vois Julius deux fois par semaine... Il a décidé de passer à la vitesse supérieure en m'envoyant à une réunion des Alcooliques Anonymes tous les jours, sept jours sur sept, soit quatorze réunions en deux semaines. Je n'en ai pas parlé la semaine dernière parce je ne savais pas trop si j'allais arriver à tenir le coup. »

À l'exception de Philip, tous les membres réagirent fortement par des hochements d'encouragement et des félicitations. Bonnie lui dit qu'elle était fière de lui. Même Pam parvint à émettre un : « C'est bien. » Tony lui dit : « Peut-être que je devrais faire comme toi. » Il montra sa joue ecchymosée : « À force de boire des coups, je finis par en prendre.

— Et vous, Philip ? Avez-vous quelque chose à dire à Gill ? » demanda Julius.

Philip secoua la tête. « Il a déjà reçu pas mal de soutien de la part des autres. Il est sobre, il s'exprime, il s'endurcit. Vous savez, parfois, trop de soutien tue le soutien.

— J'aime bien cette devise de Leibniz que vous avez citée, *caritas sapientis* – “sagesse et charité”, dit Julius. Mais je vous en supplie, n'oubliez pas la partie *caritas*. Si Gill mérite qu'on le soutienne, alors pourquoi devriez-vous toujours être le dernier à le faire ? Qui plus est, vous disposez d'une information précieuse : qui d'autre que vous peut exprimer votre sentiment quant au fait qu'il a pris votre défense et affronté Pam en votre nom ?

— C'est bien vu... Mes sentiments sont mêlés. J'ai apprécié le soutien de Gill mais, en même temps, je m'en méfie. Si vous vous reposez sur les autres pour qu'ils se battent à votre place, vos muscles finissent par s'atrophier.

— Bien, je vais démontrer encore un peu plus l'étendue de mon ignorance », dit Tony en désignant du doigt la copie. « Cette histoire de navire, Philip... vraiment je n'y comprends rien. La semaine

dernière, tu nous as dit que tu allais offrir quelque chose de rassurant à Julius, mais cette histoire à propos d'un navire et de ses passagers... disons les choses simplement : je ne vois pas ce que ça peut lui apporter.

— Ne t'excuse pas, dit Bonnie. Je te l'ai déjà dit, Tony : presque tout ce que tu dis vaut pour moi également. Je suis aussi perplexe que toi devant ce navire et ces coquillages qu'on ramasse.

— Moi aussi, dit Stuart. Je ne comprends pas.

— Laissez-moi vous aider, intervint Pam. Après tout, je gagne ma vie en interprétant la littérature. Première étape : partir du concret, c'est-à-dire le navire, les coquillages, le mouton, et ainsi de suite... pour aller vers l'abstrait. Autrement dit, posez-vous la question : qu'est-ce que ce navire, ce voyage ou ce port représentent ?

— Je crois que le navire, c'est la mort – ou le voyage vers la mort », dit Stuart en observant son écritoire.

« D'accord. Alors ensuite, où cela te mène-t-il ?

— Il me semble que le message essentiel est : ne faites pas trop attention aux détails du rivage, sinon vous en oublierez votre voyage sur le navire.

— Donc, dit Tony, si vous êtes trop absorbé par les trucs qui sont sur la côte – même si vous avez une femme et des enfants – eh bien, le navire risque de partir sans vous. En d'autres termes, vous risquez de rater votre mort. Et alors ? C'est si catastrophique que ça ?

— Oui, oui, tu as raison, Tony, dit Rebecca, moi aussi, j'ai compris le navire comme étant la mort, mais ce que tu as dit ne me semble pas faire grand sens.

— Moi non plus, je ne comprends pas, dit Gill, mais ça ne veut pas dire que tu vas rater ta mort : ça veut dire que tu te diriges vers elle, ficelé comme un mouton.

— Peu importe, dit Rebecca, toujours est-il que ça ne ressemble pas à de la psychothérapie. » Elle se tourna vers Julius : « Tout cela est censé s'adresser à vous. Est-ce que vous y trouvez le moindre réconfort ?

— Je vous répète ce que j'ai dit à Philip la semaine dernière. Si j'ai bien compris, vous voulez me donner quelque chose qui soulage le poids de mon épreuve. Et vous évitez par tous les moyens de le faire directement. Au lieu de quoi, vous optez pour une approche moins personnelle. Tout ceci, je crois, vous donne du grain à moudre pour tenter, à l'avenir, d'exprimer votre compassion d'une manière plus personnelle.

« Quant au contenu, je dois dire que je suis moi aussi un peu perplexe. Voilà comment je le comprends : puisque le navire peut prendre la mer à n'importe quel moment – c'est-à-dire : puisque la mort peut frapper où elle veut et quand elle veut –, nous devrions

éviter de trop nous attacher aux choses de ce monde. Peut-être est-ce une manière de nous dire que les attachements profonds rendront la mort encore plus douloureuse. Est-ce là le message de réconfort que vous essayez de me transmettre, Philip ?

— Je crois », intervint Pam avant même que Philip puisse répondre, « qu'il est plus pertinent de voir le navire et le voyage non pas comme une représentation de la mort, mais comme une représentation de ce que l'on pourrait appeler "la vraie vie". Autrement dit, nous vivons de manière plus authentique en nous attachant au fait même de vivre, au miracle de l'existence en tant que telle. Si nous nous contentons simplement d'être, alors nous ne serons pas attirés par les diversions de la vie, en l'occurrence les objets matériels qui se trouvent sur l'île, au point de perdre de vue l'existence elle-même. »

Un bref silence s'ensuivit. Toutes les têtes se tournèrent vers Philip.

« Exactement », répondit-il avec une pointe d'enthousiasme dans la voix. « C'est exactement ce que je pense, cette idée qu'il faut veiller à ne pas se perdre dans les distractions de la vie. Heidegger appelait cela tomber, ou être absorbé, dans la quotidienneté de la vie. Bon, je sais bien que tu ne supportes pas Heidegger, Pam, mais je pense que ses erreurs politiques ne doivent pas nous empêcher d'apprécier sa clairvoyance philosophique. Donc, pour reprendre son idée, si nous tombons dans la quotidienneté de la vie, nous perdons notre liberté – exactement comme le mouton.

« Comme Pam, je crois que cette parabole nous met en garde contre toute forme d'attachement et nous enjoint de rester attentif au miracle même de l'existence : ne pas se demander comment sont les choses, mais être en permanence émerveillé que les choses soient, qu'elles puissent simplement exister.

— Je crois que je commence à comprendre, maintenant, dit Bonnie, mais ça reste très froid, très abstrait. Où se trouve le réconfort, là-dedans ? Pour Julius ou pour quiconque ?

— En ce qui me concerne, je trouve du réconfort dans cette idée que ma mort commande ma vie. » Philip s'exprimait avec une ferveur inhabituelle. « Il y a un réconfort dans l'idée de ne pas laisser les trivialités, les succès ou les échecs insignifiants, ce que je possède, le souci d'être aimé (Qui m'aime ou qui ne m'aime pas ?) grignoter le plus profond de mon être. Pour moi, il y a un réconfort dans le fait de rester libre d'apprécier à sa juste valeur le miracle de l'existence.

— Je sens une vraie énergie dans ta voix, dit Stuart, mais moi aussi je trouve cela glacial et sans âme. C'est une consolation froide, qui me donne la chair de poule. »

Tous les membres restaient interloqués. Ils avaient l'impression que Philip avait quelque chose de précieux à offrir mais, comme d'habitude, ils étaient déroutés par ses curieuses méthodes.

Après un bref silence, Tony interrogea Julius : « Est-ce que ça marche sur vous ? Est-ce que vous en tirez quelque chose ? Est-ce que ça vous aide d'une quelconque manière ? »

— Ça ne marche pas sur moi, Tony. Pourtant, comme je l'ai déjà dit », se tournant vers Philip, « vous faites un effort pour m'offrir quelque chose qui a marché sur vous. Je suis conscient, également, que c'est la deuxième fois que vous me tendez quelque chose dont je ne peux pas faire usage. J'imagine que ça doit être un peu frustrant pour vous. »

Philip acquiesça mais ne dit rien.

« La deuxième fois ? Je ne me souviens pas de la première, dit Pam. Est-ce que c'était pendant mon absence ? »

Plusieurs têtes s'agitèrent pour dire non. Personne ne se souvenait de la première fois. Pam demanda à Julius : « Est-ce que j'ai raté un passage ? »

— Entre Philip et moi, c'est une vieille histoire. Vous seriez beaucoup moins surprise de ce qui se passe aujourd'hui si vous connaissiez cette histoire, justement. Mais c'est comme vous le sentez, Philip. Quand vous êtes prêt.

— Je souhaite que tous les sujets soient abordés, dit Philip. Je vous laisse carte blanche.

— Non, ce que je veux dire, c'est que ce n'est pas à moi de le faire. Pour paraphraser vos propos, l'exercice serait plus instructif si vous en parliez vous-même. Je crois que c'est à votre tour et que c'est votre responsabilité. Non ? »

Philip pencha la tête en arrière, ferma les yeux et, avec cette voix et ce phrasé typiques de qui récite un texte appris par cœur, il commença. « Il y a vingt-cinq ans, j'ai consulté Julius pour ce qu'on appellerait aujourd'hui une addiction sexuelle. J'étais un prédateur, obsédé, insatiable, je ne pensais pas à grand chose d'autre. Tout mon être était absorbé par la poursuite des femmes – de nouvelles femmes, toujours de nouvelles femmes, parce qu'après avoir couché avec une femme je perdais rapidement tout intérêt pour elle. Comme si l'épicentre de mon existence était ce moment précis où j'éjaculais à l'intérieur d'une femme. À ce moment-là, ma pulsion connaissait un bref répit. Mais bien vite, parfois quelques heures après, j'entendais à nouveau l'appel de la chasse. Il m'arrivait d'avoir deux ou trois femmes dans la même journée. J'étais désespéré. J'ai voulu sortir la tête du sac, penser à autre chose, entrer en contact avec les grands esprits du passé. À l'époque, je travaillais dans la chimie... mais j'aspirais à la vraie sagesse. J'ai cherché de l'aide, la meilleure et la plus chère qui fût, et j'ai alors rencontré Julius toutes les semaines, parfois deux fois par semaine, pendant trois ans. Sans aucun résultat. »

Philip s'arrêta un instant. Le groupe était troublé. Julius demanda :

« Comment ça se passe, Philip ? Vous sentez-vous de continuer, ou est-ce que c'est suffisant pour aujourd'hui ? »

— Ça va, répondit Philip.

— Comme tu fermes toujours les yeux, c'est difficile de lire dans tes pensées, dit Bonnie. Je me demande si tu ne les maintiens pas fermés par crainte d'être contredit.

— Non, je ferme les yeux pour me concentrer intérieurement et rassembler mes idées. Et je crois avoir été assez clair sur le fait qu'à mes yeux, seule compte ma propre approbation. »

Encore une fois, le groupe fut gagné par ce sentiment étrange face au caractère profondément inaccessible de Philip, comme s'il venait d'une autre planète. Tony essaya de le conjurer en murmurant fort : « Bien tenté, Bonnie. »

Sans ouvrir les yeux, Philip poursuivit son récit. « Peu de temps après avoir abandonné ma psychothérapie avec Julius, j'ai hérité d'une coquette somme, provenant d'un compte que mon père avait ouvert pour moi. Grâce à cet argent, j'ai pu quitter mon emploi de chimiste et me consacrer à la lecture de toute la philosophie occidentale, en partie par intérêt croissant pour ce domaine mais surtout parce que je pensais que, quelque part dans la sagesse collective des grands penseurs de ce monde, je trouverais remède à mon mal. Avec la philosophie, je me sentais en terrain connu. Je me suis vite rendu compte que c'était ma voie. J'ai alors postulé pour le doctorat de philosophie à Columbia, où j'ai été accepté. C'est à cette époque que Pam a eu le malheur de croiser mon chemin. »

Les yeux toujours clos, Philip fit une pause et respira profondément. Tous les yeux étaient rivés sur lui, à l'exception de quelques regards furtifs en direction de Pam, qui fixait le sol.

« Avec le temps, j'ai décidé de concentrer mon attention sur la sainte trinité des grands philosophes : Platon, Kant et Schopenhauer. Toutefois, en dernière analyse, seul Schopenhauer fut en mesure de m'aider. Non seulement ses mots valaient de l'or mais, en plus, je sentais une profonde affinité avec sa personne. En tant qu'être rationnel, je ne peux pas accepter l'idée de la réincarnation, au sens vulgaire du terme. Mais si j'avais vécu plus tôt, j'aurais été Arthur Schopenhauer. La simple connaissance de son existence a apaisé la douleur de ma solitude.

« Après avoir lu et relu son œuvre pendant des années, j'ai réalisé que j'avais surmonté mes problèmes sexuels. Au moment où j'ai obtenu mon doctorat, le legs de mon père avait complètement fondu et il fallait que je gagne ma vie. J'ai alors enseigné dans divers endroits du pays, avant de revenir à San Francisco il y a quelques années et d'accepter un poste à l'université Coastal. En fin de compte, j'ai perdu tout intérêt dans l'enseignement car je n'ai jamais pu

trouver des étudiants dignes de moi ou de mon sujet. Et puis, il y a environ trois ans de cela, je me suis dit que, puisque la philosophie m'avait guéri, je pourrais peut-être utiliser la philosophie pour guérir les autres. Je me suis donc inscrit dans une formation en conseil, que j'ai terminée, et j'ai commencé à exercer dans un petit cabinet. Ce qui nous ramène à aujourd'hui.

— Julius ne t'a été d'aucun secours, dit Pam, et pourtant tu l'as recontacté. Pourquoi ?

— Non, c'est lui qui m'a contacté. »

Pam marmonna : « Ah oui, vraiment ? Julius t'a contacté comme ça, un beau jour ?

— Non, non, Pam, dit Bonnie, c'est la vérité. Julius nous l'a confirmé pendant que tu étais à l'étranger. Je ne peux pas vraiment t'en dire plus parce que moi-même je n'ai jamais bien compris cette histoire.

— Très bien, c'est à moi d'intervenir, dit Julius. Je vais vous raconter les faits du mieux que je peux. Après avoir entendu la mauvaise nouvelle de la bouche de mon médecin, j'ai été sonné pendant quelques jours et j'ai essayé, tout de même, de me faire une raison de ce cancer mortel. Comme je réfléchissais un soir au sens de la vie j'ai été subitement gagné par une humeur vraiment maussade. Je me suis dit que j'étais voué à sombrer dans le néant et à y demeurer pour l'éternité. Dans ces conditions, plus rien ni personne n'avait d'importance.

« Je ne me souviens plus exactement de l'enchaînement de ces pensées morbides, mais je sus qu'il me fallait trouver du sens, n'importe quel sens, sinon je n'avais plus qu'à crever sur place. En repensant à ma vie, j'ai réalisé que j'avais déjà trouvé du sens dans le passé, et que cela signifiait toujours sortir de moi-même, aider les autres à vivre et à s'épanouir. Plus clairement que jamais, j'ai alors compris la place centrale que tenait mon travail de psychothérapeute et j'ai repensé pendant des heures à ceux que j'avais aidés : tous mes patients, des plus anciens aux plus récents, ont ainsi parcouru mon imagination.

« Je savais que j'en avais aidé beaucoup. Mais avais-je eu un impact durable sur leurs vies ? C'était la question qui me rongait. Je crois l'avoir déjà dit au reste du groupe mais, avant le retour de Pam, j'avais tellement besoin de répondre à cette question que j'ai décidé de recontacter certains de mes anciens patients afin de savoir si j'avais vraiment joué un rôle dans leurs vies. Je sais, ça paraît fou...

En parcourant les dossiers de mes anciens patients, j'ai également songé à tous ceux que je n'avais pas réussi à aider. "Qu'était-il advenu d'eux ?" me suis-je demandé. "Aurais-je pu faire mieux, ou plus ?" L'idée m'est ensuite venue, chargée d'espoir, que peut-être certains de

ces patients que j'avais "ratés" étaient longs à la détente et qu'ils avaient tiré un bénéfice tardif de notre travail en commun. C'est alors que je suis tombé sur le dossier de Philip. Je me rappelle m'être dit : "Tu voulais de l'échec, alors là tu en as un beau : voilà bien quelqu'un que tu n'as vraiment pas aidé... Tu n'es même pas parvenu à trouver une prise pour attaquer ses problèmes." À partir de ce moment-là, j'ai ressenti un irrépressible besoin de contacter Philip pour savoir ce qu'il était devenu, pour voir si, d'une façon ou d'une autre, j'avais pu lui être utile.

— Voilà donc pourquoi vous avez fini par l'appeler, dit Pam. Mais comment se fait-il qu'il soit entré dans le groupe ?

— Vous voulez prendre le relais, Philip ? demanda Julius.

— Je crois que l'exercice serait plus instructif si vous poursuiviez », répondit Philip avec une minuscule ébauche de sourire sur les lèvres.

Julius renseigna rapidement le groupe sur les événements suivants : le jugement de Philip sur sa thérapie – qu'il avait considérée comme absolument nulle – et l'idée selon laquelle Schopenhauer avait été son véritable psychothérapeute, l'invitation à la leçon reçue par e-mail, la demande de Philip d'être supervisé...

« Je ne comprends pas, Philip, interrompit Tony. Si tu n'avais tiré absolument aucun profit de Julius au cours de la psychothérapie, pourquoi souhaitais-tu donc qu'il soit ton tuteur ?

— Julius m'a posé cette question plusieurs fois. Ma réponse est que, même s'il ne m'avait pas aidé, cela ne m'empêchait pas d'apprécier ses grands talents. Peut-être étais-je un patient récalcitrant et réfractaire, ou peut-être mon type de problème résistait-il à son approche particulière.

— Très bien, j'ai pigé, dit Tony. Pardon, je vous ai interrompu, Julius.

— J'en ai presque terminé. J'ai accepté d'être son tuteur à une seule condition : qu'il passe au préalable six mois dans ma thérapie de groupe.

— Je crois que vous ne nous avez jamais expliqué pourquoi vous avez posé une telle condition, dit Rebecca.

— J'ai observé la façon dont il se comportait avec moi et avec ses étudiants, et je lui ai dit que ses manières impersonnelles et froides étaient incompatibles avec une bonne pratique de la psychothérapie. Est-ce ainsi que vous voyez les choses, Philip ?

— Vos propos exacts étaient : "Comment voulez-vous être psychothérapeute si vous ne savez foutrement rien de ce qui se passe entre vous et les autres personnes ?"

— En plein dans le mille, commenta Pam.

— C'est du Julius tout craché, dit Bonnie.

— C'est du Julius tout craché quand on le chatouille un peu trop,

dit Stuart. Est-ce que tu le chatouillais un peu trop ?

— Sans faire exprès, se défendit Philip.

— Je ne suis pas certaine de tout comprendre, Julius, dit Rebecca. Je vois bien pourquoi vous avez appelé Philip et pourquoi vous lui avez conseillé d'entrer dans une thérapie de groupe. Mais pourquoi l'avez-vous intégré dans votre propre groupe ? Pourquoi avoir accepté d'être son tuteur ? Vous avez déjà largement de quoi faire : pourquoi vous coltiner une tâche supplémentaire ?

— Mes amis, vous êtes bien exigeants aujourd'hui. C'est là la grande question, en effet... et je ne suis pas sûr de pouvoir y répondre. Mais c'est lié à la rédemption et à la volonté de remettre les choses en place.

— Je sais bien qu'une grande partie de cette discussion est censée me tenir au courant, et j'apprécie le geste, dit Pam. Mais j'aurai une toute dernière question. Vous avez dit que, par deux fois, Philip vous avait donné du réconfort – ou essayé de le faire. Je n'ai toujours rien entendu quant à la première fois.

— C'est vrai, nous avons commencé par là, mais nous n'y sommes pas encore arrivés, répondit Julius. J'ai assisté à l'une des leçons de Philip et je me suis peu à peu rendu compte qu'il l'avait préparée spécialement pour me venir en aide. Il a longuement disserté sur le passage d'un roman où un mourant retire une grande consolation de la lecture d'un texte de Schopenhauer.

— Quel roman ? demanda Pam.

— *Les Buddenbrook*.

— Et ça ne vous a pas aidé ? Pourquoi ? demanda Bonnie.

— Pour plusieurs raisons. D'abord, la manière qu'avait Philip de prodiguer du réconfort était très indirecte, à peu près similaire à celle dont il a présenté le passage d'Épictète...

— Julius, coupa Tony, ce n'est pas pour faire mon petit malin mais ne vaudrait-il pas mieux parler directement à Philip ? Devinez qui m'a appris cela ?

— Merci, Tony, vous avez parfaitement raison. » Julius se tourna alors vers Philip. « Votre façon de me donner des conseils pendant votre leçon était déconcertante... tellement indirecte, tellement publique. Et tellement inattendue, dans la mesure où nous venions de passer une heure à discuter face à face et où vous aviez paru totalement indifférent à ma situation. C'était une première chose. L'autre chose, c'était le contenu proprement dit. Je suis incapable de réciter le passage ici – je n'ai pas votre mémoire photographique – mais, en substance, il décrivait un patriarche à l'article de la mort ayant une apparition dans laquelle les frontières entre lui et les autres se trouvaient abolies. Le vieil homme était soulagé par l'unité de la vie et par l'idée qu'après la mort il reviendrait vers la force vitale dont il

était issu et maintiendrait donc son lien avec toutes les choses vivantes. C'est à peu près cela, n'est-ce pas ? » Julius regarda Philip, qui acquiesça.

« Bien. Comme je vous l'ai déjà dit, Philip, cette pensée ne me procure aucun réconfort. Pas un début de commencement de réconfort. Si ma propre conscience s'éteint, alors peu m'importe que mon énergie vitale, que les molécules de mon corps ou que mon ADN survivent dans l'espace intersidéral. Et si le but de l'opération est de maintenir un lien, alors je préfère encore le faire en personne, en chair et en os. C'était donc... » – il se retourna et examina le groupe avant de faire face à Pam – « le premier réconfort que Philip m'a offert, la parabole que vous avez entre les mains étant le second. »

Après un bref silence, il ajouta : « J'ai le sentiment d'avoir trop parlé aujourd'hui. Comment réagissez-vous, tous autant que vous êtes, à ce qui vient de se passer ?

— Ça m'intéresse, dit Rebecca.

— Oui, rajouta Bonnie.

— C'est du très gros calibre, commenta Tony, mais je trouve ça bien.

— Je perçois une tension, remarqua Stuart.

— Une tension entre... ? interrogea Tony.

— Entre Pam et Philip, évidemment.

— Entre Julius et Philip, également », ajouta Gill, reprenant fait et cause pour Philip. « Philip, je me demande quelque chose : as-tu l'impression d'être écouté ? Que tes contributions sont considérées à leur juste valeur ?

— Il me semble que... que... disons... » Bizarrement, Philip était hésitant. Mais il retrouva très vite son aisance naturelle. « N'est-il pas un peu hâtif d'écarter d'un revers de main... ?

— À qui t'adresses-tu, Philip ? s'enquit Tony.

— Oui, c'est vrai. Julius, n'est-il pas un peu hâtif d'écarter d'un revers de main un concept qui a donné du réconfort à une grande partie de l'humanité depuis des millénaires ? Épicète, comme Schopenhauer d'ailleurs, pense qu'un attachement excessif aux biens matériels, aux autres individus, voire au concept du « je », est la plus grande source de souffrance pour les hommes. Et ne s'ensuit-il pas qu'une telle souffrance peut être apaisée en évitant l'attachement ? Je vous signale, en passant, que ces idées sont au cœur même de l'enseignement de Bouddha.

— C'est une bonne remarque, Philip, et je la prends au sérieux. Si je comprends bien, vous me tendez quelque chose que je balaie d'un revers de la main et vous avez le sentiment d'être dédaigné. C'est bien cela ?

— Je n'ai jamais dit que je me sentais dédaigné.

— Pas noir sur blanc, certes. C'est juste une intuition que j'ai. Ce serait une réaction tellement humaine. Je me dis qu'en creusant bien, on y arrivera.

— Pam, tu fais les gros yeux, dit Rebecca. Est-ce que cette discussion sur l'attachement te rappelle ta retraite méditative en Inde ? Julius, Philip, vous avez tous les deux raté la réunion au café, après la dernière séance, où Pam nous a raconté son séjour dans l'ashram.

— Oui, exactement, répondit Pam. J'ai assisté à des heures et des heures de discussions sur l'abandon de tous les liens, y compris cette idée absurde que nous pouvons nous couper de l'attachement à notre propre ego. En fin de compte, j'ai eu le sentiment très net que tout cela était une négation de la vie. Et cette parabole que Philip nous a racontée... Quel est le message ? Quel est ce voyage, quelle est cette vie, où l'on est tellement concentré sur le départ qu'on en oublie ce qui nous entoure et les autres êtres ? C'est exactement ce que je constate chez toi, Philip. » Pam se tourna pour lui parler directement. « La solution que tu as trouvée à tes propres problèmes est une fausse solution. Ce n'est même pas une solution, c'est encore autre chose... c'est un abandon de la vie. Tu n'es pas dans la vie, tu n'écoutes pas les autres et, lorsque tu parles, je n'ai pas l'impression d'écouter une personne qui vit, qui respire. »

Gill se porta à la rescousse de Philip. « Pam, à propos d'écouter, je ne suis pas certain que tu écoutes beaucoup, non plus. As-tu entendu qu'il était dans un état lamentable il y a quelques années ? Qu'il avait des problèmes et des pulsions plus fortes que lui ? Qu'il n'a pas réagi pendant trois années entières de thérapie avec Julius ? Qu'il a fait ce que tu as fait toi-même le mois dernier, et que n'importe qui d'entre nous ferait : chercher une autre méthode ? Qu'il a finalement trouvé de l'aide dans une approche différente, une approche autre que les pseudo-solutions *new âge* à la noix ? Et qu'il essaye aujourd'hui d'offrir quelque chose à Julius en utilisant la méthode qui lui a sauvé la mise ? »

Cette sortie de Gill réduisit le groupe au silence. Au bout de quelques instants, Tony s'exprima : « Dis-donc, Gill, tu nous épates aujourd'hui ! T'en prendre à ma copine Pam, je n'aime pas trop ça mais... quand même, je dois reconnaître que j'aime ta façon de parler. J'espère que ça va déteindre sur ta relation avec Rose.

— Philip, intervint Rebecca, je voudrais m'excuser d'avoir été si cassante tout à l'heure. Je dois te dire que j'ai changé d'avis sur cette... histoire que raconte... euh... Épiphète.

— Épiphète, dit Philip d'une voix douce.

— Oui, Épiphète, merci... Plus j'y pense, plus je me dis que toute cette histoire d'attachement éclaire certains de mes problèmes. Je

crois que je souffre d'un attachement excessif, non pas aux choses ou aux biens, mais à mon apparence. Toute ma vie, les portes se sont toujours ouvertes grâce à mon joli minois. J'ai toujours été admirée : la reine du bal, la reine de la fête de fin d'année, les concours de beauté... Mais maintenant que je me fane...

— Que tu te fanes ? dit Bonnie. Je veux bien récupérer les restes...

— Moi aussi, j'achète n'importe quand et à n'importe quel prix. Je serais capable de vendre tous mes bijoux... et mes enfants, si j'en avais, dit Pam.

— Merci, c'est gentil. Vraiment gentil. Mais tout est relatif. Je suis trop attachée. Je ne suis que mon visage et, maintenant qu'il se fane, je sens que je fane également. J'ai beaucoup de mal à faire une croix sur toutes ces portes qui s'ouvriraient si facilement.

— Parmi les formules de Schopenhauer qui m'ont beaucoup aidé, dit Philip, il y avait cette idée que le bonheur relatif provient de trois éléments : ce qu'on est, ce qu'on a et ce qu'on représente aux yeux des autres. Pour lui, il faut absolument se concentrer sur le premier élément et ne pas miser sur les deux derniers – la possession et notre réputation – parce que nous n'avons aucun contrôle sur eux. Ils peuvent disparaître, ils disparaîtront – tout comme ton inéluctable vieillissement est en train de t'enlever ta beauté. En fait, la possession est à double tranchant, précise-t-il : ce que nous possédons finit souvent par nous posséder.

— C'est intéressant, Philip. Je comprends très bien ces trois éléments : ce qu'on est, ce qu'on a et ce qu'on est aux yeux des autres. J'ai consacré trop d'années de ma vie à la troisième partie, à ce que les autres allaient penser de moi. Mais laissez-moi vous confier un autre secret : mon parfum magique. Je n'en ai jamais parlé à personne mais il se trouve que, du plus loin que je m'en souviens, j'ai toujours rêvé de pouvoir créer un parfum à partir de mon essence, appelé Rebecca, qui persisterait indéfiniment dans l'atmosphère et qui obligerait celui qui le sent à penser à ma beauté.

— Rebecca, tu prends énormément de risques en ce moment. Je trouve ça formidable, dit Pam.

— Moi aussi, dit Stuart. J'aimerais te dire une chose que je ne t'ai jamais dite. J'aime beaucoup te regarder, mais je réalise maintenant que ton joli minois m'empêche de te voir ou de te connaître, de la même manière que la laideur ou la difformité d'une femme peuvent être un obstacle.

— Dis-donc... ça, c'est de la réplique ! Merci, Stuart.

— Rebecca, je veux que vous sachiez, dit Julius, que moi aussi, je suis touché par la confiance que vous placez en nous lorsque vous nous racontez ce rêve de parfum. Cela montre bien dans quel cercle vicieux vous vous retrouvez. Vous confondez votre beauté avec votre

essence. Du coup, comme l'a bien rappelé Stuart, les autres ne regardent pas votre essence mais votre beauté.

— À cause de ce cercle vicieux, j'en viens à me demander si j'ai quelque chose dans le crâne. Je suis encore frappée par l'expression que vous avez employée la semaine dernière, Julius : "la belle femme vide"... c'est tout moi.

— Sauf que le cercle vicieux peut être brisé, dit Gill. Je sais que j'en ai plus appris sur toi, c'est-à-dire quelque chose de plus profond, ces dernières semaines que pendant toute l'année dernière.

— Oui, moi aussi, confirma Tony, et, blague à part, je voulais vraiment m'excuser d'avoir sorti de l'argent quand tu nous as raconté ton aventure à Las Vegas. Je me suis comporté comme un vrai connard.

— Excuses acceptées.

— Vous suscitez beaucoup de réactions aujourd'hui, Rebecca, dit Julius. Comment le ressentez-vous ?

— Je le ressens très bien... c'est génial. J'ai l'impression que les gens me voient d'un autre œil.

— Ce n'est pas nous, objecta Tony, c'est toi. Quand on dit des choses vraies, on entend des choses vraies !

— "Quand on dit des choses vraies, on entend des choses vraies." Ça me plaît beaucoup, Tony, dit Rebecca. Tu commences vraiment à bien te débrouiller en matière de psychothérapie. C'est peut-être à moi de sortir l'argent, maintenant. Quels sont tes tarifs ? »

Tony se fendit d'un large sourire. « Pendant que je suis sur ma lancée, Julius, je vais vous dire ce que je crois être la vraie raison de votre retour professionnel auprès de Philip. Peut-être que, lorsque vous l'avez vu pour la première fois, il y a des années de cela, vous étiez plus proche de cet état d'esprit dont vous nous avez parlé la semaine dernière, vous savez... quand on éprouve un désir sexuel très fort pour les femmes. »

Julius hocha la tête. « Poursuivez.

— Eh bien, voilà ce que je me demande : si vos préoccupations étaient à peu près similaires à celles de Philip – pas exactement les mêmes, mais quelque chose s'en approchant –, est-ce que cela n'a pas interféré avec la thérapie que vous meniez avec lui ? »

Julius se redressa sur son siège, immédiatement imité par Philip. « Vous m'intéressez de plus en plus, Tony. Je suis en train de me rappeler pourquoi les psychothérapeutes hésitent tellement à se livrer... Les choses ne disparaissent pas aussi facilement et tout ce que vous révélez revient vous hanter pour toujours.

— Désolé, Julius. Je ne voulais vraiment pas vous mettre sous pression.

— Non, non, tout va bien. Vraiment. Je ne me plains pas. Disons

peut-être que je sature un peu. Votre remarque est juste, trop juste peut-être, trop proche de la vérité et... je cale un peu. » Julius s'arrêta pour réfléchir quelques instants. « Bon, voilà ce que je puis vous dire : je me souviens d'avoir été à la fois surpris et atterré de n'avoir pas pu aider Philip. Car j'aurais dû l'aider. Au moment où nous avons commencé notre travail ensemble, j'étais persuadé de pouvoir lui apporter beaucoup. Je pensais être bien placé pour cela, convaincu que ma propre expérience personnelle huilerait les rails de la thérapie.

— Peut-être est-ce pour cela, dit Tony, que vous avez invité Philip dans ce groupe ? Pour essayer encore une fois, comme une seconde chance ?

— Vous m'ôtez les mots de la bouche. J'allais le dire. C'est peut-être la raison pour laquelle je me suis tellement fixé sur Philip, alors que je me demandais, il y a quelques mois de cela, qui j'avais aidé et qui je n'avais pas aidé. En fait, quand il m'est revenu à l'esprit, j'ai commencé à perdre toute envie de recontacter d'autres patients.

— Oh, attention, regardez l'heure. Ce n'est pas que j'ai envie de clore cette discussion, mais nous devons nous arrêter là pour aujourd'hui. Une bonne séance, vraiment... je sais que j'ai de quoi réfléchir pendant quelque temps. Tony, vous m'avez ouvert de nouvelles perspectives. Merci.

— Alors », répondit Tony avec un sourire malicieux, « est-ce que j'ai droit à une séance gratuite aujourd'hui ?

— Béni soit celui qui donne. Mais qui sait ? continuez comme ça et ce jour viendra peut-être. »

Après avoir quitté la salle de réunion, les membres bavardèrent quelque temps devant les marches de la maison avant de se disperser. Seuls Tony et Pam se dirigèrent vers le café.

Pam était obnubilée par Philip. Sa colère n'était en rien éteinte par les propos de Philip selon lesquels elle avait joué de malchance en le croisant sur son chemin. Par-dessus le marché, elle avait détesté le compliment sur son interprétation de la parabole, et détesté encore plus le fait d'en avoir été flattée. Elle craignait de voir le groupe basculer de plus en plus du côté de Philip et s'éloigner d'elle, s'éloigner de Julius.

Tony était, quant à lui, euphorique. Il se donna lui-même le titre de « meilleur homme du match. » C'était décidé, ce soir il n'irait pas traîner dans les bars et essaierait plutôt de lire l'un des livres que Pam lui avait donnés.

Gill observa Pam et Tony marcher ensemble dans la rue. Lui et Philip, naturellement, étaient les seuls que Pam n'avait pas embrassés à la fin de la séance. L'avait-il un peu trop bousculée ? Gill porta alors son attention à la soirée de dégustation œnologique qui devait avoir lieu le lendemain. Un événement capital pour Rose. Car chaque année,

à la même époque, un groupe d'amis de Rose se réunissait pour déguster quelques-uns des meilleurs crus de l'année. Comment négocier la chose ? Aspirer le vin et le recracher immédiatement ? Difficile à faire, tout de même. Ou bien lui dire la vérité, toute la vérité ? Il pensa alors à son parrain des Alcooliques Anonymes ; il imaginait très bien leur conversation :

LE PARRAIN. – Où sont vos priorités ? Ne pas se rendre à cette soirée et aller à une réunion.

GILL. – Mais ces amis se rassemblent pour déguster du vin.

LE PARRAIN. – Vraiment ? Alors suggérez une autre activité.

GILL. – Non, ça ne marchera pas. Ils n'accepteront pas.

LE PARRAIN. – Alors faites-vous de nouveaux amis.

GILL. – Rose n'appréciera pas.

LE PARRAIN. – Et alors ?

Rebecca pensa : « Quand on dit des choses vraies, on entend des choses vraies en retour. Quand on dit des choses vraies, on en entend des choses vraies en retour. Il faut absolument que je m'en souviene. » Elle sourit en repensant à Tony en train de compter son argent, au moment où elle avait raconté son expérience limite avec la prostitution. Dans son for intérieur, elle avait adoré ce geste. Était-ce donc faire preuve de mauvaise foi que d'accepter ses excuses ?

Bonnie détestait toujours le moment où la séance s'achevait. Pendant ces quatre-vingt-dix minutes, elle se sentait vivre. Sa vie lui paraissait tellement inintéressante... Pourquoi en était-il ainsi ? Comment se fait-il que tous les bibliothécaires doivent avoir des vies sinistres ? Elle songea alors à la phrase de Philip sur ce que nous sommes, ce que nous avons et ce que nous représentons pour les autres. Très intrigant !

Stuart savourait encore la séance. Il commençait à entrer de plain-pied dans le groupe. Il se répéta les mots qu'il avait dits à Rebecca, sur la manière dont son apparence empêchait les autres de vraiment la connaître et le fait que, récemment seulement, il avait aperçu quelque chose de plus profond en elle. C'était une bonne chose, vraiment une bonne chose. Et... dire à Philip que ses consolations glacées lui donnaient la chair de poule ! C'était autre chose que d'être un simple appareil photo ! Et puis la manière dont il avait souligné la tension entre Pam et Philip... Non, non, ça c'était encore de la simple photographie.

En rentrant chez lui à pied, Philip tenta par tous les moyens de ne pas repenser à la séance mais les événements étaient décidément bien trop têtus pour se laisser chasser au loin aussi facilement. Au bout de quelques minutes, il céda à la pression et laissa ses pensées errer en

toute liberté. Le vieil Épictète avait attiré leur attention. Comme toujours. Puis il imagina des mains cherchant à le toucher, des visages tournés vers lui. Gill était devenu son défenseur attiré. Mais il ne fallait pas le prendre trop au sérieux car il était beaucoup plus contre Pam que véritablement pour lui. Il essayait d'apprendre à se défendre contre elle, contre Rose, contre toutes les femmes. Rebecca avait aimé ce qu'il avait dit. Sa jolie tête resta quelques instants dans son esprit. Puis il passa à Tony, ses tatouages, ses bleus sur la joue. Il n'avait jamais rencontré un type comme ça : un vrai primitif, mais un primitif qui commence à entrevoir un monde au-delà de la quotidienneté. Et Julius... Était-il en train de perdre de son panache ? Comment pouvait-il défendre l'attachement tout en reconnaissant s'être trop investi dans le cas du patient Philip Slate ?

Il se sentit troublé, mal dans sa peau, comme menacé d'un effondrement imminent. Pourquoi avait-il dit à Pam qu'elle n'avait pas eu de chance en croisant son chemin ? Était-ce pour cela qu'elle avait si souvent prononcé son nom pendant la séance et exigé qu'il lui parle en face ? Son ancienne personnalité avilie rôdait comme un spectre. Philip sentait sa présence, une présence qui ne demandait qu'à revivre. Il reprit ses esprits et se lança dans une promenade méditative.

Aux érudits et aux philosophes de l'Europe : à vos yeux, un bavard comme Fichte est l'égal de Kant, le plus grand penseur de tous les temps, et un charlatan aussi misérable et éhonté que Hegel, un penseur profond. Par conséquent, ce n'est pas pour vous que j'ai écrit.

SOUFFRANCE, COLÈRE, PERSÉVÉRANCE

Si Arthur Schopenhauer avait vécu à notre époque, eût-il été un bon candidat à la psychothérapie ? Évidemment ! Il avait tout pour plaire. Dans *Pour moi-même*, il se plaignait que la vie l'eût doté d'une nature anxieuse, « de méfiance, de susceptibilité, de violence et de fierté à des doses presque incompatibles avec l'équanimité du philosophe. »

Il décrit ces symptômes d'une manière pour le moins colorée :

« L'angoisse héritée de mon père, je la maudis et je la combats de toute la force de ma volonté [...] Adolescent, ce furent des conflits et des maladies imaginaires qui me torturèrent et, étudiant à Berlin, je me crus tout un temps rongé de consommation [...] je fus taraudé par la crainte d'être obligé de m'engager. De Naples, c'est la peur de la variole qui me chassa et de Berlin, celle du choléra. À Vérone, je fus la proie d'une idée fixe : je m'étais servi de tabac à priser empoisonné [...] au moment de quitter Mannheim, un indicible sentiment d'angoisse, que rien ne justifiait, m'a envahi tout à coup. Au fil des ans, la peur m'a poursuivi [...] Un bruit dans la nuit et je sautais du lit pour saisir mon épée et mes pistolets, toujours chargés [...] je nourris en moi une inquiétude perpétuelle qui me fait [...] chercher des dangers là où ils n'existent pas, et la moindre contrariété grossit indéfiniment, entravant complètement mes relations avec les gens. »

Pour dompter sa méfiance et sa peur chronique, Arthur utilisa quantité de précautions et de rituels : il dissimulait, en cas d'urgence, les pièces d'or et autres précieux coupons d'intérêts dans de vieilles lettres ou des cachettes secrètes, consignait ses notes personnelles sous de faux intitulés afin de tromper les curieux. Maniaque jusqu'à l'excès, il exigeait d'être toujours servi par le même employé de banque et interdisait à quiconque de toucher sa statue du Bouddha.

Sa libido était trop forte pour être supportable, et, jeune homme déjà, il se plaignait d'être tenaillé par ses passions les plus animales. À trente-six ans, une mystérieuse maladie le contraignit à tenir la

chambre pendant toute une année. En 1906, un médecin et un historien de la médecine avancèrent que ce mal fut la syphilis, fondant leur diagnostic uniquement sur la nature de la médication prescrite à l'époque et sur l'activité sexuelle particulièrement débordante de Schopenhauer.

Arthur espérait ardemment se libérer des griffes de l'instinct sexuel. Il savourait ces moments de tranquillité où il pouvait observer le monde calmement, en dépit du désir qui tourmentait son moi physique. Il comparait la passion sexuelle à la lumière du jour qui offusque les étoiles. En vieillissant, il accueillit avec soulagement le déclin de sa fougue sexuelle et la sérénité qui en découlait.

Sa plus grande passion étant le travail, il eut pour crainte récurrente de se voir privé des moyens financiers qui lui permettaient de mener une vie d'intellectuel. Même à la fin de sa vie, il chérissait le souvenir de son père, l'homme qui lui avait permis de mener cette vie, et consacrait le plus clair de son temps et de son énergie à épargner son argent et à réfléchir sur ses investissements. Par conséquent, inquiet dès que la moindre agitation était susceptible de menacer ses placements financiers, il adopta des idées politiques ultra-conservatrices. La révolution de 1848, qui submergea l'Allemagne et le reste de l'Europe, le terrifia. Lorsque des soldats vinrent chez lui pour y trouver une bonne position de tir face à la populace révoltée, dans la rue, il leur proposa ses jumelles d'opéra, afin que leur mitraille gagne en précision. Dans son testament, rédigé douze ans plus tard, il légua la quasi-totalité de son patrimoine à une caisse de prévoyance pour les soldats prussiens blessés au cours de la révolution.

Ses lettres angoissées sur les questions financières étaient souvent pleines de colère et de menaces. Le jour où le banquier qui lui remettait l'argent de la famille Schopenhauer subit un désastreux revers financier et n'offrit à tous ses investisseurs, pour échapper à la banqueroute, qu'une petite partie de leur mise de départ, Schopenhauer le menaça de poursuites judiciaires tellement apocalyptiques que le malheureux lui rendit soixante-dix pour cent de son argent, tout en remettant aux autres investisseurs (y compris la mère et la sœur de Schopenhauer) des sommes encore plus maigres que prévu. Les lettres d'insulte qu'il adressa à son éditeur finirent par briser définitivement leur relation. Voici ce qu'écrivait l'éditeur : « Je n'accepterai plus [...] vos éventuelles lettres qui, de toute façon, me font penser dans leur divine grossièreté et rusticité à un *vetturino* ("cocher") plutôt qu'à un philosophe [...] Je crains de n'avoir imprimé que de la maculature. Puissé-je me tromper. »

Les colères de Schopenhauer étaient légendaires : contre les financiers qui géraient ses investissements, contre les éditeurs qui n'arrivaient pas à vendre ses livres, contre les imbéciles qui essayaient

d'engager une conversation avec lui, contre les bipèdes qui osaient se considérer comme ses égaux, contre ceux qui toussaient pendant les concerts, contre la presse qui avait le malheur de l'ignorer. Mais sa vraie colère, une colère chauffée à blanc, qui étonne encore aujourd'hui et qui fit de lui un paria au sein de sa communauté intellectuelle, fut celle qu'il dirigea contre les penseurs de son temps, notamment ces deux phares de la philosophie du XIX^e siècle qu'étaient Fichte et Hegel.

Dans un livre publié vingt ans après que Hegel eut succombé au choléra pendant la grande épidémie de Berlin, Schopenhauer parla de lui comme d'un « charlatan plat, sans esprit, répugnant, ignorant, qui, avec une effronterie, une déraison et une extravagance sans exemple, compila un système qui fut trompé par ses vénaux adeptes comme étant la sagesse immortelle. » Ces attaques outrancières contre les autres philosophes lui coûtèrent très cher. En 1837, il reçut le premier prix pour son essai sur la volonté, dans le cadre d'un concours organisé par la Société royale norvégienne des Sciences. Schopenhauer reçut ce prix avec une joie puérile (c'était là sa toute première distinction), mais offusqua grandement le consul de Norvège à Francfort en réclamant sa médaille à cor et à cri. Toutefois, l'année suivante, son essai sur les fondements de la morale, qu'il rédigea à l'occasion d'un concours organisé cette fois-ci par la Société royale de Copenhague, connut un tout autre sort. Bien que l'argument de son ouvrage fut excellent et bien que ce fût le seul essai proposé, les jurés refusèrent de lui décerner le prix à cause de ses remarques assassines sur Hegel, justement. Les jurés firent ce commentaire : « Nous ne pouvons taire que l'auteur y fait mention de plusieurs philosophes éminents des temps modernes de façon si inconvenante qu'il cause un scandale justifié et grave. »

Avec le temps, nombreux sont ceux qui ont pleinement partagé l'avis de Schopenhauer selon lequel la prose de Hegel est inutilement embrouillée. C'est un auteur tellement difficile à lire qu'une vieille plaisanterie circule dans les départements de philosophie. La question philosophique la plus angoissante et la plus impressionnante n'est pas : « La vie a-t-elle un sens ? » ou : « Qu'est-ce que la conscience ? » mais : « Qui va enseigner Hegel cette année ? » Néanmoins, le degré de véhémence atteint par la colère de Schopenhauer le distingue de tous les autres critiques.

Plus son œuvre fut dédaignée, plus Schopenhauer devint acerbé, ce qui engendra à son tour encore plus de dédain, voire, pour beaucoup, de la moquerie. Et pourtant... malgré son anxiété, malgré sa solitude, Schopenhauer survécut et continua de manifester une inaltérable suffisance. Il persévéra dans sa voie, demeurant jusqu'à son dernier souffle un auteur proluxe. Il ne perdit jamais confiance en lui, se

comparant à un jeune chêne apparemment aussi ordinaire et insignifiant que les autres plantes. « Mais laissez-le seul : il ne mourra pas. Un jour viendra où les gens sauront l'apprécier à sa juste valeur. » Il pressentit que son génie finirait par avoir une grande influence sur les futures générations de penseurs. Et il avait raison : tout ce qu'il avait prédit est arrivé.

Considérée du point de vue de la jeunesse, la vie est un avenir infiniment long ; de celui de la vieillesse, un passé très court, tellement qu'elle s'offre à nos yeux comme les objets par le petit bout de la lunette, et à la fin comme vus par le gros bout.

Comme le temps filait à toute vitesse, Julius attendait avec une hâte redoublée chacune des séances hebdomadaires en compagnie du groupe. Peut-être ses expériences au sein de ce dernier étaient-elles d'autant plus prenantes que la « bonne année » qui lui restait à vivre s'écoulait très vite. Mais il n'y avait pas que les événements liés au groupe. Tout, dans sa vie, les petites choses comme les grandes, semblait plus sensible et plus vif. Bien sûr, depuis toujours ses semaines étaient comptées mais d'une manière tellement abstraite, avec un horizon tellement lointain, qu'il n'avait jamais abordé avec angoisse la fin de chaque semaine.

Voir la fin approcher provoque toujours un brutal coup d'arrêt. Celui qui dévore d'une traite les centaines de pages des *Frères Karamazov* décélère soudain, quelques dizaines de pages avant la fin, pour savourer lentement chaque paragraphe, pour goûter le nectar de la moindre phrase, du moindre mot. Confronté à la raréfaction de ses jours, Julius profitait pleinement de son temps. De plus en plus, il admirait béatement le cours miraculeux des événements quotidiens.

Il venait de lire le texte d'un entomologiste qui avait exploré l'univers d'un minuscule morceau de pelouse de quelques centimètres carrés. Creusant profondément dans la terre, il disait sa fascination devant le monde foisonnant et dynamique des prédateurs et de leurs proies, des nématodes, des mille-pattes, des podures, des scarabées à armures et des bébés araignées. Quand la perception est juste, l'attention profonde et la connaissance étendue, alors l'on aborde le quotidien dans un état d'émerveillement perpétuel.

Tel était le cas pour Julius au sein du groupe. Ses craintes quant à une récurrence de son mélanome s'étaient estompées et ses accès de panique s'étaient espacés. Peut-être que son sentiment croissant de bien-être était dû au fait qu'il avait pris à la lettre le verdict de son médecin sur « une année en bonne santé », presque comme une garantie officielle. Plus vraisemblablement, l'émollient actif devait être recherché dans son mode de vie. Empruntant la voie tracée par

Zarathoustra, il avait partagé sa sagesse, s'était transcendé lui-même en allant vers les autres et avait mené sa vie d'une manière telle qu'il était prêt à la recommencer éternellement.

Il avait toujours été curieux de savoir quelle direction prendrait la thérapie de groupe lors de la séance qui suivrait. Dorénavant, sa dernière année de bonne santé se réduisant comme peau de chagrin, toutes ses sensations gagnaient en intensité, et sa curiosité s'était transformée en une anticipation tout enfantine de la séance suivante. Il se rappela comment, lorsque, des années plus tôt, il enseignait la thérapie de groupe, les étudiants de première année trouvaient très ennuyeux d'observer des gens parler face caméra pendant une heure et demie. Mais une fois qu'ils prenaient le temps d'écouter le drame inhérent à chaque patient et d'apprécier l'interaction fabuleusement complexe qui se jouait entre les différents membres, leur ennui se dissipait et tout le monde arrivait en avance pour assister au prochain épisode.

La fin de la thérapie, qui se profilait de plus en plus à l'horizon, poussa les membres à aborder leurs problèmes les plus essentiels avec une ardeur décuplée. Il en est toujours ainsi dès que la thérapie touche à sa fin. C'est pour cela que des praticiens comme Otto Rank ou Carl Rogers indiquaient souvent une échéance finale au tout début de la psychothérapie.

Stuart abattit plus de travail au cours de cette période qu'au cours des trois années précédentes. Peut-être Philip lui avait-il servi de détonateur, comme un miroir de sa propre personnalité. Il retrouva des aspects de lui-même dans la misanthropie de Philip et réalisa que tous les membres, sauf eux deux, prenaient du plaisir à se réunir, voyant dans ce groupe un refuge, un endroit où ils étaient écoutés et soutenus. Seuls Philip et lui étaient là à contre-cœur : Philip pour obtenir le tutorat de Julius, lui à cause de l'ultimatum posé par sa femme.

Pendant l'une des séances, Pam avait remarqué que le groupe ne formait jamais un véritable cercle, la chaise de Stuart étant invariablement un peu en retrait, ne fût-ce que de quelques centimètres – mais de bons centimètres. Les autres partagèrent cet avis : ils avaient tous bien perçu cette asymétrie des chaises mais ne l'avaient jamais reliée à un éloignement volontaire de Stuart.

Lors d'une autre séance, Stuart se lança dans une de ses habituelles remontrances, décrivant l'attachement de sa femme pour son père, un médecin qui avait commencé comme directeur d'un département de chirurgie, était devenu doyen de la faculté de médecine et avait terminé sa carrière comme président de l'université. Alors que Stuart s'apprêtait, comme il l'avait fait lors des séances précédentes, à discuter de l'impossibilité de jamais gagner l'estime de sa femme parce

qu'elle ne cessait de le comparer à son père, Julius l'interrompit pour lui demander s'il était conscient d'avoir déjà raconté cette histoire plusieurs fois.

Stuart ayant répondu : « Mais je pense qu'on devrait parler des choses qui continuent de nous poser problème. Vous ne croyez pas ? » Julius lui posa une question cruciale : « Comment pensiez-vous que nous réagirions face à votre répétition de cette histoire ?

— Je me suis dit que vous trouveriez cela fatigant ou ennuyeux.

— Pensez-y, Stuart. Quel est pour vous l'intérêt d'être fatigant ou ennuyeux ? Demandez-vous ensuite pourquoi vous n'avez jamais développé la moindre empathie avec vos auditeurs. »

Pendant toute la semaine qui suivit, Stuart y réfléchit sérieusement. Il avoua finalement être lui-même étonné d'avoir autant négligé cet aspect des choses. « Je sais que ma femme me trouve souvent fatigant. Le terme qu'elle emploie le plus pour me caractériser est celui d'“absent”, et j'imagine que le groupe est en train de me signifier à peu près la même chose. Vous savez, je crois que j'ai rangé mon empathie au fond d'un vieux placard. »

Quelque temps après, Stuart évoqua une question centrale : sa constante et inexplicable colère à l'encontre de son petit garçon de douze ans. Tony ouvrit la boîte de Pandore en lui demandant : « Mais comment étais-tu quand tu avais son âge ? »

Alors, Stuart raconta comment il avait grandi dans la pauvreté. Son père était mort quand il avait huit ans et sa mère, qui faisait deux boulots à la fois, n'était jamais là quand il rentrait de l'école. Il avait donc dû se débrouiller tout seul, préparant ses repas lui-même, portant toujours les mêmes habits sales pour aller à l'école. Il avait réussi à évacuer presque tous ses souvenirs d'enfance, mais la présence de son fils l'avait replongé dans une fange depuis longtemps oubliée.

« Faire des reproches à mon fils est une chose absurde, dit-il, mais je ne peux pas m'empêcher d'éprouver du ressentiment et de l'envie quand je vois à quel point il est privilégié. » Ce fut Tony qui parvint à apaiser la colère de Stuart en recadrant efficacement le débat : « Et pourquoi ne pas plutôt te sentir fier de lui avoir donné de meilleures conditions de vie ? »

Presque tout le monde progressa. Julius connaissait bien ce processus : une fois que les groupes atteignent un certain degré de maturité, tous les membres semblent avancer en même temps. Bonnie tenta par tous les moyens de régler un paradoxe fondamental : d'une part, la haine qu'elle vouait à son ex-mari pour l'avoir quittée et, d'autre part, son soulagement de n'être plus avec un homme qu'elle détestait profondément.

Gill assistait tous les jours à des réunions des Alcooliques Anonymes – soixante-dix réunions en soixante-dix jours – mais ses

difficultés sentimentales ne firent que grandir avec sa sobriété retrouvée. Bien sûr, Julius n'était pas surpris : chaque fois qu'un des époux fait des progrès pendant sa psychothérapie, l'homéostasie de la relation en prend un coup, et, pour que le couple tienne debout, l'autre époux doit également évoluer. Gill et Rose avaient entamé une thérapie de couple mais lui n'était pas convaincu que Rose puisse évoluer. En tout cas, il n'était plus terrifié à l'idée de mettre fin à cette relation. Pour la première fois, il comprit véritablement l'un des traits d'esprit favoris de Julius : « La seule manière de sauver votre mariage est de vouloir (et de pouvoir) en sortir. »

Tony fit des progrès stupéfiants, comme si les forces déclinantes de Julius se greffaient directement sur lui. Encouragé par Pam, fortement soutenu par tous les autres membres du groupe, il décida de ne plus se lamenter sur son ignorance mais, au contraire, d'y remédier et de se faire une culture en s'inscrivant dans trois cours du soir que dispensait l'université du coin.

Aussi excitants et gratifiants que fussent ces changements, toute l'attention de Julius demeurait portée sur Philip et Pam. Il ne savait pas exactement pourquoi sa relation avec eux avait pris une telle importance, même s'il était persuadé que les véritables raisons transcendaient ce cas particulier. Lorsqu'il songeait à Philip et à Pam, il était parfois tarauté par cette phrase du Talmud : « Racheter une seule personne, c'est sauver le monde entier. » L'importance de racheter leur relation devint donc une priorité, et même sa *raison d'être*⁽¹²⁾ : comme s'il pouvait sauver sa propre vie en récupérant quelque chose d'humain dans les débris de cette horrible rencontre faite bien des années plus tôt. En méditant sur cette phrase du Talmud, Carlos surgit dans son esprit. Il avait travaillé avec Carlos quelques années auparavant. Attendez, non... c'était il y a encore plus longtemps, au moins dix ans de cela, puisqu'il avait parlé de lui à Miriam. Carlos était un jeune homme particulièrement antipathique, grossier, égocentrique, superficiel et obsédé sexuel, qui avait fait appel à lui le jour où on diagnostiqua chez lui un lymphome incurable. Julius l'aida donc à opérer des changements remarquables, notamment pour ce qui concernait les liens avec autrui, et ces changements lui permirent, rétrospectivement, de donner un sens à toute sa vie. Quelques heures avant de mourir, il avait dit à Julius : « Merci de m'avoir sauvé la vie. » Julius avait très souvent pensé à lui, mais son histoire prenait maintenant un sens nouveau et essentiel : non seulement par rapport à Philip et à Pam, mais par rapport à sa propre vie, qu'il fallait également sauver.

De manière générale, Philip se montra, vis-à-vis du groupe, moins pompeux et plus abordable, allant même parfois jusqu'à regarder en face la plupart des autres membres – à l'exception de Pam,

naturellement. L'échéance des six mois finit par arriver. Bien que son contrat fût arrivé à terme, Philip n'évoqua même pas l'idée d'abandonner le groupe. Lorsque Julius en parla, Philip lui tint cette réponse : « À ma grande surprise, la thérapie de groupe s'avère être un phénomène bien plus complexe que je ne l'imaginais au départ. J'aurais préféré que vous supervisieiez mon travail avec mes clients pendant que je participais à ce groupe, mais vous avez rejeté l'idée à cause des problèmes liés à une "double relation". J'ai donc choisi de rester ici jusqu'à la fin de l'année et de demander votre tutorat après cela.

— Ça me convient, dit Julius, mais tout dépend, bien sûr, de mon état de santé. Le groupe doit durer encore quatre mois, après quoi nous devons voir comment les choses se déroulent. Ma garantie de bonne santé ne devait durer qu'un an. »

Cependant, l'évolution de Philip quant à sa participation au groupe n'avait rien d'original. Dans bien des cas, les membres entrent dans un groupe avec un objectif bien précis en tête. Par exemple : mieux dormir, ne plus avoir de cauchemars, surmonter une phobie. Puis, au bout de quelques mois, ils s'assignent de nouveaux objectifs, plus ambitieux, comme apprendre à aimer, retrouver l'appétit de vivre, en finir avec la solitude ou regagner la confiance en soi.

De temps à autre, le groupe demandait à Philip de décrire plus précisément en quoi Schopenhauer l'avait tant aidé après l'échec cuisant de son expérience avec Julius. Parce qu'il avait du mal à répondre à ces questions sans fournir l'arrière-plan philosophique nécessaire, il demanda au groupe la permission de faire une leçon de trente minutes sur la question. Face aux réticences des autres membres, Julius lui demanda alors de présenter la chose de manière plus succincte et informelle.

À la séance suivante, Philip se lança donc dans un petit exposé qui, promit-il, répondrait brièvement à la question posée par le groupe sur le rôle de Schopenhauer dans sa vie.

Bien qu'il eût ses notes sous les yeux, il parla sans les consulter. Fixant le plafond, il commença ainsi : « Il est impossible de parler de Schopenhauer sans commencer par Kant, le philosophe qu'il respectait le plus, avec Platon. Kant, qui est mort en 1804, alors que Schopenhauer n'avait que seize ans, révolutionna la philosophie avec cette idée qu'il nous est impossible de vraiment faire l'expérience du réel, étant donné que toutes nos perceptions, nos données sensorielles, sont filtrées et passent par notre système neuro-anatomique inné. Toutes les données sont ainsi conceptualisées au travers de constructions arbitraires, comme le temps et l'espace...

— Allez, Philip, va directement à l'essentiel, l'interrompt Tony. Comment ce mec t'a-t-il aidé ?

— Attends, j'y viens. Je n'ai parlé que trois minutes. On n'est pas à la télé, que je sache... Je ne peux pas résumer en deux mots les conclusions de l'un des plus grands penseurs de tous les temps.

— Oui, oui, tu as raison, Philip. C'est une très bonne réponse », dit Rebecca.

Tony sourit et obéit.

« Ce que Kant a donc découvert, c'est que, plutôt que de saisir le monde tel qu'il est véritablement, nous ne faisons qu'en saisir notre propre version, une version personnalisée et transformée. Des propriétés comme l'espace, le temps, la quantité ou la causalité sont en nous, pas hors de nous : nous les plaquons sur la réalité. Mais dans ces conditions, quelle est la réalité pure, non-transformée ? Quelle est cette entité brute, avant que nous ne la transformions ? Cela, dit Kant, nous restera à jamais insaisissable.

— Et Schopenhauer ? En quoi est-ce qu'il t'a aidé ? Tu te souviens ? L'échauffement est terminé ? demanda Tony.

— Je te le promets, ça arrive dans quatre-vingt-dix secondes. Dans ses derniers travaux, Kant, comme d'autres, ne s'intéressa plus qu'à la manière dont nous transformons la réalité primaire.

« Mais Schopenhauer – tu vois, on y est déjà ! – emprunta un autre chemin. Car, pour lui, Kant avait négligé un type de données sur nous-mêmes pourtant immédiat et fondamental : notre propre corps, nos propres sensations. Nous pouvons nous connaître de l'intérieur, insistait-il. Nous disposons d'une connaissance directe, immédiate, qui ne dépend aucunement de nos perceptions. Du coup, il fut le premier philosophe à étudier les pulsions et les sensations de l'intérieur. Et pendant toute sa carrière, il n'a cessé d'écrire sur les problèmes humains intérieurs : l'instinct sexuel, l'amour, les rêves, la souffrance, la religion, le suicide, les rapports avec les autres, la vanité, l'amour-propre. Plus qu'aucun autre philosophe, il a étudié ces pulsions obscures et profondément enfouies que nous ne pouvons supporter de connaître et que, par conséquent, nous devons réprimer.

— Ça ressemble un peu à du Freud, dit Bonnie.

— C'est plutôt l'inverse, en fait. Il est plus juste de dire que Freud est schopenhauerien. Une grande partie de la psychologie freudienne vient de Schopenhauer.

Bien qu'il ait rarement reconnu cette influence, il ne fait aucun doute que Freud connaissait très bien l'œuvre de Schopenhauer. Quand il était encore lycéen à Vienne, dans les années 1860 et 1870, le nom de Schopenhauer courait sur toutes les lèvres. Je pense que, sans Schopenhauer, Freud n'aurait pas pu exister. Et Nietzsche non plus, du moins tel que nous le connaissons. En fait, l'influence de Schopenhauer sur Freud, notamment sur la théorie des rêves, l'inconscient et le processus répressif, était le sujet de ma thèse de

doctorat.

« Schopenhauer », poursuivit Philip en regardant Tony et en se dépêchant pour ne pas être interrompu, « m'a redonné une sexualité normale. Il m'a fait voir à quel point le désir sexuel était omniprésent, à quel point il était, au plus profond des choses, le point central de toute action, s'infiltrant dans toutes les transactions humaines, influençant même les affaires d'État. Je crois que je vous avais cité des choses là-dessus, il y a quelques mois.

— Juste pour abonder dans ton sens, dit Tony, j'ai lu dans le journal, l'autre jour, que l'industrie pornographique engrange plus d'argent que celles de la musique et du cinéma réunies. C'est absolument colossal.

— Philip, dit Rebecca, même si j'ai une petite idée sur la question, je ne t'ai toujours pas entendu nous dire exactement comment Schopenhauer t'a aidé à surmonter ta pulsion... ou... euh... ton addiction sexuelle. Je peux utiliser ce terme ?

— Laisse-moi réfléchir... Je ne suis pas certain que ce soit exactement cela.

— Pourquoi ? Ce que tu nous as décrit m'a tout l'air d'une addiction.

— Eh bien, pour rebondir sur ce qu'a dit Tony, est-ce que tu as vu les statistiques sur les hommes qui regardent des films pornos sur Internet ?

— Tu en fais partie ? demanda Rebecca.

— Non, mais j'aurais très bien pu prendre ce chemin-là dans le passé... comme la plupart des hommes.

— C'est vrai, dit Tony. Je dois reconnaître que j'en regarde deux ou trois fois par semaine. Pour être honnête, je ne connais personne qui ne le fasse pas.

— Moi aussi, admit Gill. C'est d'ailleurs l'un des reproches que me fait Rose. »

Tous les visages se tournèrent vers Stuart. « Oui, oui, *mea culpa*... il m'est arrivé de me laisser tenter.

— Vous voyez ce que je veux dire ? dit Philip. Est-ce que tous les hommes ici présents sont pour autant des camés ?

— D'accord, dit Rebecca, je comprends ce que tu veux dire. Mais ce n'est pas seulement le porno, ce sont aussi tous ces procès pour harcèlement sexuel. Il m'est arrivé de plaider dans quelques-unes de ces affaires. L'autre jour, j'ai lu un article sur le doyen d'une grande faculté de droit qui a dû démissionner parce qu'il était accusé de harcèlement sexuel. Bien sûr, vous avez aussi l'affaire Clinton et la manière dont on a brisé cette grande carrière potentielle. Et puis, combien des accusateurs de Clinton se comportaient exactement de la même façon...

— La vie sexuelle de chacun d'entre nous possède sa face noire, dit Tony. Ensuite, c'est une question de chance. Après tout, les hommes restent des hommes. Tenez, moi par exemple, j'ai fait de la taule pour avoir demandé un peu lourdement à Lizzie de me faire une turlute. Je connais des tas de mecs qui ont fait mille fois pire et qui ne se sont jamais fait emmerder : regardez Schwarzenegger.

— Tony, tu ne vas pas te faire des copines, comme ça. Ou en tout cas, une copine, dit Rebecca. Mais j'aimerais qu'on revienne à notre discussion. Philip, continue, tu n'as pas encore exposé ton raisonnement.

— D'abord, répondit Philip tout de go, plutôt que de dauber sur le comportement de ces horribles mâles dépravés, Schopenhauer a saisi, il y a deux siècles de cela, la réalité sous-jacente du monde : la puissance absolue de l'instinct sexuel. C'est la force la plus fondamentale qui soit en nous – la volonté de vivre, de se reproduire – et rien ne peut l'arrêter. Rien ne peut la raisonner. J'ai déjà montré comment Schopenhauer voyait cet instinct s'infiltrer en toute chose. Regardez par exemple le scandale des prêtres catholiques, regardez toutes les étapes de l'aventure humaine, toutes les professions, toutes les cultures, toutes les classes d'âge. Et ce point de vue a eu un effet absolument déterminant sur moi lorsque je suis tombé pour la première fois sur l'œuvre de Schopenhauer : j'avais affaire à l'un des plus grands esprits de tous les temps et, pour la première fois de ma vie, je me suis senti compris.

— Et ? » demanda Pam, qui était restée silencieuse pendant toute la discussion.

« Et quoi ? », répliqua Philip, agacé, comme il l'était toujours quand Pam l'interpellait.

« Quoi d'autre ? C'est tout ? Il n'y avait que ça ? Tu t'es senti mieux parce que, grâce à Schopenhauer, tu as eu le sentiment d'être enfin compris ? »

Philip ne sembla pas relever l'ironie de Pam et répondit d'une voix calme et sincère : « C'était beaucoup plus que cela. Schopenhauer m'a appris que nous sommes condamnés à tourner éternellement sur la roue de la volonté : on désire quelque chose, on l'obtient, on en éprouve une brève satisfaction, puis on s'en lasse très vite, enfin on en revient inéluctablement au prochain "Je veux quelque chose." On ne peut pas s'en tirer par le seul apaisement du désir : il faut sortir complètement de la roue. C'est ce qu'a fait Schopenhauer ; c'est ce que j'ai fait.

— Sortir de la roue ? Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Pam.

— Ça veut dire : échapper totalement à la volonté. Ça veut dire : accepter pleinement que notre nature profonde est une lutte de tous les instants, que cette souffrance est inscrite en nous dès le début et

que nous sommes condamnés par notre nature même. Ça veut dire aussi : d'abord comprendre le néant inhérent à ce monde fait d'illusions, puis trouver un moyen pour annihiler la volonté. Comme tous les grands artistes, il nous faut essayer d'atteindre le monde pur des idées platoniciennes. Certains y arrivent grâce à l'art, d'autres grâce à l'ascèse religieuse. Schopenhauer, lui, y parvint en fuyant le monde du désir, en communiant avec les grands esprits de l'univers et en s'adonnant à la contemplation esthétique – il jouait de la flûte une ou deux heures par jour. Ça veut dire enfin : être autant observateur qu'acteur, il faut reconnaître la force vitale qui existe dans la nature tout entière, qui se manifeste dans l'existence individuelle de chaque être humain et qui finira par reprendre cette force une fois que l'individu n'existera plus comme entité physique.

« J'ai suivi son exemple au plus près... Mes rapports les plus profonds sont ceux que j'ai avec les grands penseurs que je lis tous les jours. J'évite de m'encombrer l'esprit avec le quotidien et je me livre tous les jours à un exercice de contemplation en jouant aux échecs ou en écoutant de la musique... Contrairement à Schopenhauer, je ne sais pas jouer d'un instrument. »

Julius était fasciné par cette discussion. Philip était-il donc totalement sourd à la rancœur de Pam ? Ou effrayé par sa colère ? Et comment avait-il réglé le problème de son addiction ? Par moments, Julius s'en émerveillait. Mais la plupart du temps il en riait doucement. Toujours est-il que la phrase de Philip selon laquelle, en lisant Schopenhauer, il s'était senti compris pour la toute première fois, lui fit l'effet d'un coup de poing en pleine figure. « Qui suis-je ? pensa-t-il. De la merde en barre ? Pendant trois ans, je me suis cassé le cul à essayer de le comprendre et d'être en empathie avec lui. » Mais il n'en dit rien, car Philip évoluait peu à peu. Mieux vaut parfois mettre les choses dans un coin et y revenir plus tard, au moment propice.

Deux semaines plus tard, le groupe se chargea d'aborder ces questions à sa place, au cours d'une séance qui vit Rebecca et Bonnie dire à Pam qu'elle avait changé – en mal – depuis que Philip était arrivé au sein du groupe. Tout ce qu'elle avait en elle de doux, de généreux et d'attentionné avait disparu. Bien que sa colère fût moins hargneuse que lors de sa première confrontation avec Philip, elle n'en restait pas moins présente, estima Bonnie, comme figée en quelque chose de dur et d'implacable.

« J'ai vu Philip changer du tout au tout en quelques mois, affirma Rebecca, mais toi, tu restes tellement bloquée... exactement comme tu l'étais avec John et Earl. Tu veux vraiment t'accrocher à ta colère jusqu'à la fin des temps ? »

Les autres firent remarquer que Philip avait été poli, qu'il avait

répondu à chacune des questions de Pam, y compris celles qui étaient teintées de sarcasme.

« Soyez poli, dit Pam, et vous parviendrez à manipuler les autres. Exactement comme la cire : vous ne pouvez la modeler qu'après l'avoir chauffée.

— Quoi ? » demanda Stuart. Les autres membres avaient l'air intrigués.

« Je ne fais que citer le mentor de Philip. C'est un des morceaux de choix de Schopenhauer, et c'est ce que je pense de la politesse de Philip. Je n'en ai jamais parlé ici, mais quand j'avais songé pour la première fois à un sujet de thèse, j'avais pensé travailler sur Schopenhauer.

Or, après avoir étudié sa vie et son œuvre pendant plusieurs semaines, j'en suis arrivée à tellement mépriser l'homme que j'ai laissé tomber l'idée.

— Donc tu identifies Philip à Schopenhauer ? demanda Bonnie.

— Est-ce que je *l'identifie* ? Mais Philip *est* Schopenhauer, son cerveau jumeau, l'incarnation vivante de ce misérable. Je pourrais vous raconter des choses sur sa philosophie et sur sa vie qui vous glaceraient le sang. Pour terminer, oui, en effet, je pense que Philip manipule plus qu'il ne communique. Et je vais vous dire quelque chose : de savoir qu'il endoctrine les autres avec Schopenhauer et sa haine de la vie, cela me fait froid dans le dos.

— Est-ce qu'un jour tu regarderas Philip tel qu'il est aujourd'hui ? dit Stuart. Ce n'est plus le même homme que celui que tu as connu il y a quinze ans. Cet incident entre toi et lui fausse tout, tu es incapable de passer outre et de lui pardonner.

— Cet "incident", dis-tu ? Tu en parles comme s'il s'agissait d'une simple rage de dents. C'est bien plus qu'un incident. Quant à pardonner, ne crois-tu pas que certaines choses sont impardonnables ?

— Ce n'est pas parce que tu ne pardonnes pas certaines choses qu'elles sont pour autant impardonnables », dit Philip d'une voix inhabituellement chargée d'émotion. « Il y a longtemps, toi et moi avons signé un contrat social à court terme. Nous nous sommes mutuellement donné du plaisir sexuel et du défoulement. J'ai rempli mes obligations : j'ai fait en sorte que tu sois sexuellement comblée, mais je ne me suis pas senti d'autre devoir. Pour dire la vérité, nous avons tous les deux obtenu la même chose : du plaisir sexuel et du défoulement. Je ne te dois plus rien. Quand nous en avons parlé, après cet épisode, je t'avais explicitement indiqué que j'avais passé une très bonne soirée avec toi mais que je ne souhaitais pas poursuivre notre relation. Je n'aurais pas pu être plus clair.

— Je ne te parle pas de clarté, répliqua Pam, mais de charité, d'amour, de *caritas*, de souci des autres.

— Tu veux simplement que je partage ta vision du monde et que je vive les choses de la même manière que toi.

— J'aurais seulement aimé que tu partages ma douleur, que tu souffres comme j'ai souffert.

— Dans ce cas, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Tu seras heureuse d'apprendre, en effet, qu'après cet incident, ton amie Molly a écrit à tous les membres du département, au président et au principal de l'université, ainsi qu'au conseil d'administration de la faculté, une lettre accablante pour moi. Même si j'ai eu mon doctorat avec les félicitations du jury, même si mes évaluations étaient excellentes, eh bien... aucun membre de la faculté n'a voulu me faire une lettre de recommandation ou m'aider à trouver le moindre poste. C'est pour cela que je n'ai jamais pu obtenir un poste d'enseignant correct et que j'ai ramé toutes ces années comme professeur itinérant dans une série de mauvais lycées de troisième zone. »

Stuart, qui travaillait dur pour développer son sens de l'emphase, répondit : « Tu dois donc estimer avoir purgé ta peine et payé au prix fort ta dette à la société. »

Tout surpris, Philip leva les yeux pour regarder Smart en face. Il acquiesça. « Pas aussi fort que la dette que je me suis infligée à moi-même. »

Épuisé, Philip se laissa retomber au fond de son siège. Au bout de quelques instants, tous les yeux se tournèrent vers Pam, laquelle, tout agitée, s'adressa à l'ensemble du groupe : « Vous ne comprenez donc pas que je ne parle pas simplement ici d'un acte criminel commis dans le passé ? Je vous parle d'une manière constante d'être au monde. Cela ne vous a pas glacé le sang d'entendre Philip parler de son comportement à l'époque comme de "ses obligations à l'égard de notre contrat social" ? Et que dire de sa phrase selon laquelle, malgré trois années passées auprès de Julius, il ne s'est senti compris "pour la toute première fois" qu'en lisant Schopenhauer ? Vous connaissez tous Julius. Est-ce que vous croyez vraiment qu'au bout de trois ans, Julius ne l'avait toujours pas compris ? »

Le groupe se terrait dans le silence. Au bout d'un certain temps, Pam se retourna vers Philip. « Tu veux savoir pourquoi tu t'es senti compris par Schopenhauer et non par Julius ? Je vais te dire pourquoi : parce que Schopenhauer est mort, enterré depuis quarante ans, alors que Julius est bien vivant. Et tu ne sais pas comment t'y prendre avec les vivants. »

Philip n'eut pas l'air de vouloir répondre. Rebecca se précipita à son secours : « Pam, tu deviens mesquine. Qu'est-ce qu'il faut pour que tu te calmes ? »

— Philip n'est pas mauvais, dit Bonnie. Tu ne comprends donc pas qu'il est simplement brisé ? Tu ne vois pas la différence ? »

Secouant la tête, Pam dit : « Je ne peux pas aller plus loin aujourd'hui. »

Après un silence à couper au couteau, Tony, qui s'était montré curieusement silencieux jusqu'ici, intervint. « Philip, ce n'est pas pour te lancer une bouée de sauvetage, mais je me demandais quelque chose : as-tu éprouvé des sentiments particuliers quand Julius nous a raconté, il y a quelques mois, ses histoires de pulsions sexuelles après la mort de sa femme ? »

Philip sembla accueillir la diversion avec soulagement. « Quels sentiments aurais-je dû éprouver ? »

— Je ne te demande pas si tu aurais dû éprouver des choses. Je te demande ce que tu as éprouvé. Voilà ce que je me dis : à l'époque où tu voyais Julius pour ta psychothérapie, est-ce que tu penses qu'il t'aurait mieux compris s'il t'avait révélé avoir fait, lui aussi, l'expérience de la pression sexuelle ? »

Philip hocha la tête. « C'est une question intéressante. Ma réponse est : peut-être, oui. C'aurait pu faciliter les choses, en effet. Je n'en ai pas la preuve, mais les textes de Schopenhauer laissent penser qu'il avait des pulsions sexuelles aussi intenses et incontrôlables que les miennes. J'imagine que c'est aussi pour cela que je me suis senti tellement compris par lui.

« Mais il y a une chose que j'ai omis de vous dire lorsque je vous ai parlé de mon travail avec Julius. Et j'ai envie d'être parfaitement honnête là-dessus. Quand je lui ai dit que sa thérapie ne m'avait été d'aucun secours, il m'a alors posé la même question que vous m'avez posée il y a quelque temps : pourquoi choisir comme tuteur un psychothérapeute aussi inefficace ? Sa question m'a permis de me rappeler deux ou trois choses qui avaient émergées lors de nos séances et qui, en réalité, s'étaient avérées utiles.

— Quoi, par exemple ? demanda Tony.

— Quand je lui ai décrit ma soirée typique de prédateur sexuel – rencontre, drague, dîner et acte sexuel – et lui ai demandé s'il trouvait cela choquant ou dégueulasse. Il m'a simplement répondu que ce devait surtout être une soirée extrêmement ennuyeuse. Cette réponse a été comme un coup de massue. Elle m'a fait comprendre à quel point j'avais arbitrairement rendu excitants mes schémas répétitifs.

— Et l'autre chose qui t'a marquée ? interrogea Tony.

— Une fois, Julius m'a demandé quelle épitaphe j'aurais voulu qu'on inscrive sur ma tombe. N'ayant aucune idée sur la question, il m'a proposé quelque chose : « Il baisa beaucoup ». Avant d'ajouter que la même épitaphe pourrait aussi servir pour la tombe de mon chien. »

Certains des membres sifflèrent ou sourirent. Bonnie affirma : « C'est méchant, Julius.

— Non, protesta Philip, ce n'était pas dit méchamment. Il voulait

m'envoyer un électrochoc, me réveiller. En effet, ça m'a beaucoup marqué et je crois que ça a joué un rôle important dans ma décision de changer de vie. Mais je crois que j'ai voulu oublier tous ces incidents. Manifestement, j'ai du mal à admettre qu'il ait pu m'aider.

— Et tu sais pourquoi ? demanda Tony.

— J'y ai pas mal réfléchi. Peut-être que je suis dans une logique de compétition. S'il gagne, je perds. Peut-être que je ne veux pas admettre que son approche du conseil, si différente de la mienne, puisse fonctionner. Peut-être aussi que je ne veux pas trop me rapprocher de lui. Peut-être qu'elle...», Philip désigna Pam en hochant la tête, «... a raison : je ne sais pas m'y prendre avec un être vivant.

— En tout cas, pas facilement, dit Julius. Mais vous n'en êtes plus très loin. »

Ainsi le groupe poursuivit-il sur cette voie tout au long des semaines qui suivirent : une assiduité exemplaire, un gros volume de travail et, si l'on excepte quelques questions angoissées sur la santé de Julius et la tension permanente entre Pam et Philip, le groupe se sentait en confiance, optimiste, voire serein. Nul n'était préparé à recevoir la bombe qui allait s'abattre sur le groupe.

Quand un homme comme moi vient au monde, il a une seule chose à souhaiter du monde extérieur : pouvoir le plus possible, durant toute sa vie, chaque jour et chaque heure, être lui-même et vivre pour son esprit.

AUTOTHÉRAPIE

Plus que tout, l'autobiographique *Pour moi-même* est un éblouissant recensement de toutes les méthodes auto-thérapeutiques qui ont aidé Schopenhauer à tenir le coup psychologiquement. Bien que certaines de ces méthodes, conçues au milieu de bouffées d'angoisse à trois heures du matin, avant d'être écartées au lever du jour, fussent aussi inefficaces qu'éphémères, d'autres en revanche se révélèrent être de solides murs de soutènement. Parmi elles, la plus puissante fut, de loin, cette inébranlable foi en son propre génie :

« Dès ma prime jeunesse, j'ai pris conscience qu'une disposition particulière en moi me différenciait des autres. Ceux-ci n'aspirent qu'à acquérir des richesses extérieures, quand je n'ai pas à m'en préoccuper, porteur que je suis d'un trésor dont la valeur dépasse de loin toutes ces richesses ; il m'incombe simplement de faire fructifier ce trésor, ce qui requiert comme conditions préalables une formation intellectuelle et une disponibilité totale, donc l'indépendance [...] À contre-courant d'une loi naturelle chez l'homme, j'ai dû priver et moi-même et mon bien-être des forces que j'ai consacrées au service de l'humanité. Mon intellect n'était pas mien, il appartenait au monde. »

Le fardeau de son génie, dit-il, le rendait encore plus anxieux et mal à l'aise qu'il ne l'était déjà en vertu de son héritage génétique. En premier lieu, leur sensibilité même inflige aux génies plus de souffrance et d'anxiété que le commun des mortels. Schopenhauer était ainsi convaincu de l'existence d'un lien direct entre anxiété et intelligence. Par conséquent, non seulement les génies ont le devoir d'exercer leurs talents pour le salut de l'humanité mais en plus, parce qu'ils sont censés se consacrer corps et âme à l'accomplissement de leur mission, ils doivent se priver des nombreuses satisfactions (la famille, les amis, le foyer, l'accumulation de richesses) dont disposent les autres êtres humains.

Schopenhauer trouva toujours le repos en se récitant des formules qui se fondaient sur l'évidence de son génie : « Ma vie est celle des

héros, hors de portée du mètre des philistins, de l'aune des boutiquiers ou de [...] l'individu moyen [...] Donc tout ce qui me manque et remplit la vie de l'individu dans la norme ne doit pas me faire deuil [...] Aussi n'ai-je guère à m'étonner si le cours de ma vie semble incohérent et erratique. » La croyance de Schopenhauer en son propre génie lui permit également de donner un sens à sa vie : il se vit toujours comme un missionnaire disant la bonne parole au genre humain.

De tous les démons qui rongèrent Schopenhauer, le plus puissant fut la solitude, et il passa son temps à construire des défenses pour s'en protéger. Parmi celles-ci, la plus intéressante fut la conviction qu'il était maître de son destin, qu'il avait choisi la solitude, et non l'inverse. Quand il était plus jeune, dit-il, il avait tendance à être sociable. Mais par la suite : « Mon œil a de plus en plus "reflété la solitude", je me suis systématiquement éloigné du monde, je n'ai eu de cesse de ne consacrer qu'à moi-même le reste de cette vie fugitive. » Il se rappelait toujours ceci : « Je ne vis pas dans ma patrie, ni au milieu d'êtres semblables à moi. » Aussi ses défenses contre l'isolement étaient-elles solides et enracinées : il choisit volontairement la solitude, les autres hommes étaient indignes de sa compagnie, la mission dont son génie l'avait investi exigeait cet isolement, la vie des génies se doit d'être un « monodrame » et la vie personnelle d'un génie ne doit avoir qu'un seul but : faciliter l'activité spirituelle. (D'où : « Plus notre vie personnelle est réduite, plus nous sommes protégés et mieux nous nous en portons. »)

Il lui arrivait néanmoins de crouler sous le poids de cet isolement.

« Tout au long de ma vie j'ai ressenti une terrible solitude et du fond de mon cœur, j'implorais : "Donne-moi un être humain, maintenant !" En vain. Je suis resté seul. Mais, sincèrement, cela n'a pas tenu à moi : je n'ai repoussé personne, fui personne qui fût un être humain. »

Par ailleurs, prétendit-il, il n'était pas vraiment seul car – et c'est là une autre puissante technique d'autothérapie – il avait auprès de lui son propre cercle d'intimes : les grands penseurs de ce monde.

Un seul de ces êtres lui était contemporain : Goethe. La plupart des autres venaient de l'Antiquité, notamment les Stoïciens, qu'il citait très souvent. Presque chaque page de *Pour moi-même* renferme quelque aphorisme prononcé par un de ces grands esprits convoqués à l'appui de ses propres convictions. En voici quelques exemples typiques :

Il recouvre le mieux la liberté de son cœur
Celui qui rompt les liens qui blessent sa poitrine.
(Ovide)

Qui que tu sois qui cherches le repos, prends garde à la femme,

perpétuelle officine de disputes et d'épreuves.

(Pétrarque)

Impossible de ne pas être le plus heureux des hommes quand on dépend totalement de soi-même et qu'on place tout sur soi seul.

(Cicéron)

L'une des techniques qu'emploient certains animateurs de thérapies de groupe (ou de développement personnel) est celle que l'on appelle l'exercice du « qui suis-je ? ». À cette question qui leur est posée, les participants rédigent sept réponses, chacune sur une carte différente, puis ils disposent ces cartes par ordre d'importance. Il leur est ensuite demandé de retourner une carte à la fois, en commençant par la réponse la moins importante, et de méditer sur ce que signifierait pour eux de se détacher de chaque réponse (c'est-à-dire de ne plus s'identifier à elle), jusqu'à ce qu'ils en arrivent aux attributs de leur moi profond.

De manière analogue, Schopenhauer passa en revue et écarta divers attributs de sa personnalité avant d'atteindre ce qu'il considérait être son moi profond.

« Il m'arrive, dans mes accès de mécontentement, de m'interroger sur le sens d'une vie [...] quand, me prenant pour un autre, j'ai plaint ses malheurs : ainsi l'assistant qui ne devient pas professeur et dont personne n'écoute les cours, la victime des médisances d'un philistin ou d'une commère, l'accusé dans un procès pour injure, l'amoureux que celle dont il est épris ne veut pas écouter, le malade retenu chez lui par sa maladie [...] Je n'ai rien été de tout cela, qui est d'une étoffe qui m'est étrangère, dont a été taillé tout au plus l'habit que j'ai porté pendant un temps, avant de l'échanger ensuite contre un autre. Mais qui suis-je donc ? Celui qui a écrit *Le Monde comme volonté et comme représentation* et qui a donné au grand problème de l'existence une solution qui démodera peut-être les philosophes anciens [...] Tel est l'être que je suis, et qu'est-ce qui pourrait l'inquiéter dans les années qu'il lui reste encore à vivre ? »

Autre technique d'apaisement : sa conviction que, tôt ou tard, sans doute après sa mort, son œuvre serait connue et modifierait en profondeur le chemin de la philosophie. Il afficha pour la première fois cette conviction alors qu'il était encore très jeune. Mais jamais sa croyance en un succès ultérieur ne vacilla. Il fut en cela proche d'un Nietzsche ou d'un Kierkegaard, deux autres penseurs indépendants et mal-aimés qui étaient absolument (et à juste titre) persuadés qu'ils connaîtraient une gloire posthume.

Il refusa toutes les consolations surnaturelles, n'acceptant que celles fondées sur une vision naturaliste du monde. Aussi pensait-il que la douleur provient d'une erreur, celle qui consiste à croire que beaucoup des exigences de la vie sont accidentelles, donc évitables. Mieux vaut accepter la vérité : la douleur et la souffrance sont des choses

inévitables, inéluctables et essentielles à la vie – « seule son apparence, la forme sous laquelle elle se manifeste, dépend du hasard ; qu'ainsi la douleur présente remplit simplement une place où, à défaut d'elle, quelque autre viendrait se mettre [...] Toutes ces réflexions, si elles devenaient une pensée vraiment vivante en nous, nous mèneraient assez loin dans la sérénité stoïque. »

Schopenhauer nous demande de vivre et de jouir de la vie maintenant, plutôt que de vivre dans l'espoir d'un avenir meilleur. Deux générations plus tard, Nietzsche allait reprendre cette injonction à son compte, voyant dans l'espoir notre plus grand malheur, mettant au pilori aussi bien Platon et Socrate que le christianisme, tous coupables de nous avoir détournés de la seule vie dont nous disposions et de nous faire regarder vers un illusoire au-delà.

Où trouve-t-on de véritables monogames ? Tous, du moins pendant un temps, et la plupart presque toujours, nous vivons dans la polygamie. Si tout homme a besoin de plusieurs femmes, il est tout à fait juste qu'il soit libre, et même qu'il soit obligé de se charger de plusieurs femmes ; celles-ci seront par là même ramenées à leur vrai rôle, qui est celui d'être subordonné.

Pam ouvrit la séance suivante. « J'ai quelque chose à vous annoncer, aujourd'hui. »

Tous les yeux se tournèrent vers elle.

« Cette journée sera consacrée aux confessions. Vas-y, Tony. »

Tony se redressa subitement, regarda Pam pendant un long moment, se renfonça dans son fauteuil, croisa les bras et ferma les yeux. S'il avait porté un chapeau de feutre mou, il s'en serait recouvert le visage.

Devinant que Tony n'avait pas l'intention de s'exprimer, Pam poursuivit de sa voix claire et franche : « Tony et moi couchons ensemble depuis quelque temps, et ça m'est difficile de venir ici sans en parler. » Après un bref et lourd silence, les autres membres bredouillèrent des questions : « Pourquoi ? », « Qui a fait le premier pas ? », « Depuis combien de temps ? », « Où en êtes-vous ? »

Pam leur répondit rapidement mais calmement : « Cela dure depuis plusieurs semaines. Je ne sais pas où l'on va, ni comment cela a commencé. Ce n'était pas prémédité... C'est arrivé comme ça, un soir, après l'une de nos séances.

— Tu es avec nous, aujourd'hui, Tony ? » lui demanda gentiment Rebecca.

Tony ouvrit lentement les yeux. « J'apprends tout cela en même temps que vous.

— Comment ça ? Tu es en train de dire que ce n'est pas vrai ?

— Non. Je parle de cette journée de confession. Ce “vas-y, Tony”, c'est ça que j'apprends en même temps que vous.

— Tu n'as pas l'air franchement enchanté », dit Stuart.

Tony se tourna vers Pam : « Écoute, j'étais chez toi hier soir. C'était intime, tu comprends. L'intimité... Combien de fois j'ai pu entendre ici que les nanas sont plus sensibles et exigent plus que la simple intimité sexuelle ? Alors pourquoi ne pas être assez intime pour m'en parler, pour me demander mon avis sur cette “journée de confession” ?

— Désolée », dit Pam sans paraître le moins du monde désolée, « les choses ne me convenaient pas. Après ton départ, j'ai passé une grande partie de la nuit à broyer du noir et à penser au groupe. Et je me suis rendu compte que le temps nous était compté... Il ne nous reste plus que six séances, pas vrai Julius ?

— Parfaitement. Six séances.

— Bon. Je me suis aussi rendu compte à quel point je vous trahissais, Julius, comme je trahis mon contrat avec tous les gens ici et comme je me trahis moi-même.

— Je n'avais jamais fait le rapport, dit Bonnie, mais j'avais le sentiment, ces dernières séances, que quelque chose ne tournait pas rond. Tu es différente, Pam, et je me rappelle que Rebecca l'avait remarqué à plusieurs reprises. Tu parles rarement de tes propres problèmes. Je n'ai aucune idée de ce qui se passe entre toi et John, ou bien si ton ex-mari est encore dans le paysage, par exemple. Tu as passé le plus clair de ton temps à attaquer Philip.

— Et toi aussi, Tony, ajouta Gill. Maintenant que j'y pense, tu as beaucoup changé ces derniers temps. Tu t'es caché. Il me manquait, le bon vieux Tony avec sa grande gueule. »

Julius s'invita dans le débat. « J'aimerais dire deux ou trois choses. D'abord, en utilisant le mot "contrat", Pam a touché du doigt quelque chose d'important. Je sais que je me répète, mais je crois bon de le faire pour tous ceux d'entre vous qui seront peut-être dans un groupe, à l'avenir... » – il regarda Philip – « ou qui en dirigeront un. Le seul engagement que l'on doive prendre est de faire de son mieux pour explorer sa relation avec tous les autres membres du groupe. Le risque d'une relation extérieure au groupe est qu'elle menace le travail thérapeutique. Et pourquoi cela ? Parce que les gens impliqués dans une relation intime auront tendance à privilégier cette relation plutôt que le travail thérapeutique. Or c'est précisément ce qui vient de se passer ici : non seulement Pam et Tony ont caché leur propre relation – ce qui est compréhensible – mais en plus, à cause de leur engagement personnel, ils se sont mis en retrait du travail thérapeutique.

— Jusqu'à aujourd'hui, dit Pam.

— Absolument, jusqu'à aujourd'hui... et j'applaudis des deux mains ce que vous venez de faire, comme j'applaudis votre décision d'en parler au groupe. Maintenant, vous savez très bien quelle question je vais vous poser, à vous comme à Tony : pourquoi maintenant ? Cela fait deux ans et demi que vous vous connaissez, mais ça n'est que maintenant que les choses changent. Pourquoi ? Qu'est-il arrivé, il y a quelques semaines, pour que vous décidiez subitement de coucher ensemble ? »

Pam se tourna vers Tony en levant les sourcils, lui indiquant que

c'était à lui de parler. Il obtempéra. « Les messieurs d'abord ? C'est encore mon tour ? Pas de problème. Je sais exactement ce qui a changé : Pam a recourbé son doigt pour me dire "d'accord". Depuis le début, j'ai toujours bandé pour elle... et si elle avait recourbé le doigt deux mois plus tôt, six mois plus tôt, eh bien j'y serais allé quand même. Appelez-moi "Monsieur Disponible".

— Ah... voilà le Tony que je connais et que j'aime, dit Gill. Content de te revoir.

— Ce n'est pas difficile de comprendre pourquoi tu es si différent, Tony, dit Rebecca. Tu as une histoire avec Pam et tu ne veux pas tout foutre en l'air. C'est normal. Alors tu te caches, tu fais attention de ne pas montrer tes côtés les moins reluisants.

— Le côté bête-de-la-jungle, tu veux dire ? Peut-être, peut-être pas... C'est un peu plus compliqué.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que mes côtés les moins reluisants excitent Pam. Mais je préfère m'arrêter là.

— Pourquoi donc ?

— Écoute, Rebecca, ça me paraît évident. Pas la peine de me coller une telle pression... Si je continue de parler comme ça, je peux faire une croix sur mon histoire avec Pam.

— Tu en es sûr ? insista Rebecca.

— Qu'est-ce que tu crois ? J'imagine que si elle en a parlé aujourd'hui au groupe, ça veut dire que, dans sa tête, c'est plié et qu'elle a pris sa décision. Dites-donc, il commence à faire très chaud, ici... J'ai les fesses qui brûlent. »

Julius redemanda à Pam pourquoi son histoire avec Tony était arrivée à ce moment précis. Curieusement, elle se montra très hésitante. « Je n'ai pas assez de recul. C'est encore trop frais. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'il n'y a eu aucune préméditation, aucun plan... C'était un geste spontané. Nous étions en train de boire un café après une séance avec le groupe, en tête-à-tête, parce que vous étiez tous rentrés chez vous. Il m'a invitée à dîner... Ce n'était pas la première fois, mais, cette fois-ci, je lui ai proposé de venir chez moi pour boire une soupe maison. Il a accepté et, à partir de là, les choses sont allées très vite. Pourquoi ce jour-là et pas avant ? Je n'en sais foutrement rien. On avait souvent traîné ensemble. Je lui parlais de littérature, je lui donnais des livres à lire, je le poussais à reprendre ses études, et lui m'apprenait le travail du bois, à construire un meuble pour ma télé ou une petite table. Vous êtes au courant de tout ça. Pourquoi est-on passé aux galipettes ? Je ne sais pas.

— Est-ce que vous êtes d'accord pour essayer de savoir, justement ? Je sais que ce n'est pas facile de parler d'une chose aussi intime en présence de son amant, dit Julius.

— Je suis venue ici pour travailler, aujourd'hui.

— Très bien. Voilà ma question : repensez au groupe... lorsque cette histoire a commencé, quels étaient les événements importants ?

— Depuis mon retour d'Inde, deux choses occupent le premier plan. La première, c'est votre santé. J'ai lu, un jour, un article assez marrant disant que les gens se mettent en couple au sein de groupes dans le secret espoir que leur progéniture donnera un nouveau leader. Mais je m'éloigne du sujet. Julius, je ne sais pas dans quelle mesure votre maladie a pu m'inciter à me rapprocher de Tony. Peut-être la peur de voir s'achever la thérapie de groupe m'a-t-elle amené à chercher un lien plus permanent, plus personnel. Peut-être ai-je pensé, de façon un peu irrationnelle, que cela pourrait prolonger le groupe l'année prochaine. Je ne fais qu'émettre des hypothèses.

— Les groupes, répondit Julius, sont comme les personnes : ils ne veulent pas mourir. Peut-être que votre relation avec Tony était en effet une manière détournée de maintenir le groupe en vie. Toutes les thérapies de groupe essaient de continuer, d'avoir des réunions régulières, mais ils y parviennent rarement. Comme je vous l'ai souvent dit, le groupe n'est pas la vie : c'est une répétition en costumes de la vie. Nous devons tous trouver le moyen de transposer ce que nous apprenons ici sur notre vie. Fin de la leçon. En attendant, Pam, vous avez mentionné *deux* choses importantes : l'une était ma santé, et l'autre...

— L'autre chose, c'est Philip. Il m'a causé beaucoup de souci et je ne supporte pas de le voir ici. Vous avez suggéré que sa présence pouvait, en fin de compte, m'être bénéfique, et je vous fais confiance. Mais jusqu'à présent c'est un calvaire, à une exception près, peut-être : je suis tellement absorbée par ma haine à son encontre que mon angoisse à propos de John et d'Earl a disparu. Et je ne pense pas qu'elle refera surface.

— Donc, insista Julius, Philip est un élément important. Est-il concevable de dire que sa présence a joué un rôle dans le début de votre liaison avec Tony ?

— Tout est concevable.

— Des pistes ? »

Pam secoua la tête. « Je ne vois pas, non. J'aurais tendance à privilégier la piste du simple feu au cul. Cela faisait des mois que je n'avais pas été avec un homme, ce qui ne m'arrive pas souvent. Je crois que c'est aussi bête que ça.

— Des réactions ? » Julius fit le tour de l'assistance.

Stuart, dont l'esprit méthodique et aiguisé avait tiqué, s'engouffra dans la brèche. « Entre Pam et Philip, c'est plus qu'un conflit, c'est une gigantesque compétition. Peut-être que c'est un peu tiré par les cheveux, mais voilà ma théorie : Pam a toujours eu un rôle essentiel,

une place centrale, au sein du groupe. C'est la prof, l'érudite, celle qui a pris Tony sous son aile pour l'instruire. Or que se passe-t-il ? Elle s'en va pendant quelques semaines et découvre, à son retour, que Philip est en train d'occuper son territoire. J'imagine que ça doit être très déconcertant. » Stuart s'adressa à Pam. « Tous les griefs que tu avais contre lui depuis quinze ans se sont donc accumulés.

— Quel rapport avec Tony ? demanda Julius.

— Eh bien, il a pu représenter un des enjeux de cette compétition. Si mes souvenirs sont bons, c'est à peu près à ce moment-là qu'ils ont tous les deux essayé de vous donner du réconfort. Philip nous a distribué cette histoire du navire qui s'arrête sur une île et je me rappelle que Tony avait beaucoup participé à la discussion. » S'adressant à Pam : « Peut-être y as-tu perçu une menace. Peut-être ne voulais-tu pas perdre ton influence sur Tony.

— Merci, Stuart, vraiment merci pour cette prodigieuse explication, répliqua Pam. Tu es en train de me dire que je me tape tous les mecs du groupe pour concurrencer ce zombie ! C'est donc cela, ta vision du génie féminin ?

— Voilà qui va nourrir la discussion, dit Gill, mais le coup du "zombie" est hors de propos. Je préfère encore la constance de Philip à l'insulte hystérique permanente ! Pam, tu es une enragée... est-ce qu'il t'arrive parfois de ne pas être en colère ?

— Ce que vous dites là est lourd de sens, Gill. Qu'est-ce qui se passe ? demanda Julius.

— Lorsque je vois Pam en colère comme ça, j'ai l'impression de voir ma femme, et je suis bien décidé à ne laisser passer aucune crasse, ni de l'une, ni de l'autre.

« Et puis... il y a encore autre chose. Je crois que j'en ai marre d'être toujours aussi invisible aux yeux de Pam. » Il se tourna vers elle. « Je suis direct et honnête avec toi, je t'ai dit ce que je pensais de toi, je t'ai expliqué pourquoi je te perçois comme la présidente du tribunal. Mais ça ne change strictement rien : je ne suis rien pour toi. Tu n'as d'yeux que pour Philip... et Tony. Pourtant, j'ai le sentiment de te donner des choses importantes. Et puis encore un dernier détail : je crois comprendre pourquoi ton John t'a laissé tomber. Ce n'était pas parce qu'il était lâche, mais parce que tu étais remplie de colère. »

Perdue dans ses pensées, Pam demeurait silencieuse. Julius prit la parole : « Il y a beaucoup de choses très fortes qui sont en train de ressortir. Essayons de les examiner et de les comprendre. Des idées, quelqu'un ?

— Moi, j'admire l'honnêteté de Pam aujourd'hui, dit Bonnie. Et je peux comprendre à quel point elle peut se sentir à cran. Mais j'apprécie aussi le fait que Gill lui soit rentré dedans. C'est un grand changement chez toi, Gill, et je l'applaudis des deux mains. Mais

parfois j'aimerais que tu laisses Philip se défendre tout seul, comme un grand. Je ne comprends pas pourquoi il ne le fait pas, d'ailleurs. » Elle dirigea son regard sur Philip : « Pourquoi tu ne te défends pas tout seul ? »

Philip secoua la tête et garda le silence.

« Comme il ne parle pas, je vais répondre pour lui, dit Pam. Il s'en tient aux instructions d'Arthur Schopenhauer. » Elle sortit une feuille de papier de son sac à main, l'examina et lut :

Parlez sans émotion.

Ne soyez pas spontané.

Restez indépendant d'autrui.

Pensez à vous comme si vous viviez dans une ville où vous êtes le seul à avoir une montre qui indique l'heure juste – cela vous sera d'un grand secours.

Ne pas prêter attention, c'est attirer l'attention.

Philip accueillit très favorablement cette intervention : « J'approuve ce que tu viens de lire. Ça me semble être de très bon conseil.

— Qu'est-ce que vous faites, au juste ? demanda Stuart.

— On fouine un peu du côté de Schopenhauer », répondit Pam en tenant ses notes en l'air.

Au bout de quelques moments de silence, Rebecca trouva une échappatoire.

« Tony, où es-tu ? Qu'est-ce qui se passe avec toi ?

— J'ai du mal à parler aujourd'hui, dit-il en secouant la tête. Je me sens menotté, comme pétrifié sur place. »

À la surprise générale, Philip prit alors la parole. « Je crois comprendre ce qui te bloque, Tony. Comme le disait Julius, tu es coincé entre deux exigences contraires : d'une part, tu es censé travailler dans ce groupe en t'exprimant librement et, d'autre part, tu cherches à rester loyal à l'égard de Pam.

— Oui, je vois bien, mais de le voir ne suffit pas et ne me libère pas de mes chaînes. Merci quand même... Permets-moi de te faire une remarque à mon tour. Ce que tu viens de me dire, à l'appui des propos de Julius... eh bien, c'est une première chez toi... C'est la première fois que tu ne te mets pas en porte-à-faux avec lui. C'est un grand changement, mon vieux.

— Comprendre, dis-tu, ne suffit pas. Mais quoi, alors ? »

Tony secoua la tête. « Les choses ne sont pas faciles, aujourd'hui. »

Julius intervint. « Je crois savoir ce qui pourrait faire avancer les choses, dit-il en s'adressant à Tony. Pam et vous, vous êtes en train de vous fuir l'un l'autre, vous n'exprimez pas vos sentiments. Peut-être

que vous gardez ça pour une prochaine fois. Je sais que ça n'est pas très facile, mais pourriez-vous commencer à le faire dès maintenant, ici ? Essayer de vous parler l'un à l'autre, et pas à nous ? »

Tony respira un bon coup et se tourna vers Pam. « Je ne me sens pas à l'aise avec cette histoire. Je me sens... décontenancé. Et je n'aime pas du tout la façon dont les choses se déroulent. Je ne comprends toujours pas pourquoi tu ne m'as pas passé un coup de fil avant, histoire d'en discuter et de me tenir au courant de ce que tu comptais faire aujourd'hui.

— Je suis désolée. Mais tu savais bien, comme moi, que tout cela devait sortir à un moment ou un autre. On en a déjà parlé.

— C'est tout ? C'est tout ce que tu as à me dire ? Et ce soir ? On continue ?

— Ce serait trop compliqué de te voir. La règle, ici, veut que nous parlions de toutes les relations. Et je tiens à honorer mon contrat avec le groupe. Je ne peux pas continuer comme ça. Peut-être après la fin de la thérapie...

— Tu as une vision des contrats qui est pour le moins accommodante », l'interrompt Philip, qui montra des signes d'agacement peu habituels. « Tu les honores quand cela t'arrange. Lorsque je t'ai parlé d'honorer mon contrat social avec toi, tu m'as agoni d'injures. Et pourtant, tu enfreins les règles du groupe, tu joues un double jeu dans ton coin, tu utilises Tony selon ton bon vouloir.

— Qui es-tu pour parler de contrats ? répliqua Pam bruyamment. Et *quid* du contrat entre un prof et ses étudiants ? »

Philip regarda sa montre, se leva et annonça : « Il est 18 heures. J'ai rempli mes obligations de présence. » Il quitta la salle en marmonnant : « J'ai eu ma dose de fange remuée. »

C'était la première fois que quelqu'un – hormis Julius, bien sûr – mettait fin à une séance.

Chaque amant, après avoir enfin assouvi son désir, éprouve une prodigieuse déception et s'étonne de n'avoir pas trouvé dans la possession de cet objet si ardemment convoité plus de jouissance que dans n'importe quelle autre satisfaction sexuelle : aussi ne se trouve-t-il guère plus avancé qu'auparavant.

Le fait d'avoir quitté la séance ne débarrassa pas Philip de cette fange qui lui gangrenait l'esprit. Rongé par l'angoisse, il descendit Filmore Street. Qu'était-il advenu de son arsenal de techniques d'apaisement ? Sa discipline mentale et sa perspective cosmique, en somme tout ce qui, pendant si longtemps, lui avait donné une structure et procuré de la sérénité, était en train de s'effondrer. Cherchant désespérément à recouvrer le calme, il se raisonna : « Ne lutte pas, ne résiste pas, nettoie ton esprit... ne fais rien d'autre que de regarder passer le spectacle de tes pensées. Contente-toi de les laisser entrer dans ta conscience avant qu'elles s'en aillent au loin. »

Si les pensées entrèrent bel et bien dans sa conscience, en revanche elles ne s'en allèrent pas au loin. Bien au contraire : elles posèrent leurs bagages, rangèrent leurs vêtements et s'installèrent dans son esprit comme si elles étaient chez elles. Le visage de Pam lui apparut.

Il se concentra sur cette image, laquelle, à son grand étonnement, se transforma à rebours des années. Ses traits rajeunirent, et, très vite, la Pam qu'il avait connue il y a tant d'années se tenait devant lui. Curieuse chose que de distinguer la jeunesse dans la vieillesse. D'habitude, il songeait plutôt à la trajectoire inverse : voir l'avenir dans le présent, voir le squelette sous la peau intacte de la jeunesse.

Dieu, que le visage de Pam était radieux ! Et d'une telle clarté ! De toutes les hordes, de toutes les centaines de femmes dont il avait pénétré le corps et dont les visages s'étaient depuis longtemps évanouis pour se fondre en un unique visage archétypal, comment diable le visage de Pam parvenait-il à subsister avec une précision aussi remarquable ?

Puis, étrangement, des fragments de souvenirs de la jeune Pam, plus précis encore, s'installèrent dans son champ de vision : sa beauté, son excitation décuplée quand il lui attachait les poignets avec sa ceinture, ses orgasmes à répétition. Quant à lui, son excitation sexuelle demeurait comme un vague souvenir corporel, la sensation, muette et palpitante, d'une poussée pelvienne suivie d'une euphorie. Il se

rappela aussi être resté dans ses bras beaucoup trop longtemps. C'était précisément pour cela qu'il avait vu en elle un danger et avait décidé sur-le-champ de ne plus la revoir. Elle constituait une menace pour sa liberté. Ce qu'il cherchait, c'était un défoulement sexuel instantané. Telle était la condition pour atteindre la sérénité et la solitude sacrées. Jamais il ne chercha la sensualité. Il voulait la liberté. Il voulait briser les liens du désir afin de connaître, ne fût-ce qu'un seul instant, ce détachement vis-à-vis de la volonté qui est l'apanage du vrai philosophe. Ce n'était qu'après le défoulement sexuel qu'il pouvait entrer dans les hautes sphères et y retrouver ses amis, ces grands penseurs dont les livres étaient comme des lettres personnelles qu'ils lui envoyaient directement.

D'autres fantasmes surgirent. Sa passion l'enveloppa et, d'un seul coup, l'arracha au promontoire élevé d'où il contemplait le monde en philosophe. Il était affamé, il désirait, il voulait. Plus que tout, il voulait tenir le visage de Pam entre ses mains. Les connexions serrées qui reliaient sagement ses pensées entre elles se relâchèrent. Il se mit à imaginer un phoque entouré par un harem de vaches, puis un petit chien en train de japper et de se jeter à corps perdu contre une barrière d'acier qui le séparait d'une chienne en chaleur. Il eut le sentiment d'être un homme des cavernes, brutal, armé d'une massue, en train de grogner et de défier ses rivaux. Il voulut la posséder, la lécher, la renifler. Il pensa aux avant-bras musclés de Tony, à Popeye avalant ses épinards et jetant la boîte de conserve vide derrière lui. Il vit Tony la chevaucher... les jambes de Pam écartées, ses bras serrant son corps d'homme. Sa chatte ne devait pourtant appartenir qu'à lui, et à lui seul. Elle n'avait pas le droit de la souiller en l'offrant à Tony. Tout ce qu'elle faisait avec Tony entachait le souvenir qu'il avait d'elle, appauvissait sa propre expérience avec elle. Il eut mal au ventre. Il n'était plus qu'un bipède.

Philip bifurqua et marcha le long de la marina, puis traversa Chrissy Field jusqu'à la baie pour atteindre, enfin, les bords du Pacifique, dont le doux ressac et les éternels effluves salés l'apaisèrent. Il grelotta et boutonna sa veste. Dans la lumière déclinante du jour, le vent froid de l'océan s'engouffrait dans la baie du Golden Gate et glissait devant lui, exactement comme la vie défilerait toujours sous ses yeux à toute vitesse, sans chaleur ni plaisir. Ce vent présageait les jours froids et interminables qu'il lui restait à vivre, ces journées glacées où il se lèverait le matin sans l'espoir d'un foyer, d'un amour, d'une caresse, d'un rire. La maison de sa pensée pure n'était pas chauffée. Comme il lui sembla curieux de n'y avoir jamais encore songé ! Il poursuivit son errance, mais avec le sentiment diffus que sa maison, sa vie tout entière, avaient été construites sur des bases fragiles et fausses.

Nous devrions traiter avec clémence toutes les folies, toutes les faiblesses et tous les vices des hommes, en gardant bien à l'esprit que ce ne sont là que nos folies, nos faiblesses et nos vices.

Au cours de la séance suivante, Philip ne fit part ni de ses toutes dernières expériences angoissantes, ni des raisons pour lesquelles il avait précipitamment quitté la séance précédente. Bien qu'il participât désormais de manière plus active aux discussions du groupe, il le faisait selon son bon vouloir, et les membres avaient compris que tous leurs efforts déployés pour fendre sa carapace étaient voués à l'échec. Du coup, ils déplacèrent leur attention vers Julius et lui demandèrent s'il avait perçu le dernier coup d'éclat de Philip comme une usurpation de son pouvoir.

« Un sentiment doux-amer, répondit-il. L'aspect amer est en train de disparaître. Cet affaiblissement de mon influence et de mon rôle me donnent un avant-goût de tous les renoncements qui se profilent à l'horizon. Après notre dernière séance, j'ai passé une nuit épouvantable. N'importe comment, tout paraît épouvantable à 3 heures du matin. J'ai eu une bouffée de chagrin en pensant à tout ce qui allait bientôt se terminer pour moi : le groupe, ma psychothérapie avec les autres patients, ma dernière année de bonne santé. Voilà pour l'aspect amer. Pour ce qui est de l'aspect doux, je pense surtout à la fierté que vous m'inspirez. Et je vous compte dans le lot, Philip. Je suis fier que vous deveniez tous de plus en plus indépendants. Vous savez, les psychothérapeutes sont comme les parents. Les bons parents sont ceux qui permettent à leurs enfants d'acquérir assez d'autonomie pour quitter le foyer et vivre comme des adultes. De la même manière, l'objectif d'un bon thérapeute est de permettre à ses patients de sortir de la psychothérapie.

— Pour dissiper tout malentendu, j'aimerais mettre les points sur les i, dit Philip. La semaine dernière, je n'ai eu aucune intention d'empiéter sur vos prérogatives. Mon geste était uniquement un geste de défense. En fait, la discussion m'a plongé dans un état d'agitation absolument indicible. Je me suis forcé à rester jusqu'à la fin de la séance mais je n'ai pas pu m'empêcher de partir juste après.

— Je comprends, Philip, mais je suis tellement obnubilé par les

choses qui s'achèvent que je suis capable de voir des mauvais présages dans des situations pourtant totalement anodines. Je suis également conscient que, dans le démenti que vous venez de faire, se trouvait une certaine compassion à mon égard. Je vous en sais gré. »

Philip pencha lentement la tête.

Julius reprit la parole. « Cet état d'agitation que vous avez décrit me semble intéressant. Faut-il que nous l'explorions ? Il ne nous reste plus que cinq séances... alors je vous en supplie, profitez-en pendant qu'il est encore temps. »

Même s'il secoua légèrement la tête pour indiquer qu'une telle exploration mentale n'était pas encore possible en l'état actuel des choses, Philip n'allait pas rester éternellement silencieux. En effet, au cours des séances qui suivirent, il fut inexorablement happé par le cours des événements.

Pam ouvrit la séance suivante en s'adressant à Gill d'un air taquin : « L'heure des excuses a sonné ! J'ai beaucoup pensé à toi et je crois que je t'en dois une... non, je sais que je t'en dois une.

— Je t'écoute. » Gill était alerte, curieux.

« Il y a quelques mois, je t'ai incendié parce que tu n'étais jamais présent, tellement absent et impersonnel que je ne pouvais plus supporter ta voix. Tu te souviens ? C'était plutôt sévère...

— Sévère, oui, l'interrompit Gill, mais nécessaire. Un électrochoc qui m'a mis sur la bonne voie. Tu te rends compte que depuis ce jour-là, je n'ai pas bu la moindre goutte ?

— Merci bien, mais ce n'est pas pour cela que je m'excuse. Non, je m'excuse pour ce qui est arrivé par la suite. Car tu as changé : tu es plus présent, plus franc et direct avec moi qu'avec n'importe qui d'autre ici. Pourtant, j'ai été tellement absorbée par mes problèmes que je ne t'en ai pas su gré. Voilà. Pour cela, je m'excuse. »

Gill accepta. « Et mes commentaires ? Est-ce qu'ils t'ont été utiles, au moins ?

— Pour dire la vérité, j'ai été secouée pendant plusieurs jours par ton expression de "présidente du tribunal". Mais ce qui m'a le plus marquée, c'est lorsque tu as dit que John avait refusé de quitter sa femme non pas par lâcheté, mais parce qu'il ne voulait plus se coltiner mes colères permanentes. Ça m'a profondément marquée, ça m'a vraiment fait cogiter. Je ne pouvais pas me défaire de tes paroles. Et tu sais quoi ? J'ai décrété que tu avais parfaitement raison, comme John avait eu raison de s'éloigner de moi. Si je l'ai perdu, ce n'est pas à cause de ses défauts mais à cause des miens : il en a eu marre de moi. Il y a quelques jours, j'ai pris mon téléphone et je l'ai appelé pour lui dire tout cela.

— Et comment l'a-t-il pris ?

— Très bien... une fois qu'il a pu se relever du sol. On a fini par

bien discuter, en toute courtoisie. On s'est raconté nos vies, on a parlé de nos cours, de nos étudiants respectifs et on a même envisagé de faire un cours en binôme. C'était vraiment bien. Il m'a dit que j'avais l'air d'avoir changé.

— C'est une excellente nouvelle, Pam, dit Julius. Se détacher de sa colère est une étape essentielle. C'est vrai, vous vous attachez trop à vos haines. J'aimerais pouvoir photographier ce processus de détachement de l'intérieur pour que cela serve de leçon à l'avenir, histoire de voir exactement comment vous vous y êtes prise.

— Tout cela s'est fait inconsciemment. Je crois que votre maxime – "Il faut battre le fer tant qu'il est encore froid !" – a joué un rôle important. Mes sentiments à l'égard de John se sont suffisamment adoucis pour que je puisse prendre du recul et me livrer à une analyse rationnelle. »

Rebecca intervint : « Et ta haine à l'encontre de Philip ?

— Je crois que vous n'avez jamais vraiment pris la mesure du caractère monstrueux de son attitude avec moi.

— C'est faux. Quand tu nous en as parlé pour la première fois, j'ai beaucoup pensé à toi... j'ai souffert pour toi... une expérience atroce, vraiment atroce. Mais quinze ans après ? En général, les choses se tassent au bout de quinze ans. Qu'est-ce qui rend tout cela encore si incandescent ?

— Cette nuit, j'ai très mal dormi... Je repensais à mon histoire avec Philip et je me suis vue en train de plonger mes mains dans mon cerveau, puis de m'emparer de cette grappe de pensées atroces sur Philip et de les jeter violemment par terre. Ensuite, je me penchais pour examiner les morceaux. Je pouvais voir son visage, son appartement sinistre, ma jeunesse souillée, les déceptions de la vie académique, ma vieille copine Molly que j'avais perdue. En contemplant ce tas de débris, je me rendais compte que ce qui m'était arrivé était tout simplement... juste... impardonnable.

— Si je me souviens bien, Philip a rappelé qu'être impardonnable et ne pas pardonner étaient deux choses différentes, dit Stuart. N'est-ce pas, Philip ? »

Philip acquiesça.

« Je ne suis pas sûr de bien comprendre, dit Tony.

— De dire d'une chose qu'elle est impardonnable, dit Philip, revient à maintenir la responsabilité hors de soi. Alors que ne pas pardonner, c'est la faire reposer sur son propre refus du pardon, justement. »

Tony comprit. « C'est la différence entre assumer la responsabilité de ce que l'on fait et accuser quelqu'un d'autre ?

— Exactement. Et, comme j'ai entendu Julius le dire, la psychothérapie commence à agir lorsque l'accusation cède la place à la responsabilité.

— Encore une fois, tu cites Julius. C'est bien.

— Vous donnez plus de vie à mes paroles que je ne le fais moi-même, dit Julius. Une fois de plus, j'ai le sentiment que vous vous rapprochez. Ça me fait plaisir. »

Le sourire de Philip fut presque imperceptible. Lorsqu'il devint manifeste qu'il ne répondrait pas, Julius s'adressa à Pam : « Pam, que ressentez-vous ?

— Pour être parfaitement sincère, je suis consternée par les gros efforts que vous faites tous pour déceler un changement chez Philip. Il suffit qu'il se gratte le nez pour que tout le monde pousse des "oh !" et des "ah !" dans tous les sens. C'est très amusant de quelle manière ses remarques pompeuses et totalement creuses suscitent un tel engouement. » Singeant Philip, elle prononça d'une voix monocorde : « "La thérapie commence à agir lorsque l'accusation cède la place à la responsabilité." » Puis elle haussa le ton : « Et ta responsabilité dans tout ça, Philip ? Pas le moindre mot là-dessus, sinon deux ou trois conneries sur tes cellules cérébrales qui ont changé, et donc que tu n'y es pour rien dans tout ça. Non, tu n'étais pas là. »

Après un silence gêné, Rebecca dit gentiment : « Pam, j'insiste sur le fait que tu es tout à fait capable de pardonner. Tu as pardonné beaucoup de choses. Tu as dit que tu me pardonnerais pour mon excursion sur les terres de la prostitution.

— Oui, mais il n'y avait pas de victime... si ce n'est toi, répondit Pam du tac au tac.

— Et nous avons tous constaté que tu avais immédiatement pardonné à Julius pour ses indiscretions. Tu lui as pardonné sans même savoir, ou demander, s'il avait pu blesser certains de ses amis. »

La voix de Pam s'adoucit. « Sa femme venait de mourir ! Il était encore sous le choc... Imagine-toi perdre quelqu'un que tu as aimé depuis le lycée. Laisse-le souffler un peu. »

Bonnie arriva en renfort. « Tu as pardonné Stuart pour avoir eu une aventure sexuelle avec une femme en plein désarroi, tu as même pardonné à Gill pour nous avoir caché son alcoolisme pendant tout ce temps. Bref, tu as beaucoup pardonné. Alors pourquoi pas Philip ? »

Pam secoua la tête. « C'est une chose de pardonner à quelqu'un qui a blessé une autre personne. C'en est vraiment une autre lorsque vous êtes vous-même la victime. »

Le groupe écoutait avec intérêt et compassion, mais il ne s'avoua pas vaincu. « Et Pam, dit Rebecca, je te pardonne pour avoir voulu pousser John à abandonner ses deux jeunes enfants.

— Moi aussi, dit Gill. Et je te pardonne même pour ce que tu as fait avec Tony. Mais toi ? Est-ce que tu te pardonnes d'avoir décrété cette "journée de confession" et de l'avoir plaqué en public ? C'était pourtant humiliant.

— Je me suis excusée publiquement de ne pas l'avoir consulté sur cette confession. J'ai été d'une inconscience totale et coupable. »

Gill insista. « Il y a encore autre chose, cependant : te pardonnes-tu d'avoir utilisé Tony ?

— Utilisé Tony ? J'ai *utilisé* Tony ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai l'impression que votre relation était bien plus importante pour lui qu'elle ne l'était pour toi. J'ai aussi l'impression que tu t'adressais moins à Tony qu'aux autres, peut-être même à Philip, à *travers* Tony.

— Ah, encore cette idée absurde de Stuart... Écoute, je n'y ai jamais cru un seul instant.

— Utilisé ? s'exclama Tony. Tu penses que j'ai été utilisé ? Eh bien je ne m'en plains pas... je veux bien être utilisé comme ça toute ma vie.

— Arrête, Tony, dit Rebecca, arrête de jouer au con. Arrête de penser avec ta petite tête.

— Ma petite tête ?

— Oui, ta queue ! »

Face au grand sourire lascif de Tony, Rebecca hurla : « Enfoiré, tu savais très bien ce que je voulais dire ! Tu voulais juste m'entendre dire des insanités. Sois sérieux, Tony, il ne nous reste plus beaucoup de temps. Tu ne peux pas, sincèrement, dire que tu n'as pas été affecté par ce qui s'est passé avec Pam. »

Tony se départit de son sourire. « Eh bien, de me faire plaquer aussi soudainement, je me suis senti... comment dire... jeté comme une chaussette. Mais j'ai encore bon espoir.

— Tony, dit Rebecca, il y a encore beaucoup de boulot pour savoir comment t'y prendre avec les femmes. Arrête de quémander, c'est dégradant. Tu dis qu'elles peuvent t'utiliser comme elles veulent... mais c'est parce qu'il n'y a qu'une chose qui t'intéresse chez elles, c'est leur cul. Tu te dévalorises et tu les dévalorises.

— Je n'ai pas songé à utiliser Tony, dit Pam. Tout m'a paru réciproque. Mais pour être très honnête, à ce moment-là je ne réfléchissais pas beaucoup. Je fonctionnais en pilote automatique.

— Comme moi, il y a longtemps : en pilote automatique », dit doucement Philip.

Pam était abasourdie. Elle fixa Philip pendant quelques secondes, avant de poser son regard sur le sol.

« J'ai une question pour toi », dit Philip.

Pam ne levant pas les yeux, il ajouta : « Une question pour toi, Pam. »

Pam releva la tête pour le regarder en face. Les autres membres s'échangèrent des coups d'œil.

« Il y a une vingtaine de minutes, tu as parlé des "déceptions de la

vie académique". Pourtant, tu nous as dit il y a quelques semaines que, lorsque tu t'es inscrite en doctorat, tu as sérieusement songé à la philosophie, voire à travailler sur Schopenhauer. Si tel est le cas, je te pose alors la question : est-ce que j'ai été un prof si désastreux que ça ?

— Je n'ai jamais dit que tu étais un mauvais prof. Tu étais l'un des meilleurs que j'aie jamais eus. »

Surpris, Philip la fixa intensément des yeux.

« Dites-nous ce que vous ressentez, Philip », pressa Julius.

Devant le refus de Philip de répondre, Julius revint à la charge : « Vous vous souvenez du moindre mot, de la moindre phrase que Pam prononce. Je crois qu'elle compte encore beaucoup pour vous. »

Philip ne dit rien.

Alors Julius s'adressa à Pam. « Je repense à vos propos sur Philip, comme quoi c'était l'un des meilleurs profs que vous ayez eus. C'est aussi cela qui a dû nourrir votre sentiment de déception et de trahison.

— Amen... Merci Julius, heureusement que vous êtes là. »

Stuart répéta les mots de Pam : « L'un des meilleurs profs que tu aies jamais eus ! Je suis absolument sidéré que tu puisses dire quelque chose d'aussi... d'aussi gentil à propos de Philip. C'est un progrès énorme.

— N'exagérons rien. C'est Julius qui a vu juste : le fait qu'il ait été un bon prof n'a fait que rendre son attitude encore plus ignoble. »

Touché par les commentaires de Gill sur sa relation avec Pam, Tony ouvrit la séance suivante en s'adressant directement à celle-ci. « C'est un peu... gênant, mais il y a quelque chose que j'ai gardé pour moi. Je voudrais te dire que je me sens plus déprimé par notre histoire que je n'ai bien voulu l'admettre. Je ne t'ai rien fait de mal : toi et moi on était... euh, ensemble... sur la même longueur d'onde sexuelle, et pourtant je me retrouve maintenant personne non grata...

— *Persona non grata*, chuchota doucement Philip.

— *Persona non grata*, oui. Or j'ai l'impression que tu me punis. Nous ne sommes plus aussi proches qu'avant, toi et moi, et je crois que ça me manque terriblement. C'est comme si on avait été d'abord des amis, ensuite des amants et maintenant... tout est... parti en fumée... plus rien du tout... Tu me fuis. Et Gill a raison : me faire plaquer en public a été une humiliation terrible pour moi. En ce moment, je ne reçois plus rien de toi... ni galipettes, ni amitié.

— Oh, Tony, je suis tellement désolée. Je sais, j'ai fait une connerie... Je... nous n'aurions jamais dû faire ça. Pour moi aussi, c'est compliqué, tu sais.

— Qu'est-ce que tu dirais de repartir de zéro ?

— C'est-à-dire ?

— Être amis, tout simplement. Prendre des cafés après les séances, comme tout le monde ici le fait, sauf mon copain Philip, qui devient de plus en plus aimable. » Il tendit le bras et serra l'épaule de Philip affectueusement. « Tu sais bien, parler ensemble du groupe, des livres que tu me conseilles... tout ça, quoi.

— Ça m'a l'air raisonnable, répondit Pam. Et ce serait une première pour moi : en général, après une liaison, je coupe les ponts de manière très, très claire. »

Bonnie s'en mêla : « Je me demande, Pam, si tu ne gardes pas tes distances avec Tony de peur qu'il interprète une proposition amicale comme une invitation sexuelle.

— Exactement. Il y a de cela, du moins en partie. Tony a un peu tendance à se faire des fixettes.

— Alors, dit Gill, il existe un remède évident : il faut faire le ménage une bonne fois pour toutes. Sois très claire avec lui, parce que l'ambiguïté ne fait qu'empirer les choses. Il y a deux semaines, je t'ai entendu évoquer la possibilité que vous puissiez vous remettre ensemble après la fin de ce groupe. Est-ce sincère, ou bien est-ce simplement une manière foireuse d'arrondir les angles ? Ça ne fait que compliquer les choses. Tu le fais poirotter pour rien.

— Oui, parfaitement ! s'exclama Tony. Cette phrase que tu as prononcée sur une éventuelle reprise de notre liaison plus tard m'a beaucoup touché. Du coup, j'essaye de tout faire pour ne pas me fermer cette porte.

— Et ce faisant, dit Julius, vous perdez une occasion de travailler sur vous-même, alors que le groupe et moi sommes toujours disponibles pour vous.

— Tu sais, Tony, affirma Rebecca, la baise n'est pas forcément la chose la plus importante au monde, pas la seule en tout cas.

— Je sais, je sais, c'est pourquoi je vous parle de tout ça aujourd'hui. Mais laissez-moi respirer un peu. »

Après quelques secondes de silence, Julius reprit la parole : « C'est compris, Tony ? Continuez de travailler là-dessus. »

Tony fit face à Pam. « Faisons ce que Gill nous a conseillé de faire : faisons le ménage une bonne fois pour toutes, comme des adultes. Que veux-tu ?

— Ce que je veux, c'est qu'on en revienne au point de départ. Je veux que tu me pardonnes de t'avoir blessé en jetant cette confession sur le tapis. Tu es un homme charmant, Tony, et je t'aime énormément. L'autre jour, j'ai entendu mes étudiants du premier cycle utiliser un nouveau terme : "amis amants". C'est peut-être ce que nous avons été pendant quelque temps... C'était très agréable mais c'est quand même une mauvaise idée, maintenant ou plus tard. Le groupe

passé en premier. Concentrons-nous sur notre travail ici.

— Ça marche pour moi, d'accord.

— Donc, Tony, dit Julius, vous êtes délivré maintenant, libre d'exprimer tout ce que vous avez récemment gardé pour vous, sur vous-même, sur Pam ou sur le groupe.

Les dernières séances virent Tony, libéré de ses chaînes, reprendre le rôle actif qu'il y avait joué auparavant. Il insista auprès de Pam pour qu'elle gère au mieux ses sentiments à l'égard de Philip. Mais l'avancée qui aurait pu suivre l'éloge de Philip quant à ses qualités pédagogiques étant restée lettre morte, il lui demanda de travailler plus avant sur les raisons de sa rancune tenace contre Philip, alors qu'elle était parfaitement capable de pardonner aux autres membres du groupe.

« J'ai déjà expliqué, répondit-elle, qu'il m'est beaucoup plus facile de pardonner aux autres, comme Rebecca, Stuart ou Gill, parce que je n'ai pas souffert personnellement de leurs actes. Ce qu'ils ont pu faire n'a, en rien, changé ma vie. Mais il y a encore autre chose, je crois. Je peux pardonner aux autres parce qu'ils ont exprimé des remords et, surtout, parce qu'ils ont changé.

« Il se trouve que moi aussi, j'ai changé. Désormais, je crois qu'il est possible de pardonner à une personne, mais pas ses actes. J'imagine que je pourrais pardonner à un Philip transformé. Mais le fait est qu'il n'a pas changé. Tu me demandes pourquoi j'ai pu pardonner à Julius... Eh bien, regarde-le deux secondes : il ne cesse pas de donner. Et, comme personne ici n'a manqué de le remarquer, il nous a offert un dernier cadeau : nous apprendre à mourir. J'ai connu l'ancien Philip et je puis vous assurer que c'est exactement le même homme qui est assis devant vous en ce moment. Il est même devenu encore plus froid et encore plus arrogant. »

Après un temps d'arrêt, elle ajouta : « Et une excuse venant de lui ne ferait pas de mal.

— Philip, pas changé ? demanda Tony. Je crois que tu vois ce que tu as envie de voir. Toutes ces femmes après lesquelles il cavalcait... ça, ça a changé. » Tony se tourna alors vers Philip. « Tu ne l'as pas vraiment dit noir sur blanc mais ce n'est plus la même chose, n'est-ce pas ? »

Philip acquiesça. « Ma vie a beaucoup changé : cela fait douze ans que je n'ai pas été avec une femme.

— Si ce n'est pas un changement, alors qu'est-ce que c'est ? demanda Tony à Pam.

— Une révolution ? » dit Gill.

Avant que Pam pût répondre, Philip s'exclama : « Une révolution ? Non, ce n'est pas le bon terme. L'idée de "révolution" n'a joué aucun

rôle. Je m'explique : je n'ai pas changé ma vie ou, comme j'ai pu l'entendre ici, mon addiction sexuelle, grâce à une quelconque résolution morale. J'ai changé parce que ma vie était un supplice, un supplice que je ne pouvais plus supporter.

— Comment avez-vous franchi cette dernière étape ? Y a-t-il eu une goutte qui a fait déborder le vase ? » s'enquit Julius.

Philip hésitait, se demandant s'il devait répondre à cette question. Finalement, il respira un grand coup et se mit à parler mécaniquement, comme s'il avait été remonté par une clé : « Un soir, je rentrais chez moi après une longue partie de jambes en l'air avec une femme exceptionnellement belle. Je me suis soudain dit que, désormais, j'avais tout ce que je voulais, comme jamais dans ma vie. J'étais arrivé à saturation. Ma voiture était envahie d'effluves sexuels. Ils suintaient de partout : de l'air, de mes mains, de mes cheveux, de mes habits, de mon haleine. C'était comme si je m'étais plongé dans un bain de musc féminin. Et puis j'ai soudain vu le désir poindre à l'horizon de mon esprit, le désir qui reprenait ses forces, prêt à repointer le bout de son nez. Ce fut le moment. Tout à coup, ma vie me rendait malade. Je me suis mis à vomir. Et c'est là », Philip s'adressa à Julius, « que votre phrase sur mon épitaphe m'est revenue en tête. Je venais de me rendre compte que Schopenhauer avait raison : la vie est un perpétuel tourment, le désir est inextinguible. La roue du tourment tournerait sans cesse. Il me fallait donc trouver un moyen d'en sortir et c'est alors que j'ai choisi, en toute conscience, de calquer ma vie sur la sienne.

— Et cela vous a réussi pendant toutes ces années ?

— Oui, jusqu'à maintenant, jusqu'à ce groupe.

— Mais tu vas beaucoup mieux aujourd'hui, Philip, dit Bonnie. Tu es beaucoup plus en contact avec les autres, beaucoup plus abordable. À vrai dire, vu la manière dont tu te comportais quand tu es arrivé ici... Je veux dire, jamais je n'aurais songé – personne ici, d'ailleurs – à te consulter comme conseiller.

— Malheureusement, ici, être “en contact” signifie partager les malheurs de chacun. Cela ne fait qu'ajouter à mon propre désarroi. Dis-moi franchement : en quoi ce “contact” peut-il bien m'aider ? Quand j'étais *dans* la vie, j'étais en loques. Pendant ces douze dernières années, je n'ai fait que visiter la vie, observer le spectacle ambulante et...», Philip tendit tous ses doigts, levant et baissant les mains pour accentuer son propos, « j'ai vécu dans la sérénité. Maintenant que ce groupe m'a contraint à me remettre de nouveau “dans la vie”, l'angoisse me reprend. Je vous ai parlé de l'agitation qui m'a saisi après l'une de nos dernières séances... Eh bien, je n'ai toujours pas retrouvé mon ancienne sérénité.

— À mon avis, Philip, ton raisonnement pêche sur un point, dit

Stuart, en l'occurrence cette idée que tu étais "dans la vie". »

Bonnie s'invita dans la discussion. « J'allais dire la même chose. Je ne crois pas que tu aies jamais été dans la vie, en tout cas pas vraiment. Tu n'as jamais évoqué une véritable relation amoureuse, jamais d'amis non plus. Quant aux femmes, tu dis toi-même que tu étais un prédateur.

— C'est vrai, Philip ? demanda Gill. Tu n'as jamais eu de véritables relations ? »

Philip secoua la tête. « Tous les êtres à qui j'ai eu affaire m'ont fait souffrir.

— Tes parents ? demanda Stuart.

— Mon père était un homme distant et, je crois, un dépressif chronique. Il s'est donné la mort quand j'avais treize ans. Ma mère est morte il y a quelques années de cela, mais je ne la voyais plus depuis vingt ans. Je ne suis même pas allé à son enterrement.

— Des frères ? Des sœurs ? demanda Tony.

Philip secoua encore la tête : « Fils unique.

— Tu sais ce qui me vient à l'esprit ? s'exclama Tony. Quand j'étais gosse, je refusais de manger la plupart des plats que ma mère me faisait. Je disais toujours : "je n'aime pas ça", ce à quoi elle répondait systématiquement par : "Comment peux-tu savoir que tu n'aimes pas ça puisque tu n'y as jamais goûté ?" Ta façon de voir la vie me rappelle un peu cela.

« Certes, beaucoup de choses peuvent être connues grâce à la raison pure. Toute la géométrie, par exemple. Mais on peut aussi être exposé partiellement à une expérience douloureuse et extrapoler tout le reste à partir de cela. Et on peut chercher, lire, observer les autres.

« Mais ne disais-tu pas toi-même que ton grand copain, Schopenhauer, estimait essentiel d'écouter son propre corps, de se fonder sur... comment disais-tu... son expérience instantanée ?

— L'expérience immédiate.

— Oui, l'expérience immédiate. Tu n'as donc pas l'impression de prendre une décision cruciale sur la base d'informations de deuxième main, de deuxième catégorie même : j'entends par là, des informations qui ne sont pas fournies par ta propre expérience immédiate ?

— C'est bien amené, Tony, mais j'ai eu ma dose d'expérience directe après la fameuse séance des "confessions".

— Encore une fois, vous en revenez à cette séance, Philip. Comme si elle avait constitué un tournant, dit Julius. Peut-être est-il temps que vous nous expliquiez ce qui s'est passé ce jour-là. »

Comme à son habitude, Philip s'arrêta et respira profondément. Il commença à raconter méthodiquement ce qu'il avait vécu après la fin de cette séance. Alors qu'il décrivait son état d'agitation et son incapacité à mettre en branle ses techniques de relaxation mentale, il

devenait manifestement de plus en plus agité. Puis, alors qu'il racontait de quelle manière son épave mentale, au lieu de dériver au loin, se fixa dans son esprit, des gouttes de sueur commencèrent à perler sur son front. Pour terminer, lorsqu'il parla de la réémergence de son moi brutal et rapace, des taches de transpiration apparurent sous les bras de sa chemise rouge pâle et des filets de sueur coulèrent sur son nez, son menton et le long de son cou. L'assistance était très calme. Tout le monde était pétrifié par ce débordement de paroles et d'humidité.

Philip s'arrêta un instant, reprit un grand bol d'air et poursuivit : « Mes pensées perdaient leur cohérence, les images déboulaient pêle-mêle dans mon cerveau comme autant de souvenirs que j'avais longtemps enfouis. Je me suis rappelé certains éléments de mes deux expériences sexuelles avec Pam. Et j'ai vu son visage, non pas son visage actuel mais celui qui était le sien il y a quinze ans, et cela avec une précision surnaturelle. Il était radieux, je voulais le tenir entre mes mains et... » Philip était disposé à ne rien dissimuler, ni sa jalousie primaire, ni son désir, digne d'un homme des cavernes, de posséder Pam, ni même l'image de Tony avec ses avant-bras de Popeye. Mais il était maintenant submergé par une diaphorèse massive qui le trempa jusqu'aux os. Il se leva et quitta la pièce en disant : « Je suis en nage... Je dois partir. »

Tony bondit pour le rattraper. Trois ou quatre minutes après, les deux hommes revinrent : Philip portait maintenant le sweat-shirt des San Francisco Giants de Tony et ce dernier n'était plus vêtu que de son tee-shirt noir.

Sans regarder personne, Philip se contenta de s'effondrer sur son siège, manifestement épuisé.

« Je le ramène sain et sauf ! dit Tony.

— Si je n'étais pas mariée, dit Rebecca, j'aurais pu tomber amoureuse de vous deux, les amis, après ce que vous venez de faire.

— Je suis disponible, dit Tony.

— Sans commentaire, enchaîna Philip. Je m'arrête là pour aujourd'hui. Je suis lessivé.

— Lessivé ? C'est la première fois que tu fais une blague, Philip. C'est génial », dit Rebecca.

Plus d'un qui ne peut briser ses propres chaînes a su pourtant en libérer son ami.

Nietzsche

LA GLOIRE, ENFIN

Rares sont les choses qu'Arthur Schopenhauer méprisait plus que la soif de gloire. Et pourtant, Dieu sait comme il l'a cherchée !

La gloire joue un rôle important dans son dernier texte, *Parerga et Paralipomena*, une compilation en deux volumes d'observations occasionnelles, d'essais et d'aphorismes, achevée en 1851, soit neuf ans avant sa mort. Profondément soulagé, ayant le sentiment du devoir accompli, il acheva le livre et dit : « Je vais nettoyer ma plume et dire : "Tout le reste n'est que silence." »

Mais se faire publier s'avéra être une autre paire de manches : aucun de ses précédents éditeurs ne voulut en entendre parler, car ils avaient perdu trop d'argent avec ses autres textes, que personne n'avait lus. Même sa grande œuvre, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, ne s'était vendue qu'à quelques exemplaires et n'avait fait l'objet que d'une seule et pauvre critique. Finalement, en 1853, l'un de ses fidèles « évangélistes » convainquit un libraire berlinois d'imprimer sept cent cinquante copies du texte. Schopenhauer en recevrait dix exemplaires gratuits mais ne toucherait aucune royauté.

Le premier tome des *Parerga et Paralipomena* contient une impressionnante trilogie d'essais sur les moyens d'acquérir et de conserver la confiance en soi. Le premier de ces essais, « De ce que l'on est », montre comment une pensée créatrice engendre un sentiment de richesse intérieure. Une telle voie mène à l'amour-propre et nous permet de surmonter la vacuité et l'ennui fondamentaux de la vie, qui nous poussent sans cesse vers les conquêtes sexuelles, les voyages et les jeux de hasard.

Le deuxième essai, « De ce que l'on a », porte sur l'une des plus grandes techniques employées pour compenser notre pauvreté intérieure : l'interminable accumulation de biens, qui finit par nous rendre possédés par nos propres possessions.

Mais c'est le troisième essai, « De ce que l'on représente », qui exprime le mieux sa vision de la gloire. Le bien le plus précieux d'un

homme est son amour-propre, ou son mérite intérieur, tandis que la gloire n'est qu'accessoire, le pâle reflet du mérite. « Ce qu'il y a de précieux, ce n'est donc pas la gloire, mais c'est de la mériter [...] le suprême bonheur non plus n'est pas de voir son nom aller à la postérité, mais de produire des pensées qui méritent d'être recueillies et méditées dans tous les siècles. » L'estime de soi fondée sur le mérite intérieur engendre l'autonomie individuelle, laquelle ne peut pas nous être arrachée car elle est sous notre contrôle, tandis que la gloire, elle, n'est jamais sous notre contrôle.

Schopenhauer savait bien qu'éradiquer la soif de gloire n'était pas chose facile. Il comparait cela à « arracher de nos chairs [une] épine qui les déchire » et partageait l'opinion de Tacite, pour qui « la soif de la gloire est la dernière chose à laquelle les hommes sages doivent s'intéresser. » Lui-même ne fut jamais capable de s'en désintéresser vraiment. Ses écrits regorgent d'amertume quant à son absence de succès. Il épluchait régulièrement les journaux et les revues pour y trouver une mention, n'importe laquelle, de lui ou de son œuvre. Dès qu'il partait en voyage, il confiait l'exercice de cette revue de presse aux bons soins de Julius Frauenstädt, son plus fidèle « évangéliste. » Bien qu'il n'eût jamais cessé de pester contre ce dédain dont il était la victime, il finit par se résigner à ne jamais connaître la gloire de son vivant. Dans des introductions ultérieures à ses ouvrages, il s'adressa directement et explicitement aux futures générations qui le découvriraient.

Puis le miracle impensable eut lieu. Ce sont justement les *Parerga et Paralipomena*, ce livre où Arthur décrivait la vanité qu'il y avait à poursuivre la gloire, qui le rendirent célèbre. Dans cet ultime ouvrage, il mettait un peu d'eau dans le vin de son pessimisme, étanchait le flot de ses jérémiades et donnait de sages instructions sur la façon de mener sa vie. Bien que n'ayant jamais renoncé à croire que la vie n'est qu'une « moisissure » et « un épisode inutile et perturbateur dans le bienheureux sommeil du néant », il emprunta dans *Parerga et Paralipomena* un chemin plus pragmatique. Nous n'avons d'autre choix, dit-il, que d'être condamnés à vivre : par conséquent, nous devons tenter de vivre en souffrant le moins possible. (Schopenhauer avait toujours vu le bonheur comme un état négatif, une absence de souffrance, et il aimait beaucoup la maxime d'Aristote : « Ce n'est pas l'agrément que poursuit l'homme sensé, mais l'absence de chagrin. »)

Ainsi les *Parerga et Paralipomena* nous enseignent-ils à penser en toute indépendance, à endiguer le scepticisme et la rationalité, à fuir les émoullents surnaturels et confortables, à bien réfléchir sur nous-mêmes, à ne pas viser trop haut et à éviter de nous attacher à ce qui est susceptible de disparaître. Même si « chacun doit jouer son rôle dans ce grand spectacle de marionnettes qu'est la vie et bien sentir les

ficelles qui nous font bouger », on trouvera le réconfort en s'en tenant à cette perspective grandiose du philosophe selon laquelle, du point de vue de l'éternité, rien ne compte vraiment – tout passe.

Parerga et Paralipomena introduit un nouveau ton. Tout en mettant encore l'accent sur cette tragique et lamentable souffrance qu'est l'existence, l'ouvrage y ajoute la notion de lien : à travers la banalité de notre souffrance, nous sommes inexorablement reliés les uns aux autres. Dans un passage remarquable, le grand misanthrope nous donne une vision plus aimable, plus indulgente, de ses congénères bipèdes :

« Plutôt que par « Sir » ou « Monsieur », un homme devrait s'adresser à un autre par : *mon compagnon de souffrance*. Aussi étrange que ce terme puisse paraître, il s'accorde avec la réalité, il place notre interlocuteur sous la meilleure lumière et il nous rappelle à ces choses essentielles que sont la tolérance, la patience, l'indulgence et l'amour du prochain – autant de choses dont tout le monde a besoin et que, par conséquent, chacun de nous doit aux autres. »

Quelques phrases plus loin, il ajoute une remarque qui pourrait très bien constituer le paragraphe d'ouverture d'un manuel contemporain de psychothérapie :

« Nous devrions traiter avec clémence toutes les folies, toutes les faiblesses et tous les vices des hommes, en gardant bien à l'esprit que ce ne sont là que nos propres folies, nos propres faiblesses et nos propres vices. Car ce sont simplement les faiblesses de l'humanité, à laquelle nous appartenons également ; aussi les avons-nous toutes au plus profond de nous-mêmes. Nous ne devrions pas nous indigner que d'autres possèdent ces vices, simplement parce que ceux-ci n'apparaissent pas en nous à ce moment précis. »

Les *Parerga et Paralipomena* ont connu un grand succès, véritable mine d'or pour de nombreux florilèges ou compilations publiés séparément, sous des titres plus accrocheurs (*Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, *L'Art d'avoir toujours raison*, *Insultes*, etc.). Très vite, les paroles de Schopenhauer se retrouvèrent dans la bouche de toutes les personnes cultivées d'Allemagne. Même au Danemark voisin, Kierkegaard nota dans son journal, en 1854, que « tous les cancans littéraires, les journalistes et les écrivains commencent à s'occuper de S ».

Finalement, les éloges apparurent dans la presse. La Grande-Bretagne, quasi-terre natale d'Arthur, fut la première à le célébrer. La prestigieuse *Westminster Review* publia en effet une étude étonnante sur ses œuvres intégrales, intitulée « L'Iconoclasme dans la philosophie allemande. » Peu après, cette étude fut traduite et connut un vaste succès en Allemagne. Des articles similaires fleurirent bientôt en

France et en Italie, et la vie de Schopenhauer changea du tout au tout.

Des visiteurs curieux se ruaient désormais vers le *Englische Hof* pour y apercevoir le philosophe en train de déjeuner. Richard Wagner lui envoya le livret original et dédié du *Ring*. Des universités commencèrent à enseigner sa pensée, on lui proposa d'être membre de plusieurs sociétés académiques, des lettres d'admirateurs atterrirent dans sa boîte aux lettres, ses premiers textes furent réédités, les gens de la ville le saluèrent dans la rue et les boutiques d'animaux connurent une demande croissante de caniches similaires à celui qu'il possédait.

Le bonheur et l'euphorie de Schopenhauer étaient plus que manifestes. Il écrivit : « Aussi infailliblement que le chat se met à ronronner quand on lui caresse le dos, aussi sûrement on voit une douce extase se peindre sur la figure de l'homme qu'on loue » ; il exprima aussi le souhait suivant : « que le soleil matinal de ma gloire dorera de ses premiers rayons le soir de ma vie et en dissipera les ténèbres. » Lorsque la célèbre sculptrice Elisabeth Ney séjourna pendant quatre semaines à Francfort pour faire son buste, Arthur était aux anges : « Elle travaille toute la journée chez moi. Quand je reviens du déjeuner, nous prenons ensemble le café, nous sommes installés sur le canapé, et je me crois alors marié. »

Jamais, depuis les plus belles années de sa vie – ces deux années qu'il avait passées au Havre, enfant, chez les Blésimaire –, Arthur n'avait parlé de la vie domestique avec autant de tendresse et de joie.

On ne trouverait peut-être pas un homme, parvenu à la fin de sa vie, à la fois réfléchi et sincère, pour souhaiter de la recommencer, et pour ne pas préférer de beaucoup un absolu néant.

Pour leur avant-dernière réunion, les membres du groupe entrèrent dans la pièce animés par des sentiments divers : certains voyaient avec tristesse la fin s'approcher, d'autres pensaient au travail personnel qu'ils laissaient en friche, d'autres encore scrutaient le visage de Julius comme pour mieux l'imprimer dans leurs cerveaux. Mais tous étaient très curieux de voir comment Pam allait répondre aux révélations faites par Philip lors de la séance précédente.

Mais elle ne leur donna pas ce qu'ils voulaient. Bien au contraire, elle sortit de son sac à main une feuille de papier qu'elle déplia lentement avant d'en commencer la lecture :

« Le charpentier ne vient pas vous dire : "Écoutez-moi disserter sur l'art des charpentes", mais il fait son contrat pour une maison, la construit [...] Agis de même, toi aussi. Mange comme un homme, bois comme un homme [...] marie-toi, aie des enfants, exerce tes droits et tes devoirs de citoyen, sache endurer les injures, supporte [les autres]. »

Puis, se tournant vers Philip : « Devine qui a écrit ça ? »

Philip haussa les épaules.

« Ton ami Épictète. C'est pour ça que j'en parle aujourd'hui. Je sais que tu le vénères. Tu as même apporté une des ses fables à Julius. Pourquoi est-ce que je le cite ? Je ne fais que répondre au point que Tony et Stuart ont soulevé la semaine dernière : le fait que tu n'aies jamais été "dans la vie". Je pense que tu sélectionnes avec soin divers passages des philosophes pour appuyer ton raisonnement et...»

Gill l'interrompt : « Pam, c'est aujourd'hui notre avant-dernière séance. Alors si c'est pour entendre encore une de tes tirades contre Philip, franchement, je n'ai pas que ça à faire. Fais donc ce que tu me demandes toujours de faire : exprime franchement tes sentiments. Tu as dû réagir fortement à ce que t'a dit Philip la semaine dernière.

— Non, non, comprends-moi bien, répondit Pam immédiatement. Il ne s'agit pas d'une "tirade contre Philip". Mes motivations sont tout autres. Il se trouve que les choses commencent à se tasser et je

voudrais juste dire quelque chose qui puisse lui être utile. Je crois qu'il a élaboré sa fuite de la vie à partir d'éléments philosophiques soigneusement sélectionnés. Il va chercher Épictète quand il en a besoin mais le néglige quand il n'en a pas besoin.

— C'est très bien vu, Pam, dit Rebecca. Tu mets le doigt sur quelque chose d'important. Tu sais, j'ai acheté chez un bouquiniste un exemplaire de poche de *La Sagesse de Schopenhauer*, et je le feuillette depuis deux jours. C'est toujours la même chose : il y a des choses fabuleuses, et d'autres scandaleuses. J'ai lu hier un passage qui m'a laissée pantoise. Il dit en effet que si nous allions dans n'importe quel cimetière, que nous toquions sur les tombes et que nous demandions aux esprits qui habitent là s'ils aimeraient revivre, tous refuseraient catégoriquement. » Elle se tourna vers Philip : « Tu crois cela ? » Sans même attendre sa réponse, Rebecca poursuivit : « Eh bien, pas moi. Il ne parle pas pour moi. Mais j'aimerais en avoir le cœur net. Je m'adresse à vous tous : est-ce que vous voulez bien donner votre avis sur la question ?

— Moi, je choiserais de revivre. La vie est une chienne... mais quel pied, quand même ! » dit Tony, qui fut acclamé par un chœur de « Moi aussi ! » Julius expliqua : « Une seule chose me fait hésiter : l'idée d'avoir à supporter de nouveau la mort de ma femme. Malgré cela, je dirais quand même "oui" J'adore être en vie. » Seul Philip demeura silencieux.

« Désolé, finit-il par dire, mais je suis d'accord avec Schopenhauer. La vie est une souffrance du début jusqu'à la fin. Tout aurait été pour le mieux si la vie, toute la vie, n'avait jamais existé.

— Mieux pour qui ? demanda Pam. Pour Schopenhauer, tu veux dire. Apparemment pas pour les gens qui se trouvent dans cette pièce.

— Schopenhauer est loin d'être le seul de cet avis. Pense aux millions de bouddhistes et rappelle-toi que la première des quatre nobles vérités de Bouddha est : la vie est souffrance.

— C'est une réponse sérieuse, Philip ? Qu'est-ce qui te prend ? Quand j'étais ton étudiante, tu parlais brillamment des modes d'argumentation philosophique. Mais quel genre d'argument est-ce là ? La vérité officielle ? La vérité par argument d'autorité ? Cela, c'est précisément la méthode religieuse. Or tu adhères entièrement à l'athéisme de Schopenhauer. T'es-tu jamais dit que Schopenhauer était un dépressif chronique et que Bouddha vivait dans un monde où, la souffrance humaine – la maladie, la faim – étant omniprésente, la vie était en effet pour la plupart des gens une douleur sans fin ? T'es-tu jamais dit...

— Quel genre d'argument est-ce là ? rétorqua Philip. N'importe quel étudiant de deuxième année sachant à peu près lire et écrire connaît la différence entre genèse et validité.

— Attendez, attendez ! s'exclama Julius, arrêtons-nous quelques instants et faisons le point. » Il regarda le groupe. « Quelles sont vos réactions par rapport à ce qui vient de se passer ?

— Du beau travail, dit Tony. Ils se sont envoyé des bons coups de poing... mais avec des gants rembourrés.

— Exactement, ça vaut mieux que les regards méchants et les coups de poignard dans le dos, dit Gill.

— Oui, je préfère nettement, confirma Bonnie. Il y a eu des étincelles, mais des étincelles inoffensives.

— Pareil pour moi, jusqu'aux deux dernières minutes, dit Stuart.

— Stuart, dit Julius, lors de votre toute première séance, vous nous disiez que votre femme vous accusait de toujours parler en langage codé.

— C'est vrai, tu es avare de tes paroles, aujourd'hui. Quelques mots de plus ne vont pas te ruiner, tu sais, renchérit Bonnie.

— Vous avez raison. Peut-être que je régresse parce que... disons... parce que c'est notre avant-dernière séance. Je n'en suis pas sûr... Je ne me sens pas triste mais, comme toujours, il faut que je décrypte mes sentiments. En tout cas, Julius, s'il y a une chose dont je suis certain, c'est que j'adore la façon dont vous prenez soin de moi, dont vous me sollicitez et dont vous vous occupez de mon cas. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— C'est très bien, et je continuerai de le faire. Vous disiez que vous aviez apprécié le dialogue entre Pam et Philip "jusqu'aux deux dernières minutes". C'est-à-dire ?

— Au début, les choses avaient l'air sympathiques, comme une bonne vieille engueulade familiale. Mais la dernière phrase de Philip... J'ai trouvé qu'il y avait quelque chose de méchant là-dedans. Je fais référence à cette allusion aux étudiants de deuxième année : c'était un peu agressif... Si tu m'avais dit la même chose, Philip, je me serais senti insulté. Et menacé. Je ne suis même pas certain de savoir ce que signifie un argument philosophique.

— Je suis d'accord avec Stuart, dit Rebecca. Dis-moi, Philip, quelle était ton intention ? Voulais-tu dénigrer Pam ?

— La dénigrer ? Non, pas du tout, pas le moins du monde. Je me suis senti... euh... soulevé... ou soulagé – je ne suis pas bien certain du terme – quand elle a dit que les choses s'étaient un peu tassées. Voyons voir, quoi encore ? Je sais bien qu'elle a cité ce passage d'Épictète pour me piéger et me confondre, entre autres raisons. C'est évident. Mais je garde à l'esprit ce que Julius m'a dit lorsque je lui ai apporté la fable du navire, à savoir qu'il avait été touché par l'intention derrière le geste.

— Alors, dit Tony, permets-moi de faire mon Julius. Voilà ce que je comprends : tu avais une chose à l'esprit, mais tes mots ont dit

totallement autre chose. »

Philip sembla ne pas comprendre.

« Je vais le dire autrement. Tu as affirmé ne pas vouloir dénigrer Pam. Et pourtant, c'est exactement ce que tu as fait, n'est-ce pas ? »

Philip acquiesça à contre-cœur.

« Du coup », poursuivit Tony, tel un avocat triomphant au cours d'un interrogatoire croisé, « tu dois mettre tes intentions et ton comportement au diapason. Tu dois les rendre cohérents... c'est le bon terme ? » Il regarda Julius, qui confirma d'un signe de tête. « Et c'est exactement pour cela que tu devrais suivre une thérapie. La cohérence est le maître mot de la psychothérapie.

— Bien vu, dit Philip. Je n'ai pas de contre-argument sous la main. Tu as raison : c'est pour cela que j'ai besoin de suivre une psychothérapie.

— Quoi ? » Tony n'en croyait pas ses oreilles. Il jeta un coup d'œil vers Julius, lequel lui répondit par un signe qui signifiait : « Bravo, mon garçon.

— Retenez-moi, sinon je vais m'évanouir », dit Rebecca en se laissant tomber lourdement sur son siège.

« Moi aussi », répondirent en chœur Bonnie et Gill ; ils s'enfoncèrent également dans leurs fauteuils.

Philip observa la moitié des membres feindre l'évanouissement et, pour la première fois depuis son entrée dans le groupe, se fendit d'un large sourire.

Il mit fin à cet intermède ludique en revenant sur son approche personnelle du conseil. « Les propos de Rebecca sur Schopenhauer et son anecdote du cimetière sous-entendent que mon approche, ou n'importe quelle approche fondée sur ce point de vue, n'est pas valide. Au cas où tu l'aurais oublié, je me suis battu pendant des années contre un sérieux problème que Julius n'est pas parvenu à résoudre, et c'est seulement en réglant mon pas sur celui de Schopenhauer que j'ai pu me soigner. »

Julius vola immédiatement au secours de Philip. « Je ne nie pas que vous ayez fait du bon travail. La plupart des psychothérapeutes vous diront qu'il est impossible de se défaire d'une sévère addiction sexuelle tout seul. Les traitements actuels passent par un travail à long terme – sur plusieurs années, s'entend – dans le cadre d'un programme de guérison bien structuré, fait de séances thérapeutiques plusieurs fois par semaine, en tête-à-tête ou en groupe, et des fameux processus en douze étapes. Mais de tels programmes n'existaient pas à l'époque et, franchement, je ne suis pas persuadé que vous auriez accepté.

« Je veux donc dire publiquement que vous avez accompli un remarquable exploit. Les techniques grâce auxquelles vous avez maîtrisé vos pulsions ont fonctionné, mieux que tout ce que j'ai pu

vous proposer... quand bien même j'ai fait tout mon possible.

— J'ai toujours vu les choses ainsi, répondit Philip.

— Cela étant dit, j'ai une question à vous poser : y a-t-il un risque pour que vos méthodes soient surannées ?

— Sur... quoi ? demanda Tony.

— Surannées », murmura Philip, qui était juste à côté de Tony. « Du latin *super*, "au-delà" et *annus*, "l'année". En d'autres termes, "démodées", "obsolètes". »

Tony le remercia.

« L'autre jour, reprit Julius, alors que je me demandais comment vous dire tout cela, une image m'a traversé l'esprit. Imaginez une ville médiévale qui décide de construire une grande muraille pour se protéger des fortes crues de la rivière qui se trouve juste à côté. Des siècles plus tard, alors même que la rivière est asséchée depuis bien longtemps, la ville continue d'investir des sommes considérables dans l'entretien de cette muraille.

— Vous voulez dire, intervint Tony, utiliser la même solution alors que le problème a disparu – comme porter un pansement alors que la blessure est soignée depuis longtemps.

— Exactement. Peut-être la métaphore du pansement est-elle encore meilleure et plus appropriée, en ce qui nous concerne.

— Je ne suis pas d'accord », affirma Philip en regardant à la fois Tony et Julius, « sur le fait que ma blessure soit guérie, ou que cet endiguement ne soit plus nécessaire. J'en veux pour preuve le malaise extrême qui est le mien au sein de ce groupe.

— Ce n'est pas un bon étalon, répondit Julius. Vous avez rarement connu ce que c'est que d'être intime, d'exprimer ses sentiments directement, de recevoir quelque chose en retour et de vous livrer. Tout cela est nouveau pour vous... Pendant des années vous avez vécu comme un reclus, et du jour au lendemain, je vous jette au milieu de ce groupe qui dégage une énergie très forte. Mais ce à quoi je fais vraiment référence, le grand problème, c'est cette pulsion sexuelle. Peut-être a-t-elle disparu. Vous avez grandi, vous avez connu beaucoup de choses et vous êtes peut-être entré sur les terres de la sérénité testiculaire. C'est un bel endroit, avec du soleil toute l'année... et cela fait un bail que je m'y suis moi-même installé confortablement.

— Je dirais que Schopenhauer t'a guéri, ajouta Tony, mais que tu as maintenant besoin de te sortir de la méthode Schopenhauer. »

Philip ouvrit la bouche pour répondre, mais il la referma aussitôt pour mieux réfléchir à la phrase de Tony.

« Autre chose, reprit Julius. Lorsque vous pensez au stress qui est le vôtre au sein du groupe, n'oubliez pas que la rencontre fortuite avec une de vos anciennes conquêtes vous a imposé une souffrance et une

culpabilité morales particulièrement fortes.

— Philip n'a jamais parlé de culpabilité », précisa Pam.

La réponse fusa : « Si j'avais su à l'époque ce que je sais aujourd'hui sur les années de souffrance que tu as endurées, je n'aurais jamais fait ce que j'ai fait. Comme je te l'ai déjà dit, tu as eu le malheur de croiser ma route. La personne que j'étais alors ne réfléchissait pas aux conséquences de ses actes. Pilote automatique... cette personne fonctionnait en pilote automatique. »

Pam hocha la tête et son regard croisa celui de Philip, qui le soutint quelques instants avant de revenir vers Julius. « Je comprends bien ce que vous me dites sur l'intensité de la tension entre les différents membres du groupe. Mais j'insiste : ce n'est qu'une partie du problème. Et c'est là que nos principes fondamentaux divergent. Je conviens que les rapports avec les autres êtres soient une source de tension, peut-être de satisfaction, également. Je vous le concède, bien que je n'en aie jamais fait l'expérience moi-même. Néanmoins, je reste convaincu que le seul fait d'exister est une tragédie et une souffrance. Permettez-moi de citer Schopenhauer... J'en aurai pour deux petites minutes. »

Sans attendre la réponse, Philip, les yeux au plafond, commença à réciter :

« En premier lieu, un homme n'est jamais heureux : il passe son temps à courir après quelque chose dont il croit qu'il le rendra heureux ; il atteint rarement son but et, quand bien même il y parviendrait, c'est pour être déçu : il finit presque toujours comme une épave et revient au port sans mât ni gréement. Qu'il ait été heureux ou malheureux ne change rien à l'affaire, car sa vie n'aura été rien d'autre qu'un instant présent, toujours éphémère ; désormais, elle est terminée. »

Après un long silence, Rebecca commenta : « Ça me donne la chair de poule.

— Je vois ce que tu veux dire, dit Bonnie.

— Je vais encore passer pour une prof d'anglais revêche », dit Pam en s'adressant au groupe tout entier, « mais je vous en supplie, ne vous laissez pas abuser par cette rhétorique. Cette citation n'ajoute rien de nouveau à ce que nous a raconté Philip, elle ne fait que dire les choses de manière plus convaincante. Schopenhauer était un brillant prosateur, le meilleur d'entre tous les philosophes. À l'exception de Nietzsche, bien sûr... Personne n'a mieux écrit que Nietzsche. »

Julius revint à la charge. « Philip, je veux vous répondre sur nos "principes fondamentaux divergents". Je ne crois pas que nous soyons aussi éloignés que vous le dites. Je partage beaucoup de ce que Schopenhauer et vous-même pensez du tragique de la condition humaine. Là où nous divergeons radicalement, c'est lorsque nous nous

demandons quoi faire pour y remédier. Comment vivre ? Comment faire face à notre condition de mortels ? Comment vivre en sachant que nous ne sommes que de simples formes de vie jetées au beau milieu d'un univers indifférent, sans but déterminé à l'avance ?

« Comme vous le savez, et même si je m'intéresse plus à la philosophie que la plupart des autres psychothérapeutes, je ne suis pas du tout un spécialiste en la matière. Toutefois, je connais d'autres penseurs courageux qui n'ont pas reculé devant le tragique de la vie et qui en sont arrivés à des solutions radicalement différentes de celles proposées par Schopenhauer. Je pense notamment à Camus, à Sartre et à Nietzsche : tous ont prôné l'engagement vital plutôt que la résignation pessimiste de Schopenhauer. Celui que je connais le mieux est Nietzsche. Vous savez, quand j'ai appris pour la première fois quel était mon diagnostic, j'ai été pris d'une véritable panique. J'ai alors ouvert *Ainsi parlait Zarathoustra* et je me suis senti à la fois apaisé et inspiré, en particulier par cette idée profondément vitaliste qu'il nous faut vivre notre vie de telle sorte que nous dirions « oui » si on nous proposait de la revivre éternellement et de la même manière.

— En quoi cela vous a-t-il soulagé ? demanda Philip.

— J'ai regardé en arrière et j'ai eu le sentiment que j'avais bien vécu : pas de regrets provenant de *l'intérieur*, même si, évidemment, j'ai haï les événements *extérieurs* qui m'ont enlevé ma femme. Et cela m'a aidé à décider à quoi je devais consacrer mes derniers jours : je devais continuer de faire exactement les mêmes choses qui m'avaient donné du bonheur et du sens.

— Je n'étais pas au courant de cette histoire avec Nietzsche, dit Pam, mais elle me rapproche encore plus de vous parce que *Zarathoustra*, aussi mélodramatique soit-il, reste l'un de mes livres de chevet. Et je vais vous dire quelle en est la phrase que je préfère. C'est lorsque Zarathoustra dit : « Était-ce donc la vie ? Bien, alors, recommençons ! » J'aime les gens qui croquent la vie, et ceux qui s'y dérobent m'ennuient au plus haut point. Je pense par exemple à Vijay, en Inde. La prochaine fois que je mettrai une petite annonce dans le journal, je placerai côte à côte la phrase de Nietzsche et celle de Schopenhauer sur le cimetière, en demandant aux lecteurs de choisir laquelle ils préfèrent. Au moins, ça permettra d'éliminer les emmerdeurs.

« Mais j'aimerais dire encore autre chose. » Pam se tourna vers Philip. « Il est évident que j'ai beaucoup pensé à toi après notre dernière séance. Je donne actuellement un cours sur la biographie et, en le préparant la semaine dernière, je suis tombée sur un passage étonnant de la biographie de Luther par Erik Erikson. Ça donne à peu près ceci : « Luther éleva sa propre névrose au rang de maladie universelle, puis il tenta de résoudre pour le monde ce qu'il ne pouvait

résoudre pour lui-même.” Je crois que Schopenhauer, comme Luther, est lourdement tombé dans le même piège et que tu l’as suivi dans cette voie.

— Peut-être », répondit Philip sur un ton conciliant, « la névrose est-elle une construction sociale et faut-il une thérapie ou une philosophie différentes pour chaque tempérament : une approche pour ceux qui recherchent la proximité avec autrui, une autre pour ceux qui choisissent la vie de l’esprit. Regarde, par exemple, le nombre de gens qui sont attirés par les retraites bouddhistes.

— Ça me rappelle une chose que je voulais te dire, Philip, dit Bonnie. Je crois que ta vision du bouddhisme passe à côté de l’essentiel. J’ai participé à des retraites bouddhistes où l’attention était tournée vers l’extérieur, vers la bonté et la relation avec autrui, et non vers la solitude. Un bon bouddhiste peut être actif, participer au monde, voire à la vie politique – toujours au service de l’amour du prochain.

— Il apparaît donc de plus en plus clairement, dit Julius, que votre erreur de sélectivité englobe les rapports humains. Pour vous donner un autre exemple : vous avez cité les idées de plusieurs philosophes sur la mort et la solitude, mais jamais vous n’avez évoqué ce que ces mêmes philosophes – je pense aux Grecs – ont dit sur les joies de la *philia*, “l’amitié”. Je me rappelle l’un de mes tuteurs qui me citait un passage d’Épicure disant que l’amitié était le principal ingrédient d’une vie heureuse, et que manger sans un ami proche revenait à mener une vie de lion ou de loup. Enfin, la définition de l’ami, par Aristote, comme étant celui qui tire de vous ce que vous avez de meilleur et de plus sain, se rapproche de ma vision du psychothérapeute idéal. Philip, comment vous sentez-vous aujourd’hui ? Est-ce que nous chargeons trop votre barque ?

— Je serais tenté de me défendre en remarquant qu’aucun des grands philosophes ne s’est jamais marié, sauf Montaigne, mais sa famille l’intéressait tellement peu qu’il ne sut jamais exactement combien il avait d’enfants. Mais étant donné qu’il ne nous reste plus qu’une séance, quel est l’intérêt ? J’ai du mal à vous écouter de manière constructive quand tout mon parcours, tout ce que je compte faire en tant que conseiller, fait l’objet d’attaques incessantes.

— En ce qui me concerne, ce n’est pas vrai. Vous avez beaucoup de choses à apporter, d’ailleurs vous avez déjà apporté beaucoup aux membres ici présents. N’est-ce pas ? » Julius parcourut du regard le groupe.

Les membres ayant très nettement acquiescé, Julius continua. « Mais si vous voulez vraiment être conseiller, vous devez absolument intégrer la société des hommes. Je vous rappelle que beaucoup, je dirais même la plupart, de ceux qui feront appel à vos services

professionnels auront besoin d'être aidés dans leurs rapports avec autrui. Si vous voulez être un bon psychothérapeute, vous devez devenir un expert sur ces questions-là, il n'y a pas d'autre choix. Regardez les gens qui sont ici : ils sont tous venus parce qu'ils avaient des relations conflictuelles avec les autres. Pam est venue parce qu'elle avait des problèmes avec les hommes de sa vie, Rebecca parce que son apparence influençait ses rapports avec les autres, Tony à cause d'une relation mutuellement destructrice avec Lizzy, plus ses bagarres récurrentes avec d'autres types, et ainsi de suite. »

Julius hésita un instant, puis décida d'inclure dans sa liste tous les autres membres. « Gill nous a rejoints à cause d'un conflit matériel, Stuart parce que sa femme menaçait de le quitter, Bonnie parce qu'elle se sentait seule et qu'elle avait des problèmes avec sa fille et son ancien mari. Vous comprenez ce que je veux dire... On ne peut pas faire fi des relations humaines. Et n'oubliez pas que c'est précisément pour cette raison que je vous ai demandé d'intégrer le groupe avant de vous accorder mon tutorat.

— Peut-être suis-je un cas désespéré. Le tableau de mes relations, passées ou présentes, est totalement vide : famille, amis, femmes... rien du tout. Si vous saviez à quel point je chéris ma solitude... vous en seriez choqués.

— Deux ou trois fois, dit Tony, je t'ai demandé si tu voulais manger un morceau avec moi après la séance.

Tu as toujours refusé, mais je me disais que c'était parce que tu avais prévu d'autres choses.

— Cela fait douze ans que je n'ai pas mangé avec quelqu'un. Peut-être un rapide sandwich de temps en temps, mais jamais un vrai repas. Vous avez raison, Julius : Épicure dirait de moi que je vis comme un loup. Il y a quelques semaines, après la fameuse séance où je suis parti exaspéré, je me suis dit que la maison mentale que je m'étais construite n'était pas chauffée. Or, dans ce groupe, le chauffage fonctionne. Cette pièce est chauffée, mais dans l'endroit où j'habite, il fait un froid polaire. Quant à l'amour, voilà bien une chose qui m'est totalement étrangère.

— Mais avec toutes ces femmes, ces centaines de femmes dont tu nous as parlé, dit Tony, il a bien dû y avoir un peu d'amour, non ? Tu l'as forcément ressenti, certaines d'entre elles t'ont forcément aimé.

— C'était il y a longtemps. Si l'une d'entre elles tombait amoureuse de moi, je prenais soin de la fuir aussitôt. Et même si elles tombaient amoureuses, ce n'était pas de moi, de mon vrai moi, mais de mon action, de ma technique.

— Quel est ce vrai moi, alors ? » demanda Julius.

La voix de Philip prit un tour extrêmement sérieux. « Vous vous rappelez quel était mon travail lorsque nous nous sommes rencontrés

pour la première fois ? J'étais un exterminateur... un brillant chimiste qui inventait de nouvelles méthodes pour tuer les insectes, ou les rendre stériles, en utilisant leurs propres hormones. Quelle ironie, n'est-ce pas ? Le tueur avec son pistolet à hormones...

— Donc, le vrai moi ? » insista Julius.

Philip le regarda droit dans les yeux : « Un monstre. Un prédateur. Un solitaire. Un tueur d'insectes. » Ses yeux se mouillèrent. « Rempli d'une colère aveugle. Un intouchable. Tous ceux qui m'ont rencontré ne m'ont jamais aimé. Jamais. Personne ne pourrait m'aimer. »

Soudain, Pam se leva et marcha vers Philip. Elle pria Tony d'échanger sa place avec elle puis, s'asseyant près de Philip, prit sa main dans la sienne et lui dit d'une voix douce : « *Moi*, j'aurais pu t'aimer, Philip. Tu étais l'homme le plus beau, le plus magnifique que j'aie jamais vu. Après ton refus de me revoir, je t'ai appelé et t'ai écrit pendant des semaines. J'aurais pu t'aimer, mais tu as tout foutu...

— Chhhhuuut... » Julius tendit le bras et posa sa main sur l'épaule de Pam pour lui intimiser le silence. « Non, Pam, arrêtez-vous là. Restez-en à la première partie de la phrase. Redites-la.

— J'aurais pu t'aimer.

— *Et tu étais le...*, pressa Julius.

— Et tu étais le plus bel homme que j'aie jamais vu.

— Encore une fois », murmura Julius.

Tenant toujours la main de Philip et voyant ses larmes couler sans retenue, Pam répéta : « J'aurais pu t'aimer, Philip. Tu étais le plus bel homme... »

À ce moment-là Philip, les mains sur son visage, se leva et quitta précipitamment la pièce.

Tony se dirigea immédiatement vers la porte : « À moi de jouer. »

Poussant un grognement alors qu'il se levait aussi, Julius arrêta Tony dans son élan. « Non, Tony, cette fois-ci c'est à mon tour. » Il s'en alla et aperçut Philip au fond du hall d'entrée, face au mur, la tête sur son avant-bras, en train de sangloter. Julius posa son bras sur son épaule et dit : « C'est bien de tout lâcher, mais nous devons maintenant y retourner. »

Sanglotant de plus belle, secoué de convulsions alors qu'il tentait de retrouver son souffle, Philip secoua vigoureusement la tête.

« Vous devez y retourner, mon vieux. C'est pour ça que vous êtes venu ici, pour cet instant précis, et vous n'avez pas le droit de le gâcher. Vous avez bien travaillé, aujourd'hui... exactement comme on doit le faire pour devenir un bon psychothérapeute. Il ne nous reste plus que deux minutes avant la fin de la séance. Revenez avec moi et asseyez-vous avec les autres dans la pièce. Je veillerai sur vous. »

Philip tendit les bras et, pendant un très bref instant, posa sa main sur celle de Julius avant de se redresser et d'accompagner Julius vers

la salle de réunion. Comme Philip se rasseyait, Pam lui toucha le bras pour le réconforter et Gill, assis de l'autre côté, lui serra l'épaule.

« Comment allez-vous, Julius ? demanda Bonnie. Vous avez l'air fatigué.

— Dans ma tête, je me sens merveilleusement bien. Je suis tellement soufflé et ébahi par le travail que ce groupe a fourni... je suis vraiment très content d'y avoir participé. Physiquement, je dois reconnaître que je souffre, bien sûr. Je suis fatigué. Mais il me reste encore plus de carburant qu'il n'en faut pour notre prochaine et dernière séance, la semaine prochaine.

— Julius, dit Bonnie, seriez-vous d'accord pour que l'on apporte un gâteau aux carottes la semaine prochaine ?

— Absolument d'accord. Apportez tous les gâteaux aux carottes que vous voudrez. »

Mais il n'y eut jamais de séance officielle d'adieux. Le lendemain, en effet, Julius fut pris de terribles maux de tête. Quelques heures après, il tomba dans le coma. Il mourut trois jours plus tard. Lors de leur traditionnelle séance du lundi après-midi, les membres du groupe se retrouvèrent dans leur café habituel et partagèrent le rituel gâteau aux carottes dans la tristesse et le silence.

Que bientôt les vers doivent dévorer mon corps, c'est une pensée que je puis supporter ; mais que les professeurs rongent ma philosophie, cela me donne le frisson.

ARTHUR SCHOPENHAUER CROISE LA MORT

Schopenhauer affronta la mort comme il affronta la vie : avec une extraordinaire lucidité. Ne reculant jamais lorsqu'il regardait la mort en face, ne succombant jamais au confort des croyances surnaturelles, jusqu'à son dernier souffle il se soumit à la raison. C'est grâce à celle-ci, dit-il, que nous découvrons d'abord notre mort. En observant celle des autres, nous comprenons par analogie qu'elle devra bien nous frapper un jour. Et c'est également grâce à la raison que nous en arrivons à cette conclusion qui tombe sous le sens : la mort est la cessation de la conscience, l'irréversible annihilation du moi.

Il existe deux manières d'affronter la mort, dit-il également : celle de la raison et celle de l'illusion – et de la religion –, avec sa croyance en une survie de la conscience et en une vie confortable après la mort. Aussi la mort, et la peur qu'elle suscite, sont-elles à l'origine d'une pensée profonde et les mères de la philosophie comme de la religion.

Tout au long de sa vie, Schopenhauer dut faire face à l'omniprésence de la mort. Dans son premier ouvrage, écrit alors qu'il avait environ vingt-cinq ans, il affirmait :

« La vie de notre corps n'est qu'une agonie sans cesse arrêtée, une mort d'instant en instant repoussée [...] À chaque gorgée d'air que nous rejetons, c'est la mort qui allait nous pénétrer, et que nous rejetons ; ainsi nous lui livrons bataille à chaque seconde. »

Comment dépeignit-il la mort ? Son œuvre fourmille de métaphores sur cette confrontation avec la mort. Nous sommes semblables à des moutons gambadant dans un pré, et la mort un boucher qui choisit arbitrairement l'un d'entre eux, puis un autre, pour les envoyer à l'abattoir. Ou alors nous sommes tels de jeunes enfants dans un théâtre, pressés de voir le spectacle commencer mais ne sachant pas, fort heureusement, ce qui va leur arriver. Ou bien encore, des marins menant énergiquement leur frêle esquif pour éviter les récifs et les

tourbillons tout en fonçant inexorablement vers le grand naufrage final.

Ses descriptions du cycle de la vie dépeignent toujours un voyage implacablement désespérant :

« Quelle différence entre notre commencement et notre fin ! Celui-là est caractérisé par les illusions du désir et les transports de la volupté, celle-ci par la destruction de tous nos organes et l'odeur cadavérique. La route qui les sépare, quant au bien-être et à la joie de la vie, va toujours aussi en pente descendante. L'enfance aux rêves joyeux, la gaie jeunesse, la virilité laborieuse, la vieillesse caduque et souvent lamentable, les tortures de la dernière maladie, et enfin le combat de la mort. Ne semble-t-il pas que l'existence soit vraiment comme une méprise dont les suites deviennent peu à peu et toujours plus évidentes ? »

Craignait-il sa propre mort ? Vers la fin de sa vie, il fit montre d'un calme impressionnant face à cette fatalité. D'où lui venait cette sérénité ? Si la peur de la mort est omniprésente et nous hante toute notre vie durant, si la mort est tellement terrifiante que d'innombrables religions se sont fait jour pour la conjurer, comment cet ermite athée que fut Schopenhauer parvint-il à en dissiper l'effroi ?

Sa méthode reposait sur une analyse intellectuelle de ce qui engendre la peur de mourir. La craignons-nous parce qu'elle nous est étrangère et inhabituelle ? Si tel est le cas, insiste Schopenhauer, alors nous commettons une erreur en ce sens que la mort nous est bien plus familière que nous ne le croyons. Non seulement nous en avons un avant-goût tous les jours, dans nos rêves ou dans nos états d'inconscience, mais en plus nous sommes tous passés par une éternité de non-existence avant d'exister.

Craignons-nous la mort parce qu'elle est le mal ? (Il n'est que de regarder la manière sinistre dont elle est généralement dépeinte.) Là encore, Schopenhauer nous rappelle que c'est une erreur : « Il est absurde de considérer la non-existence comme un mal : tout mal, comme tout bien, présuppose une existence et une conscience [...] perdre ce qu'on ne doit pas regretter ne peut en aucun cas être un mal. » Et il nous demande de garder à l'esprit que la vie est souffrance, qu'elle est elle-même le mal. Dans ces conditions, en quoi se débarrasser d'un mal peut-il être une mauvaise chose ? La mort, dit-il, devrait être vue comme une bénédiction, la fin de cette inexorable angoisse que constitue notre existence de bipède. « Nous devons envisager notre propre mort comme un événement désirable et heureux, et non en tremblant d'effroi, ainsi que c'est d'ordinaire le

cas. » Il faudrait accabler la vie d'insultes pour avoir interrompu notre non-existence si miraculeuse. C'est dans ce contexte qu'il prononce sa phrase si polémique : « Si nous frappions sur les tombes et demandions aux morts s'ils aimeraient revenir à la vie, ils secoueraient la tête. » Il cite des propos similaires tenus par Platon, Socrate et Voltaire.

En plus de tous ces arguments rationnels, Schopenhauer en avance un autre qui frise le mysticisme, qui flirte (sans l'épouser) avec une forme d'immortalité. Dans son esprit, notre nature profonde est indestructible parce que nous ne sommes qu'une manifestation de la force vitale, cette volonté, cette chose en soi qui perdure éternellement. Aussi la mort n'est-elle pas une véritable annihilation. Une fois que notre vie insignifiante sera terminée, nous rejoindrons alors cette force de vie première qui se tient hors du temps.

Cette idée procura visiblement beaucoup de réconfort à Schopenhauer et à nombre de ses lecteurs (Thomas Mann, par exemple, et son héros Thomas Buddenbrook). Mais parce qu'elle implique une abolition du moi, nombreux sont ceux qui n'y trouvent qu'un piètre réconfort. (Même l'apaisement d'un Thomas Buddenbrook est éphémère puisqu'il s'évapore quelques pages plus loin.) Un dialogue imaginaire qu'il écrivit entre deux philosophes grecs nous oblige à nous demander dans quelle mesure Schopenhauer tirait de ces croyances un réel réconfort. En effet, dans cette discussion, Philactète tente de persuader Thrasymaque (un sceptique convaincu) que la mort n'a rien de terrifiant parce que l'essence de l'individu est indestructible. Chacun des deux philosophes avance des arguments tellement lumineux et puissants que le lecteur a du mal à savoir de quel côté se range Schopenhauer. En fin de compte, c'est Thrasymaque le sceptique, resté sourd aux arguments de son ami, qui a le dernier mot.

PHILACTÈTE : « Quand tu dis “je, je, je veux exister”, tu n'es pas le seul à le dire. Chaque chose dit cela, absolument tout ce qui possède la moindre petite trace de conscience. Ce n'est pas le cri d'un individu, mais celui de l'existence elle-même [...] contente-toi de bien reconnaître ce que tu es, ainsi que la nature profonde de ton existence, à savoir la volonté universelle de vivre. Alors, le problème te semblera parfaitement puérile et d'un ridicule achevé. »

THRASYMAQUE : « Comme tous les philosophes, toi-même tu es puéril et parfaitement ridicule. Si un homme de mon âge se laisse aller à discuter un quart d'heure avec un idiot comme toi, c'est uniquement parce que cela m'amuse et me fait passer le temps. D'autres choses beaucoup plus importantes m'attendent. Bonsoir. »

Schopenhauer proposa encore une autre méthode pour tenir en échec la peur de la mort : plus l'épanouissement de la personnalité est profond, moins cette peur est forte. Si la position de Schopenhauer fondée sur l'unicité de l'univers peut sembler quelque peu faiblarde aux yeux de certains, en revanche la solidité de ce dernier argument est incontestable. Les cliniciens travaillant auprès de mourants ont observé que la peur de la mort est plus forte chez ceux qui ont l'impression d'avoir eu une vie inachevée, incomplète. Ce sens de l'accomplissement, ce sentiment de « consumer sa vie », pour citer Nietzsche, atténue la peur de la mort.

Et Schopenhauer ? Vécut-il une vie sage et honnête ? Remplit-il sa mission ? Sur ces points, il n'eut jamais le moindre doute. Regardez par exemple ce qu'il dit dans le dernier fragment de ses notes autobiographiques :

« J'ai toujours espéré que ma mort serait facile, car, à la différence des autres hommes, le solitaire s'y entend en cette affaire. Au lieu de finir dans les singeries dont sont capables les lamentables bipèdes, c'est joyeux que je retournerai là d'où une grâce m'avait laissé partir, conscient d'avoir rempli ma mission. »

Le même sentiment – cette fierté d'avoir poursuivi sa propre voie créatrice – apparaît de nouveau dans une petite strophe qui constitue son dernier mot d'auteur, les toutes dernières lignes de son ultime ouvrage.

*Je suis maintenant au bout du chemin, fatigué,
Mon front éreinté supporte avec peine les lauriers
Pourtant, ce que j'ai fait, je le regarde avec joie
Jamais ébranlé par ce que les autres disent de moi.*

Lorsque son dernier livre, *Parerga et Paralipomena*, fut publié, il se contenta de commenter : « Je suis profondément heureux d'assister à la naissance de mon dernier enfant. C'est comme si un poids que je portais sur les épaules depuis ma vingt-quatrième année m'était enfin retiré. Personne ne peut comprendre ce que cela signifie. »

Le 21 septembre 1860 au matin, la bonne de Schopenhauer lui prépara son petit déjeuner, rangea la cuisine, ouvrit les fenêtres et s'en alla faire des courses. Schopenhauer, qui avait déjà fait ses ablutions à l'eau froide, était assis, en train de lire dans le canapé du salon, une grande pièce bien aérée et chichement meublée. Sur le sol, près du canapé, se trouvait une peau d'ours noire sur laquelle était couché Atman, son caniche adoré. Une grande peinture à l'huile représentant Goethe était accrochée juste au-dessus du canapé et plusieurs autres portraits, de chiens, de Shakespeare ou de l'empereur Claude, ainsi

que des daguerréotypes de lui-même, étaient accrochés sur les autres murs de la pièce. Sur son bureau trônait un buste de Kant. Dans un coin, une table soutenait celui de Christoph Wieland, le philosophe qui avait encouragé le jeune Schopenhauer à étudier la philosophie. Dans un autre coin encore, se tenait le Bouddha doré qu'il avait tant révééré.

Peu de temps après, son médecin, qui faisait des visites régulières chez le philosophe, entra dans la pièce et le trouva allongé sur le dos dans l'un des coins du canapé. Une « attaque pulmonaire » (c'est-à-dire une embolie pulmonaire) l'avait arraché, sans douleur, à ce bas monde. Nulle grimace sur son visage, nulle trace des griffes de la mort.

Son enterrement, qui eut lieu par un jour de pluie, s'avéra plus pénible que la plupart des enterrements à cause de l'odeur de chair en décomposition qui envahissait la petite morgue fermée. Dix ans plus tôt, Schopenhauer avait en effet laissé des instructions très claires : son corps ne devait pas être enterré immédiatement, mais laissé à la morgue pendant au moins cinq jours, jusqu'à ce que la décomposition commence – peut-être en un ultime pied-de-nez de misanthrope, ou encore par peur d'un simple arrêt momentané des fonctions vitales. Très vite, à cause de l'air devenu irrespirable, beaucoup, parmi les personnes qui s'étaient rassemblées, durent quitter la cérémonie au moment où son exécuteur testamentaire, Wilhelm Gwinner, prononçait un discours aussi long que pompeux qui commençait ainsi :

« Cet homme, qui passa toute sa vie avec nous, mais qui demeura néanmoins toujours un étranger parmi nous, nous inspire des sentiments élevés. Nul, parmi tous ceux qui sont ici aujourd'hui, ne lui est lié par le sang. Seul il vécut, seul il mourut. »

La tombe de Schopenhauer fut recouverte d'une lourde plaque de granit belge. Dans son testament, il avait exigé que seul son nom, Arthur Schopenhauer, fût inscrit sur sa pierre tombale : « rien de plus : ni jour, ni année, ni syllabe. »

L'homme qui se trouvait sous cette modeste pierre tombale voulait que son œuvre parlât pour lui.

J'ai appris à l'humanité deux ou trois choses qu'elle n'oubliera jamais.

TROIS ANS PLUS TARD

L'après-midi touchait à sa fin. Les rayons du soleil passaient par la fenêtre coulissante grande ouverte du café Florio. Du vieux jukebox émanaient des airs du *Barbier de Séville*, accompagnés par le sifflement d'une machine à café en train de mousser le lait pour les cappuccinos.

Pam, Philip et Tony étaient assis à la table située près de la fenêtre. Depuis la mort de Julius, c'était toujours autour de cette même table qu'ils se réunissaient, une fois par semaine. D'autres membres du groupe les avaient rejoints pendant la première année mais, depuis lors, seuls ces trois-là s'étaient revus. Philip arrêta leur conversation pour mieux écouter un des airs de l'opéra et le fredonner en même temps. « *Una voce poco fa...* C'est l'un de mes préférés », dit-il lorsqu'ils reprirent leur discussion. Tony leur montra le diplôme que lui avait remis la petite université locale. Philip leur annonça qu'il jouait désormais aux échecs deux soirs par semaine, au Club de San Francisco. C'était la première fois qu'il jouait face à des adversaires en chair et en os depuis la mort de son père. Pam parla de sa belle histoire d'amour avec son nouvel homme, un spécialiste de Milton, et de ses visites dominicales au temple bouddhiste de Green Gulch, près de Marin.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. « Et maintenant, que le spectacle commence, mes amis ! » Elle les toisa. « Vous êtes tout beaux, vraiment. Vous avez la classe mais Philip, cette veste... » Elle secoua la tête : « Tu dois la jeter... tu sais, ça fait longtemps que le velours côtelé est mort, dépassé depuis vingt ans... et ces coudes recousus, c'est la même chose. La semaine prochaine, on fait les magasins. » Elle regarda leurs visages. « Vous allez très bien vous en tirer. Si tu deviens nerveux, Philip, souviens-toi des chaises. Souviens-toi que Julius vous aimait tous les deux. Et moi aussi, je vous aime. » Elle baisa le front de chacun, laissa un billet de vingt dollars sur la table.

« Aujourd'hui, journée spéciale, c'est moi qui régale. » Puis elle s'en

alla.

Une heure après, sept personnes pénétrèrent dans le bureau de Philip pour leur première séance de thérapie de groupe. Prudemment, ils s'assirent sur les fauteuils de Julius. Philip avait pleuré deux fois dans sa vie d'adulte : la première fois pendant la dernière séance animée par Julius, la seconde en apprenant que Julius lui avait légué ces neuf fauteuils.

« Donc... commença Philip, bienvenue dans notre groupe. Lors de la séance de préparation avec chacun d'entre vous, nous avons essayé de vous familiariser avec le fonctionnement du groupe. Il est temps de commencer, maintenant.

— C'est tout ? Rien de plus ? Pas d'autres instructions ? » demanda Jason, un petit homme sec, dans la cinquantaine, qui portait un tee-shirt Nike noir et moulant.

« Je me rappelle à quel point j'avais peur au moment de ma première séance de thérapie de groupe », répondit Tony, qui se pencha en avant sur son siège. Il était bien habillé : chemise blanche à manches courtes, pantalon en toile beige et mocassins marron.

« Je ne vous parle pas de peur, répliqua Jason, je vous parle du manque d'accompagnement.

— Très bien... qu'est-ce qui vous ferait plaisir, par exemple ? demanda Tony.

— Des informations. C'est ça qui fait tourner le monde, aujourd'hui. C'est censé être un groupe de consultation philosophique... mais est-ce que vous êtes tous les deux des philosophes ?

— Je suis philosophe, dit Philip, avec un doctorat de Columbia. Et Tony, mon collaborateur, est étudiant en conseil.

— Un étudiant ? Attendez... je ne comprends pas. Comment est-ce que vous allez travailler, alors ? riposta Jason.

— Eh bien, lui répondit Tony, Philip puisera des idées constructives dans sa connaissance de la philosophie et moi, disons que je suis ici pour apprendre et aider de toutes les manières possibles... Je serais plutôt un expert en disponibilité émotionnelle. N'est-ce pas, collègue ? »

Philip hocha la tête.

« Disponibilité émotionnelle ? Je suis censé comprendre ce que ça veut dire ? demanda Jason.

— Jason..., intervint une des autres participantes, mon nom est Marsha et j'aimerais rappeler que ça doit être la cinquième remarque désobligeante que tu fais depuis que la séance a commencé il y a cinq minutes.

— Et alors ?

— Et alors tu es exactement le genre de macho grande gueule avec

qui j'ai beaucoup de mal.

— Et toi, tu es exactement le genre de pimbêche qui me casse sérieusement les couilles.

— Attendez, attendez... on va se calmer deux petites secondes, dit Tony, et laisser les autres membres nous donner leur avis sur ces cinq premières minutes. Mais avant tout, j'aimerais vous dire une petite chose, Jason et Marsha... une chose que Philip et moi avons apprise de Julius, notre maître. J'imagine que vous vous dites tous les deux que ça commence sur les chapeaux de roue, mais j'ai comme l'intuition, une très forte intuition, qu'à la fin, chacun apparaîtra très précieux aux yeux de l'autre. Pas vrai, Philip ?

— Exactement, collègue. »

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Chapitre 1.

« À chaque gorgée d'air... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde comme volonté et comme représentation*, trad. A. Burdeau, Paris, PUF, 1998, p. 394.

Chapitre 4.

« Le talent... » ? : *ibid.*, p. 1121.

« Personne ne m'a aidée... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer et les années folles de la philosophie*, trad. Hans Hildenbrand, Paris, PUF, 1990, p. 21.

Chapitre 6.

« Ainsi se forme... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, trad. J-A Cantacuzène, Paris, PUF, « Quadrige », 1998, p. 156.

« L'éclat, le rang... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 24.

« Je simulais aussi peu... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 23.

Chapitre 7.

« Sous le regard pénétrant... » : Mann (Thomas), *Les Buddenbrook*, trad. Geneviève Bianquis, Paris, Le Livre de poche, « Classiques modernes », 1994, p. 841.

« Un cerveau puissant et dominateur... » : *ibid.*, p. 842.

« J'espérais me survivre dans mon fils... » : *ibid.*, p. 845.

« d'une clarté... » : Mann (Thomas), *Les Maîtres*, trad. Louise Servicen et Jeanne Naujac, Paris, Grasset, 1979, p. 179.

« émotionnelle... » : *ibid.*, p. 179.

Chapitre 8.

« La religion a tout pour elle... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 858.

« Aux yeux de celui qui... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Pensées et fragments*, trad. Jean Bourdeau, Genève, Ressources, 1979, p. 55.

Chapitre 9.

« Des sphères brillantes... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 671.

Chapitre 10.

« C'est justement parce que... » : *ibid.*, p. 1125.

« de loin la meilleure partie » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 40.

« Ton père te permet d'acheter... » : *ibid.*, p. 43.

« j'arrivais dans un pays inconnu... » : *ibid.*, p. 353.

Chapitre 12.

« Les rois laissèrent leurs couronnes... » : *ibid.*, p. 61.

« un instant de côté... » : *ibid.*, p. 52.

« À dix-sept ans, sans formation... » : *ibid.*, p. 57.

« ce monde est-il la création... » : *ibid.*, p. 79.

Chapitre 14.

« Un homme de hautes et rares facultés... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 1118.

« Noble, excellent esprit ! à qui je dois tout... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 351.

« On ne peut pas vivre... » : *ibid.*, p. 72.

« Je compte sur toi... » : *ibid.*, p. 71.

« je ne sais que trop bien... » : *ibid.*, p. 107.

« je continuais à travailler... » : *ibid.*, p. 76.

« La rapidité de ta décision... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 111.

Chapitre 15.

« N'est-il pas surprenant... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 124.

Chapitre 16.

« Il a fallu que l'intelligence... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Pensées et fragments*, *op. cit.*, p. 136.

« Te lamenter sur le monde... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer*, *op. cit.*, p. 121.

« Écoute sur quelle base... » : *ibid.*, p. 123.

« C'est un machin pour pharmaciens. » : *ibid.*, p. 217.

« La porte que tu as claquée... » : *ibid.*, p. 217.

« La plupart des hommes... » : SCHOPENHAUER (Arthur), Εἰςἑαυτόν, trad. Guy Fillion, Paris, L'Anabase, 1992, p. 39.

Chapitre 17.

« Les grandes douleurs... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 399.

Chapitre 18.

- « Rien ne peut plus le torturer... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 490.
- « il faut avoir encore du chaos... » : NIETZSCHE (Friedrich), *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Geneviève Bianquis, Paris, Flammarion, 1996, p. 52.

Chapitre 20.

- « La sérénité et le courage... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Pensées et fragments*, *op. cit.*, p. 160.
- « Aussi peu que je sois favorable... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 56.
- « Je voudrais que tu apprennes à te rendre... » : *ibid.*, p. 56.
- « À côté de ce tableau... » : *ibid.*, p. 59.
- « Je trouve que la vue... » : *ibid.*, p. 69.
- « Nous sommes entrés... » : *ibid.*, p. 70.
- « Le chant braillant... » et suivantes : *ibid.*, p. 60.
- « Je suis désolé... » : *ibid.*, p. 62.
- « Chaque fois que... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Εἰςἑαυτόν*, *op. cit.*, p. 48.
- « Vérifie si tes jugements... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 214.

Chapitre 21.

- « L'instinct sexuel... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 1288.
- « une industrieuse prostituée » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 89.
- « je leur étais très favorable... » : *ibid.*, p. 90.
- « Mais je n'en voulais pas... » : *ibid.*, p. 351.
- « Que tu ne perdes pas tout à fait... » : *ibid.*, p. 309.
- « Pour une femme durant... » : *ibid.*, p. 342.
- « Dans la monogamie... » : *ibid.*, p. 342.
- « les grands poètes ont tous... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Εἰςἑαυτόν*, *op. cit.*, p. 40.
- « ce voyageur qui a fait... » : *ibid.*, p. 38.
- « Avec l'amour de la vie... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, pp. 1264 et 1288.
- « Comment donc alors ne pas... » : *ibid.*, p. 1288.
- « Le but dernier... » : *ibid.*, p. 1288.
- « Ainsi il s' imagine qu'il accomplit... » : *ibid.*, p. 1296.
- « Pénètre de l'esprit de l'espèce... » : *ibid.*, p. 1312.
- « Car il est placé sous l'empire... » : *ibid.*, p. 1314.
- « Ce qui n'a en soi ni raison... » : *ibid.*, p. 1316.

Chapitre 24.

- « Pour ne pas être une carte... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Εἰςἑαυτόν*, *op. cit.*, p. 31.
- « Si tu désires être philosophe... » : Épictète, *Manuel*, trad. Mario Meunier, Paris, Flammarion, 1992, p. 191.

Chapitre 25.

- « À trente ans, j'étais... » : Schopenhauer (Arthur), Εἰςέαυτόν, *op. cit.*, p. 50.
- « Par une froide journée d'hiver... » : Schopenhauer (Arthur), *Insultes*, prés. Didier Raymond, Paris, Éditions du Rocher, coll. « Alphée », 1988, p. 153.
- « Celui-là cependant... » : *ibid.*, p. 154.
- « au sommet de la hiérarchie... » : Schopenhauer (Arthur), Εἰςέαυτόν, *op. cit.*, p. 29.
- « Mon intellect n'était pas mien... » : *ibid.*, p. 13.
- « Dans ses études... » : Safranski (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 156.
- « Votre ami, notre grand Goethe... » : *ibid.*, p. 227.
- « Nous nous entendîmes sur bien des points... » : *ibid.*, p. 242.
- « Le génie, au contraire... » : Schopenhauer (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 1121.
- « Mais le mutisme est... » : Schopenhauer (Arthur), Εἰςέαυτόν, *op. cit.*, p. 48.
- « des créatures misérables... » : *ibid.*, p. 34.
- « l'on est descendu... » : *ibid.*, p. 44.
- « Ce que ton ennemi... » : Schopenhauer (Arthur), *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, *op. cit.*, p. 144.
- « Considérons toutes nos affaires... » : *ibid.*, p. 143.
- « Ni aimer ni haïr... » : *ibid.*, p. 144.
- « oublier un vilain trait... » : *ibid.*, p. 144.
- « N'avoir jamais et d'aucune façon... » : *ibid.*, p. 130.
- « Si quelqu'un a réellement... » : *ibid.*, p. 130.
- « Mieux vaut laisser les hommes... » : Schopenhauer (Arthur), Εἰςέαυτόν, *op. cit.*, p. 44.
- « Montrer de la colère ou de la haine... » : Schopenhauer (Arthur), *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, *op. cit.*, p. 144.
- « on peut, par un peu de politesse... » : *ibid.*, p. 141.

Chapitre 26.

- « Il y a peu de choses qui mettent... » : *ibid.*, p. 138.

Chapitre 28.

- « Cet effort qui constitue... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 391.
- « Semblables aux moutons... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Pensées et fragments*, *op. cit.*, p. 53.

Chapitre 29.

- « Comme au cours d'une traversée... » : Epictète, *Manuel*, *op. cit.*, p. 186.

Chapitre 30.

- « On peut aussi comparer la vie... » : Schopenhauer (Arthur), *Aphorismes sur...*, *op. cit.*, p. 160.

Chapitre 31.

- « Même quand aucune... » : SCHOPENHAUER (Arthur), Εἰςέαυτόν, *op. cit.*, p. 43.

- « C'était un homme frêle... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 358.
 « Seul le célibat... » : SCHOPENHAUER (Arthur), Εἰςἑαυτόν, *op. cit.*, p. 37.
 « Deux mois dans... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 362.

Chapitre 32.

- « Les plus grandes puissances de ma vie... » : SCHOPENHAUER (Arthur), Εἰςἑαυτόν, *op. cit.*, p. 17.

Chapitre 33.

- « de méfiance, de susceptibilité, de violence... » : *ibid.*, p. 42.
 « L'angoisse héritée de mon père... » : *ibid.*, p. 42.
 « Je n'accepterai plus... » : SAFRANSKI (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 302.
 « charlatan plat, sans esprit... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Insultes*, *op. cit.*, p. 153.
 « Nous ne pouvons taire que l'auteur... » : *ibid.*, p. 395.

Chapitre 34.

- « Considérée du point de vue... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Aphorismes sur...*, *op. cit.*, p. 161.

Chapitre 35.

- « Quand un homme comme... » : Schopenhauer (Arthur), Εἰςἑαυτόν, *op. cit.*, p. 46.
 « Dès ma prime jeunesse... » : *ibid.*, p. 12.
 « Ma vie est celle des héros... » : *ibid.*, p. 13.
 « Mon œil a de plus en plus... » : *ibid.*, p. 22.
 « Bien se souvenir... » : *ibid.*, p. 17.
 « Tout au long de ma vie... » : *ibid.*, p. 34.
 « Il recouvre le mieux la liberté... » : *ibid.*, p. 31.
 « Qui que tu sois... » : *ibid.*, p. 31.
 « Impossible de ne pas être... » : *ibid.*, p. 31.
 « Il m'arrive, dans mes accès... » : *ibid.*, p. 17.
 « que seule son apparence... » : Schopenhauer (Arthur), *Le monde...*, *op. cit.*, p. 398.

Chapitre 36.

- « Où trouve-t-on de véritables... » : Schopenhauer (Arthur), *Pensées et fragments*, *op. cit.*, p. 142.

Chapitre 37.

- « chaque amant, après... » : Schopenhauer (Arthur), *Le monde...*, *op. cit.*, p. 1296.

Chapitre 39.

- « Plus d'un qui ne peut briser... » : Nietzsche (Friedrich), *Ainsi...*, *op. cit.*, p. 96.

- « Ce qu'il y a de précieux... » : Schopenhauer (Arthur), *Aphorismes sur...*, *op. cit.*, p. 80.
- « d'arracher ainsi de nos chairs... » : *ibid.*, p. 44.
- « moisissure qui les enduit... » : Schopenhauer (Arthur), *Le monde...*, *op. cit.*, p. 671.
- « Ce n'est pas l'agrément... » : Schopenhauer (Arthur), *Εἰςέαυτόν*, *op. cit.*, p. 55.
- « Aussi infailliblement... » : Schopenhauer (Arthur), *Aphorismes sur...*, *op. cit.*, p. 39.
- « J'ose espérer que... » : Schopenhauer (Arthur), *Εἰςέαυτόν*, *op. cit.*, p. 53.
- « Elle travaille toute... » : Safranski (Rüdiger), *Schopenhauer...*, *op. cit.*, p. 435.

Chapitre 40.

- « On ne trouverait peut-être pas... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 409.
- « Le charpentier ne vient pas... » : Épictète, *Entretiens*, trad. Joseph Souilhé, Paris, Les Belles Lettres, 1963, Livre III, ch. XXI, p. 65.

Chapitre 41.

- « Que bientôt les vers... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Insultes*, *op. cit.*, p. 122.
- « La vie de notre corps... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Le Monde...*, *op. cit.*, p. 394.
- « J'ai toujours espéré... » : SCHOPENHAUER (Arthur), *Εἰςέαυτόν*, *op. cit.*, p. 54.

REMERCIEMENTS

Ce livre est le fruit d'une longue gestation et je suis redevable à beaucoup de personnes qui m'ont aidé en cours de route. D'abord, aux éditeurs qui m'ont assisté dans ce curieux mélange de fiction, de psychobiographie et de pédagogie psychothérapeutique : Marjorie Braman (une mine de conseils et de soutien chez HarperCollins), Kent Carroll et ces extraordinaires éditeurs en chambre que sont mon fils Ben et ma femme Marilyn. Ensuite, aux nombreux amis et confrères qui ont lu tout ou partie du manuscrit et m'ont donné des conseils : Van et Margaret Harvey, Walter Sokel, Ruthellen Josselson, Carolyn Zaroff, Murray Bilmes, Julius Kaplan, Scott Wood, Herb Kotz, Roger Walsh, Saul Spiro, Jean Rose, Helen Blau, David Spiegel. Puis à mon groupe de discussion, ces confrères psychothérapeutes qui, tout au long de ce projet, m'ont porté une amitié et une attention constantes. À mon étonnante agente aux multiples talents, Sandy Dijkstra, qui, entre autres contributions, m'a suggéré le titre (comme elle l'avait fait pour mon précédent livre, *The Gift of Therapy*). Enfin à mon assistant de recherche, Geri Doran.

Une grande partie de la correspondance de Schopenhauer n'a pas été traduite, ou a été mal rendue, en anglais. Je suis donc redevable à mes assistants de recherche allemands, Markus Bürgin et Félix Reuter, pour leurs traductions et leurs remarquables recherches en bibliothèque. Walter Sokel s'est révélé d'un exceptionnel secours intellectuel et m'a aidé à traduire la plupart des épigrammes de Schopenhauer ouvrant chaque chapitre en un anglais qui rend mieux la prose de leur auteur, une prose aussi puissante que lumineuse.

Dans ce travail comme dans tous les autres, ma femme Marilyn m'a apporté un soutien et un amour inébranlables.

J'ai été aidé dans mon écriture par quantité de livres excellents. De loin, celui auquel je suis le plus redevable est la magnifique biographie de Schopenhauer par Rüdiger Safranski, *Schopenhauer et les années folles de la philosophie*, Paris, PUF, 1990 – je lui sais gré de sa généreuse contribution lors de notre longue conversation dans un café de Berlin. Le concept de bibliothérapie – soigner quelqu'un par la lecture d'un corpus entier de la philosophie – est tiré de l'excellent ouvrage de Byron Magee, *Confessions of a Philosopher*, New York, Modern Library, 1999. D'autres travaux m'ont inspiré : Byron Magee,

The Philosophy of Schopenhauer, Oxford, Clarendon Press, 1983 (édition révisée en 1997) ; John E. Atwell, *Schopenhauer : The Human Character*, Philadelphie, Temple University Press, 1990 ; Christopher Janeway, *Schopenhauer*, Oxford, Oxford University Press, 1994 ; Ben-Ami Scharfstein, *The Philosophers : Their Lives and the Nature of their Thought*, New York, Oxford University Press, 1989 ; Patrick Gardiner, *Schopenhauer*, Saint Augustine's Press, 1997 ; Edgar Saltus, *The Philosophy of Disenchantment*, New York, Peter Eckler Publishing Co., 1885 ; Christopher Janeway, *The Cambridge Companion to Schopenhauer*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999 ; Michael Tanner, *Schopenhauer*, New York, Routledge, 1999 ; Frederick Copleston, *Arthur Schopenhauer : Philosopher of Pessimism*, Andover, Chapel River Press, 1946 ; Alain de Botton, *Les Consolations de la philosophie*, Mercure de France, 2001 ; Peter Raabe, *Philosophical Counseling*, Westport, Praeger ; Shlomit C. Schuster, *Philosophy Practice : An Alternative to Counseling and Psychotherapy*, Westport, Praeger, 1999 ; Lou Marinoff, *Platon, pas Prozac !*, Logiques Éditions, 2000 ; Pierre Hadot, *La Philosophie comme manière de vivre*, Albin Michel, 2001 ; Martha Nussbaum, *The Therapy of Desire*, Princeton, Princeton University Press, 1994 ; Alex Howard, *Philosophy for Counseling and Psychotherapy : Pythagoras to Postmodernism*, Londres, Macmillan, 2000.

-
- 1 Journal of the American Psychiatric Association. N.d.T.
 - 2 Journal of the American Psychiatric Association. N.d.T.
 - 3 La ligne Mason-Dixon désigne la frontière entre la Pennsylvanie, le Delaware et le Maryland, tracée par deux savants anglais (Mason et Dixon) à la fin du XVIII^e siècle ; cette ligne séparait les états du Nord des états du Sud. N.d.T.
 - 4 Le *gymnasium* est l'équivalent allemand du lycée. N.d.T.
 - 5 Ogden Nash (1902-1971) était un célèbre poète et journaliste américain. N.d.T.
 - 6 Enseignée par Bouddha, Vipassana (« voir les choses telles qu'elles sont réellement ») est l'une des anciennes techniques de méditation indiennes. N.d.T.
 - 7 *Middlemarch* et *Daniel Deronda* sont deux romans de George Eliot (1819-1880). N.d.T. T.
 - 8 Comme Eliot, Virginia Woolf (1882-1941), Iris Murdoch (1919-1999), Elizabeth Gaskell (1810-1865) et Antonia Susan Byatt (née en 1936) sont toutes de grandes figures de la littérature britannique. N.d.T.
 - 9 George Chapman (1559-1634), poète anglais. N.d.T.
 - 10 Jeu de mot intraduisible en français : *sleaze* signifie « vulgarité » et *slimeball* pourrait se traduire par « sac à merde ». N.d.T.
 - 11 En français dans le texte.
 - 12 En français dans le texte.